



3 1761 07354329 0







Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSELLE
DES VOYAGES.

TOME IV.

On souscrit dans les Départemens chez les Libraires ci-après :

LYON.	A. BARON, libraire, rue de Clermont, n° 5.
ROUEN.	FRANÇOIS, libraire, Grand'Rue, n° 33.
CAEN.	MANOURY, libraire.
MARSEILLE. . . .	CAMOIN, libraire.
MONTPELLIER. .	PATRAS, libraire.
NANCY.	Georges GRIMBLOT, libraire.
AGEN.	NOUBEL, imprimeur-libraire.
LUNÉVILLE. . .	CREUSAT, libraire, Grand'Rue, n° 23.
BÉZIERS.	PAGEOT, libraire.
TOULOUSE. . . .	DAGALLIER, libraire, rue de la Pomme.
ORLÉANS.	GARNIER, libraire.
CHARTRES. . . .	GARNIER fils, libraire.
DIJON.	GAULARD, libraire.
ABBEVILLE. . . .	GAVOIS-GRARE, libraire.
AVIGNON.	FRUCTUS, libraire.

BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSELLE
DES VOYAGES

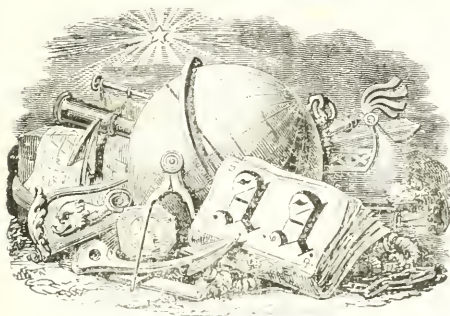
EFFECTUÉS PAR MER OU PAR TERRE
DANS LES DIVERSES PARTIES DU MONDE.

DEPUIS
LES PREMIÈRES DÉCOUVERTES
JUSQU'À NOS JOURS;

CONTENANT LA DESCRIPTION DES MOEURS, COUTUMES,
GOUVERNEMENS, CULTES, SCIENCES ET ARTS, INDUSTRIE ET COMMERCE,
PRODUCTIONS NATURELLES ET AUTRES.

Revus ou Traduits
PAR M. ALBERT-MONTÉMONT.

AUTEUR DU VOYAGE DANS LES CINQ PARTIES DU MONDE, DES LETTRES SUR L'ASTRONOMIE,
DU VOYAGE AUX ALPES, ETC., ETC.



PARIS.
ARMAND-AUBRÉE, ÉDITEUR.
RUE TARANNE, N° 14.

M DCCC XXVIII.

G

161

M77

1833

t. 4



VOYAGES

AUTOUR DU MONDE.

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE II.

(SUITE.)

BOUGAINVILLE.

(1766-1769.)

PREMIÈRE PARTIE.

Du départ de France à la sortie du détroit de Magellan.

§ 1.

Départ de la *Boudeuse* de Nantes. Relâche à Brest. Route de Brest à Monte-Video. Jonction avec les frégates espagnoles pour la remise des îles Malouines.

Dans le mois de février 1764, la France avait commencé un établissement aux îles Malouines. L'Espagne revendiqua ces îles, comme étant une dépendance du continent de l'Amérique méridionale; et son droit ayant été reconnu par le roi, je reçus ordre d'aller remettre notre établissement aux Espagnols, et de me rendre ensuite aux Indes

orientales, en traversant la mer du Sud entre les tropiques. On me donna pour cette expédition le commandement de la frégate *la Boudeuse*, de vingt-six canons de douze, et je devais être joint aux îles Malouines par la flûte *l'Étoile*, destinée à m'apporter les vivres nécessaires à notre longue navigation, et à me suivre pendant le reste de la campagne. Le retard que diverses circonstances ont mis à la jonction de cette flûte avec moi a allongé ma campagne de près de huit mois.

Dans les premiers jours du mois de novembre 1766, je me rendis à Nantes, où *la Boudeuse* venait d'être construite, et où M. Duelos Guyot, capitaine de brûlot, mon second, en faisait l'armement. Je la trouvai arquée de sept pouces : ce qui provenait de ce qu'il s'était formé un banc à l'endroit où elle avait été lancée à l'eau. Le 5 de ce mois nous descendîmes de Paimbœuf à Mindin pour achever de l'armer, et, le 15, nous fîmes voile de cette rade pour nous rendre à la rivière de la Plata. Je devais y trouver les deux frégates espagnoles *la Esmeralda* et *la Liebre*, sorties du Ferrol le 17 octobre, et dont le commandant était chargé de recevoir les îles Malouines au nom de Sa Majesté Catholique.

Le 17 nous essayâmes un coup de vent violent, qui nous rompit notre petit mât et ensuite le grand : ce qui nous mettait dans l'impossibilité de conti-

nuer notre route. Je pris le parti de relâcher à Brest, où nous entrâmes par le passage de l'Iroise le 21 novembre.

Ce coup de vent et le dégrément qu'il avait occasioné me déterminèrent à faire diminuer la hauteur de nos mâts et à changer notre artillerie de douze contre du canon de huit. Cette diminution de près de vingt tonneaux de poids, tant à fond de cale que sur le pont, gagnée par ce changement d'artillerie, le peu de largeur de la frégate suffisait pour la rendre nécessaire.

Malgré ces changemens qui me furent accordés, je ne pouvais me dissimuler que mon bâtiment n'était pas propre à naviguer dans les mers qui entourent le cap Horn. J'avais éprouvé, dans le coup de vent du 17 novembre, qu'il était mal lié dans tous ses hauts, et je devais m'attendre au risque d'avoir une partie de mon biscuit pourrie par l'eau qui, pendant le mauvais temps, s'introduirait infailliblement dans les soutes, inconvénient dont les suites seraient sans ressource dans le voyage que nous entreprenions. Je demandai donc qu'il me fût permis de renvoyer *la Bouleuse* des îles Malouines en France, sous les ordres du chevalier de La Motte de Bournand, enseigne de vaisseau, et de continuer le voyage avec la seule flûte *l'Étoile*, dans le cas où les longues nuits de l'hiver m'interdiraient le passage du détroit de Magellan.

J'obtins cette permission, dont je n'ai point fait usage, ayant, comme on le verra, passé le détroit pendant l'été de l'hémisphère austral. Le 4 décembre notre mâture étant réparée, l'artillerie changée, la frégate entièrement recalfatée dans ses hauts, je sortis du port et vins mouiller en rade, au même poste que le 21 novembre. Nous y passâmes la journée à embarquer les poudres et à rider les haubans.

Le 5, à midi, nous appareillâmes de la rade de Brest. Je fus obligé de couper mon câble à trente brasses de l'ancre, le vent d'est très frais et le jusant empêchant de virer à pic, et me faisant appréhender d'abattre très près de la côte. Mon état-major était composé de onze officiers, trois volontaires, et l'équipage de deux cent trois matelots, officiers mariniens, soldats, mousles et domestiques. M. le prince de Nassau Sieghen avait obtenu du roi la permission de faire cette campagne. A quatre heures après midi le milieu de l'île d'Ouessant me restait au nord-quart-nord-est du compas, à la distance d'environ cinq lieues et demie, et ce fut d'où je pris mon point de départ sur le *Neptune français*, dont je me suis toujours servi dans le cours du voyage.

Pendant les premiers jours nous eûmes assez constamment les vents d'ouest-nord-ouest à l'ouest-sud-ouest et sud-ouest, grand frais. Le 14, à sept

heures du soir, le vent étant assez frais à l'est-sud-est, et la mer très grosse de la partie de l'ouest et du nord-ouest, dans un roulis, le bout de bas-bord de la grande vergue entra dans l'eau d'environ trois pieds : ce que nous n'aurions pas cru possible, la vergue étant haute.

Le 17, après midi, on eut connaissance des Salvages, le 18 de l'île de Palme, et le 19 de l'île de Fer. Ce qu'on nomme *les Salvages* est une petite île d'environ une lieue d'étendue de l'est à l'ouest. Elle est basse au milieu, mais à chaque extrémité s'élève un mondrain. Une chaîne de roches, dont quelques-unes paraissent au-dessus de l'eau, s'étendent du côté de l'ouest à deux lieues de l'île. Il y a aussi du côté de l'est quelques brisans, mais qui ne s'en écartent pas beaucoup.

La vue de cet écueil nous avait avertis d'une grande erreur dans l'estime de notre route ; mais je ne voulus l'apprécier qu'après avoir eu connaissance des îles Canaries, dont la position est exactement déterminée. La vue de l'île de Fer me donna avec certitude cette correction que j'attendais. Le 19, à midi, j'observai 28 deg. 2 min. lat. boréale ; et, en la faisant cadrer avec le relèvement de l'île de Fer, pris à cette même heure, je trouvai une différence de 4 deg. 7 min., valant, par le parallèle de 28 deg. 2 min., environ soixante-douze lieues, dont j'étais plus est que mon estime.

Cette erreur est fréquente dans la traversée du cap Finistère aux Canaries, et je l'avais éprouvée en d'autres voyages, les courans, par le travers du détroit de Gibraltar, portant à l'est avec rapidité.

Je pris un nouveau point de départ le 19 décembre. Notre route n'eut depuis rien de particulier jusqu'à notre attérage à la rivière de la Plata : elle me fournit quelques observations intéressantes pour les navigateurs.

Le 6 et le 7 janvier 1767, étant entre 1 deg. 40 min. et 0 deg. 38 min. nord, et par 28 deg. long, nous vîmes beaucoup d'oiseaux.

Le 8 janvier, après midi, nous passâmes la ligne entre les 27 et 28 degrés de longitude.

Le 11, au coucher du soleil, nous étions par 5 degrés environ de latitude australe, et par 32 degrés de longitude occidentale du méridien de Paris.

Au nord et au sud de la ligne nous avions eu presque constamment, par les hauteurs observées, des différences nord assez grandes, quoiqu'il soit plus ordinaire de les y éprouver sud. Nous eûmes lieu d'en soupçonner la cause, lorsque, le 18 janvier après midi, nous traversâmes un banc de frai de poisson qui s'étendait à perte de vue du sud-ouest-quart-ouest au nord-est-quart-est, sur une ligne d'un blanc rougeâtre, large d'environ deux

brasses. Sa rencontre nous avertissait que depuis plusieurs jours les courans portaient au nord-est-quart-est; car tous les poissons déposent leurs œufs sur les côtes, d'où les courans les détachent et les entraînent dans leur lit en haute mer. En observant ces différences nord dont je viens de parler, je n'en avais point inféré qu'elles nécessitassent avec elles des différences ouest : aussi quand, le 29 janvier au soir, on vit la terre, j'estimais à midi qu'elle me restait à douze ou quinze lieues de distance : ce qui me fit naître la réflexion suivante.

Un grand nombre de navigateurs se sont plaints depuis long-temps, et se plaignent encore, que les cartes marquent les côtes du Brésil beaucoup trop à l'est. Ils se fondent sur ce que, dans leurs différentes traversées, ils ont souvent aperçu ces côtes, lorsqu'ils croyaient en être encore à quatre-vingts ou cent lieues. Ils ajoutent qu'ils ont éprouvé plusieurs fois que, dans ces parages, les courans les avaient portés dans le sud-ouest, et ils aiment mieux taxer d'erreur les observations astronomiques et les cartes, que d'en croire susceptible l'estime de leur route.

Nous aurions pu, d'après un pareil raisonnement, conclure le contraire dans notre traversée à la rivière de la Plata, si un heureux hasard ne nous eût indiqué la raison des différences nord que nous éprouvions. Il était évident que le banc de

frai de poissons que nous rencontrâmes le 29 était soumis à la direction d'un courant; et son éloignement des côtes prouvait que ce courant régnait depuis plusieurs jours. Il était donc la cause des erreurs constantes de notre route; les courans que les navigateurs ont souvent éprouvé porter au sud-ouest dans ces parages, sont donc sujets à des variations, et prennent quelquefois une direction contraire.

Sur cette observation bien constatée, comme notre route était à peu près le sud-ouest, je fus autorisé à corriger nos erreurs sur la distance, en la faisant cadrer avec l'observation de latitude, et à ne pas corriger l'air du vent. Je dois à cette méthode d'avoir eu connaissance de terre, presque au moment où me la montrait mon estime. Ceux d'entre nous qui ont toujours calculé leur chemin à l'ouest, d'après l'estime journalière, en se contentant de corriger la différence en latitude que leur donnait l'observation méridienne, étaient à terre long-temps avant que nous ne l'eussions aperçue. Auraient-ils été en droit d'en conclure que la côte du Brésil est plus à l'ouest que ne le marquent certaines cartes?

En général, il paraît que, dans cette partie, les courans varient et portent quelquefois au nord-est, plus souvent au sud-ouest. Un coup d'œil sur le gisement de la côte suffit pour prouver qu'ils

ne doivent suivre que l'une ou l'autre de ces deux directions; et il est toujours facile de distinguer laquelle règne, par les distances nord ou sud que donnent les observations de latitude. C'est à ces courans qu'il faut imputer les erreurs fréquentes dont les navigateurs se plaignent, et je pense que M. Bellin place exactement les côtes du Brésil.

Il est d'autant plus essentiel de savoir à quoi s'en tenir sur la véritable position de ces côtes et sur les courans qui règnent le plus fréquemment dans ces parages, que, 1^o depuis le dix-septième parallèle jusqu'au dix-neuvième, la rencontre inopinée des Abrolhos serait fort dangereuse. Cet écueil s'étend au nord, au sud et à l'est plus que ne le marque la carte française; 2^o entre le vingt-unième parallèle austral et le vingt-troisième, et par 44 degrés environ de longitude occidentale du méridien de Paris, il faut se méfier d'un haut-fond qui n'est marqué ni sur la carte française ni sur la carte hollandaise. Ce sont les basses de Saint-Thomas, basses fort dangereuses dans le mauvais temps, le haut du banc n'ayant que de trois à quatre brasses d'eau. Elles mettent seize ou dix-sept lieues au large. Il y a passage à terre, mais il faut le bien connaître pour le tenter.

La nuit du 17 au 18 nous prîmes deux oiseaux, dont l'espèce est connue des marins sous le nom de *charbonniers*. Ils sont de la grosseur d'un pigeon;

ils ont le plumage d'un gris foncé; le dessus de la tête blanc, entouré d'un cordon d'un gris plus noir que le reste du corps, le bec effilé, long de deux pouces et un peu recourbé par le bout, les yeux vifs, les pattes jaunes, semblables à celles des canards, la queue très fournie de plumes et arrondie par le bout, les ailes fort découpées, et chacune d'environ huit ou neuf pouces d'étendue. Les jours suivans nous vîmes beaucoup de ces oiseaux.

Depuis le 27 janvier nous avions le fond, et le 29 au soir, nous vîmes la terre sans qu'il nous fût permis de la bien reconnaître, parce que le jour était sur son déclin, et que les terres de cette côte sont fort basses. La nuit fut obscure, avec de la pluie et du tonnerre. Le 30, les premiers rayons du jour naissant nous firent apercevoir les montagnes des Maldonades. Alors il nous fut facile de reconnaître que la terre vue la veille était l'île de Lobos. Toutefois, comme notre latitude d'arrivée était 35 degrés 16 minutes 20 secondes, nous devions la prendre pour le cap Sainte-Marie, que M. Bellin place par 35 degrés 15 minutes, tandis que sa latitude vraie est 34 degrés 55 minutes.

Les Maldonades sont les premières terres hautes qu'on voit sur la côte du nord, après être entré dans la rivière de la Plata, et les seules presque jusqu'à Monte-Video. A l'est de ces montagnes il y a

un mouillage sur une côte très basse. C'est une anse en partie couverte par un îlot. On travaille depuis quelques années, dans les environs, à une mine d'or peu riche ; on y trouve aussi des pierres assez transparentes. A deux lieues dans l'intérieur, est une ville nouvellement bâtie, peuplée entièrement de Portugais déserteurs, et nommée *Pueblo Nuevo*.

Le 31, à onze heures du matin, nous mouillâmes dans la baie de Monte-Video, par quatre brasses d'eau, fond de vase molle et noire. Nous avions passé la nuit du 30 au 31, mouillés sur une ancre, par neuf brasses, à quatre ou cinq lieues dans l'est de l'île de Flores. Les deux frégates espagnoles destinées à prendre possession des îles Malouines étaient dans cette rade depuis un mois. Leur commandant était nommé gouverneur de ces îles. Nous nous rendîmes ensemble à Buenos-Ayres, afin d'y concerter avec le gouverneur général les mesures nécessaires pour la cession de l'établissement que je devais livrer aux Espagnols. Nous n'y séjournâmes pas long-temps, et je fus de retour à Monte-Video le 16 février.

Nous avons fait le voyage de Buenos-Ayres M. le prince de Nassau et moi, en remontant la rivière dans une goëlette ; mais comme pour revenir de même nous aurions eu le vent debout, nous passâmes la rivière vis-à-vis de Buenos-Ayres, au-dessus de la colonie du Saint-Sacrement, et fîmes

par terre le reste de la route jusqu'à Monte-Video où nous avons laissé la frégate. Nous traversâmes ces plaines immenses¹ dans lesquelles on se conduit par le coup d'œil, dirigeant son chemin de manière à ne pas manquer les gués des rivières, chassant devant soi trente ou quarante chevaux, parmi lesquels il faut prendre avec un lacs son relais, lorsque celui qu'on monte est fatigué, se nourrissant de viande presque crue, et passant les nuits dans des cabanes faites de cuir, où le sommeil est à chaque instant interrompu par les hurlemens des tigres qui rôdent aux environs. Je n'oublierai de ma vie la façon dont nous passâmes la rivière de Sainte-Lucie, rivière fort profonde, très rapide et beaucoup plus large que n'est la Seine vis-à-vis des Invalides. On vous fait entrer dans un canot étroit et long, et dont un des bords est de moitié plus haut que l'autre; on force ensuite deux chevaux d'entrer dans l'eau, l'un à tribord, l'autre à babord du canot, et le maître du bac tout nu, précaution fort sage assurément, mais peu propre

¹ Les Pampas, qui s'étendent de l'est à l'ouest, depuis l'Atlantique jusqu'aux Andes, et du nord au sud depuis le Rio de la Plata jusqu'au Rio Negro, sont des déserts entièrement dépourvus d'arbres, et couverts seulement d'un gazon rabougri et d'herbes sauvages. Les indigènes de ces plaines immenses sont les Gauchos, peuples pasteurs, que la nature a doués d'une force et d'une adresse étonnantes, qu'ils déploient surtout quand ils lancent le lasso pour saisir des chevaux sauvages à la course. Il en sera question dans la série des voyages spéciaux.

à rassurer ceux qui ne savent pas nager , soutient de son mieux au-dessus de la rivière la tête des deux chevaux , dont la besogne alors est de vous passer à la nage de l'autre côté , s'ils en ont la force.

Don Ruis , capitaine de vaisseau espagnol , chargé de prendre possession des Malouines , arriva à Monte-Video peu de jours après nous. Il y vint en même temps deux goëlettes chargées , l'une de bois et de rafraîchissemens , l'autre de biscuit et de farine , que nous embarquâmes en remplacement de notre consommation depuis Brest. On avait employé le temps du séjour à Monte-Video à calfater le bâtiment , à raccommoder le jeu des voiles qui avait servi pendant la traversée , et à remplir d'eau les barriques d'armement. Nous mîmes aussi dans la cale tous nos canons , à l'exception de quatre que nous conservâmes pour les signaux : ce qui nous donna de la place pour prendre à bord une plus grande quantité de bestiaux. Les frégates espagnoles étant également prêtes , nous nous disposâmes à sortir de la rivière de la Plata.

§ 2.

Détails sur les établissemens des Espagnols dans la rivière de la Plata.

Rio de la Plata, ou la Rivière d'Argent, ne coule point sous le même nom depuis sa source. Elle sort, dit-on, du lac Xarayès vers le 16° deg. 30 min. sud, sous le nom *Paraguay*, qu'elle donne à une immense étendue de pays qu'elle traverse. Elle se joint vers le 27° deg. avec le Parana, dont elle prend le nom avec les eaux. Elle coule ensuite droit au sud jusque par le 34° deg.; elle y reçoit l'Uruguay, et prend son cours à l'est sous le nom de la Plata, qu'elle conserve enfin jusqu'à la mer ¹.

¹ Le Rio de la Plata ou la Rivière d'Argent est proprement l'embouchure ou l'æstuaire de deux grands fleuves, le Parana et l'Uruguay, qui se réunissent par 34 degrés latitude sud et 62 degrés longitude ouest, pour déboucher dans l'océan Atlantique austral, par 35 degrés latitude sud et 58 degrés longitude ouest. L'Uruguay sort du versant occidental des montagnes du Brésil, par 23 degrés latitude sud et 50 degrés longitude ouest, coule de l'est à l'ouest jusqu'à sa sortie du Brésil, entre dans les provinces unies de la Plata pour prendre une direction nord-sud et se mêler au Parana. Celui-ci, formé de plusieurs rivières secondaires qui naissent au versant occidental des montagnes du Brésil, par 16 deg. 30 m. latitude sud sous 46 degrés longitude ouest, court de l'est à l'ouest sud jusqu'au 27° degré latitude sud, où il reçoit le Paraguay, né par 13 degrés latitude sud, et 56 degrés longitude ouest sur le plateau dit *Campos Parexis*, et qui, dans la saison pluvieuse, forme par ses débordemens le lac Xarayès, long alors de cent lieues, et large de 40, sous 18 degrés latitude sud. Le Parana continue à courir du nord au sud, pour aller par un coude au sud-est prendre les eaux de l'Uruguay. L'embouchure du Rio de la Plata, dont

Les géographes jésuites, qui les premiers ont attribué l'origine de ce grand fleuvè au lac Xarayès, se sont trompés, et les autres écrivains ont suivi leur erreur à cet égard. L'existence de ce lac, qu'on a depuis cherché vainement, est aujourd'hui reconnue fabuleuse ¹. Le marquis de Valdelirios et don Georges Menezès ayant été nommés, l'un par l'Espagne, l'autre par le Portugal, pour régler dans ces contrées les limites des possessions respectives des deux puissances, plusieurs officiers espagnols et portugais parcoururent, depuis 1751 jusqu'en 1755, toute cette portion de l'Amérique. Une partie des Espagnols remonta le fleuve du Paraguay, comptant entrer par cette voie

le courant se fait sentir en mer à cinquante lieues du rivage, à une largeur d'environ dix lieues; et, quoique ces deux rivières soient fort élevées, l'œil parvient rarement à franchir l'espace qui les sépare: si on le comptait à l'extrémité, entre le cap Sainte-Marie et le cap Saint-Antoine, cet espace serait de soixante lieues. L'entrée de ce vaste canal est difficile et périlleuse, soit à cause des rochers et des banes de sable qui l'encombrent, soit à cause des trombes et des coups de vent qui, sous le nom de *pamperos*, arrivent des pampas ou plaines du voisinage.

Les géographes modernes regardent le Parana comme la branche principale de ce grand fleuve; cependant ce n'est point la plus longue, puisque le Paraguay vient de plus loin. D'après cette dernière branche, le fleuve aurait environ sept cent cinquante lieues de cours.

¹ D'après Malte-Brun ce lac n'est point fabuleux, comme le croit Bougainville; mais il résulte des débordemens du Paraguay, qui, dans la saison pluvieuse, sur le plateau dit *Campos Parexis*, forment ce lac, lequel n'a, il est vrai, qu'une existence temporaire.

(*Précis de Géogr. univ.*, t. v, p. 523.)

dans le lac Xarayès. Les Portugais de leur côté, partant de Matogrosso, établissement de leur nation sur la frontière intérieure du Brésil par 12 deg. lat. sud, s'embarquèrent sur une rivière nommée *Caourou*, que les mêmes cartes des jésuites marquent se jeter aussi dans le lac Xarayès. Ils furent fort étonnés les uns et les autres de se rencontrer sur le Paraguay, par les 14 degrés latitude sud, et sans avoir vu aucun lac. Ils vérifièrent que ce qu'on avait pris pour un lac est une vaste étendue de pays très bas, lequel, en certain temps de l'année, est couvert par les inondations du fleuve ¹. Le Paraguay, ou Rio de la Plata, prend sa source entre le 5^e et le 6^e degré latitude australe ², à peu près à égale distance des deux mers, et dans les mêmes montagnes d'où sort la Madeira, qui va perdre ses eaux dans celles de l'Amazone. Le Parana et l'Uruguay naissent tous deux dans le Brésil: l'Uruguay dans la capitainie de Saint-Vincent, le Parana près de la mer Atlantique, dans les montagnes qui sont à l'est-nord-est de Rio-Janeiro, d'où il prend son cours vers l'ouest, et ensuite tourne au sud.

On trouvera dans le quatorzième tome de la

¹ Ceci confirme la remarque précédente.

² Il y a erreur dans cette indication; car, même au-delà du 10^e degré latitude sud, la pente des eaux est septentrionale, et tous les courans se dirigent vers le nord. Ceux qui viennent au sud commencent vers le 13^e degré latitude sud dans les monts Parexis.

Collection des voyages, par M. l'abbé Prevost, l'histoire de la découverte de Rio de la Plata, et le détail des établissemens que les Espagnols y ont faits. On y verra Diaz de Solis, grand pilote de Castille, entrer le premier dans ce fleuve en 1515. Il lui donna son nom, et le fleuve le conserva jusqu'en 1526. Cette année, Sébastien Cabot, étant parti d'Espagne, avec le titre de grand pilote de Castille, à la tête d'une escadre de cinq vaisseaux, qu'il devait conduire aux Moluques par le détroit de Magellan, entra dans Rio de la Plata, qu'il nomma ainsi, parce que, l'ayant remonté jusque au-dessus du confluent du Paraguay et du Parana, il tira beaucoup d'or et d'argent des Indiens qui en habitaient les bords ¹. Les Portugais établis au Brésil avaient dès lors tenté de pénétrer dans le Pérou en traversant le Paraguay. Cabot, ayant rencontré dans sa course un officier portugais, venu pour reconnaître le pays, crut que sa présence y était nécessaire pour en assurer la possession à l'Espagne. Il dépêcha en conséquence un de ses vaisseaux pour demander du secours, et rendre compte à l'empereur Charles V des raisons qui l'avaient déterminé à ne pas suivre sa première mission. Il avait laissé son escadre au confluent du Paraguay

¹ L'accumulation des sables a depuis lors bien restreint cette navigation, qui n'est plus aujourd'hui (1833) praticable que pour les petits navires.

et de l'Uruguay, et il s'était établi, trente lieues plus haut, à l'embouchure d'une petite rivière, qu'il nomma *Rio-Tercero*, où il bâtit un fort sous le nom du *Saint-Esprit*. Les secours qu'il attendait ayant tardé, il repassa en Espagne deux ans après avec son escadre, laissant cent vingt hommes pour garder son fort; mais une grande partie de cette garnison périt victime de l'amour dont un cacique voisin fut enflammé pour la femme d'un des principaux officiers de la troupe; et le reste, trop faible pour se soutenir dans le pays, se réfugia sur les côtes du Brésil, dont bientôt il fut chassé par les Portugais.

Ce ne fut qu'en 1535 que la cour d'Espagne prit enfin le parti de renvoyer une flotte dans la rivière de la Plata. Don Pedro de Mendoze, grand échançon de l'empereur, fut chargé du commandement de la flotte, et nommé gouverneur général de tous les pays qui seraient découverts jusqu'à la mer du Sud. Il jeta sous de mauvais auspices les premiers fondemens de Buenos-Ayres à la rive droite du fleuve, quelques lieues au-dessous de son confluent avec l'Uruguay, et son expédition ne fut qu'une suite de malheurs qui se terminèrent par sa mort. Cependant quelques détachemens espagnols de la troupe de Mendoze, qui avaient remonté le fleuve, fondèrent en 1538, à trois cents lieues de son embouchure, sur la rive occidentale, la ville de l'As-

somption , aujourd'hui capitale du Paraguay ¹. L'année suivante , les habitans de Buenos-Ayres , qui n'avaient cessé depuis sa fondation d'être en proie à toutes les horreurs de la famine et aux incursions des Indiens , l'abandonnèrent et se rendirent à l'Assomption. Cette dernière colonie fit des progrès assez rapides ; mais enfin la nécessité d'avoir à l'entrée du fleuve un port qui pût servir de retraite aux vaisseaux qui y apportaient des troupes et des munitions , procura le rétablissement de Buenos-Ayres. Don Pedro Ortiz de Zarate , gouverneur du Paraguay , la rebâtit en 1580 , au même lieu où l'infortuné Mendoza l'avait auparavant placée. Il y fixa sa demeure. Elle devint l'entrepôt des vaisseaux d'Europe , et successivement la capitale de toutes ces provinces , le siège d'un évêque et la résidence du gouverneur général ².

Buenos-Ayres est située par 34 degrés 35 minutes latitude australe ; sa longitude , de 61 degrés 5 minutes à l'ouest de Paris , a été déterminée par les observations astronomiques du père Feuillée. Cette ville , régulièrement bâtie , est beaucoup plus grande qu'il semble qu'elle ne devrait l'être ,

¹ A cette époque les vaisseaux pouvaient encore remonter jusqu'à la ville de l'Assomption. Ils s'arrêtent maintenant à Montevideo ou à Buenos-Ayres.

² On sait que depuis 1820 elle est la capitale d'un état indépendant fondé par les indigènes sous le titre de *République Argentine* , ou des *Provinces-Unies de la Plata*.

vu le nombre de ses habitants, qui ne passe pas vingt mille, blancs, nègres et métis ¹. La forme des maisons est ce qui lui donne tant d'étendue. Si l'on excepte les couvens ², les édifices publics, et cinq ou six maisons particulières, toutes les autres sont très basses et n'ont absolument que le rez-de-chaussée ³. Elles ont d'ailleurs de vastes cours, et presque toutes des jardins. La citadelle, qui renferme le gouvernement, est située sur le bord de la rivière, et forme un des côtés de la place principale. Celui qui lui est opposé est occupé par l'hôtel-de-ville. La cathédrale et l'évêché sont sur cette même place où se tient chaque jour le marché public.

Il n'y a point de port à Buenos-Ayres, pas même un môle pour faciliter l'abordage des bateaux ⁴. Les vaisseaux ne peuvent s'approcher de la ville à plus de trois lieues. Ils y déchargent leurs cargaisons

¹ Cette population est aujourd'hui (1833) de plus de 80,000 habitants, au nombre desquels on compte 4,000 Français et autant d'Anglais.

² Il y en a eu beaucoup de supprimés depuis l'établissement de la république.

³ Elles sont très incommodes : les murs en sont toujours humides, moisies et décolorés par l'influence du climat. Elles sont pavées en mauvaises briques, et n'ont pas de lambris ni de cheminées.

⁴ Le président de la république, M. Ribadavia, a depuis peu conçu le plan d'un port artificiel, qui doit donner une nouvelle activité au commerce de cette ville florissante, laquelle tient le premier rang parmi les grandes cités de l'Amérique méridionale.

dans des goëlettes, qui entrent dans une petite rivière nommée *Rio-Chuelo*, d'où les marchandises sont portées en charrois dans la ville, qui en est à un quart de lieue. Les vaisseaux qui doivent caréner ou prendre un chargement à Buenos-Ayres se rendent à la Encenada de Baragan, espèce de port situé à neuf ou dix lieues dans l'est-sud-est de cette ville.

Il y a dans Buenos-Ayres un grand nombre de communautés religieuses des deux sexes. L'année y est remplie de fêtes de saints, qu'on célèbre par des processions et des feux d'artifice. Les cérémonies du culte tiennent lieu de spectacles ¹. Les moines nomment les premières dames de la ville majordomes de leurs fondateurs et de la Vierge. Cette charge leur donne le droit et le soin de parer l'église, d'habiller la statue et de porter l'habit de l'ordre. C'est, pour un étranger, un spectacle assez singulier de voir, dans les églises de Saint-François ou de Saint-Dominique, des dames de tout âge assister aux offices avec l'habit de ces saints instituteurs.

Les jésuites offraient à la piété des femmes un moyen de sanctification plus austère que les pré-

¹ Il y a maintenant à Buenos-Ayres un théâtre desservi par des acteurs français, car la langue française, comme sa littérature, est très en faveur dans cette grande ville, où le goût des arts commence à se développer. Au théâtre de Buenos-Ayres les femmes occupent exclusivement les loges, et les hommes le parterre.

cédens. Ils avaient, attendant à leur couvent, une maison nommée *la Casa de los ejercicios de las mugeres*, c'est-à-dire *la maison des exercices des femmes*. Les femmes et les filles, sans le consentement des maris ou des parens, venaient s'y sanctifier par une retraite de douze jours. Elles y étaient logées et nourries aux dépens de la compagnie. Nul homme ne pénétrait dans ce sanctuaire, s'il n'était revêtu de l'habit de saint Ignace; les domestiques même du sexe féminin n'y pouvaient accompagner leurs maîtresses. Les exercices pratiqués dans ce lieu saint étaient la méditation, la prière, les catéchismes, la confession et la flagellation. On nous a fait remarquer les murs de la chapelle encore teints du sang que faisaient, nous a-t-on dit, rejaillir les disciplines dont la pénitence armait les mains de ces Madeleines ¹.

Au reste, la charité des moines ne fait point ici acception de personnes. Il y a des cérémonies sacrées pour les esclaves, et les Dominicains ont établi une confrérie de nègres. Ils ont leurs chapelles, leurs messes, leurs fêtes, et un enterrement assez décent : pour tout cela il n'en coûte annuellement

¹ Bougainville a passé sous silence les débauches qui se commettaient dans ces asiles mystérieux entretenus par les enfans de Loyola. Le nouveau gouvernement y a bien un peu remédié, mais il ne pouvait songer à faire cesser totalement des pratiques dissolues voilées par un motif pieux, et qui d'ailleurs sont dans les mœurs des indigènes.

que quatre réaux ¹ par nègre agrégé. Les nègres reconnaissent pour patrons saint Benoît de Palerme et la Vierge, peut-être à cause de ces mots de l'Écriture, *nigra sum, sed formosa filia Jerusalem*. Le jour de leur fête ils élisent deux rois, dont l'un représente le roi d'Espagne, l'autre celui de Portugal, et chaque roi se choisit une reine ². Deux bandes, armées et bien vêtues, forment à la suite des rois une procession, laquelle marche avec croix, bannières et instrumens. On chante, on danse, on figure des combats d'un parti contre l'autre, et l'on récite des litanies. La fête dure depuis le matin jusqu'au soir, et le spectacle en est assez agréable.

Les dehors de Buenos-Ayres sont bien cultivés. Les habitans de la ville y ont presque tous des maisons de campagne qu'ils nomment *Quintas*, et leurs environs fournissent abondamment toutes les denrées nécessaires à la vie. J'en excepte le vin, qu'ils font venir d'Espagne, ou qu'ils tirent de Mendoza, vignoble situé à deux cents lieues de Buenos-Ayres ³. Ces environs cultivés ne s'étendent pas fort loin : si l'on s'éloigne seulement à trois lieues de la ville, on ne trouve plus que des campagnes im-

¹ Le réal équivaut à environ cinquante centimes.

² Il est plus que probable que cette coutume aura été modifiée, si même elle n'a pas été abolie depuis la déclaration d'indépendance de Buenos-Ayres : nous l'ignorons.

³ Au pied oriental des Andes du Chili.

menses, abandonnées à une multitude innombrable de chevaux et de bœufs, qui en sont les seuls habitants ¹. A peine, en parcourant cette vaste contrée, y rencontre-t-on quelques chaumières éparsses, bâties, moins pour rendre le pays habitable, que pour constater aux divers particuliers la propriété du terrain, ou plutôt celle des bestiaux qui le couvrent. Les voyageurs qui le traversent n'ont aucune retraite, et sont obligés de coucher dans les mêmes charrettes qui les transportent, et qui sont les seules voitures dont on se serve ici pour les longues routes. Ceux qui voyagent à cheval, ce qu'on appelle aller à *la légère*, sont le plus souvent exposés à coucher au bivouac, au milieu des champs ².

Tout le pays est uni, sans montagnes et sans autres bois que celui des arbres fruitiers. Situé sous le climat de la plus heureuse température, il serait un des plus abondans de l'univers en toutes sortes de productions, s'il était cultivé. Le peu de froment et de maïs qu'on y sème y rapporte beaucoup plus que dans nos meilleures terres de France.

¹ Il y a bien quelques hommes, mais sans habitations fixes : ils ont seulement des huttes temporaires qu'ils construisent et abandonnent avec la même facilité.

² Dans ses *Rough Notes*, publiées en 1827, le capitaine Head a tracé un tableau fort curieux de ces plaines immenses nommées *Pampas*, dont nous donnerons la description dans la série des voyages spéciaux.

Malgré ce cri de la nature, presque tout est inculte, les environs des habitations comme les terres les plus éloignées; ou si le hasard fait rencontrer quelques cultivateurs, ce sont des nègres esclaves. Au reste, les chevaux et les bestiaux sont en si grande abondance dans ces campagnes, que ceux qui piquent les bœufs attelés aux charrettes sont à cheval¹, et que les habitans ou les voyageurs, lorsqu'ils ont faim, tuent un bœuf, en prennent ce qu'ils peuvent en manger et abandonnent le reste, qui devient la proie des chiens sauvages et des tigres : ce sont les seuls animaux dangereux de ce pays.

Les chiens ont été apportés d'Europe : la facilité de se nourrir en pleine campagne leur a fait quitter les habitations, et ils se sont multipliés à l'infini. Ils se rassemblent souvent en troupe pour aller attaquer un taureau, même un homme à cheval, s'ils sont pressés par la faim. Les tigres ne sont pas en grande quantité, excepté dans les lieux boisés, et il n'y a que les bords des petites rivières qui le soient. On connaît l'adresse des habitans de ces contrées à se servir du laes²; et il est certain qu'il

¹ Les mendiants eux-mêmes demandent l'aumône à cheval jusque dans les rues de Buenos-Ayres.

² Le laes dont ils se servent est une courroie tressée, très forte, dont un bout est attaché à la selle du cheval qu'ils montent, et l'autre forme un nœud coulant. Munis de ce laes, nommé *lasso*, ils se réunissent plusieurs et vont choisir au milieu des troupeaux

y a des Espagnols qui ne craignent pas d'enlacer les tigres : il ne l'est pas moins que plusieurs finissent par être la proie de ces redoutables animaux. J'ai vu à Monte-Video une espèce de chat-tigre, dont le poil assez long est gris-blanc. L'animal est très bas sur jambes et peut avoir cinq pieds de longueur : il est dangereux, mais fort rare.

Le bois est très cher à Buenos-Ayres et à Monte-Video. On ne trouve dans les environs que quelques petits bois à peine propres à brûler. Tout ce qui est nécessaire pour la charpente des maisons, la construction et le radoub des embarcations qui naviguent dans la rivière, vient du Paraguay en radeaux. Il serait toutefois facile de tirer du haut pays tous les bois propres à la construction des plus grands navires. De Montegrande, où sont les plus beaux, on les transporterait en cajeux par l'Ybicui, dans l'Uruguay; et depuis le Salto Chico de l'Uruguay, des bâtimens, faits exprès pour cet

la bête qu'ils veulent avoir. Le premier qui peut l'atteindre lui jette son laç, et manque rarement de le saisir par les cornes. Un second, pendant que le taureau suit le cheval de celui qui l'a enlacé, tâche de lui saisir avec son laç une des jambes de derrière. Du moment où il y a réussi, les chevaux, dressés à cette chasse, tournent avec vitesse chacun d'un côté opposé, et la secousse qu'ils donnent en tendant le laç renverse le taureau. Alors ils s'arrêtent en tirant fortement sur le laç, afin que le taureau ne puisse pas se relever. Dans cet état, les hommes mettent pied à terre, et tuent facilement l'animal couché et hors d'état de se défendre.

usage, les amèneraient à tel endroit de la rivière où l'on aurait établi des chantiers.

Les naturels, qui habitent cette partie de l'Amérique au nord et au sud de la rivière de la Plata, sont du nombre de ceux qui n'ont pu être encore subjugués par les Espagnols, et qu'ils nomment *Indios bravos*. Ils sont d'une taille médiocre, fort laids et presque tous galeux. Leur couleur est très basanée, et la graisse dont ils se frottent continuellement les rend encore plus noirs. Ils n'ont d'autre vêtement qu'un grand manteau de peau de chevreuil, qui leur descend jusqu'aux talons, et dans lequel ils s'enveloppent. Les peaux dont il est composé sont très bien passées : ils mettent le poil en dedans, et le dehors est peint de diverses couleurs. La marque distinctive des caciques est un bandeau de cuir dont ils se ceignent le front : il est découpé en forme de couronne et orné de plaques de cuivre. Leurs armes sont l'arc et la flèche : ils se servent aussi du laç et de boules ¹. Ces Indiens passent leur vie à cheval et n'ont pas de demeures fixes, du moins auprès des établissemens espagnols. Ils y viennent quelquefois avec leurs

¹ Ces boules sont deux pierres rondes de la grosseur d'un boulet de deux livres, enchâssées l'une et l'autre dans une bande de cuir, et attachées à chacune des extrémités d'un boyau cordonné long de six à sept pieds. Ils se servent à cheval de cette arme comme d'une fronde, et en atteignent jusqu'à deux cents pas l'animal qu'ils poursuivent.

femmes pour y acheter de l'eau-de-vie, et ils ne cessent d'en boire que quand l'ivresse les laisse absolument sans mouvement. Pour se procurer des liqueurs fortes, ils vendent armes, pelleteries, chevaux; et quand ils ont épuisé leurs moyens, ils s'emparent des premiers chevaux qu'ils trouvent auprès des habitations, et s'éloignent. Quelquefois ils se rassemblent en troupes de deux ou trois cents pour venir enlever des bestiaux sur les terres des Espagnols, ou pour attaquer les caravanes des voyageurs. Ils pillent, massacrent et emmènent en esclavage. C'est un mal sans remède : comment dompter une nation errante, dans un pays immense et inculte, où il serait même difficile de la rencontrer ? D'ailleurs ces Indiens sont courageux, aguerries, et le temps n'est plus où un Espagnol faisait fuir mille Américains.

Il s'est formé, depuis quelques années, dans le nord de la rivière, une tribu de brigands, qui pourra devenir plus dangereuse aux Espagnols s'il ne prennent des mesures promptes pour la détruire¹. Quelques malfaiteurs échappés à la justice s'étaient retirés dans le nord des Maldonades; des déserteurs se sont joints à eux : insensiblement le nombre s'est accru; ils ont pris des femmes chez

¹ La prophétie de Bougainville a été accomplie : ces individus ont pris part aux soulèvements des indigènes contre les Espagnols, qui ont fini par être chassés du pays en 1820 et 1821.

les Indiens, et commencé une race qui ne vit que de pillage. Ils viennent enlever des bestiaux dans les possessions espagnoles pour les conduire sur les frontières du Brésil, où ils les échangent avec les Paulistes ¹ contre des armes et des vêtemens. Malheur aux voyageurs qui tombent entre leurs mains ! On assure qu'ils sont aujourd'hui plus de six cents. Ils ont abandonné leur première habitation et se sont retirés plus loin, de beaucoup dans le nord-ouest.

Le gouverneur général de la province de la Plata réside, comme nous l'avons dit, à Buenos-Ayres. Dans tout ce qui ne regarde pas la mer, il est censé dépendre du vice-roi du Péron ²; mais l'éloignement rend cette dépendance presque nulle, et elle n'existe réellement que pour l'argent qu'il est obligé de tirer des mines du Potosi, argent qui ne viendra plus en pièces cornues, depuis qu'on a établi cette année même dans le Potosi un hôtel des monnaies. Les gouvernemens particuliers du Tucuman et du Paraguay, dont les principaux établissemens

¹ Les Paulistes sont une autre race de brigands sortis du Brésil, et qui se sont formés en république vers la fin du seizième siècle. Ils se nomment *Paulistes*, du lieu appelé *San-Pablo*, qui est leur principale habitation.

² Il n'est pas besoin d'avertir le lecteur qu'il n'existe plus d'autorité espagnole d'aucune sorte dans l'Amérique du sud. De tant de conquêtes, fruits des exploits audacieux de Colomb, de Vespuce, de Cortez et autres, il ne reste plus à l'Espagne que quelques possessions dans les Antilles, comme Cuba et la Trinité.

sont Santa-Fé, Corrientes, Salta, Tujus, Corduba, Mendoza et l'Assomption, dépendent, ainsi que les fameuses missions des jésuites, du gouverneur général de Buenos-Ayres. Cette vaste province comprend, en un mot, toutes les possessions espagnoles à l'est des Cordilières, depuis la rivière des Amazones jusqu'au détroit de Magellan ¹. Il est vrai qu'au sud de Buenos-Ayres il n'y a plus aucun établissement : la seule nécessité de se pourvoir de sel fait pénétrer les Espagnols dans ces contrées. Il part à cet effet tous les ans de Buenos-Ayres un convoi de deux cents charrettes, escorté par trois cents hommes. Il va par quarante degrés environ se charger de sel dans les lacs voisins de la mer, où il se forme naturellement. Autrefois les Espagnols l'envoyaient chercher par des goëlettes dans la baie Saint-Julien.

Je remets au second voyage, que les circonstances nous ont forcés de faire dans la rivière de la Plata, à parler des missions du Paraguay : ce sera le temps d'entrer dans ce détail, en rapportant

¹ On sait maintenant qu'un empire constitutionnel, sous le nom de *Brésil*, comprend tout le territoire compris entre l'Amazone au nord et le voisinage de Monte-Video dans le sud ; que Monte-Video, sur la rive nord-est du fleuve de la Plata, forme un état indépendant sous le titre de *Banda orientale*, et que la République argentine s'étend du côté de l'Atlantique, depuis la rive sud de la Plata jusqu'à la Terre de Feu, ayant pour limites à l'est l'Atlantique, et à l'ouest les Andes, qui séparent cette vaste république du Chili et de Bolivia.

l'expulsion des jésuites, de laquelle nous avons été témoins.

Le commerce de la province de la Plata est le moins riche de l'Amérique espagnole ¹. Cette province ne produit ni or ni argent, et ses habitans sont trop peu nombreux pour qu'ils puissent tirer du sol tant d'autres richesses qu'il renferme dans son sein. Le commerce même de Buenos-Ayres n'est pas aujourd'hui ce qu'il était il y a dix ans : il est considérablement déchu, depuis que ce qu'on y appelle l'*internation* des marchandises n'est plus permise, c'est-à-dire depuis qu'il est défendu de faire passer les marchandises d'Europe par terre, de Buenos-Ayres dans le Pérou et le Chili ² : de sorte que les seuls objets de son commerce avec ces deux provinces sont aujourd'hui le coton, les mules et le maté ou l'herbe du Paraguay. L'argent et le crédit des négocians de Lima ont fait rendre cette ordonnance contre laquelle réclament ceux de Buenos-Ayres. Cependant Buenos-Ayres est riche : j'en ai vu sortir un vaisseau de registre avec un million de piastres ; et si tous les habitans de ce pays avaient le débouché de leurs cuirs avec l'Eu-

¹ Il est devenu très florissant depuis l'émancipation de la province de la Plata.

² Tout cela, bien entendu, n'existe plus, et les républiques du Chili, du Bas-Pérou et de Bolivie ou du Haut-Pérou, ont établi entre elles des communications libres et faciles, autant du moins que la nature des lieux et l'état de la civilisation le permettent.

rope, ce commerce seul suffirait pour les enrichir. Avant la dernière guerre il se faisait une contrebande énorme avec la colonie du Saint-Sacrement, place que les Portugais possèdent sur la rive gauche du fleuve, presque en face de Buenos-Ayres ; mais cette place est tellement resserrée par les nouveaux ouvrages dont les Espagnols l'ont enceinte, que la contrebande avec elle est impossible s'il n'y a connivence : les Portugais même qui l'habitent sont obligés de tirer par mer leur subsistance du Brésil. Enfin, ce poste est ici à l'Espagne, à l'égard des Portugais, ce que lui est en Europe Gibraltar, à l'égard des Anglais ¹.

La ville de Monte-Video, établie depuis quarante ans, est située à la rive septentrionale du fleuve, trente lieues au-dessus de son embouchure et bâtie sur une presqu'île qui défend des vents d'est une baie d'environ deux lieues de profondeur sur une de largeur à son entrée. A la pointe occidentale de cette baie est un mont isolé, assez élevé, lequel sert de reconnaissance et a donné le nom à la ville ; les autres terres qui l'environnent sont très basses. Le côté de la plaine est défendu par une citadelle : plusieurs batteries protègent le côté de la mer et le mouillage ; il y en a même une au fond de la baie sur une île fort petite, appelée *l'île aux Fran-*

¹ Les Portugais ne possèdent plus rien de ce genre près de Buenos-Ayres, depuis l'affermissement de son indépendance.

*çais*¹. Le mouillage de Monte-Video est sûr, quoiqu'on y essuie quelquefois des pamperos, qui sont des tourmentes de vent de sud-ouest, accompagnées d'orages affreux. Il y a peu de fond dans toute la baie; on y mouille par trois, quatre et cinq brasses d'eau sur une vase très molle, où les plus gros navires marchands s'échouent et font leur lit sans souffrir aucun dommage; mais les vaisseaux fins s'y arquent facilement et y dépérissent. L'heure des marées n'y est point réglée: selon le vent qu'il fait, l'eau est haute ou basse. On doit se méfier d'une chaîne de roches qui s'étend quelques encablures au large de la pointe de l'est de cette baie; la mer y brise, et les gens du pays l'appellent *la pointe des Charrettes*².

Les environs de Monte-Video sont presque incultes et ne fournissent ni froment ni maïs. Il faut faire venir de Buenos-Ayres la farine, le biscuit et

¹ Un traité conclu entre le gouvernement de Monte-Video et celui de Buenos-Ayres, en 1826 ou 1827, a stipulé la démolition de tous les forts de Monte-Video et de Colonia, petite ville qui a un port sur le Rio de la Plata. Monte-Video, qui au temps de Bougainville avait plus de 20,000 habitans, n'en comptait plus guère que 10,000 en 1832, par l'effet de leurs longues dissensions.

² Avec peu de travail et de dépense on ferait dans la rivière de Sainte-Lucie un des plus beaux ports du monde. Cette rivière est située du même côté et à huit ou dix lieues dans l'ouest de Monte-Video. Il ne s'agirait que de curer un banc de sable d'environ cent cinquante pieds d'étendue qui se trouve à l'entrée, et sur lequel il n'y a que dix ou onze pieds d'eau. Ensuite on trouve neuf, dix, onze, douze brasses, pendant une étendue considérable en remontant la rivière.

les autres provisions nécessaires aux vaisseaux. Dans les jardins, soit de la ville, soit des maisons qui en sont voisines, on ne cultive presque aucun légume; on y trouve seulement des melons, des courges, des figues, des pêches, des pommes et des coings en grande quantité. Les bestiaux y sont dans la même abondance que dans le reste de ce pays: ce qui, joint à la salubrité de l'air, rend la relâche à Monte-Video excellente pour les équipages: on doit seulement y prendre ses mesures contre la désertion. Tout y invite le matelot, dans un pays où la première réflexion qui le frappe en mettant pied à terre, c'est que l'on y vit presque sans travail. En effet, comment résister à la comparaison de couler dans le sein de l'oisiveté des jours tranquilles sous un climat heureux, ou de languir affaîssi sous le poids d'une vie constamment laborieuse, et d'accélérer dans les travaux de la mer les douleurs d'une vieillesse indigente?

§ 3.

Départ de Monte-Video. Navigation jusqu'aux îles Malouines.
Leur remise aux Espagnols. Détails historiques sur ces îles.

Le 28 février 1767 nous appareillâmes de Monte-Video avec les deux frégates espagnoles et une tartane chargée de bestiaux. Nous convinmes, dom Ruis et moi, qu'en rivière il prendrait la tête, et

qu'une fois au large je conduirais la marche. Toutefois, pour obvier au cas de séparation, j'avais donné à chacune des frégates un pilote pratique des Malouines. L'après-midi il fallut mouiller, la brume ne permettant de voir ni la grande terre ni l'île de Flores. Le vent fut contraire le lendemain. Je comptais néanmoins que nous appareillerions, les courans assez forts dans cette rivière favorisant les bordées; mais voyant le jour presque écoulé, sans que le commandant espagnol fît aucun signal, j'envoyai un officier pour lui dire que, venant de reconnaître l'île de Flores dans une éclaircie, je me trouvais mouillé beaucoup trop près du banc aux Anglais, et que mon avis était d'appareiller le lendemain, vent contraire ou non. Dom Ruis me fit répondre qu'il était entre les mains du pilote pratique de la rivière, qui ne voulait lever l'ancre que d'un vent favorable et fait. L'officier alors le prévint de ma part que je mettrais à la voile dès la pointe du jour, et que je l'attendrais en louvoyant, ou mouillé plus au nord, à moins que les marées ou la force du vent ne me séparassent de lui malgré moi.

La tartane n'avait point mouillé la veille, et nous la perdîmes de vue le soir pour ne la plus revoir. Elle revint à Monte-Video trois semaines après, sans avoir rempli sa mission. La nuit fut orageuse; le pamperos souffla avec furie, et nous

fit chasser : une seconde ancre que nous mouillâmes nous étala. Le jour nous montra les vaisseaux espagnols, mâts de lune et basses vergues amenés, lesquels avaient beaucoup plus chassé que nous. Le vent était encore contraire et violent, la mer très grosse. Ce ne fut qu'à neuf heures que nous pûmes appareiller sous les quatre voiles majeures ; à midi nous avions perdu de vue les Espagnols demeurés à l'ancre, et le 3 mars au soir nous étions hors de la rivière.

Nous eûmes, pendant la traversée aux Malouines, des vents variables du nord-ouest au sud-ouest, presque toujours gros temps et mauvaise mer. Nous fûmes contraints de passer à la cape¹ le 15 et le 16, ayant essuyé quelques avaries. D'ailleurs notre mâture exigeait le plus grand ménagement. La frégate dérivait outre mesure ; sa marche n'était point égale sur les deux bords, et le gros temps ne nous permettait pas de tenter dans son arrimage² des changemens qui eussent pu la mettre mieux en assiette. En général les bâtimens fins et longs sont tellement capricieux, leur marche est assujettie à un si grand nombre de causes souvent imperceptibles, qu'il est fort difficile de démêler celles

¹ La cape est une grande voile. *Passer ou être à la cape*, c'est ne porter que la grande voile bordée et amarrée, c'est-à-dire bandée pont arrière.

² Arrangement de tout ce qui entre dans un vaisseau.

dont elle dépend. On n'y va qu'à tâtons, et les plus habiles y peuvent prendre le change.

Depuis le 17 après midi que nous commençâmes à trouver le fond, le temps fut toujours chargé d'une brume épaisse. Le 19, ne voyant pas la terre, quoique l'horizon se fût éclairci, et que par mon estime je fusse dans l'est des îles Sébaldes, je craignis d'avoir dépassé les Malouines, et je pris le parti de courir à l'ouest : le vent, ce qui est fort rare dans ces parages, favorisait cette résolution. Je fis grand chemin dans cette route pendant vingt-quatre heures, et ayant alors trouvé les sondes de la côte des Patagons, je fus assuré de ma position, et je repris avec confiance la route à l'est. En effet, le 21, à quatre heures après midi, nous eûmes connaissance des Sébaldes qui nous restaient au nord-est-quart-d'est, à huit ou dix lieues de distance, et bientôt après nous vîmes la terre des Malouines.

Le 22, au coucher du soleil, nous avions relevé les terres des Malouines les plus à l'est-sud-est, distantes de six à sept lieues, et les plus près de nous au sud-quart-sud-est, distantes de quatre lieues. Une pointe de terre nous mit en danger : c'est la pointe de l'est du détroit des Malouines, laquelle s'avance au moins à quatre lieues au large plus que la côte. Notre situation était d'autant plus critique, que nous n'avions pas la ressource de

mouiller; car, dans l'espèce de baie formée par cette pointe, le fond est de roches.

Le 23 au soir nous entrâmes et mouillâmes dans la grande baie, où mouillèrent aussi, le 24, les deux frégates espagnoles. Elles avaient beaucoup souffert dans leur traversée, le coup de vent du 16 les ayant obligées d'arriver vent arrière, et *la Commandante* ayant reçu un coup de mer qui avait emporté ses bouteilles, enfoncé les fenêtres de sa grand'chambre, et mis beaucoup d'eau à bord. Presque tous les bestiaux embarqués à Monte-Video, pour la colonie, avaient péri par le mauvais temps. Le 25 les bâtimens entrèrent dans le port et s'y amarrèrent.

Le 1^{er} avril je livrai notre établissement aux Espagnols, qui en prirent possession en arborant l'étendard d'Espagne, que la terre et les vaisseaux saluèrent de vingt-un coups de canon au lever et au coucher du soleil. J'avais lu aux Français habitans de cette colonie naissante une lettre du roi, par laquelle Sa Majesté leur permettait d'y rester sous la domination du roi catholique. Quelques familles profitèrent de cette permission : le reste, avec l'état-major, fut embarqué sur les frégates espagnoles, lesquelles appareillèrent pour Monte-Video le 27 au matin. Pour moi, je fus contraint de rester aux Malouines à attendre *l'Étoile*, sans laquelle je ne pouvais continuer mon voyage.

On me pardonnera quelques remarques historiques sur ces îles.

Il me paraît qu'on en peut attribuer la première découverte au célèbre Améric Vespucce, qui, dans son troisième voyage pour la découverte de l'Amérique, en parcourut la côte du nord au mois d'avril 1502. Il ignorait, à la vérité, si elle appartenait à une île, ou si elle faisait partie du continent; mais il est facile de conclure de la route qu'il avait suivie, de la latitude à laquelle il était arrivé, de la description même qu'il donne de cette côte, que c'était celle des Malouines. J'assurerai, avec non moins de fondement, que Beauchesne Gouin, revenant de la mer du Sud en 1700, a mouillé dans la partie orientale des Malouines, croyant être aux Sébaldes.

Sa relation dit qu'après avoir découvert l'île à laquelle il donna son nom, il vint mouiller à l'est de la plus orientale des Sébaldes. Je remarquerai d'abord que les îles Malouines étant situées entre les Sébaldes et les îles Beauchesne, et ayant une étendue considérable, le navigateur français dut nécessairement rencontrer la côte des Malouines. En second lieu, il est impossible d'être mouillé à l'est des Sébaldes sans voir les Malouines : je les ai aperçues étant à quatre lieues dans l'ouest de ces premières îles. Enfin, si l'on suit les détails qu'il donne sur la nature du pays où il relâcha, on achè-

vera de se convaincre de la vérité de mes conjectures. Beauchesne vit d'abord une seule île d'une immense étendue, et ce ne fut qu'après en être sorti qu'il s'en présenta à lui deux autres petites. Il parcourut un terrain humide couvert d'étangs et de lacs d'eau douce, couvert d'oies, de sarcelles, de canards et de bécassines; il n'y vit point de bois : tout cela convient à merveille aux Malouines. Les Sébaldes, au contraire, sont trois petites îles pierreuses, où Guillaume Dampier, allant dans la mer du Sud en 1683, chercha vainement à faire de l'eau, et où il ne put trouver un bon mouillage. Conséquemment, si ce n'est point aux Malouines que Beauchesne a touché, il faut que ce soit à quelque île inconnue, située plus à l'est, mais ce ne peut être aux Sébaldes.

Quoi qu'il en soit, les îles Malouines jusqu'à nos jours n'étaient que très imparfaitement connues. La plupart des relations nous les dépeignent comme un pays couvert de bois. Richard Hawkins, qui en avait visité la côte septentrionale, à laquelle il donna le nom de *Virginie d'Hawkins*, et qui l'a assez bien décrite, assurait qu'elle était peuplée, et prétendait y avoir vu des feux. Au commencement de ce siècle, le *Saint-Louis*, navire de Saint-Malo, mouilla à la côte du sud-est, dans une mauvaise baie, à l'abri de quelques petites îles, qu'on appela *îles d'Anican*, du nom de l'armateur; mais

il n'y séjourna que pour faire de l'eau, et continua sa route sans s'embarrasser de les reconnaître.

Cependant leur position heureuse pour servir de relâche aux vaisseaux qui vont dans la mer du Sud, et d'échelle pour la découverte des terres australes, avait frappé les navigateurs de toutes les nations. Au commencement de l'année 1763, la cour de France résolut de former un établissement dans ces îles. Je proposai au ministère de le commencer à mes frais, et, secondé par MM. de Nerville et d'Arboulín, l'un mon cousin germain et l'autre mon oncle, je fis sur-le-champ construire et armer à Saint-Malo, par les soins de M. Duclot Guyot, aujourd'hui mon second, *l'Aigle*, de vingt canons, et *le Sphinx*, de douze, que je munis de tout ce qui était propre pour une pareille expédition. J'embarquai plusieurs familles acadiennes, espèce d'hommes laborieuse, intelligente, et qui doit être chère à la France par l'invincible attachement que lui ont prouvé ces honnêtes et infortunés citoyens.

Le 15 septembre 1763 je fis voile de Saint-Malo : M. de Nerville s'était embarqué avec moi sur *l'Aigle*. Après deux relâches, l'une à l'île Sainte-Catherine, sur la côte du Brésil, l'autre à Montevideo, où nous prîmes beaucoup de chevaux et de bêtes à cornes, nous atterrâmes sur les îles Sébaldes le 18 janvier 1764. Je donnai dans un

grand enfoncement que forme la côte des Malouines entre sa pointe du nord-ouest et les Sébaldes ; mais n'y ayant pas aperçu de bon mouillage, je rangeai la côte du nord, et, étant parvenu à l'extrémité orientale des îles, j'entrai le 3 février dans une grande baie qui me parut commode pour y former un premier établissement.

La même illusion qui avait fait croire à Hawkins, à Wood Roggers et aux autres, que ces îles étaient couvertes de bois, agit aussi sur mes compagnons de voyage et sur moi. Nous vîmes avec surprise, en débarquant, que ce que nous avions pris pour du bois en cinglant le long de la côte n'était autre chose que des touffes de jones fort élevées et fort rapprochées les unes des autres. Leur pied, en se desséchant, reçoit la couleur d'herbe morte jusqu'à une toise environ de hauteur, et de là sort une touffe de jones d'un beau vert qui couronne ce pied : de sorte que, dans l'éloignement, les tiges réunies présentent l'aspect d'un bois de médiocre hauteur. Ces jones ne croissent qu'au bord de la mer et sur les petites îles. Les montagnes de la grande terre sont, dans quelques endroits, couvertes entièrement de bruyères, qu'on prend aisément de loin pour du taillis.

Les diverses courses que j'ordonnai aussitôt, et que j'entrepris moi-même dans l'île, couchant tous à la belle étoile, et vivant de notre chasse, ne nous

procurèrent la découverte d'aucune espèce de bois, ni d'aucune trace que cette terre eût été jamais fréquentée par quelque navire. Je trouvai seulement, et en abondance, une excellente tourbe qui pouvait suppléer au bois, tant pour le chauffage que pour la forge; et je parcourus des plaines immenses coupées partout de petites rivières d'une eau parfaite. La nature d'ailleurs n'offrait pour la subsistance des hommes que la pêche et plusieurs sortes de gibier de terre et d'eau. A la vérité ce gibier était en grande quantité et facile à prendre. Ce fut un spectacle singulier de voir à notre arrivée tous les animaux, jusqu'alors seuls habitans de l'île, s'approcher de nous sans crainte, et ne témoigner d'autres mouvemens que ceux que la curiosité inspire à la vue d'un objet inconnu. Les oiseaux se laissaient prendre à la main; quelques-uns venaient d'eux-mêmes se poser sur les gens qui étaient arrêtés : tant il est vrai que l'homme ne porte point empreint un caractère de férocité qui fasse reconnaître en lui, par le seul instinct, aux animaux faibles, l'être qui se nourrit de leur sang. Cette confiance ne leur a pas duré long-temps : ils eurent bientôt appris à se méfier de leur plus cruel ennemi.

Le 17 mars je déterminai l'emplacement de la nouvelle colonie à une lieue du fond de la baie, à la côte du nord, sur un petit port qui ne commu-

nique avec la baie que par un goulet fort étroit. La colonie ne fut d'abord composée que de vingt-neuf personnes, parmi lesquelles il y avait cinq femmes et trois enfans. Nous travaillâmes sur-le-champ à leur bâtir des cases couvertes de junc, et à construire un magasin assez grand pour renfermer les vivres, les hardes et les provisions de toute espèce que je leur laissai pour deux ans. Ces ouvrages furent exécutés par les matelots, et l'état-major des deux vaisseaux se chargea d'élever un fort en terre et gazon capable de contenir quatorze pièces de canon. Je travaillais à la tête de cet atelier, et j'admirai à quel point les circonstances extraordinaires exaltent les hommes et doublent leurs forces. Le zèle de ces officiers ne se ralentit pas un seul instant pendant quinze jours que dura ce travail pénible, qui commençait avec l'aurore, et que la nuit seule interrompait. Le fort fut construit assez solidement, le canon mis en batterie; et dans le milieu de cette petite citadelle nous élevâmes un obélisque de vingt pieds de hauteur. L'effigie du roi décorait une de ses faces, et l'on enterrasous ses fondemens quelques monnaies avec une médaille, où sur un côté était gravée la date de l'entreprise; sur l'autre on voyait la figure du roi, avec ces mots pour exergue : *Tibi serviat ultima Thule*. L'exergue de l'obélisque était celui-ci : *Canamur tenues grandia*.

Cependant, pour encourager les colons, et augmenter leur confiance en des secours prochains que je leur promis, M. de Nerville consentit à rester à leur tête, et à partager les hasards de ce faible établissement aux extrémités de l'univers, le seul qu'il y eût alors à une latitude aussi élevée dans la partie australe de notre globe. Le 5 avril 1764 je pris solennellement possession des îles au nom du roi, et le 8 je mis à la voile pour la France.

Le 6 octobre de la même année je repartis de Saint-Malo sur *l'Aigle*, et, après une traversée qui n'eut rien de remarquable que d'avoir inutilement cherché l'île Pepys, j'arrivai aux Malouines le 5 janvier 1765. J'y goûtai la satisfaction inexprimable de voir que mes colons avaient joui d'une santé parfaite, et qu'ils étaient dans le meilleur état. Un seul avait péri dans une chasse, sans qu'on ait pu savoir par quel accident, attendu qu'il n'était pas accompagné. Ce ne fut même que deux ans après qu'on retrouva son corps. L'hiver n'avait point été rude : il y avait eu fort peu de neige et point de glace. La chasse et la pêche s'étaient toujours faites avec le plus grand succès. M. de Nerville avait construit une poudrière, un magasin neuf en pierres, l'ancien étant tombé, et rétabli le fort en finissant les fossés et perfectionnant le rempart.

Je me hâtai donc de débarquer les habitans nou-

veaux et les provisions de toute espèce destinées à la colonie, de faire de l'eau et du lest; et après un voyage par terre que j'entrepris pour reconnaître le détroit qui sépare les deux grandes Malouines, je mis à la voile le 2 février pour aller chercher dans le détroit de Magellan une cargaison de bois assortis. Le 16, étant à la vue du cap des Vierges, nous aperçûmes trois navires, et le lendemain, entrant avec eux dans le détroit, nous fûmes assurés qu'ils étaient anglais. C'étaient ceux du commodore Byron, qui, après être venus reconnaître les îles Malouines, le long desquelles ils avaient été vus par nos pêcheurs, prenaient la route du détroit de Magellan pour entrer dans la mer du Sud. Nous les suivîmes jusqu'au port Famine, où ils relâchèrent, et au mouillage que nous fîmes ensemble sous le cap Grégoire, un des navires anglais s'étant échoué en louvoyant pour gagner ce mouillage, je me fis un devoir de lui envoyer avec la plus grande diligence deux bateaux, avec les secours d'usage en pareil cas.

Le 21 je m'amarrai dans une petite baie, à laquelle les matelots ont depuis donné mon nom, et dès le lendemain nous nous occupâmes à couper des bois de différens échantillons, à équarrir les plus grosses pièces, à tracer dans la forêt différens chemins pour les conduire sur le bord de la mer, à en faire l'embarquement et l'arrimage. Nous le-

vâmes aussi et mîmes à bord, avec toutes les précautions que nous pûmes imaginer, plus de dix mille plants d'arbres de différens âges. Il était bien intéressant de tenter des plantations à nos îles. Ces travaux divers nous occupèrent vingt jours, et je puis dire qu'à l'exception des dimanches consacrés au repos, il n'y eut pas un instant perdu ni une personne oisive. Le temps nous avait favorisés : car, contre l'ordinaire de ces parages, il fut très beau. Le 15 mars au soir j'appareillai de la baie, je sortis du détroit le 24, et le 29 je mouillai dans le port des Malouines, où je fus reçu avec de grands transports de joie, ayant ouvert une navigation devenue nécessaire au maintien de la colonie. A mon départ des Malouines, le 27 avril suivant, elle se trouvait composée de quatre-vingts personnes, en y comprenant un état-major payé par le roi.

Vers la fin de l'année 1765 nous renvoyâmes de Saint-Malo *l'Aigle* aux îles Malouines, et le roi y joignit *l'Étoile*, une de ses flûtes. Cette dernière, partie de Rochefort, arriva dans la colonie le 15 février 1766, et *l'Aigle* y entra le 23 du même mois. Ces deux bâtimens, après avoir débarqué les vivres, les effets divers et les nouveaux habitans, mirent à la voile ensemble le 24 avril pour aller dans le détroit de Magellan chercher du bois à la colonie. C'était entreprendre ce voyage dans la plus

mauvaise saison : aussi fut-il très pénible. Les commandans des deux vaisseaux n'auraient pu, sans prolonger les risques et les difficultés, gagner la baie dans laquelle j'avais fait ma cargaison l'année précédente. Aussi mouillèrent-ils dans la baie Famine, où ils trouvèrent en abondance de quoi s'assortir de bois des divers échantillons nécessaires à nos besoins. *L'Étoile* fut chargée la première, et rentra aux îles le 15 juin. *L'Aigle*, restée la dernière et chargée de pièces plus considérables, y fut de retour le 27 du même mois. Cette expédition au détroit fut remarquable par deux événemens d'une nature différente : savoir, un combat avec les sauvages qui en habitent la partie boisée, et une alliance contractée avec les Patagons, qui en occupent la contrée orientale.

Quelque temps après que *l'Étoile* fut partie de la baie Famine, des sauvages de la même nation que ceux que j'avais vus, et auxquels j'avais fait des présens l'année précédente, se montrèrent aux endroits où *l'Aigle* continuait de faire son bois. Nos gens les reconnurent, et on leur fit de nouveaux présens. Ils vécurent plusieurs jours dans la meilleure intelligence, allant à bord du navire, soit dans leurs canots, soit dans les nôtres, sans aucune crainte réciproque. Le mauvais temps ayant obligé quelques-uns de nos ouvriers, au nombre de sept, de rester à terre, ils y passaient

la nuit auprès du feu, dans une cabane construite à la hâte, et la passaient avec sécurité, lorsqu'ils entendirent du bruit et virent tout à coup paraître trois sauvages à l'entrée de la cabane. Ils ne purent se servir des armes à feu : l'attaque fut trop brusque. Ils se défendirent avec des haches et des sabres. De vingt-cinq sauvages ou environ qu'ils étaient, trois furent tués et le reste mis en fuite : deux de nos gens furent dangereusement blessés. Depuis cet acte d'hostilité, ces sauvages ne reparurent plus.

Cette aventure, désagréable en elle-même, n'était pas importante pour les suites, la nation qui habite la partie boisée du détroit étant peu nombreuse, faible, et n'ayant aucune communication avec les Patagons, les seuls habitans de ces contrées dont l'union avec nous fût intéressante, par rapport aux objets d'échange que nous en pouvions tirer. Aussi M. Denys de Saint-Simon, capitaine d'infanterie, né en Canada, et ayant passé une partie de sa vie avec les sauvages de ce vaste pays, avait-il été embarqué sur *l'Étoile* et chargé de jeter les premiers fondemens de l'alliance avec ce peuple, le plus proche voisin des îles Malouines.

En conséquence, lorsque M. de La Giraudais, commandant de *l'Étoile*, eut fini son bois à la baie Famine, il s'occupa de l'exécution de ce projet avant que de quitter le détroit de Magellan. Pour

cet effet il mouilla sous le cap Grégoire, aux environs duquel les Patagons étaient campés. M. de Saint-Simon se transporta à terre avec la chaloupe et le canot. Les Patagons se trouvèrent au débarquement au nombre de vingt, tous à cheval. Ils témoignèrent beaucoup de joie et chantèrent à leur mode : il fallut les accompagner à leur feu. Il en parut alors environ cent cinquante, qui vinrent se réunir aux autres : ce grand nombre n'effraya pas nos gens, parce qu'il y avait dans la bande beaucoup de femmes et d'enfans. M. de Saint-Simon jugea que, pour contenter cette multitude, il fallait envoyer la chaloupe au vaisseau chercher une plus grande quantité de présens que celle qu'il avait apportée; et, par précaution, il fit demander à M. de La Giraudais un renfort d'hommes armés. La chaloupe tardant à revenir, il envoya le canot pour en accélérer l'expédition; et, dans l'impossibilité d'abandonner la négociation par l'intérêt que semblaient y prendre les sauvages, M. de Saint-Simon resta à terre avec les Français armés au nombre de dix. Cependant des cavaliers de tout âge descendaient rapidement les côtes et venaient grossir la troupe, dont le nombre augmenta jusqu'à huit cents ou environ. La position alors parut réellement critique : le jour tombait; nulle nouvelle du bord. Un coup de vent, plus sensible au large qu'à terre, ayant retenu chaloupe et canot, notre pelo-

ton de Français entourés par les sauvages, et prisonniers au milieu d'une multitude d'hommes bien montés, bien armés, et qui paraissaient observer entre eux une espèce de discipline, fit vainement tous ses efforts pour donner à entendre qu'il désirait avoir son feu particulier et remettre les affaires au lendemain : jamais les Patagons, soit amitié, soit défiance, n'y voulurent consentir. Il fallut se résoudre à passer la nuit avec une douzaine de ces sauvages, les autres s'étant retirés à leur camp.

Cette nuit, passée sans fermer l'œil et sans vivres sur le bord de la mer, parut bien longue aux Français. Mais quel fut leur embarras, quand le jour naissant leur montra que le navire avait chassé de près d'une lieue et demie, par la violence du vent qui soufflait toujours en tempête ! C'était encore une journée au moins à passer avec ces Patagons, qui revinrent en famille comme la veille. Toutefois ils laissèrent une espèce de liberté à nos gens, dont il y en eut que la faim contraignit à aller chercher des moules sur le rivage. Les sauvages, qui s'en aperçurent, leur apportèrent quelques morceaux de chair de vigogne à moitié crus, mais qui furent trouvés excellens. A l'approche de la nuit, les chefs parurent exiger qu'on les suivit à leur camp : sur le refus constant qui en fut fait, ils donnèrent ordre à la multitude de se retirer, et cent hommes restèrent pour en garder onze.

Les Français tinrent conseil, se conformant aux avis de M. de Saint-Simon, habitué aux mœurs de pareilles nations. Il ne leur cacha point qu'étant sans défense, le moindre mouvement mal interprété pouvait leur être funeste, et qu'il fallait montrer du sang-froid et de la tranquillité. On se rangea donc auprès de ce détachement de sauvages pour y passer une seconde nuit. On ne dormit point; un des chefs qui paraissait être le protecteur des Français, et qui avait déjà reçu des pipes et du tabac, fit les frais de la conversation et les cérémonies de l'hospitalité. La pipe passa de bouche en bouche; on chanta, sans envie de la part des nôtres, et on mangea de la moelle de guanakes, qui paraît être un de leurs mets favoris.

Un instant pensa tout brouiller, par la mauvaise humeur d'un chef, dont la physionomie était sinistre, et qui prit à part le chef notre protecteur. Il parlait avec le ton de la fureur, l'écume sortait de sa bouche, et ses gestes indiquaient qu'il récitait des combats malheureux que ses compatriotes avaient eus contre des hommes porteurs d'armes à feu. Les pleurs que fit couler son récit confirmèrent cette interprétation. M. de Saint-Simon parla aux siens, et disposa tout pour résister tant bien que mal, en cas d'affaire, sans donner par ces dispositions d'ombrage aux Patagons, auxquels il tâcha de faire entendre, affectant un air déter-

miné, qu'il était surpris de leurs disputes et de leurs larmes; que ceux qu'il avait amenés avec lui étaient amis de leur nation, et plus disposés à les obliger qu'à leur faire injure; qu'ils les regardaient comme des frères, et venaient contracter alliance avec eux. Le style de cette harangue par gestes aurait pu ne pas produire tout son effet, si le jour n'avait enfin rétabli le calme et dissipé les inquiétudes réciproques.

Le temps était devenu plus serein : on vit revenir le canot avec les présens si long-temps attendus. On les remit entre les mains des chefs. Il eût été impossible de les distribuer par familles, à cause du grand nombre. Les hommes qui s'étaient retirés la veille, s'étant rapprochés avec leurs femmes et leurs enfans, formèrent un monde de cavaliers autour des Français, et les traitèrent avec toutes les démonstrations de l'amitié. Ce fut dans ce moment intéressant que M. de Saint-Simon contracta l'alliance avec eux, en leur présentant le pavillon du roi, qu'ils acceptèrent avec des cris de joie et des chansons. On leur fit entendre qu'au bout d'un an on viendrait les revoir. Ils offrirent à M. de Saint-Simon des chevaux qu'il ne put accepter, la chaloupe de *l'Étoile* s'étant perdue dans le coup de vent des jours précédens, et on se sépara avec les témoignages de la meilleure intelligence.

Il parut attesté par le rapport uniforme des

Français, qui n'eurent que trop le temps de faire leurs observations sur ce peuple célèbre, qu'il est en général de la stature la plus haute et de la complexion la plus robuste qui soient connues parmi les hommes. Aucun n'avait au-dessous de cinq pieds cinq à six pouces, plusieurs avaient six pieds. Leurs femmes sont presque blanches et d'une figure assez agréable. Quelques-uns de nos gens, qui ont hasardé d'aller jusqu'à leur camp, y virent des vieillards qui portaient encore sur leur visage l'apparence de la vigueur et de la santé. Parmi les chefs, une partie était armée de sabres fort grands, proportionnés à leur taille; plusieurs avaient de larges couteaux en forme de poignards, d'autres des massues d'une pierre semblable au granit et pendue à une tresse de cuir qui paraît être de cheval. Les mots que nos gens leur ont entendu prononcer le plus souvent et qu'ils ont pu retenir, sont, *chaoua*, *eris de joie*, *didou*, *ahi*, *ohi*, *chouen*; *ke káll me houan*, quatre mots qui forment un chant mesuré; *nati*, *cou pito*, ces derniers ont paru signifier des pipes et du tabac à fumer ou à mâcher. Je rapporterai dans son lieu ce que j'ai vu sur cette même nation, lorsque je l'ai rencontrée en traversant le détroit de Magellan.

Cependant, comme nous l'avons dit plus haut, le commodore Byron était venu au mois de janvier 1765 reconnaître pour la première fois les îles

Malouines. Il y avait abordé à l'ouest de notre établissement, dans un port nommé déjà par nous *port de la Croisade*, et il avait pris possession de ces îles pour la couronne d'Angleterre, sans y laisser aucun habitant. Ce ne fut qu'en 1766, que les Anglais envoyèrent une colonie s'établir au port de la Croisade, qu'ils avaient nommé *port d'Egmont*; et le capitaine Macbride, commandant la frégate *le Jason*, vint à notre poste au commencement de décembre de la même année. Il prétendit que ces terres appartenaient au roi de la Grande-Bretagne, menaça de forcer la descente, si l'on s'obstinait à la lui refuser, fit une visite au commandant, et remit à la voile le même jour.

L'établissement commençait dès lors à prendre une forme. Le commandant et l'ordonnateur logeaient dans des maisons commodes et bâties en pierres; le reste des habitans occupait des maisons dont les murs étaient faits de gazons. Il y avait trois magasins, tant pour les effets publics que pour ceux des particuliers; les bois du détroit avaient servi à faire la charpente de ces divers bâtimens, et à construire deux goëlettes propres à reconnaître les côtes. *L'Aigle* retourna en France de ce dernier voyage, avec un chargement d'huile et de peaux de loups marins tannées dans le pays. On avait aussi fait divers essais de culture sans désespérer du succès, la plus grande partie des graines

apportées d'Europe s'étant facilement naturalisées. La multiplication des bestiaux était certaine, et le nombre des habitans montait environ à cent cinquante.

Tel était l'état des îles Malouines, lorsque nous les remîmes aux Espagnols, dont le droit primitif se trouvait ainsi étayé encore par celui que nous donnait incontestablement la première habitation. Les détails sur les productions de ces îles, et sur les animaux qu'on y trouve, sont la matière du paragraphe suivant.

§ 4.

Détails sur l'histoire naturelle des îles Malouines.

Il n'y a point de pays nouvellement habité qui n'offre des objets intéressans aux yeux même les moins exercés dans l'étude de l'histoire naturelle; et quand leurs remarques ne serviraient pas d'autorité, elles peuvent toujours satisfaire en partie la curiosité de ceux qui cherchent à approfondir le système de la nature.

La première fois que nous mîmes pied à terre sur ces îles, rien de séduisant ne s'offrit à nos regards; et à l'exception de la beauté du port dans lequel nous étions entrés, nous ne savions trop ce qui pourrait nous retenir sur cette terre, ingrate en apparence. Un horizon terminé par des monta-

gnes pelées; des terrains entrecoupés par la mer et dont elle semble se disputer l'empire; des campagnes inanimées, faute d'habitans; point de bois capables de rassurer ceux qui se destinaient à être les premiers colons; un vaste silence, quelquefois interrompu par les cris des monstres marins; partout une triste uniformité: que d'objets décourageans et qui paraissaient annoncer que la nature se refuserait aux efforts de l'espèce humaine dans des lieux si sauvages! Cependant le temps et l'expérience nous apprirent que le travail et la constance n'y seraient pas sans fruit. Des baies immenses à l'abri des vents par ces mêmes montagnes qui répandent de leur sein les cascades et les ruisseaux; des prairies couvertes de gras pâturages, faits pour alimenter des troupeaux nombreux, des lacs et des étangs pour les abreuver; point de contestations pour la propriété du lieu; point d'animaux à craindre par leur férocité, leur venin ou leur importunité; une quantité innombrable d'amphibies des plus utiles, d'oiseaux et de poissons du meilleur goût; une matière combustible pour suppléer au défaut du bois; des plantes reconnues spécifiques aux maladies des navigateurs; un climat salubre par sa température également éloignée du chaud et du froid, et bien plus propre à former des hommes robustes et sains, que ces contrées enchanteuses où la chaleur et l'abondance, qui

en est la suite, ne tendent qu'à énerver leurs habitans; telles furent les ressources que la nature nous présenta. Elles effacèrent bientôt les traits qu'un premier aspect avait imprimé, et justifèrent la tentative.

On pourrait ajouter que les Anglais, dans leur relation du port Egmont, n'ont pas balancé à dire que le pays adjacent offre tout ce qui est nécessaire pour un bon établissement.

Les îles Malouines se trouvent placées entre 51 et 52 degrés et demi de latitude méridionale, 61 et demi et 65 et demi de longitude occidentale du méridien de Paris. Elles sont éloignées de la côte de l'Amérique ou des Patagons et de l'entrée du détroit de Magellan, d'environ quatre-vingts à quatre-vingt-dix lieues.

Les ports que nous avons reconnus réunissent l'étendue et l'abri. Un fond tenace et des îles heureusement situées pour opposer des obstacles à la fureur des vagues contribuent à les rendre sûrs et aisés à défendre : ils ont de petites baies pour retirer les moindres embarcations. Les ruisseaux se rendent à la côte, de manière que la provision d'eau douce peut se faire avec la plus grande expédition.

Les marées, assujetties à tous les mouvemens d'une mer environnante, ne se sont jamais élevées dans des temps fixes, et qu'il ait été possible de

calculer. On a seulement remarqué qu'elles avaient trois vicissitudes déterminées avant l'instant de leur plein : les marins appelaient ces vicissitudes *var-vodes*. La mer alors, en moins d'un quart d'heure, monte et baisse trois fois comme par secousses, surtout dans les temps des solstices, des équinoxes et des pleines lunes.

Les vents sont généralement variables, mais régnant beaucoup plus de la partie du nord au sud par l'ouest, que de la partie opposée. En hiver, lorsqu'ils soufflent du nord à l'ouest, ils sont brumeux et pluvieux; de l'ouest au sud, chargés de frimas, de neige et de grêle; du sud au nord par l'est, moins chargés de brumes, mais violens, quoiqu'ils ne le soient pas autant que ceux qui règnent en été et se fixent du sud-ouest au nord-ouest par l'ouest. Ces derniers, qui nettoient l'horizon et sèchent le terrain, ne commencent à souffler que lorsque le soleil se montre à l'horizon. Ils suivent dans leur accroissement l'élévation de l'astre, sont au point de leur plus grande force lorsqu'il passe au méridien, et déclinent avec lui quand il va se cacher derrière les montagnes. Indépendamment de la loi que le mouvement du soleil leur impose, ils sont encore asservis au montant des marées, qui augmente leur force, et quelquefois change leur direction. Presque toutes les nuits de l'année, celles d'été surtout, sont calmes et étoi-

lées. Les neiges que les vents de sud-ouest amènent en hiver ne sont pas considérables : elles restent environ deux mois sur le sommet des plus hautes montagnes, et un jour ou deux tout au plus sur la surface des terrains. Les ruisseaux ne gèlent point ; les lacs et les étangs glacés n'ont jamais pu porter les hommes plus de vingt-quatre heures. Les gelées blanches du printemps et de l'automne ne brûlent point les plantes, et se convertissent en une espèce de rosée au lever du soleil. En été il tonne rarement ; nous n'éprouvions en général ni grands froids ni grandes chaleurs, et les nuances nous ont paru presque insensibles entre les saisons. Sous un tel climat, où les révolutions sur les températures sont comme impossibles, il est naturel que tous les individus soient vigoureux et sains ; et c'est ce qu'on a éprouvé pendant un séjour de trois années.

Le peu de matière minérale trouvée aux îles Malouines répond de la salubrité des eaux ; elles sont partout commodément placées, aucune plante d'un caractère dangereux n'infecte les lieux où elles coulent ; c'est ordinairement sur du gravier ou sur du sable, et quelquefois sur des lits de tourbe, qui leur laissent à la vérité une petite couleur jaunâtre, mais sans en diminuer la qualité ni la légèreté.

Il y a partout dans les plaines plus de profon-

deur qu'il n'en faut à la terre pour souffrir la charrue. Le sol est tellement entrelacé de racines d'herbes, jusqu'à près d'un pied, qu'il était indispensable, avant que de cultiver, d'enlever cette couche et de la diviser pour la dessécher et la brûler. On sait que ce procédé est merveilleux pour améliorer les terres, et nous l'employâmes. Audessous de la première couche on trouve une terre noire qui n'a jamais moins de huit à dix pouces d'épaisseur, et qui le plus souvent en a beaucoup plus; on rencontre ensuite la terre jaune ou terre franche à des profondeurs indéterminées. Elle est soutenue par des lits d'ardoises et de pierres, parmi lesquelles on n'en a jamais trouvé de calcaires, épreuve faite avec l'eau-forte. Il paraît même que le pays est dépourvu de cette nature de pierre: des voyages entrepris jusqu'au sommet des montagnes, à dessein d'en chercher, n'en ont fait voir que d'une nature de quartz et de grès non friable, produisant des étincelles et même une lumière phosphorique, accompagnée d'une odeur sulfureuse. Au reste, il ne manque point de pierres à bâtir; la plupart des côtes en sont formées. On y distingue des couches horizontales, et d'une épaisseur égale dans l'étendue de chaque lit, d'une pierre très dure et d'un grain fin, ainsi que d'autres couches plus ou moins inclinées qui sont celles des ardoises et d'une espèce de pierre contenant

des particules de talc. On y voit aussi des pierres qui se divisent par feuillets, sur lesquels on remarquait des empreintes de coquilles fossiles d'une espèce inconnue dans ces mers; on en faisait des meules pour les outils. La pierre qu'on tira des excavations était jaunâtre et n'avait pas encore acquis son degré de maturité; on l'aurait taillée avec un couteau, mais elle durcissait à l'air. On trouve facilement la glaise, les sables et les terres propres à fabriquer la poterie et les briques.

La tourbe qui se rencontre ordinairement au-dessus de la glaise s'étend bien avant dans le terrain. On ne pouvait faire une lieue de quelque point que l'on partît sans en apercevoir des couches considérables, toujours aisées à distinguer par des ruptures qui en offrent quelques faces. Elle se forme tous les jours du débris des racines et des herbes dans les lieux qui retiennent les eaux, lieux qu'annoncent des jones fort pointus. Cette tourbe prise dans une baie voisine de notre habitation, où elle présente aux vents une surface de plus de douze pieds de hauteur, y acquiert un degré suffisant de dessiccation : c'était celle dont on se servait. Son odeur n'est point malfaisante, son feu n'est pas triste, et ses charbons ont une action supérieure à celle du charbon de terre, puisqu'en soufflant dessus on peut allumer une lumière aussi aisément qu'avec de la braise; elle suffit pour tous

les ouvrages de la forge , à l'exception des soudures des grosses pièces.

Tous les bords de la mer et des îles de l'intérieur sont couverts d'une espèce d'herbe que l'on nomma improprement *glaïeuls* ; c'est plutôt une sorte de gramen. Elle est du plus beau vert et a plus de six pieds de hauteur. C'est la retraite des lions et des loups marins ; elle nous servait d'abri comme à eux dans nos voyages. En un instant on était logé ; leurs tiges inclinées et réunies formaient un toit , et leur paille sèche un assez bon lit. Ce fut aussi avec cette plante que nous couvrîmes nos maisons ; le pied en est sucré , nourrissant , et préféré à toute autre pâture par les bestiaux.

Les bruyères , les arbustes et la plante que nous nommâmes *gommier* , sont , après cette grande herbe , les seuls objets qu'on distingue dans les campagnes. Tout le reste est surmonté par des herbes menues plus vertes et plus fournies dans les endroits abreuvés. Les arbustes furent d'une grande ressource pour le chauffage. On les réserva ensuite pour les fours ainsi que la bruyère ; les fruits rouges de celle-ci nous attiraient beaucoup de gibier dans la saison.

Le gommier , plante nouvelle et inconnue en Europe , mérite une description plus étendue. Il est d'un vert de pomme et n'a en rien la figure d'une plante ; on le prendrait plutôt pour une loupe ou

excroissance de terre de cette couleur ; il ne laisse voir ni pied , ni branches , ni feuilles. Sa surface , de forme convexe , présente un tissu si serré , qu'on n'y peut rien introduire sans déchirement. Notre premier mouvement était de nous asseoir ou de monter dessus ; sa hauteur n'est guère de plus d'un pied et demi. Il nous portait aussi sûrement qu'une pierre sans être foulé par le poids. Sa largeur s'étend d'une manière disproportionnée à sa forme ; il y a des gommiers qui ont plus de six pieds de diamètre sans en être plus hauts. Leur circonférence n'est régulière que dans les petites plantes , qui représentent assez la moitié d'une sphère ; mais lorsqu'elles se sont accrues , elles sont terminées par des bosses et des creux sans aucune régularité. C'est en plusieurs endroits de leur surface que l'on voit en gouttes de la grosseur d'un pois une matière tenace et jaunâtre , qui fut d'abord appelée *gomme* ; mais comme elle ne peut se dissoudre totalement que dans les spiritueux , elle fut appelée *gomme-résine*. Son odeur est forte , assez aromatique , et approche de celle de la térébenthine.

Pour connaître l'intérieur de cette plante , nous la coupâmes exactement sur le terrain et la renversâmes. Nous vîmes , en la brisant , qu'elle part d'un pied d'où s'élèvent une infinité de jets concentriques , composés de feuilles en étoiles enchâssées les unes sur les autres et comme enfilées

par un axe commun. Ces jets sont blancs jusqu'à peu de distance de la surface, où l'air les colore en vert. En les brisant il en sort un suc abondant et laiteux, plus visqueux que celui des tithyales. Le pied est une source abondante de ce suc, ainsi que les racines qui s'étendent horizontalement et vont provigner à quelque distance; de sorte qu'une plante n'est jamais seule. Notre gommier paraît se plaire sur le penchant des collines, et toutes les expositions lui sont indifférentes. Ce ne fut que la troisième année qu'on chercha à connaître sa fleur et sa graine, l'une et l'autre fort petites, parce qu'on était rebuté de n'avoir pas pu en transporter d'entiers en Europe. Enfin on a apporté quelques graines pour tâcher de s'approprier cette singulière et nouvelle plante, qui pourrait même être utile en médecine, plusieurs matelots s'étant servis de sa résine avec succès pour se guérir de légères blessures. Une chose digne de remarque, c'est que cette plante, détachée de dessus le terrain, retournée à l'air et ainsi exposée au lavage des pluies, perd alors toute sa résine. Comment accorder cela avec sa dissolution dans les seuls spiritueux? Lorsqu'elle a perdu sa résine, elle est d'une légèreté surprenante et brûle comme de la paille.

Après cette plante extraordinaire on en rencontrait une d'une utilité éprouvée et qui lui a valu

son nom; elle forme un petit arbrisseau, et quelquefois rampe sous les herbes et le long des côtes. Nous la goûtâmes par fantaisie, et nous lui trouvâmes un goût de sapinette; ce qui nous donna l'idée d'essayer d'en faire de la bière. Nous avons apporté une certaine quantité de mélasse et de grains. Les procédés que nous employâmes réussirent au-delà de nos souhaits, et l'habitant, une fois instruit, ne manqua jamais de cette boisson, que la plante rendait anti-scorbutique. On l'employa très spécifiquement dans des bains que l'on faisait prendre aux malades qui venaient de la mer. Sa feuille est petite et dentelée, d'un vert clair. Lorsqu'on la brise entre les doigts, elle se réduit en une espèce de farine un peu glutineuse et d'une odeur aromatique.

Une espèce de céleri ou persil sauvage très abondante, une quantité d'oscille, de cresson de terre et de céteracs à feuilles onduées, fournissaient, avec cette plante, tout ce qu'on pouvait désirer contre le scorbut.

Deux petits fruits, dont l'un, inconnu, ressemble assez à une mûre, l'autre, de la grosseur d'un pois et nommé *lucet*, à cause de sa conformité avec celui que l'on trouve dans l'Amérique septentrionale, étaient les seuls que l'automne nous fournît. Ceux des bruyères n'étaient mangeables que pour les enfans, qui mangent les plus mauvais fruits, et

pour le gibier. La plante de celui que nous nommâmes *mûre* est rampante : sa feuille ressemble à celle du charme ; elle prolonge ses branches et se reproduit comme les fraisiers. Le lucet est aussi rampant ; il porte ses fruits le long de ses branches garnies de petites feuilles parfaitement lisses, rondes et couleur de myrte. Ces fruits sont blancs et colorés de rouge du côté exposé au soleil ; ils ont le goût aromatisé et l'odeur de fleur d'orange, ainsi que les feuilles, dont l'infusion prise avec du lait a paru très agréable. Cette plante se cache sous les herbes et se plaît dans les lieux humides ; on en trouve une quantité prodigieuse aux environs des lacs.

Parmi plusieurs autres plantes qu'aucun besoin ne nous engagea à examiner, il y avait beaucoup de fleurs, mais toutes inodores, à l'exception d'une seule, qui est blanche et de l'odeur de la tubéreuse. Nous trouvâmes aussi une véritable violette d'un jaune de jonquille. Ce que l'on peut remarquer, c'est qu'on n'a jamais rencontré aucune plante bulbeuse ou à oignon. Une autre singularité, ce fut que dans la partie méridionale de l'île habitée, au-delà d'une chaîne de montagnes qui la coupe de l'est à l'ouest, on vit qu'il n'y a, pour ainsi dire, point de gommier résineux, et qu'à leur place on rencontrait en grande quantité une plante d'une même forme et d'un vert tout différent.

n'ayant pas la même solidité, ne produisant aucune résine, et couverte dans sa saison de belles fleurs jaunes. Cette plante, facile à ouvrir, est composée, comme l'autre, de jets qui partent tous d'un même pied, et vont se terminer à sa surface. En repassant les montagnes on trouva un peu au-dessous de leur sommet une grande espèce de scolopendre ou de cétérac. Ses feuilles ne sont point onduées, mais faites comme une lame d'épée. Il se détache de la plante deux maîtresses tiges qui portent leur graine en dessous comme les capillaires. On vit aussi sur les pierres une grande quantité de plantes friables qui semblent tenir de la pierre et du végétal. On pensa que ce pouvaient être des lichens; mais on remit à un autre temps à éprouver si elles seraient de quelque utilité pour la teinture.

Quant aux plantes marines elles étaient plutôt un objet incommode qu'utile. La mer est presque toute couverte de goëmons dans le port, surtout près des côtes, dont les canots avaient de la peine à approcher : ils ne rendent d'autre service que de rompre la lame lorsque la mer est grosse. On comptait en tirer un grand parti pour fumer les terres. Les marées nous apportaient plusieurs espèces de corallines très variées et des plus belles couleurs : elles ont mérité une place dans les cabinets des curieux, ainsi que les éponges et les coquilles. Les éponges affectent toutes la figure des

plantes ; elles sont ramifiées en tant de manières , qu'on a peine à croire qu'elles soient l'ouvrage d'insectes marins. D'ailleurs leur tissu est si serré et leurs fibres sont si délicates , qu'on ne conçoit guère comment ces animaux peuvent s'y loger.

Les côtes des Malouines ont fourni aux cabinets plusieurs coquilles nouvelles. La plus précieuse est la poulette ou poulte. On reconnaît trois espèces de ces bivalves, parmi lesquelles celle qui est striée n'avait jamais été vue , à ce qu'on dit , que dans l'état de fossile : ce qui peut servir de preuve à cette assertion que les coquilles fossiles trouvées à des niveaux beaucoup au-dessus de la mer ne sont point des jeux de la nature et du hasard , mais qu'elles ont été la demeure d'êtres vivans dans le temps que les terres étaient encore couvertes par les eaux. Avec cette coquille très commune on trouve partout les lépas , estimés par leurs belles couleurs, les buccins feuilletés et armés, les comes , les grandes moules unies et striées et de la plus belle naere , etc.

On ne voit qu'une seule espèce de quadrupède sur ces îles : elle tient du loup et du renard. Les oiseaux sont innombrables ; ils habitent indifféremment la terre et les eaux. Les lions et les loups marins sont les seuls amphibies. Toutes les côtes abondent en poissons , la plupart peu connus. Les baleines occupent la haute mer : quelques-unes

s'échouent quelquefois dans le fond des baies , où l'on voit leurs débris. D'autres ossemens énormes , placés bien avant dans les terres , et que la fureur des flots n'a jamais été capable de porter si loin , prouvent , ou que la mer a baissé ou que les terres se sont élevées.

Le loup-renard , ainsi nommé parce qu'il se creuse un terrier , et que sa queue est plus longue et plus fournie de poils que celle du loup , habite dans les dunes , sur le bord de la mer. Il suit le gibier , et se fait des routes avec intelligence , toujours par le plus court chemin , d'une baie à l'autre. A notre première descente à terre nous ne doutâmes point que ce ne fussent des sentiers d'habitans. Il y a apparence que cet animal jeûne une partie de l'année , tant il est maigre et rare. Il est de la taille d'un chien ordinaire , dont il a aussi l'aboiement , mais faible.

Les oiseaux et les poissons ne manquent pas d'ennemis qui troublent leur tranquillité : ces ennemis des oiseaux sont le loup , qui détruit beaucoup d'œufs et de petits ; les aigles , les éperviers , les émouchets et les chouettes. Les poissons sont encore plus maltraités : sans parler des baleines , qui , comme on sait , ne se nourrissant que de fretin , en détruisent prodigieusement , ils ont à craindre les amphibies et cette quantité d'oiseaux pêcheurs , dont les uns se tiennent constamment

en sentinelles sur les rochers, et les autres plantent sans cesse au-dessus des eaux.

Parmi les oiseaux à pieds palmés le cygne tient le premier rang. Il ne diffère de ceux d'Europe que par son cou, d'un noir velouté, qui fait un admirable contraste avec la blancheur du reste de son corps; ses pattes sont couleur de chair. Cette espèce de cygne se trouve aussi dans la rivière de la Plata et au détroit de Magellan, où j'en ai tué un dans le fond du port Gallant.

Quatre espèces d'oies sauvages formaient une de nos plus grandes richesses. La première ne fait que pâture : on lui donna improprement le nom d'*outarde*. Ses jambes élevées lui sont nécessaires pour se tirer des grandes herbes, et son long cou pour observer le danger; sa démarche est légère, ainsi que son vol; elle n'a point le cri désagréable de son espèce. Le plumage du mâle est blanc, avec des mélanges de noir et de cendré sur le dos et les ailes. La femelle est fauve, et ses ailes sont parées de couleurs changeantes; elle pond ordinairement six œufs. Leur chair, saine, nourrissante et de bon goût, devint notre principale nourriture. Il était rare qu'on en manquât. Indépendamment de celles qui naissent sur l'île, les vents d'est en automne en amènent des volées, sans doute de quelque terre inhabitée; car les chasseurs reconnaissent aisément ces nouvelles venues au peu de

crainte que leur inspirait la vue des hommes. Les trois autres espèces d'oies n'étaient pas si recherchées : comme elles se nourrissent de poisson elles en contractent un goût huileux. Leur forme est moins élégante que celle de la première espèce. Il y en a même une qui ne s'élève qu'avec peine au-dessus des eaux : celle-ci est criarde. Les couleurs de leur plumage ne sortent guère du blanc, du noir, du fauve et du cendré. Toutes ces espèces, ainsi que les cygnes, ont sous leurs plumes un duvet blanc ou gris très fourni.

Deux espèces de canards et deux de sarcelles embellissent les étangs et les ruisseaux. Les premiers diffèrent peu de ceux de nos climats. On en tua quelques-uns tout noirs et d'autres tout blancs. Quant aux sarcelles, l'une, à bec bleu, est de la taille des canards ; l'autre est beaucoup plus petite. On en vit qui avaient les plumes du ventre teintes d'incarnat. Ces espèces sont de la plus grande abondance et du meilleur goût.

Il y a, de plus, deux espèces de plongeurs de la petite taille. L'une a le dos de couleur cendrée et le ventre blanc ; les plumes du ventre sont si soyeuses, si brillantes, et d'un tissu si serré, que nous les prîmes pour le grèbe dont on fait des manchons précieux : cette espèce est rare. L'autre, plus commune, est toute brune, ayant le ventre un peu plus clair que le dos. Les yeux de ces ani-

maux sont semblables à des rubis. Leur vivacité surprenante augmente encore par l'opposition du cercle de plumes blanches qui les entoure et qui leur a fait donner le nom de *plongeurs à lunettes*. Ils font deux petits, sans doute trop délicats pour souffrir la fraîcheur de l'eau lorsqu'ils n'ont encore que le duvet; car alors la mère les voûte sur son dos. Ces deux espèces n'ont point les pieds palmés à la façon des autres oiseaux d'eau; leurs doigts séparés sont garnis de chaque côté d'une membrane très forte. En cet état chaque doigt ressemble à une feuille arrondie du côté de l'ongle, d'autant plus qu'il part du doigt des lignes qui vont se terminer à la circonférence des membranes, et que le tout est d'un vert de feuille sans avoir beaucoup plus d'épaisseur.

Deux espèces d'oiseaux, que l'on nomma *becscies*, on ne sait pas pourquoi, ne diffèrent entre elles que par la taille et quelquefois parce qu'il s'en trouve à ventre brun parmi tous les autres, qui l'ont ordinairement blanc. Le reste du plumage est d'un noir tirant sur le bleu très foncé; leur forme et les plumes du ventre, aussi serrées et aussi soyeuses que celles du plongeur blanc, les rapprochent de cette espèce; ce que l'on n'oserait cependant pas assurer. Ils ont le bec assez long et pointu, et les pieds palmés sans séparation, avec un caractère remarquable, le premier doigt

étant le plus long des trois, et la membrane qui les joint se terminant à rien au troisième. Leurs pieds sont couleur de chair. Ces animaux sont de grands destructeurs de poissons. Ils se placent sur les rochers, ils s'y rassemblent par nombreuses familles et y font leur ponte. Comme leur chair est très mangeable, on en fit des tueries de deux ou trois cents, et la grande quantité de leurs œufs offrit encore une ressource dans le besoin. Ils se défiaient si peu des chasseurs, qu'il suffisait d'aller à eux avec des bâtons. Ils ont pour ennemi un oiseau de proie à pieds palmés, ayant plus de sept pieds d'envergure, le bec long et fort, caractérisé par deux tuyaux, de même manière que le bec, lesquels sont percés dans toute leur longueur. Cet animal est celui que les Espagnols appellent *quebranta-huessos*.

Une quantité de mauves ou mouettes de couleurs très variées et très agréables, de caniaris et d'équerrets, presque tous d'un plumage gris, et vivant par familles, viennent planer sur les eaux et fondent sur le poisson avec une vitesse extraordinaire. Ils nous servaient à reconnaître les temps propres à la pêche de la sardine; il suffisait de les tenir un moment suspendus, et ils rendaient encore dans sa forme ce poisson qu'ils ne venaient que d'avaler. Le reste de l'année ils se nourrissent d'autres espèces de petits poissons. Ils pondent

autour des étangs, sur des plantes vertes assez semblables aux nénuphars, une grande quantité d'œufs très bons et très sains.

On distingua trois espèces de pinguis; la première, remarquable par sa taille et la beauté de son plumage, ne vit point par familles comme la seconde, qui est la même que celle décrite dans le voyage du lord Anson. Ce pinguin de la première classe aime la solitude et les endroits écartés. Son bec, plus long et plus délié que celui des pinguis de la seconde espèce, les plumes de son dos d'un bleu plus clair, son ventre d'une blancheur éblouissante, une palatine jonquille qui part de la tête et va terminer les nuances du blanc et du bleu pour se réunir ensuite sur l'estomac, son cou très long, quand il lui plaît de chanter, son allure assez légère, lui donnent un air de noblesse et de magnificence singulières. On espéra pouvoir en transporter un en Europe. Il s'apprivoisa facilement jusqu'à connaître et suivre celui qui était chargé de le nourrir, mangeant indifféremment le pain, la viande et le poisson; mais on s'aperçut que cette nourriture ne lui suffisait pas et qu'il absorbait sa graisse; aussitôt qu'il eut maigri à un certain point, il mourut. La troisième espèce habite par familles, comme la seconde, sur de hauts rochers dont elle partage le terrain avec les becs; ils y pondent aussi. Les caractères qui les

distinguent des deux autres sont leur petitesse, leur couleur fauve, un toupet de plumes de couleur d'or, plus courtes que celles des aigrettes, et qu'ils relèvent lorsqu'ils sont irrités, et enfin d'autres petites plumes de même couleur qui leur servent de sourcils. On les nomma *pinguins-sauteurs* : en effet ils ne se transportent que par sauts et par bonds. Cette espèce a dans toute sa contenance plus de vivacité que les deux autres.

Trois espèces d'aleçons, qui se montrent rarement, ne nous annonçaient pas les tempêtes comme ceux qu'on voit à la mer. Ce sont cependant les mêmes animaux, au dire des marins ; la plus petite espèce en a tous les caractères. Si c'est un véritable aleçon, on peut être assuré qu'il fait son nid à terre, d'où l'on nous en a rapporté des petits n'ayant que le duvet, et parfaitement ressemblant à père et mère. La seconde espèce ne diffère que par la grosseur ; elle est un peu moindre qu'un pigeon. Ces deux espèces sont noires, avec quelques plumes blanches sous le ventre. Quant à la troisième, qu'on nomma d'abord *pigeon blanc*, ayant tout le plumage de cette couleur et le bec rouge, on peut conjecturer que c'est un véritable aleçon blanc, à cause de sa conformité avec les deux autres.

Trois espèces d'aigles, dont les plus forts ont le plumage d'un blanc sale, et les autres sont noirs, à

pates jaunes et blanches, font la guerre aux bécassines et aux petits oiseaux; ils n'ont ni la taille ni les serres assez fortes pour en attaquer d'autres. Une quantité d'éperviers et d'émouchets et quelques chouettes sont encore les persécuteurs du petit gibier. Les variétés de leurs plumages sont riches et présentent toutes sortes de couleurs.

Les bécassines sont les mêmes que celles d'Europe. Elles ne font point le crochet en prenant leur vol et sont faciles à tirer. Dans les temps de leurs amours elles s'élèvent à perte de vue : et après avoir chanté et reconnu leur nid, qu'elles font sans précaution au milieu des champs et dans des endroits presque dégarnis d'herbe, elles s'y précipitent du plus haut des airs; alors elles sont maigres. La saison de les manger excellentes est l'automne.

En été on voyait beaucoup de corlieux qui ne diffèrent en rien des nôtres.

On rencontre toute l'année, au bord de la mer, un oiseau assez semblable au corlieu. On le nomma *pie de mer*, à cause de son plumage noir et blanc; ses autres caractères distinctifs sont d'avoir le bec d'un rouge de corail et les pates blanches. Il ne quitte guère les rochers qui découvrent à basse mer, et se nourrit de petites chevrettes. Il a un sifflement aisé à imiter; ce qui fut par la suite utile à nos chasseurs et pernicieux pour lui.

Les aigrettes sont assez communes ; nous les prîmes pour des hérons, et nous ne connûmes pas d'abord le mérite de leurs plumes. Ces animaux commencent leur pêche au déclin du jour : ils aboient de temps à autre, de manière à faire croire que ce sont de ces loups-renards dont nous avons parlé ci-devant.

Deux espèces d'étourneaux ou grives nous étaient amenées par l'automne ; une troisième ne nous quittait pas : on la nomma *oiseau rouge*. Son ventre est tout couvert de plumes couleur de feu du plus bel effet, surtout en hiver ; on en pourrait faire de riches collections pour des garnitures. Des deux autres espèces passagères, l'une est fauve et a le ventre marqueté de plumes noires ; l'autre est de la couleur des grives que nous connaissons. Nous n'entrerons pas dans le détail d'une infinité d'autres petits oiseaux assez semblables à ceux qu'on voit en France dans les provinces maritimes.

Les lions et les loups marins sont déjà connus. Ces animaux occupent tous les bords de la mer et se logent, comme on l'a dit, dans ces grandes herbes nommées *glaïeuls*. Leur troupe innombrable se transporte à plus d'une lieue sur le terrain pour y jouir de l'herbe fraîche et du soleil. Il paraît que le lion décrit dans le voyage du lord Anson devrait être, à cause de sa trompe, regardé plutôt comme une espèce d'éléphant marin, d'autant plus

qu'il n'a pas de crinière, qu'il est de la plus grande taille, ayant jusqu'à vingt-deux pieds de longueur, et qu'il y en a une autre espèce beaucoup plus petite, sans trompe, et caractérisée par une crinière de plus longs poils que ceux du reste du corps, qu'on pourrait regarder comme le vrai lion. Le loup marin ordinaire n'a ni crinière ni trompe; ainsi ce sont trois espèces bien aisées à distinguer. Le poil de tous ces animaux ne recouvre point un duvet, tel qu'on le trouve sur ceux qu'on pêche dans l'Amérique septentrionale et dans la rivière de la Plata. Leur huile et leurs peaux avaient déjà formé une branche de commerce.

Nous n'avons pas pu connaître une grande quantité d'espèces de poissons. Nous nommâmes celui que nous pêchions le plus communément *muge* ou *mulet*, auquel il ressemble assez. Il s'en trouve de trois pieds de longueur, qu'on séchait. Le poisson que nos pêcheurs appelaient *gradeau* est aussi très commun; il y en a de plus d'un pied de long. La sardine ne monte qu'au commencement de l'hiver. Les mulets, poursuivis par les loups marins, se creusent des trous dans les terres vaseuses qui bordent les ruisseaux où ils se réfugient, et nous les prenions avec facilité, en enlevant la couche de terre tourbeuse qui couvre leurs retraites. Indépendamment de ces espèces, on en prenait à la ligne une infinité d'autres, mais forts petits, parmi les-

quels il s'en trouvait un qu'on nomma *brochet transparent*, parce qu'il a la tête de ce poisson. et que son corps est sans écailles et absolument diaphane. On trouve aussi quelques congres sur les roches; et le marsouin blanc à tête et à queue noires se montre dans les baies pendant la belle saison. Si l'on avait eu du temps et des hommes à employer pour la pêche au large, on aurait trouvé beaucoup d'autres poissons, et indubitablement des soles : on en a rencontré quelques-unes échouées sur les sables. On n'a pris qu'une seule espèce de poisson d'eau douce, sans écailles, d'une couleur verte, et de la taille d'une truite ordinaire. On a fait, il est vrai, peu de recherches dans cette partie; le temps manquait, et les autres poissons étaient en abondance.

Quant aux crustacés, on n'en a distingué que de trois espèces fort petites : l'écrevisse, rouge même avant que d'être cuite (c'est plutôt une salicoque); le crabe à pattes bleues qui ressemble assez au tourelourou, et une espèce de chevrette très petite. On ne ramassait que pour les curieux ces trois sortes de crustacés, ainsi que les moules et autres coquillages qui n'ont pas le goût aussi fin que ceux de France.

Le pays paraît être absolument privé d'huîtres.

Enfin, pour présenter un objet de comparaison avec une île cultivée en Europe, on peut citer ce

que dit Puffendorf en parlant de l'Irlande, située à la même latitude dans l'hémisphère boréal, que les îles Malouines dans l'autre hémisphère ; savoir : que cette île est agréable par la bonté et la sérénité de son air : la chaleur et le froid n'y sont jamais excessifs. Le pays, bien coupé de lacs et de rivières, offre de grandes plaines couvertes de pâturages excellens, point de bêtes venimeuses, les rivières et les lacs poissonneux.

§ 5.

Navigation des îles Malouines à Rio-Janeiro. Jonction de *la Boudouse* avec *l'Étoile*. Hostilités des Portugais contre les Espagnols.

Cependant j'attendais vainement *l'Étoile* aux îles Malouines : les mois de mars et d'avril s'étaient écoulés sans que cette flûte y fût venue. Je ne pouvais entreprendre de traverser l'océan Pacifique avec ma seule frégate, incapable de porter pour plus de six mois de vivres à son équipage. J'attendis encore la flûte pendant tout le mois de mai. Voyant alors qu'il ne me restait plus de vivres que pour deux mois, j'appareillai des îles Malouines le 2 juin pour me rendre à Rio-Janeiro. J'y avais indiqué à M. de La Giraudais, commandant de *l'Étoile*, un point de réunion, dans le cas où des circonstances forcées l'empêcheraient de venir me trouver aux îles Malouines.

Nous eûmes dans cette traversée un temps favorable. Le 20 juin, après midi, nous vîmes les hauts mornes de la côte du Brésil, et le 21 nous reconnûmes l'entrée de Rio-Janeiro. Il y avait le long de la côte plusieurs bateaux pêcheurs. Je fis mettre pavillon portugais ferlé, et tirer un coup de canon : sur ce signal, l'un des bateaux vint à bord, et j'y pris un pilote pour nous entrer dans la rade. Il nous fit ranger la côte à une demi-lieue des îles dont elle est bordée. Partout il y a beaucoup de fonds ; la côte est élevée, montueuse et couverte de bois ; elle est coupée en mondrains détachés et taillés à pic : ce qui en rend l'aspect très varié. A cinq heures et demie du soir nous étions en dedans du fort Sainte-Croix, lequel nous héla, et en même temps il vint à bord un officier portugais nous demander les raisons de notre entrée. J'envoyai avec lui le chevalier de La Motte de Bournand pour en informer le comte d'Acunha, vice-roi du Brésil, et traiter du salut. A sept heures et demie nous mouillâmes dans la rade par huit brasses d'eau, fond de vase noire.

Le chevalier de Bournand revint bientôt après, et me dit qu'au sujet du salut le comte d'Acunha lui avait répondu que, lorsque quelqu'un, en rencontrant un autre dans la rue, lui ôtait son chapeau, il ne s'informait pas auparavant si cette politesse serait rendue ou non ; que, si nous saluions

la place, il verrait ce qu'il aurait à faire. Comme cette réponse n'en était pas une, je ne saluai point. J'appris en même temps, par un canot que m'envoya M. de La Giraudais, qu'il était dans ce port, que son départ de Rochefort, lequel devait être à la fin de décembre, avait été retardé jusqu'au commencement de février; qu'après trois mois de navigation une voie d'eau et le mauvais état de sa mâture l'avaient contraint de relâcher à Montevideo, où il avait reçu, par les frégates espagnoles revenant des Malouines, les instructions sur ma marche; et qu'aussitôt il avait mis à la voile pour Rio-Janeiro, où il avait mouillé depuis six jours. Cette jonction me donnait le moyen de continuer ma mission, quoique *l'Étoile*, en m'apportant pour treize mois de vivres en salaisons et en boissons, eût à peine pour cinquante jours de pain et de légumes à me remettre. Le défaut de ces denrées indispensables me forçait de retourner en chercher dans la rivière de la Plata, attendu que nous ne trouvâmes à Rio-Janeiro ni biscuit, ni blé, ni farine.

Il y avait alors dans ce port deux bâtimens qui nous intéressaient, l'un français, l'autre espagnol. Le premier, nommé *l'Étoile du Matin*, était un bateau du roi destiné pour l'Inde, auquel sa petitesse ne permettait pas d'entreprendre en hiver le passage du cap de Bonne-Espérance, et qui venait attendre ici le retour de la belle saison de ces pa-

rages. L'espagnol était un vaisseau de guerre, *le Diligent*, de soixante-quatorze canons, commandé par don Francisco de Medina. Sorti de la rivière de la Plata avec un chargement de cuirs et de piastres, une voie d'eau considérable fort au-dessous de sa flottaison l'avait forcé de relâcher ici pour s'y remettre en état de continuer sa traversée en Europe. Depuis huit mois qu'il y était entré, les refus des secours nécessaires et les difficultés de toute espèce que le vice-roi lui faisait essuyer l'empêchaient d'achever son radoub : aussi don Francisco m'envoya-t-il, le soir même de mon arrivée, demander mes charpentiers et mes calfats, et le lendemain je fis passer à son bord tous ceux des deux navires.

Le 22 nous allâmes en corps faire une visite au vice-roi : il nous la rendit à bord le 25, et lorsqu'il en sortit, je le fis saluer de dix-neuf coups de canon, que la terre rendit. Dans cette visite il nous offrit tous les secours qui étaient en son pouvoir ; il m'accorda même la permission que je lui demandai d'acheter une corvette qui m'eût été de la plus grande utilité dans le cours de l'expédition ; et il ajouta que, s'il y en avait au roi de Portugal, il me l'offrirait. Il m'assura aussi qu'il avait ordonné les plus exactes perquisitions pour connaître ceux qui, sous les fenêtres même de son palais, avaient assassiné l'aumônier de *l'Étoile* peu de jours avant

notre arrivée, et qu'il en ferait la plus sévère justice. Il la promit, mais le droit des gens élevait ici une voix impuissante.

Cependant les attentions du vice-roi pour nous continuèrent plusieurs jours; il nous annonça même de petits soupers qu'il se proposait de nous donner au bord de l'eau, sous des berceaux de jasmins et d'orangers, et il nous fit préparer une loge à l'opéra. Nous pûmes, dans une salle assez belle, y voir les chefs-d'œuvre de Metastasio représentés par une foule de mulâtres, et entendre ces morceaux divins des grands maîtres d'Italie, exécutés par un mauvais orchestre que dirigeait alors un prêtre bossu en habit ecclésiastique.

La faveur dont nous jouissions était un grand sujet d'étonnement pour les Espagnols et même pour les gens du pays, qui nous avertissaient que les procédés de leur gouverneur ne seraient pas long-temps les mêmes. En effet, soit que les secours que nous donnions aux Espagnols et notre liaison avec eux lui déplussent, soit qu'il lui fût impossible de soutenir davantage des manières opposées entièrement à son humeur, il fut bientôt avec nous ce qu'il était pour tous les autres.

Le 28 juin nous apprîmes que les Portugais avaient surpris et attaqué les Espagnols à Rio-Grande, qu'ils les avaient chassés d'un poste qu'ils occupaient sur la rive gauche de cette rivière, et qu'un

vaisseau espagnol, en relâche à l'île Sainte-Catherine, venait d'y être arrêté. On armait ici en grande diligence *le Saint-Sébastien*, de soixante-quatre canons, construit dans ce port, et une frégate de quarante canons, *la Nuestra Senora da gracia*. Celle-ci était destinée, disait-on, à escorter un convoi de troupes et de munitions à Rio-Grande et à la colonie du Saint-Sacrement. Ces hostilités et ces préparatifs nous donnaient lieu d'appréhender que le vice-roi ne voulût arrêter *le Diligent*, lequel était en carène sur l'île aux Couleuvres, et nous accélérâmes son armement le plus qu'il nous fut possible. Effectivement, il fut en état, le dernier jour de juin 1767, de commencer à embarquer les cuirs de sa cargaison; mais lorsqu'il voulut, le 6 juillet, embarquer ses canons qu'il avait, pendant le radoub, déposés sur l'île aux Couleuvres, le vice-roi défendit de les lui livrer, et déclara qu'il arrêta le vaisseau jusqu'à ce qu'il eût reçu des ordres de sa cour au sujet des hostilités commises à Rio-Grande. Don Francisco fit à ce sujet toutes les démarches convenables: ce fut en vain; le comte d'Acunha ne voulut pas même recevoir la lettre que le commandant espagnol lui envoya par un officier de son bord.

Nous partageâmes la disgrâce de nos alliés. Lorsque, d'après la parole réitérée du vice-roi, j'eus conclu le marché pour l'achat d'un senau. Son

Excellence fit défendre au vendeur de me le livrer. Il fut pareillement défendu de nous laisser prendre dans le chantier royal des bois qui nous étaient nécessaires, et pour lesquels nous avions arrêté un marché. Il me refusa ensuite la permission de me loger avec mon état-major, pendant le temps qu'on ferait à la frégate quelques réparations essentielles, dans une maison voisine de la ville, que m'offrit le propriétaire, et que le commodore Byron avait occupée lors de sa relâche dans ce port en 1765. Je voulus lui faire à ce sujet, et sur le refus du senau et des bois, quelques représentations : il ne m'en donna pas le temps, et, aux premiers mots que je lui dis, il se leva avec fureur, m'ordonna de sortir ; et, piqué sans doute de ce que, malgré sa colère, je restais assis, de même que deux officiers qui m'accompagnaient, il appela sa garde ; mais sa garde, plus sage que lui, ne vint pas, et nous nous retirâmes sans que personne parût s'être ébranlé. A peine fûmes-nous sortis, qu'on doubla la garde de son palais ; on renforça les patrouilles, et l'ordre fut donné d'arrêter tous les Français qu'on trouverait dans les rues après le coucher du soleil. Il envoya dire aussi au capitaine du vaisseau français, de quatre canons, d'aller se mouiller sous le fort de Villagahon, et le lendemain je l'y fis remorquer par mes canots.

Je ne songeai dès lors qu'à me disposer au dé-

part, d'autant plus que les gens du pays que nous fréquentions avaient tout à craindre du vice-roi. Deux officiers portugais furent les victimes de leur honnêteté pour nous : l'un fut mis au cachot dans la citadelle ; l'autre envoyé en exil à Santa, petit bourg entre Sainte-Catherine et Rio-Grande. Je me hâtai de faire notre eau, de prendre à bord de *l'Étoile* les provisions dont je ne pouvais me passer, et d'embarquer des rafraîchissemens. J'avais été forcé d'augmenter la largeur de mes hunes : le commandant espagnol me fournit le bois nécessaire pour cette opération, bois qu'on nous avait refusé aux chantiers. Je m'étais aussi muni de quelques planches dont nous ne pouvions nous passer, et qu'on nous vendit en contrebande.

Enfin le 12, tout étant prêt, j'envoyai un officier prévenir le vice-roi que j'appareillerais au premier vent favorable. Je conseillai aussi à M. d'Etcheveri, commandant *l'Étoile du Matin*, de ne s'arrêter à Rio-Janeiro que le moins qu'il pourrait, et d'employer plutôt le temps qui restait, jusqu'à la saison favorable pour le passage du cap de Bonne-Espérance, à bien reconnaître les îles de Tristan d'A-cunha, où il trouverait de l'eau, du bois, du poisson en abondance, et je lui donnai quelques mémoires que j'avais sur ces îles. J'ai su depuis qu'il avait suivi ce conseil, et j'ai conclu de ses observations qu'il m'a communiquées qu'on peut

y mouiller sans risque, y faire très aisément de l'eau, et y rafraîchir les équipages par l'abondance des morues et autres excellens poissons qu'il est très facile d'y pêcher. Il a observé au mouillage 37 degrés 24 minutes latitude australe.

Nous avons joui pendant notre séjour à Rio-Janeiro du printemps des poètes. La vue de cette baie donnera toujours le plaisir le plus vif aux voyageurs, surtout à ceux qui, comme nous, auront été long-temps privés de la vue des bois, des habitations, et qui auront vécu dans des climats où le calme et le soleil sont rares. Rien n'est plus riche que le coup d'œil des paysages qui s'offrent de toutes parts, et c'eût été pour nous une vraie satisfaction de jouir de cette charmante contrée. Ses habitans nous avaient témoigné de la façon la plus honnête le déplaisir que leur causaient les mauvais procédés de leur vice-roi à notre égard ¹ : aussi regrettâmes-nous de ne pouvoir rester plus long-temps avec eux. Tant d'autres voyageurs ont décrit le Brésil et sa capitale, que je n'en dirais rien qui ne fût une répétition fastidieuse. Rio-Janeiro, conquis une fois par les armes de la France, lui est bien connu. Je me contenterai d'entrer ici dans quelques détails sur les richesses dont cette ville

¹ On sait que, depuis l'émancipation du Brésil, il n'y existe plus d'autorité portugaise ; tous les Portugais même ont été, en 1829 et 1830, expulsés du territoire brésilien.

est le débouché , et sur les revenus que le roi de Portugal en tire.

Rio-Janeiro est l'entrepôt et le débouché principal des richesses du Brésil. Les mines sont les plus voisines de la ville , dont elles sont distantes environ de soixante-quinze lieues. Elles rendent au roi , tous les ans , pour son droit de quint , au moins cent douze arobes d'or. L'année 1762 elles en rapportèrent cent dix-neuf ¹. Sous la capitainie des mines générales on comprend celles de Rio des Morts , de Sabara et de Sero-Frio. Cette dernière , outre l'or qu'on en retire , produit encore tous les diamans qui proviennent du Brésil. Ils se trouvent dans le fond d'une rivière , qu'on a soin de détourner pour séparer ensuite d'avec les cailloux qu'elle roule dans son lit , les diamans , les topazes , les chrysolithes et autres pierres de qualités inférieures.

Toutes ces pierres , excepté les diamans , ne sont pas de contrebande : elles appartiennent aux entrepreneurs , lesquels sont obligés de donner un compte exact des diamans trouvés , et de les remettre entre les mains de l'intendant préposé à cet effet. Cet intendant les dépose aussitôt dans une cassette cerclée de fer et fermée avec trois ser-

¹ L'empereur constitutionnel , qui a remplacé le vice-roi absolu , a maintenant un revenu fixe , et celui des mines entre dans le trésor public.

rures. Il a une des clefs, le vice-roi une autre, et le provador de l'Hazienda Réale la troisième ¹. Cette cassette est renfermée dans une seconde, où sont posés les cachets des trois personnes mentionnées ci-dessus, et qui contient les trois clefs de la première. Le vice-roi n'a pas le pouvoir de visiter ce qu'elle renferme. Il consigne seulement le tout à un troisième coffre-fort, qu'il envoie à Lisbonne, après avoir apposé son cachet sur la serrure. L'ouverture s'en fait en la présence du roi, qui choisit les diamans qu'il veut, et en paie le prix aux entrepreneurs sur le pied d'un tarif réglé par leur traité ².

Les entrepreneurs paient à Sa Majesté très Fidèle la valeur d'une piastre, monnaie d'Espagne, par jour, de chaque esclave employé à la recherche des diamans ³. Le nombre de ces esclaves peut monter à huit cents. De toutes les contrebandes, celle du diamant est la plus sévèrement punie. Si le contrebandier est pauvre, il lui en coûte la vie; s'il a des biens capables de satisfaire à ce qu'exige la loi, outre la confiscation des diamans, il est con-

¹ Les trois clefs subsistent, mais ont passé en d'autres mains.

² Nous n'avons pas besoin de répéter que toute relation a été rompue entre le Brésil et le Portugal, avant même l'abdication de l'empereur don Pedro. L'empire brésilien est aujourd'hui gouverné par ses propres lois, et ne relève plus que de lui-même.

³ Cette taxe se continue, dit-on, mais au profit du trésor public. L'esclavage n'a pas été aboli au Brésil.

damné à payer deux fois leur valeur, à un an de prison et exilé pour sa vie à la côte d'Afrique. Malgré cette sévérité, il ne laisse pas de se faire une grande contrebande de diamans, même des plus beaux, tant leur peu de volume donne l'espérance et la facilité de les cacher.

Tout l'or qu'on retire des mines ne saurait être transporté à Rio-Janeiro, sans avoir été remis auparavant dans les maisons de fondation établies dans chaque district, où se perçoit le droit de la couronne. Ce qui revient aux particuliers leur est remis en barres avec leur poids, leur numéro et les armes du roi. Tout cet or a été touché par une personne préposée à cet effet, et sur chaque barre est imprimé le titre de l'or, afin qu'ensuite, dans la fabrique des monnaies, on fasse avec facilité l'opération nécessaire pour les mettre à leur valeur proportionnelle.

Ces barres appartenant aux particuliers sont enregistrées dans le comptoir de la Praybuna, à trente lieues de Rio-Janeiro. Dans ce poste sont un capitaine, un lieutenant et cinquante hommes: c'est là qu'on paie le droit de quint et de plus un droit de péage d'un réal et demi par tête d'homme et de bête à cornes ou de somme. La moitié du produit de ce droit appartient au roi, et l'autre moitié se partage entre le détachement, proportionnellement au grade. Comme il est impossible

de revenir des mines sans passer par ce registre, on y est arrêté et fouillé avec la dernière rigueur.

Les particuliers sont ensuite obligés de porter tout l'or en barre qui leur revient à la monnaie de Rio-Janeiro, où on leur en donne la valeur en espèces monnayées : ce sont ordinairement des demi-doublons qui valent huit piastres d'Espagne. Sur chacun de ces demi-doublons le roi gagne une piastre par l'alliage et le droit de monnaie. L'hôtel des monnaies de Rio-Janeiro est un des plus beaux qui existent : il est muni de toutes les commodités nécessaires pour y travailler avec la plus grande célérité. Comme l'or descend des mines dans le même temps où les flottes arrivent de Portugal, il faut accélérer le travail de la monnaie, et elle s'y frappe avec une promptitude surprenante.

L'arrivée de ces flottes rend le commerce de Rio-Janeiro très florissant, principalement la flotte de Lisbonne ¹. Celle de Porto est chargée seulement de vins, eaux-de-vie, vinaigre, de denrées de bouche et de quelques toiles grossières fabriquées dans cette ville ou aux environs. Aussitôt après l'arrivée des flottes, toutes les marchandises qu'elles apportent sont conduites à la douane, où elles paient au roi dix pour cent. En un mot, les mines du Brésil

¹ Il se fait encore aujourd'hui un commerce avec l'ancienne métropole, mais ce n'est plus à titre de vasselage ; c'est de nation à nation et sur un pied de réciprocité.

ne produisent point d'argent : tout celui que les Portugais possèdent provient de cette contrebande.

Outre le dix pour cent d'ancien droit qui se paie à la douane, il y a un autre droit de deux et demi pour cent, imposé sous le titre de *don gratuit* depuis le désastre arrivé à Lisbonne, en 1755 ¹. Il se paie immédiatement à la sortie de la douane, au lieu qu'on y accorde pour le dixième un délai de six mois, en donnant caution valable.

Les mines de Saint-Paolo et Parnagua rendent au roi quatre arobes de quint, année commune. Les mines les plus éloignées, comme celles de Pracaton, de Quiaba, dépendent de la capitainie de Matagrosso. Le quint des mines ci-dessus ne se perçoit pas à Rio-Janeiro, mais bien celui des mines de Goyas. Cette capitainie a aussi des mines de diamans qu'il est défendu de fouiller.

§ 6.

Départ de Rio-Janeiro. Second voyage à Monte-Video. Avaries qu'y reçoit *l'Étoile*.

Le 14 juillet 1767 nous appareillâmes de Rio-Janeiro et fûmes contraints, le vent nous manquant, de remoniller dans la rade. Nous sortîmes le 15. Les vents furent variables, grand frais et la

¹ Ce droit, bien entendu, est aboli.

mer très grosse; la nuit du 19 au 20 nous perdîmes notre grand hunier, emporté sur ses cargues. Le 25 il y eut une éclipse de soleil, visible pour nous. J'avais pris à mon bord M. Verron, jeune observateur venu de France sur *l'Étoile*, pour s'occuper dans le voyage des méthodes propres à calculer en mer la longitude. Suivant le point estimé du vaisseau, le moment de l'immersion, calculé par cet astronome, devait être pour nous le 25, à quatre heures dix-neuf minutes du soir. A quatre heures six minutes un nuage nous déroba la vue du soleil, et lorsque nous le revîmes, à quatre heures trente-une minutes, il y en avait alors environ un doigt et demi d'éclipsé. Les nuages qui passèrent ensuite successivement sur le soleil ne nous le laissèrent apercevoir que pendant des intervalles très courts; de sorte que nous ne pûmes observer aucune des phases de l'éclipse, ni par conséquent en conclure notre longitude. Le soleil se couchait pour nous avant le moment de la conjonction apparente, et nous estimâmes que celui de l'immersion avait été à quatre heures vingt-trois minutes.

Le 26 nous commençâmes à trouver le fond, et le 28 au matin nous eûmes connaissance des Castilles. Cette partie de la côte est d'une hauteur médiocre et s'aperçoit de dix à douze lieues. Nous crûmes reconnaître l'entrée d'une baie qui est vraisemblablement le mouillage où les Espagnols ont

un fort, mouillage qu'ils m'ont dit être très mauvais. Le 29 nous entrâmes dans la rivière de la Plata et vîmes les Maldonades. Nous avançâmes peu cette journée et la suivante. Nous passâmes en calme presque toute la nuit du 30 au 31, sondant sans cesse. Les courans paraissaient nous entraîner dans le nord-ouest, où nous restait à peu près l'île Lobos. A une heure et demie après minuit, la sonde ayant donné trente-trois brasses, je jugeai être très près de cette île, et je fis le signal de mouiller. Nous appareillâmes à trois heures et demie, et vîmes l'île de Lobos dans le nord-est, environ à deux lieues et demie. Le vent de sud et de sud-est, faible d'abord, se renforça dans la matinée et nous mouillâmes le 31 après midi dans la baie de Monte-Video. *L'Étoile* nous avait fait perdre beaucoup de chemin, parce qu'outre l'avantage de marche que nous conservions sur elle, cette flûte qui, au sortir de Rio-Janeiro, faisait quatre pouces d'eau toutes les deux heures, après quelques jours de navigation en fit sept pouces dans le même intervalle de temps; ce qui ne lui permettait pas de forcer de voiles.

A peine fûmes-nous mouillés, qu'un officier, venu à bord de la part du gouverneur de Monte-Video pour nous complimenter sur notre arrivée, nous apprit qu'on avait reçu des ordres d'Espagne pour arrêter tous les jésuites et se saisir de leurs

biens ; que le même bâtiment , porteur de ces dépêches , avait amené quarante Pères de la compagnie destinés aux missions ; que l'ordre avait été exécuté déjà dans les principales maisons , sans trouble ni résistance , et qu'au contraire ces religieux supportaient leur disgrâce avec sagesse et résignation ¹. J'entrerai bientôt dans le détail de cette grande affaire , de laquelle m'ont pu mettre au fait un long séjour à Buenos-Ayres et la confiance dont m'y a honoré le gouverneur général don Francisco Bucarelli.

Comme nous devions rester dans la rivière de la Plata jusque après la révolution de l'équinoxe , nous prîmes des logemens à Monte-Video , où nous établîmes aussi nos ouvriers et un hôpital. Ces premiers soins remplis , je me rendis à Buenos-Ayres , le 11 août , pour y accélérer la fourniture des vivres qui nous étaient nécessaires , et dont fut chargé le munitionnaire général du roi d'Espagne , au même prix que portait son traité avec Sa Majesté Catholique. Je voulais aussi entretenir M. de Bucarelli sur ce qui s'était passé à Rio-Janeiro , quoique

¹ On sait que , malgré ce bannissement , les Pères de la ruse se sont maintenus au Paraguay , où un des leurs , sous le nom de *docteur Francia* , exerce une dictature complète et respectée des indigènes. Le voyageur français Bonpland a été bien long-temps le prisonnier de ce prêtre despote , et c'est seulement depuis 1832 qu'il a recouvré sa liberté. Il se trouve maintenant (1833) à Buenos-Ayres , où il rassemble ses vastes collections en histoire naturelle , pour en doter quelque jour le musée du Jardin des Plantes

je lui eusse déjà envoyé par un exprès les dépêches de don Francisco de Medina. Je le trouvai sagement résolu à se contenter de rendre compte en Europe des hostilités commises par le vice-roi du Brésil et à ne point user de représailles. Il lui eût été facile de s'emparer en peu de jours de la colonie du Saint-Sacrement, d'autant plus que cette place manquait de tout, et qu'elle n'avait pas encore reçu au mois de novembre le convoi de vivres et de munitions qu'on lui préparait, lorsque nous sortîmes de Rio-Janeiro.

J'éprouvai de la part du gouverneur général les plus grandes facilités pour la prompte expédition de nos besoins. A la fin d'août, deux goëlettes, chargées pour nous de biscuit et de farine, avaient fait voile pour Monte-Video, où je m'étais aussi rendu pour y célébrer la fête de saint Louis. J'avais laissé à Buenos-Ayres le chevalier du Bouchage, enseigne de vaisseau, pour y faire embarquer le reste de nos vivres, et y être chargé des affaires qui pourraient nous survenir, jusqu'à notre départ que j'espérais devoir être à la fin de septembre : je ne prévoyais pas qu'un accident nous retiendrait six semaines de plus. Pendant une tourmente de sud-ouest, le *Saint-Fernand*, vaisseau de registre, qui était mouillé près de l'*Étoile*, chassa sur ses ancrés ; vint de nuit aborder cette flûte, et du premier choc lui rompit son mât

de beaupré au ras de l'étambraie. Sa poulaine et ses écharpes ou herpes du côté de babord furent ensuite emportées, heureux encore d'avoir pu se séparer, malgré le mauvais temps et l'obscurité, sans essuyer d'autres avaries. *Le Saint-Fernand* avait eu toutes les œuvres mortes de sa poupe fracassées.

Cet abordage augmenta considérablement la voie d'eau que *l'Étoile* avait dès le commencement de la campagne. Il devenait indispensable de décharger ce bâtiment, peut-être même de le virer en quille pour découvrir et fermer cette voie d'eau qui paraissait être très basse et de l'avant. Cette opération ne pouvait se faire à Monte-Video, où d'ailleurs on ne trouvait point les bois nécessaires à la réparation de sa mâture.

J'avais envoyé un officier jusqu'aux Maldonades pour visiter des mâts qu'on disait être sur la côte, débris de navires perdus; mais il n'en trouva que deux dont le transport jusqu'à Monte-Video eût été de la plus grande difficulté. J'écrivis donc au chevalier du Bouchage d'exposer notre situation au marquis de Bucarelli, et d'obtenir son agrément pour que *l'Étoile* remontât la rivière et vînt à la Encenada de Baragan; je lui mandais aussi d'y faire passer aussitôt les bois et autres matériaux dont nous avions besoin. Le gouverneur général consentit à ces demandes; et, le 7 septembre,

n'ayant pu trouver aucun pilote, je m'embarquai sur *l'Étoile* avec les charpentiers et calfats de *la Boudeuse* pour partir le lendemain et suivre moi-même une navigation qu'on disait être de la plus grande difficulté. Deux vaisseaux de registre, *le Saint-Fernand* et *le Carmen*, munis d'un pratique, appareillaient le même jour de Monte-Video pour la Encenada et j'avais compté les suivre; mais *le Saint-Fernand*, à bord duquel était ce pilote nommé Philippe, appareilla la nuit du 7 au 8, dans la seule vue de nous dérober sa marche, et laissant son camarade dans le même embarras où il voulait nous mettre.

Nous appareillâmes toutefois le 8 septembre à cinq heures et demie du matin, de même que *le Carmen* que nous laissâmes passer devant nous. Je fis route pour doubler un banc de pierre, lequel est à deux lieues de Monte-Video nord et sud. *Le Carmen* prit le parti de mouiller à huit heures pour attendre une goëlette qui dirigeât sa route. Je continuai la mienne entre le canot et la chaloupe qui sondaient devant nous. A onze heures la goëlette partie de Monte-Video ayant joint *le Carmen*, ce navire appareilla. On aperçut à quatre heures *le Saint-Fernand*, lequel ayant doublé la queue du banc Ortiz était en panne pour attendre son camarade. Nous doublâmes ce banc à cinq heures et demie, sans avoir eu connaissance de la côte du sud.

A six heures et demie nous touchâmes sur un fond de vase. Aussitôt j'envoyai sonder autour de nous, et on ne trouva pas plus de trois brasses et un pied : la mer était tout-à-fait basse. Comme *l'Étoile* tirait beaucoup plus d'eau de l'arrière que de l'avant, nous la mîmes rapidement en tonture. La mer qui montait nous remit à flot, et, dès que nous y fûmes, on mouilla une ancre à jet avec une touée de deux grelins pour passer la nuit. Le courant était très fort et sa direction sud-est et nord-ouest.

Le 9 je fus sous voile à neuf heures du matin, primant le flot. Les navires espagnols mouillés deux lieues devant nous n'appareillèrent qu'une heure après. Je les passai, et je fis ma route à la sonde, mes bateaux devant, Philippe, aussi mauvais pilote que méchant homme, se maintenant dans nos eaux.

A deux heures après midi nous eûmes connaissance d'une balise qui se trouve sur l'accote méridional du banc Ortiz, et presque à son extrémité occidentale, balise formée par les deux mâts d'un navire portugais qui s'y est perdu et est resté droit. Nous eûmes aussi presque toute la journée la vue de la côte méridionale.

Le 10 j'appareillai à six heures du matin, et vers huit heures on aperçut du haut des mâts les vaisseaux espagnols mouillés à la Encenada. Nous fîmes

route pour passer au vent et à eux, sondant toujours du bord et nos bateaux sondant devant nous ; le courant nous abattait considérablement dans le sud-est, et nous l'avions ressenti semblable la veille depuis midi. Après deux heures il fallut chenaler sans cesse pour éviter un banc qui s'étend au large de la pointe de la Encenada, en dedans de laquelle nous vîmes bientôt distinctement de dessus le pont cinq bâtimens à l'ancre. Sur les quatre heures, nous touchâmes et franchîmes presque aussitôt. Il nous vint à bord un officier espagnol qui ne put nous donner aucune lumière sur le chenal. Dès que nous eûmes augmenté d'eau jusqu'à quatre brasses et demie, je fis mouiller environ à une demi-lieue de la frégate *la Esmeralda* sur un fond de vase noire un peu molle. Ce fond est le même dans tout le canal : sur les accores du banc Ortiz il est de sable rouge.

La route corrigée depuis le mouillage du 9 au soir, nous affourchâmes nord-est et sud-ouest avec une ancre du bossoir et une ancre à jet. *Le Carmen* mouilla près de nous ; la goëlette et le *Saint-Fernand* continuèrent leur route pour Buenos-Ayres.

Les vaisseaux mouillés dans cette rade étaient *la Vénus*, frégate de vingt-six canons, et quelques navires marchands destinés, comme elle, à faire voile incessamment pour l'Europe. J'y trouvai aussi *la Esmeralda* et *la Liebre* qui se disposaient

à retourner avec des munitions de toute espèce aux îles Malouines, d'où elles devaient passer dans la mer du Sud, pour y prendre les jésuites du Chili et du Pérou. Il y avait de plus le chambekin *l'Andalous* arrivé du Ferrol à la fin de juillet, en compagnie d'un autre chambekin nommé *l'Aventurero*; mais celui-ci s'était perdu sur la tête du banc aux Anglais, et l'équipage avait eu le temps de se sauver. *L'Andalous* se préparait à aller porter des missionnaires et des présens aux habitans de la Terre de Feu, le roi catholique voulant leur témoigner sa rare reconnaissance des services qu'ils avaient rendus aux Espagnols du navire *la Conception*, lequel en 1765 avait péri sur leurs côtes.

Je descendis à Baragan, où le chevalier du Bouchage avait déjà fait transporter une partie des bois qui nous étaient nécessaires. Il les avait rassemblés avec peine et à grands frais à Buenos-Ayres dans l'arsenal du roi et dans quelques magasins particuliers, approvisionnés les uns et les autres par les débris des vaisseaux qui font naufrage dans la rivière. On ne trouvait d'ailleurs à Baragan aucune espèce de ressources, mais bien des difficultés de plusieurs genres et de tout ce qui peut forcer à n'opérer que lentement. La Encenada de Baragan n'est en effet qu'un mauvais port formé par l'embouchure d'une petite rivière qui se jette dans le fleuve de la Plata sur la rive du sud, dix

à douze lieues à l'est-sud-est de Buenos-Ayres. Cette embouchure, tournée à l'ouest-nord-ouest, est directement opposée au cours du fleuve. Elle peut avoir un quart de lieue de largeur; mais il n'y a de l'eau qu'au milieu, dans un canal étroit et qui se comble tous les jours, où peuvent entrer des vaisseaux qui ne tirent que douze pieds. Dans tout le reste il n'y a pas six pouces d'eau à marée basse: or, comme les marées sont fort irrégulières dans la rivière de la Plata, qu'elles sont hautes ou basses quelquefois huit jours de suite, selon les vents qui règnent, le débarquement des chaloupes y essuie les plus grandes difficultés. D'ailleurs nul magasin à terre, quelques maisons ou plutôt des chaumières construites avec des joncs, couvertes de cuir, dispersées sans ordre sur un sol brut, et habitées par des hommes qui ne connaissent d'autre bonheur que celui de ne rien faire. Les bâtimens qui tirent trop d'eau pour pouvoir entrer dans cette anse mouillent à la pointe de *Lara*, à une lieue et demie dans l'ouest. Ils y sont exposés à tous les vents; mais la tenue étant fort bonne, ils y peuvent hiverner, quoique avec beaucoup d'incommodités.

A la pointe de *Lara* je laissai M. de La Giraudais chargé des soins relatifs à son vaisseau, et je me rendis à Buenos-Ayres, d'où je lui expédiai une grande goëlette sur laquelle il pouvait abattre, lorsqu'il serait entré à la Encenada. Il fallait pour

cela qu'il déchargeât en partie les effets qu'il avait à bord de *la Esmeralda* et de *la Liebre*. Le 8 octobre *l'Étoile* fut en état d'entrer dans le port, et l'on trouva que son radoub serait moins long qu'on ne l'avait appréhendé. En effet, à peine avait-elle commencé à s'alléger, que sa voie d'eau diminua insensiblement, et elle cessa d'en faire lorsqu'elle ne tira plus que huit pieds de l'avant. Toutes ces avaries ayant été promptement réparées, elle revint le 21 à la pointe de Lara, où elle reprit son chargement à bord des frégates espagnoles. Elle y embarqua aussi successivement le bois, les farines, le biscuit et les différentes provisions que je lui envoyai dans cette rade.

Il en était parti pour Cadix, à la fin de septembre, *la Vénus* et quatre autres bâtimens chargés de cuirs et portant deux cent cinquante jésuites et les familles françaises des Malouines, à l'exception de sept, qui, n'ayant pu y trouver place, furent forcées d'attendre une autre occasion. Le marquis de Bucarelli les fit venir à Buenos-Ayres, où il pourvut à leur subsistance et à leur logement. On venait d'apprendre dans le même moment l'arrivée du *Diamant*, vaisseau de registre, expédié pour Buenos-Ayres, et celle du *Saint-Michel*, autre vaisseau de registre destiné pour Lima. La situation de ce dernier bâtiment était triste. Après avoir, pendant quarante-cinq jours, lutté

contre les vents sur le cap Horn, trente-neuf hommes de son équipage étant morts, et le reste attaqué du scorbut, un coup de mer ayant emporté son gouvernail, il avait été forcé de faire route pour la rivière de la Plata, où il était entré dans le port des Maldonades, sept mois après être sorti de Cadix, et n'ayant plus que trois matelots et quelques officiers en état d'agir. Nous envoyâmes, à la requête des Espagnols, un officier et un équipage pour amener ce bâtiment à Monte-Video. La frégate espagnole *l'Aigle*, sortie du Ferrol au mois de mars, y était arrivée le 5 octobre. Elle avait relâché à l'île Sainte-Catherine, et les Portugais l'y avaient arrêtée dans le même temps où ils retenaient *le Diligent* à Rio-Janeiro.

§ 7.

Détails sur les missions du Paraguay et sur l'expulsion des jésuites de cette province ¹.

Tandis que nous hâtons nos dispositions pour sortir de la rivière de la Plata, le marquis de Bucarelli faisait les siennes pour passer sur l'Uruguay. Déjà les jésuites avaient été arrêtés dans toutes les autres provinces de son département, et ce gou-

¹ Nous avons conservé quelques traits de ce chapitre historique, afin de ne pas interrompre le fil de la narration du voyage; ils ne sont point d'ailleurs sans intérêt.

verneur général voulait exécuter en personne, dans les missions, les ordres du roi catholique. Il dépendait des premières mesures qu'on y allait prendre, de faire agréer à ces peuples le changement qu'on leur préparait, ou de les replonger dans l'état de barbarie. Mais avant que de détailler ce que j'ai vu sur la catastrophe de ce singulier gouvernement, il faut dire un mot sur son origine, ses progrès et sa forme.

C'est en 1580 que l'on voit les jésuites admis pour la première fois dans ces fertiles régions, où ils ont depuis fondé, sous le règne de Philippe III, les missions fameuses auxquelles on donne en Europe le nom du Paraguay, et plus à propos en Amérique celui de l'Uruguay, rivière sur laquelle elles sont situées. Elles ont toujours été divisées en peuplades, faibles d'abord et en petit nombre, mais que les progrès successifs ont portées jusqu'à celui de trente-sept. Deux motifs qu'il est permis aux souverains d'allier, lorsque l'un ne nuit pas à l'autre, la religion et l'intérêt, avaient fait désirer aux monarques espagnols la conversion de ces Indiens. En les rendant catholiques, on civilisait des hommes sauvages, on se rendait maître d'une contrée vaste et abondante : c'était ouvrir à la métropole une nouvelle source de richesses, et acquérir des adorateurs au vrai Dieu. Les jésuites se chargèrent de remplir ces vues, mais ils représentè-

rent que, pour faciliter le succès d'une si pénible entreprise, il fallait qu'ils fussent indépendans des gouverneurs de la province, et que même aucun Espagnol ne pénétrât dans le pays.

Le motif qui fondait cette demande était la crainte que les vices des Européens ne diminuassent la ferveur des néophytes, ne les éloignassent même du christianisme, et que la hauteur espagnole ne leur rendit odieux un joug trop appesanti. La cour d'Espagne, approuvant ces raisons, régla que les missionnaires seraient soustraits à l'autorité des gouverneurs, et que le trésor leur donnerait chaque année soixante mille piastres pour les frais des défrichemens, sous la condition qu'à mesure que les peuplades seraient formées et les terres mises en valeur, les Indiens paieraient annuellement au roi une piastre par homme, depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à celui de soixante. On exigea aussi que les missionnaires apprissent aux Indiens la langue espagnole; mais cette clause ne paraît pas avoir été exécutée.

Les jésuites entrèrent dans la carrière avec le courage des martyrs et une patience vraiment angélique. Il fallait l'un et l'autre pour attirer, retenir, plier à l'obéissance et au travail des hommes féroces, inconstans, attachés autant à leur paresse qu'à leur indépendance. Les obstacles furent infinis; les difficultés renaissaient à chaque pas. Le

zèle triompha de tout, et la douceur des missionnaires amena enfin à leurs pieds ces farouches habitans des bois. En effet, ils les réunirent dans des habitations, leur donnèrent des lois, introduisirent chez eux les arts utiles et agréables; enfin, d'une nation barbare, sans mœurs et sans religion, ils en firent un peuple doux, policé, exact observateur des cérémonies chrétiennes. Ces Indiens, charmés par l'éloquence persuasive de leurs apôtres, obéissaient volontiers à des hommes qu'ils voyaient se sacrifier à leur bonheur : de telle façon que, quand ils voulaient se former une idée du roi d'Espagne, ils se le représentaient sous l'habit de saint Ignace.

Cependant, il y eut contre son autorité un instant de révolte dans l'année 1757. Le roi catholique venait d'échanger avec le Portugal les peuplades des missions situées sur la rive gauche de l'Uruguay contre la colonie du Saint-Sacrement. L'envie d'anéantir une contrebande énorme avait engagé la cour de Madrid à cet échange. L'Uruguay devenait ainsi la limite des possessions respectives des deux couronnes; on faisait passer sur la rive droite les Indiens des peuplades cédées, et on les dédommageait en argent du travail de leur déplacement. Mais ces hommes, accoutumés à leurs foyers, ne purent souffrir d'être obligés de quitter des terres en pleine valeur, pour en aller défricher de non-

velles. Ils prirent donc les armes : depuis longtemps on leur avait permis d'en avoir pour se défendre contre les incursions des Paulistes, brigands sortis du Brésil, et qui s'étaient formés en république vers la fin du seizième siècle.

Le gouverneur général de la province de la Plata marcha contre les rebelles, suivi du gouverneur de Monte-Video. Il les défit dans une bataille où il périt plus de deux mille Indiens. Il s'achemina ensuite à la conquête du pays ; et son lieutenant don Joachim Viana, voyant la terreur qu'une première défaite y avait répandue, se chargea avec six cents hommes de le réduire en entier. En effet, il attaqua la première peuplade, s'en empara sans résistance, et, celle-là prise, toutes les autres se soumirent.

Sur ces entrefaites, la cour d'Espagne rappela le gouverneur général don Joseph Andonaighi, et don Pedro Cevallos arriva à Buenos-Ayres pour le remplacer. En même temps Viana reçut ordre d'abandonner les missions et de ramener ses troupes. Il ne fut plus question de l'échange projeté entre les deux couronnes, et les Portugais, qui avaient marché contre les Indiens avec les Espagnols, revinrent avec eux. C'est dans le temps de cette expédition que s'est répandu en Europe le bruit de l'élection du roi Nicolas, Indien, dont en effet les rebelles firent un fantôme de royauté.

Don Joachim de Viana m'a dit que, quand il eut reçu l'ordre de quitter les missions, une grande partie des Indiens, mécontents de la vie qu'ils menaient, voulaient le suivre. Il s'y opposa, mais il ne put empêcher que sept familles ne l'accompagnassent, et il les établit aux Maldonades, où elles donnent aujourd'hui l'exemple de l'industrie et du travail.

L'étendue du terrain que renferment les missions peut être de deux cents lieues du nord au sud, de cent cinquante de l'est à l'ouest, et la population y est d'environ trois cent mille âmes. Des forêts immenses y offrent des bois de toute espèce; de vastes pâturages y contiennent au moins deux millions de têtes de bestiaux; de belles rivières vivifient l'intérieur de cette contrée, et y appellent partout la circulation et le commerce : voilà le local. Comment y vivait-on ? Le pays était, comme nous l'avons dit, divisé en paroisses, et chaque paroisse régie par deux jésuites, l'un curé, l'autre son vicaire. La dépense totale pour l'entretien des peuplades entraînait peu de frais, les Indiens étant nourris, habillés, logés du travail de leurs mains. La plus forte dépense allait à l'entretien des églises, construites et ornées avec magnificence. Le reste du produit de la terre et tous les bestiaux appartenaient aux jésuites, qui, de leur côté, faisaient venir d'Europe les outils des différens mé-

tiers, des vitres, des couteaux, des aiguilles à coudre, des images, des chapelets, de la poudre et des fusils. Leur revenu annuel consistait en coton, suif, cuir, miel, et surtout en maté, plante mieux connue sous le nom d'*herbe du Paraguay*, dont la compagnie faisait seule le commerce, et dont la consommation est immense dans toutes les Indes espagnoles, où elle tient lieu de thé.

Les Indiens avaient pour leurs curés une soumission tellement servile, que non-seulement ils se laissaient punir du fouet à la manière du collège, hommes et femmes, pour les fautes publiques, mais qu'ils venaient eux-mêmes solliciter le châtiment des fautes mentales. Dans chaque paroisse les Pères élaient tous les ans des corrégidors et des capitulaires, chargés des détails de l'administration. La cérémonie de leur élection se faisait avec pompe, le premier jour de l'an, dans le parvis de l'église, et se publiait au son des cloches et des instrumens de toute espèce. Les élus venaient aux pieds du Père curé recevoir les marques de leur dignité, qui ne les exemptait pas d'être fouettés comme les autres. Leur plus grande distinction était de porter des habits, tandis qu'une chemise de toile de coton composait seule le vêtement du reste des Indiens des deux sexes. La fête de la paroisse et celle du curé se célébraient aussi par des réjouissances publiques, même par des

comédies. Elles ressemblaient sans doute à nos anciennes pièces qu'on nommait *mystères*.

Le curé habitait une maison vaste près de l'église. Elle avait attenant deux corps de logis, dans l'un desquels étaient les écoles pour la musique, la peinture, la sculpture, l'architecture et les ateliers de différens métiers. L'Italie leur fournissait les maîtres pour les arts, et les Indiens apprennent, dit-on, avec facilité. L'autre corps de logis contenait un grand nombre de jeunes filles, occupées à divers ouvrages sous la garde et l'inspection des vieilles femmes : il se nommait *le guatiguasu* ou *le séminaire*. L'appartement du curé communiquait intérieurement avec ces deux corps de logis.

Ce curé se levait à cinq heures du matin, prenait une heure pour l'oraison mentale, disait sa messe à six heures et demie; on lui baisait la main à sept heures, et l'on faisait alors la distribution publique d'une once de maté par famille. Après sa messe le curé déjeunait, disait son bréviaire, travaillait avec les corrégidors, dont les quatre premiers étaient ses ministres, visitait le séminaire, les écoles et les ateliers. S'il sortait, c'était à cheval et avec un grand cortège; il dînait à onze heures, seul avec son vicaire, restait en conversation jusqu'à midi et faisait la sieste jusqu'à deux heures. Il était renfermé dans son intérieur jusqu'au rosaire, après lequel il y avait conversa-

tion jusqu'à sept heures du soir; alors le curé soupaît : à huit heures il était censé couché.

Le peuple cependant était, depuis huit heures du matin, distribué aux divers travaux soit de la terre, soit des ateliers, et les corrégidors veillaient au sévère emploi du temps. Les femmes filaient du coton. On leur en distribuait tous les lundis une certaine quantité, qu'il fallait rapporter filé à la fin de la semaine. A cinq heures et demie du soir on se rassemblait pour réciter le rosaire et baiser encore la main du curé; ensuite se faisait la distribution d'une once de maté et de quatre livres de bœuf pour chaque ménage, qu'on supposait être composé de huit personnes : on donnait aussi du maïs. Le dimanche on ne travaillait point; l'office divin prenait plus de temps. Ils pouvaient ensuite se livrer à quelques jeux aussi tristes que le reste de leur vie.

On voit par ce détail exact que les Indiens n'avaient en quelque sorte aucune propriété, et qu'ils étaient assujettis à une uniformité de travail et de repos cruellement ennuyeuse. Cet ennui, qu'avec raison on dit mortel, suffit pour expliquer ce qu'on nous a dit : qu'ils quittaient la vie sans la regretter, et qu'ils mouraient sans avoir vécu. Quand une fois ils tombaient malades il était rare qu'ils guérissent; et lorsqu'on leur demandait alors si mourir les affligeait, ils répondaient que non.

et répondaient comme des gens qui le pensent. On cessera maintenant d'être surpris de ce que, quand les Espagnols pénétrèrent dans les missions, ce grand peuple, administré comme un couvent, témoigna le plus grand désir de forcer la clôture. Au reste les jésuites nous représentaient ces Indiens comme une espèce d'hommes qui ne pouvaient jamais atteindre qu'à l'intelligence des enfans : la vie qu'ils menaient empêchait ces grands enfans d'avoir la gaieté des petits.

La compagnie s'occupait du soin d'étendre les missions, lorsque le contre-coup d'événemens passés en Europe vint renverser dans le Nouveau-Monde l'ouvrage de tant d'années et de patience. La cour d'Espagne ayant pris la résolution de chasser les jésuites voulut que cette opération se fît en même temps dans toute l'étendue de ses vastes domaines. Cevallos fut rappelé de Buenos-Ayres, et don Francisco Bucarelli nommé pour le remplacer. Il partit instruit de la besogne à laquelle on le destinait, et prévenu d'en différer l'exécution jusqu'à de nouveaux ordres qu'il ne tarderait pas à recevoir. Le confesseur du roi, le comte d'Aranda et quelques ministres étaient les seuls auxquels fût confié le secret de cette affaire. Bucarelli fit son entrée à Buenos-Ayres au commencement de 1767.

Lorsque don Pedro Cevallos fut arrivé en Espagne, on expédia au marquis de Bucarelli un pa-

quebot chargé des ordres tant pour cette province que pour le Chili, où ce général devait les faire passer par terre. Ce bâtiment arriva dans la rivière de la Plata au mois de juin 1767, et le gouverneur dépêcha sur-le-champ deux officiers, l'un au vice-roi du Pérou, l'autre au président de l'audience du Chili, avec les paquets de la cour qui les concernaient. Il songea ensuite à répartir ses ordres dans les différens lieux de sa province où il y avait des jésuites, tels que Cordoue, Mendoza, Corrientes, Santa-Fé, Salta, Monte-Video et le Paraguay. Comme il craignit que parmi les commandans de ces divers endroits quelques-uns n'agissent pas avec la promptitude, le secret et l'exactitude que la cour désirait, il leur enjoignit, en leur adressant ses ordres, de ne les ouvrir que le ^{***}, jour qu'il fixait pour l'exécution, et de ne le faire qu'en présence de quelques personnes qu'il nommait, gens qui occupaient dans les mêmes lieux les premiers emplois ecclésiastiques et civils. Cordoue surtout l'intéressait; c'était dans ces provinces la principale maison des jésuites et la résidence habituelle du provincial. C'est là qu'ils formaient et qu'ils instruisaient dans la langue et les usages du pays les sujets destinés aux missions et à devenir chefs de peuplades. On y devait trouver leurs papiers les plus importants. Le marquis de Bucarelli résolut d'y envoyer un officier de confiance qu'il

nomma lieutenant de roi de cette place, et que, sous ce prétexte, il fit accompagner d'un détachement de troupes.

Il restait à pourvoir à l'exécution des ordres du roi dans les missions, et c'était le point critique. Faire arrêter les jésuites au milieu des peuplades, on ne savait pas si les Indiens voudraient le souffrir, et il eût fallu soutenir cette exécution violente par un corps de troupes assez nombreux pour parer à tout événement. D'ailleurs n'était-il pas indispensable, avant que de songer à en retirer les jésuites, d'avoir une autre forme de gouvernement prête à substituer au leur, et d'y prévenir ainsi les désordres de l'anarchie ? Le gouverneur se détermina à temporiser, et se contenta pour le moment d'écrire dans les missions qu'on lui envoyât sur-le-champ le corrégidor et un cacique de chaque peuplade pour leur communiquer des lettres du roi. Il expédia cet ordre avec la plus grande célérité, afin que les Indiens fussent en chemin et hors des réductions, avant que la nouvelle de l'expulsion de la société pût y parvenir. Par ce moyen il remplissait deux vues, l'une de se procurer des otages qui l'assureraient de la fidélité des peuplades lorsqu'il en retirerait les jésuites ; l'autre de gagner l'affection des principaux Indiens par les bons traitemens qu'on leur prodiguerait à Buenos-Ayres, et d'avoir le temps de les instruire

du nouvel état dans lequel ils entreraient, lorsque, n'étant plus tenus par la lisière, ils jouiraient des mêmes privilèges et de la même propriété que les autres sujets du roi.

Tout avait été concerté avec le plus profond secret, et, quoiqu'on eût été surpris de voir arriver un bâtiment d'Espagne sans autres lettres que celles qui étaient adressées au général, on était fort éloigné d'en soupçonner la cause. Le moment de l'exécution générale était combiné pour le jour où tous les courriers auraient eu le temps de se rendre à leur destination, et le gouverneur attendait cet instant avec impatience, lorsque l'arrivée des deux chambekins du roi, *l'Andalous* et *l'Aventurero*, venant de Cadix, faillit rompre toutes ses mesures. Il avait ordonné au gouverneur de Monte-Video, dans le cas où il arriverait quelques bâtimens d'Europe, de ne pas laisser communiquer avec qui que ce fût, avant que de l'en avoir informé; mais l'un de ces deux chambekins s'étant perdu, comme nous l'avons dit, en entrant dans la rivière, il fallait bien en sauver l'équipage, et lui donner les secours que sa situation exigeait.

Les deux chambekins étaient sortis d'Espagne depuis que les jésuites y avaient été arrêtés : ainsi on ne pouvait empêcher que cette nouvelle ne se répandît. Un officier de ces bâtimens fut sur-le-champ envoyé au marquis de Bucarelli, et arriva

à Buenos-Ayres le 9 juillet à dix heures du soir. Le gouverneur ne balançait pas : il expédia à l'instant à tous les commandans des places un ordre d'ouvrir leurs paquets, et d'en exécuter le contenu avec la plus grande célérité. A deux heures après minuit tous les courriers étaient partis, et les deux maisons des jésuites à Buenos-Ayres investies, au grand étonnement de ces Pères, qui croyaient rêver lorsqu'on vint les tirer du sommeil pour les constituer prisonniers et se saisir de leurs papiers. Le lendemain on publia dans la ville un ban qui décernait peine de mort contre ceux qui entretiendraient commerce avec les jésuites, et on y arrêta cinq négocians qui voulaient, dit-on, leur faire passer des avis à Cordoue.

Les ordres du roi s'exécutèrent avec la même facilité dans toutes les villes : partout les jésuites furent surpris sans avoir eu le moindre indice, et l'on mit la main sur leurs papiers. On les fit aussitôt partir de leurs différentes maisons, escortés par des détachemens de troupes qui avaient ordre de tirer sur ceux qui chercheraient à s'échapper. Mais on n'eut pas besoin d'en venir à cette extrémité; ils témoignèrent la plus parfaite résignation, s'humiliant sous la main qui les frappait, et reconnaissant, disaient-ils, que leurs péchés avaient mérité le châtiment dont Dieu les punissait. Les jésuites de Cordoue, au nombre de plus de cent,

arrivèrent à la fin d'août à la Encenada, où se rendirent peu après ceux de Corrientes, de Buenos-Ayres et de Monte-Video. Ils furent aussitôt embarqués, et ce premier convoi appareilla, comme nous l'avons déjà dit, à la fin de septembre. Les autres, pendant ce temps, étaient en chemin pour venir à Buenos-Ayres attendre un nouvel embarquement.

On y vit arriver, le 13 septembre, tous les corrégidors et un cacique de chaque peuplade, avec quelques Indiens de leur suite. Ils étaient sortis des missions avant qu'on s'y doutât de l'objet qui les faisait mander. La nouvelle qu'ils en apprirent en chemin leur fit impression, mais ne les empêcha pas de continuer leur route. La seule instruction dont les curés eussent muni, au départ, leurs chers néophytes, avait été de ne rien croire de tout ce que leur débiterait le gouverneur général. « Préparez-vous, mes enfans, leur avaient-ils dit, à entendre beaucoup de mensonges. » A leur arrivée, on les amena en droiture au gouvernement, où je fus présent à leur réception. Ils y entrèrent à cheval au nombre de cent vingt, et s'y formèrent en croissant sur deux lignes : un Espagnol, instruit dans la langue des Guaranis, leur servait d'interprète. Le gouverneur parut à un balcon. Il leur fit dire qu'ils étaient les bienvenus, qu'ils allaient se reposer, et qu'il les informerait du jour

auquel il aurait résolu de leur signifier les intentions du roi. Il ajouta sommairement qu'il venait les tirer d'esclavage et les mettre en possession de leurs biens, dont jusqu'à présent ils n'avaient pas joui. Ils répondirent par un cri général en élevant la main droite vers le ciel et souhaitant mille prospérités au roi et au gouverneur. Ils ne paraissaient pas mécontents, mais il était aisé de démêler sur leur visage plus de surprise que de joie. Au sortir du gouvernement on les conduisit à une maison des jésuites, où ils furent logés, nourris et entretenus aux dépens du roi. Le gouverneur, en les faisant venir, avait mandé nommément le fameux cacique Nicolas; mais on écrivit que son grand âge et ses infirmités ne lui permettaient pas de se déplacer.

A mon départ de Buenos-Ayres les Indiens n'avaient pas encore été appelés à l'audience du général. Il voulait leur laisser le temps d'apprendre un peu la langue et de connaître la façon de vivre des Espagnols. J'ai plusieurs fois été les voir. Ils m'ont paru d'un naturel indolent; je leur trouvais cet air stupide d'animaux pris au piège. On m'en fit remarquer que l'on disait fort instruits; mais comme ils ne parlaient que la langue guaranis, je ne fus pas dans le cas d'apprécier le degré de leurs connaissances: seulement j'entendis jouer du violon un cacique que l'on nous assurait être grand

musicien. Il joua une sonate, et je crus entendre les sons obligés d'une serinette. Au reste, peu de temps après leur arrivée à Buenos-Ayres, la nouvelle de l'expulsion des jésuites étant parvenue dans les missions, le marquis de Bucarelli reçut une lettre du provincial, qui s'y trouvait pour lors, dans laquelle il l'assurait de sa soumission et de celle de toutes les peuplades aux ordres du roi.

Ces missions des Guaranis et des Tapes sur l'Uruguay n'étaient pas les seules que les jésuites eussent fondées dans l'Amérique méridionale. Plus au nord ils avaient rassemblé et soumis aux mêmes lois les Mojos, les Chiquitos et les Avipones. Ils formaient aussi de nouvelles réductions dans le sud du Chili, du côté de l'île de Chiloé; et depuis quelques années ils s'étaient ouvert une route pour passer de cette province au Pérou, en traversant le pays des Chiquitos, route plus courte que celle que l'on suivait jusqu'à présent. Au reste, dans les pays où ils pénétraient ils faisaient appliquer sur des poteaux la devise de la compagnie; et sur la carte de leurs réductions faites par eux, elles sont énoncées sous cette dénomination: *Oppida christianorum*¹.

On s'était attendu, en saisissant les biens des jésuites dans cette province, de trouver dans leurs maisons des sommes d'argent considérables : on en

¹ Villes ou possessions des chrétiens.

trouva fort peu. Leurs magasins étaient, à la vérité, garnis de marchandises de tout genre, tant de ce pays que de l'Europe, et même il y en avait de beaucoup d'espèces qui ne se consomment point dans ces provinces. Le nombre de leurs esclaves était considérable : on en comptait trois mille cinq cent^s dans la seule maison de Cordoue.

Ma plume se refuse au détail de tout ce que le public de Buenos-Ayres prétendait avoir été trouvé dans les papiers saisis aux jésuites : les haines étaient encore trop récentes pour qu'on pût discerner les fausses imputations des véritables.

Reprenons le récit de notre voyage, dont le spectacle de la révolution arrivée dans les missions n'a pas été une des circonstances les moins intéressantes.

§ 8.

Départ de Monte-Video. Navigation jusqu'au cap des Vierges.
Entrée dans le détroit. Entrevue avec les Patagons. Navigation
jusqu'à l'île Sainte-Élisabeth.

Nimborum in patriam, loca fœta furentibus austris ¹.

VIRG., *Æneid.*, lib. 1.

Le radoub et le chargement de *l'Étoile* nous avaient coûté tout le mois d'octobre et des frais considérables : ce ne fut qu'à la fin de ce mois que nous pûmes solder avec le munitionnaire général et les autres fournisseurs espagnols. Je pris le parti de les payer avec l'argent qui m'avait été remboursé pour la cession des îles Malouines, plutôt que de tirer des lettres de change sur le trésor royal. J'ai continué de même pour toutes les dépenses de nos différentes relâches en pays étranger. Les achats s'y sont faits par ce moyen à meilleur compte et d'une manière plus expéditive.

Le 31 octobre, au point du jour, je rejoignis, à quelques lieues de la Encenada, *l'Étoile*, qui en avait appareillé la veille pour Monte-Video. Nous y mouillâmes le 3 novembre à sept heures du soir. Ce qui fait la difficulté de cette navigation de Monte-Video à la Encenada, c'est que, comme on l'a dit plus haut, il faut chenaler entre le banc Ortiz

¹ Patrie des orages, où s'enfantent les autans furieux.

et un autre petit banc qui en est au sud, qu'aucun d'eux n'est balisé, et que rarement on peut voir la terre du sud, car elle y est très basse.

Cette traversée nous coûta trois hommes qui furent noyés. La chaloupe, s'étant engagée sous le navire qui virait de bord, coula bas : tous nos efforts ne purent sauver que deux hommes et la chaloupe dont le câblot n'avait pas rompu. J'eus aussi le chagrin de voir que, malgré son radoub, *l'Étoile* faisait encore de l'eau; ce qui donnait lieu de craindre que le défaut ne fût général dans tout le calfatage de sa flottaison. Le navire avait été franc d'eau jusqu'à ce qu'il eût été calé à treize pieds.

Nous employâmes quelques jours à embarquer à bord de *la Boudeuse* tous les vivres qu'elle pouvait contenir; à recalfater ses hauts, opération que l'absence de ces calfats nécessaires à *l'Étoile* n'avait pas permis de faire plus tôt; à raccommoder la chaloupe de *l'Étoile*; à faire couper l'herbe pour nos bestiaux, et à déblayer tout ce que nous avions à terre. La journée du 10 se passa en préparatifs pour appareiller, et nous l'eussions fait le même jour, si nous n'eussions pas été échoués. Le 11, la mer ayant monté, les bâtimens flottèrent, et nous allâmes mouiller à la tête de la rade, où l'on est toujours à flot. Les deux jours suivans, le gros temps ne nous permit pas de faire voile; mais ce délai ne fut pas en pure perte. Il arriva de Buenos-

Ayres une goëlette chargée de farine, et nous y en primes soixante quintaux, qu'on trouva moyen de loger encore dans les navires. Nous y avions, toute compensation faite, des vivres pour dix mois : il est vrai que la plus grande partie des boissons était en eau-de-vie. Les équipages jouissaient de la meilleure santé. Le long séjour qu'ils venaient de faire dans la rivière de la Plata, pendant lequel un tiers des matelots couchait alternativement à terre, et la viande fraîche dont ils y furent toujours nourris, les avaient préparés aux fatigues et aux misères de toute espèce, dont la longue carrière allait s'ouvrir. Je fus obligé de laisser à Monte-Video le maître pilote, le maître charpentier, le maître armurier et un officier marinier de ma frégate, auxquels l'âge et des infirmités incurables ne permettaient pas d'entreprendre le voyage. Il y déserta aussi, malgré tous nos soins, douze soldats ou matelots des deux navires. J'avais pris à la vérité aux îles Malouines quelques-uns des matelots qui y étaient engagés pour la pêche, ainsi qu'un ingénieur, un officier de navire marchand et un chirurgien, en sorte que les vaisseaux avaient autant de monde qu'à notre départ d'Europe, et il y avait déjà un an que nous étions sortis de la rivière de Nantes.

Le 14 novembre, à quatre heures et demie du matin, les vents étant au nord, joli frais, nous appareillâmes de Monte-Video. A huit heures et de-

mie nous étions nord et sud de l'île de Flores, les courans nous ayant portés avec rapidité dans l'est-sud-est. A midi nous étions à douze lieues dans l'est et l'est-quart-sud-est de Monte-Video, et c'est de là que je pris mon point de départ par 34 degrés 54 minutes 40 secondes de latitude australe, et 58 degrés 57 minutes 30 secondes de longitude occidentale du méridien de Paris.

Le jour de notre départ nous vîmes la terre jusqu'au coucher du soleil. La sonde avait toujours augmenté, passant d'un fond de vase à un de sable. A six heures et demie du soir elle donna trente-cinq brasses, fond de sable gris ; et *l'Étoile*, à laquelle je fis le signal de sonder, le 15 après midi, trouva soixante brasses même fond : nous avions observé à midi 36 degrés 1 minute de latitude. Depuis le 16 jusqu'au 21 nous eûmes les vents contraires, une mer très grosse, et nous tinmes les bordées les moins désavantageuses sous les quatre voiles majeures, tous les ris pris dans les huniers ; *l'Étoile* avait dépassé ses mâts de perroquet, et nous étions partis sans avoir les nôtres en place. Le 22 nous reçûmes un coup de vent, accompagné d'orages et de grains qui durèrent toute la nuit. La mer était affreuse, et *l'Étoile* fit signal de détresse ; nous l'attendîmes sous la misaine et la grand'voile, le point de dessous cargué : cette flûte nous paraissait avoir sa vergue de

petit hunier rompue. Le vent et la mer étant tombés le lendemain au matin, nous fîmes de la voile, et le 24 je fis passer *l'Étoile* à la portée de la voix pour savoir ce qu'elle avait souffert dans le dernier coup de vent. M. de La Giraudais me dit, qu'outre sa vergue de petit hunier, quatre de ses chaînes de haubans avaient aussi été rompues; il ajouta qu'à l'exception de deux bœufs, il avait perdu tous les bestiaux embarqués à Monte-Video : ce malheur nous avait été commun avec lui, mais ce n'était pas une consolation : qui savait quand nous serions à portée de réparer cette perte ?

Pendant le reste du mois les vents furent variables du sud-ouest au nord-ouest; les courans nous portèrent dans le sud avec assez de rapidité, jusque par les 45 degrés de latitude, qu'ils nous devinrent insensibles. Plusieurs jours de suite nous sondâmes sans trouver de fond; ce ne fut que le 27 au soir, qu'étant environ par 47 degrés de latitude, et nous estimant à trente-cinq lieues de la côte des Patagons, nous trouvâmes soixante-dix brasses, fond de vase et de sable fin, gris et noir. Depuis ce jour nous conservâmes à peu près ce fond jusqu'à la vue de terre; et enfin nous vîmes pour la première fois le cap des Vierges.

Je ne voulus point trop accoster la terre jusqu'à ce que je n'eusse atteint les 49 degrés de latitude, à cause d'une vigie que j'avais reconnue, en 1765,

par 48 degrés 34 minutes de latitude australe, à six ou sept lieues de la côte. Je l'aperçus le matin dans le même moment que la terre, et ayant pris hauteur à midi par un très beau temps, j'en ai pu déterminer la latitude avec précision. Nous rangeâmes à un quart de lieue cette batture, que celui qui en eut la première connaissance avait d'abord prise pour un souffleur.

Le 1^{er} et le 2 décembre, les vents furent favorables de la partie du nord au nord-nord-est, très frais, la mer grosse et le temps brumeux; nous forcions de voiles pendant le jour, et nous passions la nuit sous la misaine. Nous vîmes pendant tout ce temps des damiers, des quebrantamuessos; et, ce qui est de mauvais augure dans toutes les mers du globe, des aleyons qui disparaissent quand la mer est belle et le ciel serein. Nous vîmes aussi des loups marins, des pingouins et une grande quantité de baleines. Quelques-uns de ces monstrueux animaux paraissaient avoir l'écaille couverte de ces vermiculaires blanches qui s'attachent à la carène des vieux vaisseaux qu'on laisse pourrir dans les ports. Le 30 novembre, deux oiseaux blancs, semblables à de gros pigeons, étaient venus se poser sur nos vergues. J'avais déjà vu une troupe de ces animaux traverser la baie des Malouines.

Nous reconnûmes le cap des Vierges le 2 décembre après midi, et nous le relevâmes au sud, en-

viron à sept lieues de distance. J'avais observé, à midi, 52 degrés de latitude australe, et j'étais alors par 52 degrés 3 minutes 30 secondes de latitude, et 71 degrés 12 minutes 20 secondes de longitude à l'ouest de Paris. Cette position du vaisseau, jointe au relèvement, place le cap des Vierges par 52 degrés 23 minutes de latitude, et 71 degrés 25 minutes 20 secondes de longitude occidentale de Paris. Comme le cap des Vierges est un point intéressant dans la géographie, il importait de bien donner sa position.

Depuis le 2 après midi, que nous eûmes la connaissance du cap des Vierges, et bientôt après celle de la Terre de Feu, le vent debout et le gros temps nous contrarièrent plusieurs jours de suite. Nous louvoyâmes d'abord jusqu'au 3 à six heures du soir, que les vents ayant adonné permirent de porter sur l'entrée du détroit de Magellan. Ce ne fut pas pour long-temps : à sept heures et demie le vent calma tout-à-fait et les côtes s'embrumèrent ; il rafraîchit à dix heures, et nous passâmes la nuit à louvoyer. Le 4, à trois heures du matin, nous courûmes vers la terre avec un bon frais de nord ; mais le temps chargé de brume et de pluie nous en dérobant bientôt la vue, il fallut reprendre la bordée du large. A cinq heures du matin, dans une éclaircie, nous aperçûmes le cap des Vierges, et nous arrivâmes pour donner dans le détroit. Pres-

que aussitôt les vents sautèrent au sud-ouest, d'où ils ne tardèrent pas à souffler avec furie. La brume s'épaissit, et nous fûmes forcés de mettre à la cape sur les deux bords, entre la Terre de Feu et le continent.

Notre misaine ayant été déchirée le 4 après midi, et la sonde presque au même moment ne nous ayant donné que vingt brasses, la crainte de la batture qui s'étend dans le sud-sud-est du cap des Vierges me fit prendre le parti d'arriver à sec de voiles, d'autant plus que cette manœuvre nous facilitait l'opération d'envergner une autre misaine. Au reste, cette sonde qui me fit arriver n'était point à craindre : c'était celle du canal; je l'ai appris depuis en y sondant avec une parfaite vue de la terre. J'ajouterai, pour l'utilité de ceux qui louvoieraient ici d'un temps obscur, que le fond de gravier annonce qu'on est plus près de la Terre de Feu que du continent. Près de celui-ci on trouve du sable fin et quelquefois vaseux.

A cinq heures du soir nous remîmes à la cape sous la grand'voile d'étai et le foc d'artimon; à sept heures et demie du soir le vent calma, le temps s'éclaircit, et nous fîmes de la voile; mais les bordées furent toutes désavantageuses et nous écartèrent de la côte. En effet, quoique la journée du 5 fût belle et le vent favorable, ce ne fut qu'à deux heures après midi que nous vîmes la terre depuis

le sud-quart-sud-ouest jusqu'au sud-ouest-quart-ouest, environ à dix lieues. A quatre heures nous reconnûmes le cap des Vierges, et nous fîmes route pour le ranger à la distance d'une lieue et demie à deux lieues. Il n'est pas prudent de le serrer davantage à cause d'un banc qui s'étend au large du cap à peu près à cette distance; je crois même que nous avons passé sur la queue de ce banc; car, comme nous sondions fréquemment, entre deux sondes, l'une de vingt-cinq brasses, l'autre de dix-sept, *l'Étoile*, qui était dans nos eaux, nous signala huit brasses: le moment suivant elle augmenta de fond.

Le cap des Vierges est une terre unie d'une hauteur médiocre; il est coupé à pic à son extrémité. A neuf heures et demie du soir nous avions amené à l'ouest la pointe septentrionale de l'entrée du détroit sur laquelle est une chaîne de rochers qui s'étend à une lieue au large. Nous courûmes, les basses voiles carguées, sous le petit hunier, tous les ris dedans, jusqu'à onze heures du soir, que le cap des Vierges nous restait au nord. Je voulais ainsi donner dans le détroit à petites voiles, la nuit n'étant alors que de quatre heures, et la distance du cap des Vierges au premier goulet étant de quatorze à quinze lieues. Mais comme il ventait grand frais et que le temps couvert menaçait d'orage, je me déterminai, non sans peine, à passer

la nuit bord sur bord. Ce parti, qu'un excès de prudence me fit prendre, nous coûta un temps bien précieux.

Le 6, au point du jour, je fis larguer les ris des huniers et courir à l'ouest-nord-ouest. Nous ne vîmes la terre qu'à quatre heures et demie, et il nous parut que les marées nous avaient entraînés dans le sud-sud-est. A cinq heures et demie, étant environ à deux lieues du continent, nous reconnûmes le cap de Possession dans l'ouest. Ce nom sans doute lui est resté en mémoire de ce que le brave Sarmiento y a construit, en 1580, pour la couronne d'Espagne, un fort qu'il nomma *Nombre de Jesus*, fort dont il ne reste aucune trace. Le cap est bien reconnaissable : c'est la première terre avancée depuis la pointe septentrionale de l'entrée du détroit; il est plus sud que le reste de la côte qui forme ensuite entre ce cap et le premier goulet un grand enfoncement nommé la baie de Possession : nous avions aussi la vue de la Terre de Feu. Les vents, jusqu'alors assez favorables, reprirent bientôt leur tour ordinaire de l'ouest au nord-ouest, et nous courûmes les bordées les moins désavantageuses pour entrer dans le détroit, tâchant de nous rallier à la côte des Patagons, et profitant du secours de la marée, qui pour lors portait à l'ouest.

A midi nous observâmes la hauteur du soleil et

le relèvement pris au même moment me donna , pour le cap des Vierges , la même latitude , à une minute près , que celle que j'avais conclue de mon observation du 3 de ce mois. Nous profitâmes aussi de cette observation pour assurer la latitude du cap de Possession et celle du cap Saint-Esprit à la Terre de Feu : la première par 52 degrés 25 minutes , la seconde par 52 degrés 44 minutes.

Nous continuâmes à louvoyer sous les quatre voiles majeures toute la journée du 6 et la nuit suivante , qui fut très claire , sondant souvent et ne nous éloignant jamais de plus de trois lieues de la côte du continent. Nous gagnions peu à ce triste exercice , les marées nous retirant ce qu'elles nous donnaient , et le 7 , à midi , nous étions encore sous le cap de Possession. Le cap d'Orange nous restait dans le sud-ouest , environ à six lieues. Ce cap , remarquable par un mondrain assez élevé et coupé du côté de la mer , forme au sud l'entrée du premier goulet ¹. Sa pointe est dangereuse par une batture qui s'étend dans le nord-est du cap , au moins à trois lieues au large : j'ai vu fort distinc-

¹ Depuis le cap des Vierges jusqu'à l'entrée du premier goulet on peut estimer de quatorze à quinze lieues , et le détroit y est partout large de cinq à sept lieues. La côte du nord , jusqu'au cap de Possession , est unie , peu élevée et fort saine. Depuis ce cap , il faut se méfier de la batture qui règne dans une partie de la baie du même nom. Lorsque les mondrains , nommés *les quatre fils Ay-mon* , n'en offrent que deux en forme de porte , on est par le travers de cette batture.

tement la mer briser dessus. A une heure après midi le vent avait passé au nord-nord-ouest, et nous en profitâmes pour faire bonne route. A deux heures et demie nous étions parvenus à l'entrée du goulet. Un autre obstacle nous y attendait : jamais, avec un bon frais de vent et toutes voiles dehors, nous ne pûmes refouler la marée. A quatre heures elle filait près de deux lieues le long de notre bord, et nous culions. En vain persistâmes-nous à vouloir lutter. Le vent fut moins constant que nous, et il fallut rétrograder. Il était à craindre de se trouver en calme dans le goulet, exposés aux courans des marées qui pouvaient nous jeter sur les battures des caps d'Orange et Entrana, qui en font l'entrée à l'est et à l'ouest.

Nous gouvernions au nord-quart-nord-est pour venir chercher un mouillage dans le fond de la baie de Possession, lorsque *l'Étoile*, qui était plus à terre que nous, ayant passé tout d'un coup de vingt brasses de fond à cinq, nous arrivâmes vent arrière le cap à l'est, pour nous écarter d'une batture qui paraissait régner au fond et dans tout le circuit de la baie. Pendant quelque temps nous ne trouvâmes qu'un fond de rocher et de cailloux ; et ce ne fut qu'à sept heures du soir que nous mouillâmes environ à deux lieues de terre. Le cap d'Orange nous restait au sud, le cap Entrana au sud-ouest, le plus haut mondrain du fond de la

baie de Possession au nord-ouest, la pointe la plus orientale de la baie de Possession à l'est-nord-est.

La baie de Possession est ouverte à tous les vents et n'offre que de très mauvais mouillages. Dans le fond de cette baie s'élèvent cinq mondrains, dont un est assez considérable : les quatre autres sont petits et aigus. Nous les avons nommés *le père et les quatre fils Aymon* ; ils servent de remarque essentielle dans cette partie du détroit. Pendant la nuit on sonda aux divers changemens de marée, sans trouver de différence sensible dans le brassage. A huit heures et demie du soir la marée reversa dans l'ouest, et dans l'est à trois heures du matin.

Le 8 au matin nous appareillâmes sous les quatre voiles majeures. La marée nous était contraire, mais nous la refoulions avec un bon frais de nord-ouest. A huit heures les vents nous refusèrent et il fallut louvoyer, essuyant de temps à autre de violentes rafales. A dix heures la marée ayant commencé à porter à l'ouest avec assez de force, nous mîmes en panne sous les huniers, à l'entrée du premier goulet, nous laissant dériver au courant qui nous emportait dans le vent avec une vitesse d'environ une lieue et demie par heure, et virant de bord lorsque nous nous trouvions trop près de l'une ou de l'autre des côtes. Nous passâmes ainsi en

deux heures le premier goulet ¹, malgré le vent qui était directement debout et très violent.

Ce matin les Patagons, qui toute la nuit avaient entretenu des feux au fond de la baie de Possession, élevèrent un pavillon blanc sur une hauteur, et nous y répondîmes en hissant celui des vaisseaux. Ces Patagons étaient sans doute ceux que *l'Étoile* vit au mois de juin 1766 dans la baie Boucault, comme nous l'avons rapporté ailleurs, et le pavillon qu'ils élevaient était celui qui leur fut donné par M. Denys de Saint-Simon en signe d'alliance. Le soin qu'ils ont pris de le conserver annonce des hommes doux, fidèles à leur parole, ou du moins reconnoissans des présens qu'on leur a faits.

Nous aperçûmes aussi fort distinctement, lorsque nous fûmes dans le goulet, une vingtaine d'hommes sur la Terre de Feu. Ils étaient couverts de peaux et couraient à toutes jambes le long de la côte en suivant notre route; ils paraissaient même de temps en temps nous faire des signes avec la main, comme s'ils eussent désiré que nous allussions à eux. Selon le rapport des Espagnols, la nation qui habite cette partie de la Terre de Feu n'a rien des mœurs cruelles de la plupart des sauvages. Ils accueillirent avec beaucoup d'humanité l'équipage

¹ Le premier goulet gît nord-nord-est et sud-sud-ouest: il n'a pas plus de trois lieues de longueur. Sa largeur varie d'une lieue à une lieue et demie.

du vaisseau *la Conception*, qui se perdit sur leurs côtes en 1765; ils lui aidèrent même à sauver une partie des marchandises de la cargaison et à élever des hangars pour les mettre à l'abri. Les Espagnols y construisirent, des débris de leurs navires, une barque dans laquelle ils se sont rendus à Buenos-Ayres. C'est à ces Indiens que le chambe-kin *l'Andalous* se disposait à mener des missionnaires, lorsque nous sommes sortis de la rivière de la Plata. Au reste, des pains de cire provenant de la cargaison de ce navire ont été portés par les courans jusque sur la côte des Malouines, où on les trouva en 1766.

On a vu qu'à midi nous étions sortis du premier goulet : pour lors nous fîmes de la voile. Le vent s'était rangé au sud, et la marée continuait à nous élever dans l'ouest. A trois heures l'un et l'autre nous manquèrent, et nous mouillâmes dans la baie Boucault.

Dès que nous fûmes mouillés je fis mettre à la mer un de mes canots et un de *l'Étoile*. Nous nous y embarquâmes au nombre de dix officiers armés chacun de nos fusils, et nous allâmes descendre au fond de la baie, avec la précaution de faire tenir nos canots à flot et les équipages dedans. A peine avions-nous mis pied à terre, que nous vîmes venir à nous six Américains à cheval et au grand galop. Ils descendirent de cheval à cinquante

pas, et sur-le-champ accoururent au-devant de nous en criant *chaoua*. En nous joignant ils tendaient les mains et les appuyaient contre les nôtres. Ils nous serraient ensuite entre leurs bras, répétant à tue-tête *chaoua, chaoua*, que nous répétions comme eux. Ces bonnes gens parurent très joyeux de notre arrivée. Deux des leurs, qui tremblaient en venant à nous, ne furent pas longtemps sans se rassurer. Après beaucoup de caresses réciproques, nous fîmes apporter de nos canots des galettes et un peu de pain frais, que nous leur distribuâmes et qu'ils mangèrent avec avidité. A chaque instant leur nombre augmentait : bientôt il s'en ramassa une trentaine, parmi lesquels il y avait quelques jeunes gens et un enfant de huit à dix ans. Tous vinrent à nous avec confiance et nous firent les mêmes caresses que les premiers. Ils ne paraissaient point étonnés de nous voir, et, en imitant avec la voix le bruit de nos fusils, ils nous faisaient entendre que ces armes leur étaient connues. Ils paraissaient attentifs à faire ce qui pouvait nous plaire. M. de Commerçon et quelques-uns de nos messieurs s'occupaient à ramasser des plantes; plusieurs Patagons se mirent aussi à en chercher, et ils apportaient les espèces qu'ils nous voyaient prendre. L'un d'eux apercevant le chevalier du Bouëlage dans cette occupation, lui vint montrer un œil auquel il avait un mal fort appa-

rent et lui demander par signe de lui indiquer une plante qui le pût guérir. Ils ont donc une idée et un usage de cette médecine qui connaît les simples et les applique à la guérison des hommes. C'était celle de Macaon, le médecin des dieux, et l'on trouverait plusieurs Macaons chez les sauvages du Canada.

Nous échangeâmes quelques bagatelles précieuses à leurs yeux contre des peaux de guanagues et de vigognes. Ils nous demandèrent par signes du tabac à fumer, et le rouge semblait les charmer : aussitôt qu'ils apercevaient sur nous quelque chose de cette couleur, ils venaient passer la main dessus et témoignaient en avoir grande envie. Au reste à chaque chose qu'on leur donnait, à chaque caresse qu'on leur faisait, le *chaoua* recommençait : c'étaient des cris à étourdir. On s'avisa de leur faire boire de l'eau-de-vie, en ne leur en laissant prendre qu'une gorgée à chacun : dès qu'ils l'avaient avalée, ils se frappaient avec la main sur la gorge et poussaient en soufflant un son tremblant et inarticulé qu'ils terminaient par un roulement avec les lèvres. Tous firent la même cérémonie, qui nous donna un spectacle assez bizarre.

Cependant le soleil s'approchait de son couchant, et il était temps de songer à retourner à bord. Dès qu'ils virent que nous nous y disposions, ils en parurent fâchés; ils nous faisaient signe d'atten-

dre et qu'il allait encore venir des leurs. Nous leur fîmes entendre que nous reviendrions le lendemain, et que nous leur apporterions ce qu'ils désiraient : il nous sembla qu'ils eussent mieux aimé que nous couchassions à terre. Lorsqu'ils virent que nous partions, ils nous accompagnèrent au bord de la mer : un Patagon chantait pendant cette marche. Quelques-uns se mirent de l'eau jusqu'aux genoux pour nous suivre plus long-temps. Arrivés à nos canots, il fallait avoir l'œil à tout : ils saisissaient tout ce qui leur tombait sous la main. Un d'eux s'était emparé d'une faucille ; on s'en aperçut, et il la rendit sans résistance. Avant que de nous éloigner, nous vîmes encore grossir leur troupe par d'autres qui arrivaient incessamment à toute bride. Nous ne manquâmes pas, en nous séparant, d'entonner un *chaoua* dont toute la côte retentit.

Ces Américains sont les mêmes que ceux vus par *l'Étoile* en 1766. Un de nos matelots, qui était alors sur cette flûte, en a reconnu un qu'il avait vu dans le premier voyage. Ces hommes sont d'une belle taille ; parmi ceux que nous avons vus aucun n'était au-dessous de cinq pieds cinq ou six pouces, ni au-dessus de cinq pieds neuf ou dix pouces : les gens de *l'Étoile* en avaient vu dans le précédent voyage plusieurs de six pieds. Ce qui m'a paru être gigantesque en eux, c'est leur énorme carrure, la grosseur de leur tête et l'épaisseur de leurs membres.

Ils sont robustes et bien nourris, leurs nerfs sont tendus, leur chair est ferme et soutenue; c'est l'homme qui, livré à la nature et à un aliment plein de sucs, a pris tout l'accroissement dont il est susceptible. Leur figure n'est ni dure ni désagréable, plusieurs l'ont jolie; leur visage est rond et un peu plat; leurs yeux sont vifs; leurs dents extrêmement blanches n'auraient pour Paris que le défaut d'être larges; ils portent de longs cheveux noirs attachés sur le sommet de la tête. J'en ai vu qui avaient sous le nez des moustaches plus longues que fournies. Leur couleur est bronzée comme l'est sans exception celle de tous les Américains, tant de ceux qui habitent la zone torride que de ceux qui y naissent dans les zones tempérées et glaciales. Quelques-uns avaient les joues peintes en rouge. Il nous a paru que leur langue était douce, et rien n'annonce en eux un caractère féroce. Nous n'avons point vu leurs femmes : peut-être allaient-elles venir; car ils voulaient toujours que nous attendissions, et ils avaient fait partir un des leurs du côté d'un grand feu, auprès duquel paraissait être leur camp, à une lieue de l'endroit où nous étions, nous montrant qu'il en allait arriver quelqu'un.

L'habillement de ces Patagons est le même à peu près que celui des Indiens de la rivière de la Plata; c'est un simple bragué de cuir qui leur couvre les

parties naturelles, et un grand manteau de peaux de guanakes ou de sourillos, attaché autour du corps avec une ceinture. Il descend jusqu'aux talons et ils laissent communément retomber en arrière la partie faite pour couvrir les épaules : de sorte que, malgré la rigueur du climat, ils sont presque toujours nus, de la ceinture en haut. L'habitude les a sans doute rendus insensibles au froid : car, quoique nous fussions ici en été, le thermomètre de Réaumur n'y avait encore monté qu'un seul jour à 10 degrés au-dessus de la congélation. Ils ont des espèces de bottines de cuir de cheval ouvertes par derrière, et deux ou trois avaient autour du jarret un cercle de cuivre d'environ deux pouces de largeur. Quelques-uns de nos messieurs ont aussi remarqué que deux des plus jeunes avaient de ces grains de rassade dont on fait des colliers.

Les seules armes que nous leur ayons vues sont deux cailloux ronds attachés aux deux bouts d'un boyau cordonné, semblables à ceux dont on se sert dans toute cette partie de l'Amérique, et que nous avons décrits plus haut. Ils avaient aussi de petits couteaux de fer, dont la lame était épaisse d'un pouce et demi à deux pouces : ces couteaux, de fabrique anglaise, leur avaient vraisemblablement été donnés par le commodore Byron. Leurs chevaux, petits et fort maigres, étaient sellés et bridés

à la manière des habitans de la rivière de la Plata. Un Patagon avait à sa selle des clous dorés, des étriers de bois recouverts d'une lame de cuivre, une bride en cuir tressé, enfin tout un harnais espagnol. Leur nourriture principale paraît être la moelle et la chair de guanaques et de vigognes. Plusieurs en avaient des quartiers attachés sur leurs chevaux, et nous leur en avons vu manger des morceaux crus. Ils avaient aussi avec eux des chiens petits et vilains, lesquels, ainsi que leurs chevaux, boivent de l'eau de mer, l'eau douce étant fort rare sur cette côte et même sur le terrain.

Aucun d'eux ne paraissait avoir de supériorité sur les autres; ils ne témoignaient même aucune espèce de déférence pour deux ou trois vieillards qui étaient dans cette bande. Il est très remarquable que plusieurs nous ont dit les mots espagnols suivans, *mánana*, *muchacho*, *bueno chico*, *capitan*¹. Je crois que cette nation mène la même vie que les Tartares. Errans dans les plaines immenses de l'Amérique méridionale, sans cesse à cheval, hommes, femmes et enfans suivent le gibier ou les bestiaux, dont ces plaines sont couvertes, se vêtant et se cabanant avec des peaux : ils ont encore vraisemblablement avec les Tartares cette ressemblance, qu'ils vont piller les caravanes des voyageurs. Je terminerai cet article en disant que

¹ Manne, enfant, bon petit, capitaine.

nous avons depuis trouvé, dans la mer Pacifique, une nation d'une taille plus élevée que ne l'est celle des Patagons.

Le terrain où nous débarquâmes est fort sec, et à cela près il ressemble beaucoup à celui des îles Malouines. Les botanistes y ont trouvé presque toutes les mêmes plantes. Le bord de la mer était environné des mêmes goëmons et couvert des mêmes coquilles. Il n'y a point de bois, mais seulement quelques broussailles. Lorsque nous avions mouillé dans la baie Boucault, la marée allait commencer à nous être contraire, et, pendant le temps que nous passâmes à terre, nous remarquâmes qu'elle y montait : donc le flot portait à l'est. C'est une remarque que nous eûmes plusieurs fois occasion de faire avec certitude dans ce voyage, et qui m'avait déjà frappé dans le premier que j'y fis. A neuf heures et demie du soir, le jusant reversa dans l'ouest. Nous sondâmes à mer étale ¹, et nous trouvâmes vingt-une brasses d'eau : nous n'en avions eu que dix-huit en mouillant.

Le 9, à quatre heures et demie du matin, les vents étant au nord-ouest, nous appareillâmes toutes voiles dehors contre la marée, gouvernant au sud-ouest-quart-ouest : nous ne pûmes faire qu'une lieue. Les vents ayant passé au sud-ouest grand frais, nous laissâmes retomber l'ancre par dix-neuf

¹ État de mer qui ne monte ni ne baisse.

brasses. Le mauvais temps continua toute cette journée et la suivante. Le peu de chemin que nous avions fait nous avait écartés de la côte, et dans ces deux jours il n'y eut pas un instant où l'on eût pu mettre un bateau dehors. Les Patagons en étaient sans doute aussi fâchés que nous. On voyait la troupe rassemblée à l'endroit où nous avions débarqué, et nous crûmes distinguer, avec les longues vues, qu'ils y avaient élevé quelques huttes. Cependant je crois que le quartier général était plus éloigné; car des gens à cheval allaient et venaient continuellement. Nous regrettâmes fort de ne pouvoir pas leur porter ce que nous leur avions promis: on les contentait à bien peu de frais.

Les variations de la marée ne nous donnèrent ici qu'une brasse d'eau de différence. Le 10, par une observation de distance de la lune à Régulus, M. Verron déduisit notre longitude occidentale à ce mouillage de 73 degrés 26 minutes 15 secondes, et celle de l'entrée orientale du second goulet de 73 degrés 34 minutes 30 secondes. Le thermomètre de Réaumur baissa de 9 à 8 et à 7 degrés.

Le 11, à minuit et demi, le vent ayant passé au nord-est, et le courant portant à l'ouest depuis une heure, je signalai l'appareillage. Nous fîmes de vains efforts pour lever notre ancre. A deux heures du matin le câble rompit, et nous perdîmes ainsi cette ancre. Nous appareillâmes sous

toutes voiles, et nous ne tardâmes pas à ressentir la marée ennemie, contre laquelle un faible vent de nord-ouest suffisait à peine pour nous soutenir, quoique le courant ne soit pas à beaucoup près aussi fort dans le second goulet que dans le premier. A midi le jusant vint à notre secours, et nous passâmes le second goulet ¹, les vents ayant varié jusqu'à trois heures de l'après-midi, qu'ils soufflèrent grand frais du sud-sud-ouest au sud-sud-est, avec de la pluie et des grains violens ². En deux bords nous parvîmes au mouillage dans le nord de l'île Sainte-Élisabeth, où nous ancrâmes à deux milles de terre par sept brasses, fond de sable gris, gravier et coquillages pourris. *L'Etoile*, qui mouilla un quart de lieue plus dans le sud-est de nous, y avait dix-sept brasses d'eau.

Le vent contraire, accompagné de grains violens, de pluie et de grêle, nous força de passer ici le 11 et le 12. Ce dernier jour, après midi, nous mîmes un canot dehors pour aller sur l'île Sainte-Élisa-

¹ De la sortie du premier goulet à l'entrée du second il peut y avoir six ou sept lieues, et la largeur du détroit y est aussi d'environ sept lieues. Le second goulet gît nord-est-quart-est et sud-ouest-quart-ouest. Il a environ une lieue et demie de largeur, et trois ou quatre de longueur.

² En passant le second goulet il convient de hanter la côte des Patagons, parce qu'au sortir du goulet les marées portent au sud, et qu'il faut s'y méfier d'une terre basse qui naît au-dessous de la pointe de l'île Saint-George, encore que cette pointe apparente soit élevée et coupée à pic. Cette terre basse qui est à craindre s'avance dans l'ouest-nord-ouest.

beth¹. Nous débarquâmes dans la partie du nord-est de l'île. Ses côtes sont élevées et à pic, excepté à la pointe du sud-ouest et à celle du sud-est, où les terres s'abaissent. On peut cependant aborder partout, attendu que sous les terres coupées il règne une petite plage. Le terrain de l'île est fort sec : nous n'y trouvâmes d'autre eau que celle d'un petit étang dans la partie du sud-ouest, et elle y était saumâtre. Nous vîmes aussi plusieurs marais asséchés, où la terre est en quelques endroits couverte d'une légère croûte de sel. Nous rencontrâmes des outardes, mais en petit nombre, et si farouches, que l'on ne put jamais les approcher assez pour les tirer : elles étaient cependant sur leurs œufs. Il paraît que les sauvages viennent dans cette île : nous y avons trouvé un chien mort, des traces de feu et les débris de plusieurs repas de coquillages. Il n'y a point de bois, et on ne peut y faire du feu qu'avec une espèce de petite bruyère. Déjà même nous en avons ramassé, craignant d'être obligés de passer la nuit sur cette île, où le mauvais temps nous retint jusqu'à neuf heures du soir : nous n'y eussions pas été mieux couchés que nourris. Le thermomètre, pendant les deux jours

¹ L'île Sainte-Élisabeth gît nord-nord-est et sud-sud-ouest, avec la pointe occidentale du second goulet à la terre des Patagons. Les îles Saint-Barthélemy et aux Lions gisent aussi nord-nord-est et sud-sud-ouest entre elles, et avec la pointe occidentale du second goulet à l'île Saint-George.

que nous passâmes ici, fut à huit degrés et demi, à sept et demi et à sept degrés.

§ 9.

Navigation depuis l'île Sainte-Élisabeth jusqu'à la sortie du détroit de Magellan.

Nous allions entrer dans la partie boisée du détroit de Magellan, et les premiers pas difficiles étaient franchis. Ce ne fut que le 13, après midi, que, le vent étant venu au nord-ouest, nous appareillâmes malgré sa violence, et fîmes route dans le canal qui sépare l'île Sainte-Élisabeth des îles Saint-Barthélemi et aux Lions ¹. Il fallait soutenir de la voile, quoiqu'il nous vînt presque continuellement de cruelles rafales par-dessus les hautes terres de Sainte-Élisabeth, que nous étions contraints de ranger pour éviter les battures qui se prolongent autour de deux autres îles ². La marée

¹ Les îles Saint-Barthélemi et aux Lions sont liées ensemble par une batture. Il y a aussi deux battures : l'une au sud-ouest de l'île aux Lions, l'autre au nord-nord-est de Saint-Barthélemi, à une ou deux lieues : en sorte que ces trois battures et les deux îles forment une chaîne, entre laquelle, à l'est-sud-est, et l'île Sainte-Élisabeth à l'ouest-nord-ouest, est le canal pour avancer dans le détroit. Ce canal court nord-nord-est et sud-sud-ouest.

² De la sortie du second goulet à la pointe nord-est de l'île Sainte-Élisabeth, il y a près de quatre lieues. L'île Sainte-Élisabeth s'étend sud-sud-ouest et nord-nord-est dans une longueur d'environ trois lieues et demie.

De la pointe sud-ouest de l'île Sainte-Élisabeth au cap Noir, il n'y a pas plus d'une lieue.

en canal portait au sud, et nous parut très forte. Nous vîmes attaquer la terre du continent au-dessous du cap Noir : c'est où la côte commence à être couverte de bois, et le coup d'œil en est ici assez agréable. Elle court vers le sud, et les marées n'y sont plus aussi sensibles.

Nous eûmes du vent très frais et par rafales jusqu'à six heures du soir; il calma ensuite et devint maniable. Nous prolongeâmes la côte environ à une lieue de distance par un temps clair et serein, nous flattant de doubler pendant la nuit le cap Rond, et d'avoir alors, en cas de mauvais temps, le port Famine sous le vent à nous. Vains projets : à minuit et demi les vents sautèrent tout d'un coup au sud-ouest, la côte s'embruma, les grains violens et continuels amenèrent avec eux la pluie et la grêle; enfin le temps devint aussi mauvais qu'il paraissait beau l'instant d'auparavant. Telle est la nature de ce climat : les variations dans le temps s'y succèdent avec une telle promptitude, qu'il est impossible de prévoir leurs rapides et dangereuses révolutions. Notre grande voile ayant été déchirée sur ses cargues, nous fûmes obligés de louvoyer sous la misaine pour tâcher de doubler la pointe Sainte-Anne, et de nous mettre à l'abri dans la baie Famine : c'était une lieue à gagner dans le vent, et jamais nous ne pûmes en venir à bout. Comme les bordées étaient courtes, que nous

étions obligés de virer vent arrière , et qu'un fort courant nous entraînait dans un grand enfoncement de la Terre de Feu , nous perdîmes trois lieues en neuf heures de cette allure funeste , et il fallut se résoudre à aller chercher le long de la côte un mouillage qui fût sous le vent. Nous la rangeâmes la sonde à la main , et vers onze heures du matin nous mouillâmes à un mille de terre , par huit brasses et demie de sable vaseux , dans une baie que je nommai *la baie Duclos* ¹, du nom de M. Duclos Guyot, capitaine de brûlot, mon second dans ce voyage, et dont les lumières et l'expérience m'ont été du plus grand secours.

Cette baie, ouverte à l'est, a très peu d'enfoncement. Sa pointe du nord avance un peu plus au large que celle du sud, et de l'une à l'autre il peut y avoir une lieue de distance. Il y a bon fond dans toute la baie : on trouve six et huit brasses d'eau jusqu'à un câble de terre. C'est un excellent mouillage, puisque les vents d'ouest, qui sont ici les vents régnans, et qui soufflent avec impétuosité, viennent par-dessus la côte, laquelle y est fort élevée. Deux petites rivières se déchargent dans la

¹ Depuis le cap Noir la côte court au sud-sud-est jusqu'à la pointe septentrionale de la baie Duclos, qui peut en être à sept lieues.

Vis-à-vis de la baie Duclos il y a dans la Terre de Feu un enfoncement immense. Le cap Monmouth en fait la pointe septentrionale.

baie : l'eau est saumâtre à leur embouchure ; mais à cinq cents pas au-dessus elle est très bonne. Une espèce de prairie règne le long du débarquement , lequel est de sable. Les bois s'élèvent ensuite en amphithéâtre ; mais le pays est presque dénué d'animaux. Nous y avons parcouru une grande étendue de terrain sans voir d'autre gibier que deux ou trois bécassines , quelques sarcelles , canards et outardes , en fort petite quantité. Nous y avons aussi aperçu quelques perruches : nous n'aurions pas cru qu'on en pût trouver dans un climat aussi froid.

Nous trouvâmes à l'embouchure de la rivière la plus méridionale sept cabanes faites avec des branches d'arbres entrelacées et de la forme d'un four ; elles paraissaient récemment construites et étaient remplies de coquilles calcinées , de moules et de lépas. Nous remontâmes cette rivière assez loin , et nous vîmes quelques traces d'hommes. Pendant le temps que nous passâmes à terre , la mer y monta d'un pied , et le courant alors venait de la mer orientale ; observation contraire à celles qui avaient été faites depuis le cap des Vierges , puisque nous avons vu jusque-là les eaux augmenter , lorsque le courant sortait du détroit. Mais il me semble , d'après diverses observations , que , lorsqu'on a passé les goulets , les marées cessent d'être réglées dans toute la partie du détroit qui court nord et

sud. La quantité de canaux dont est coupée la Terre de Feu paraît devoir produire dans le mouvement des eaux une grande irrégularité. Pendant les deux jours que nous passâmes dans ce mouillage, le thermomètre varia de 8 à 5 degrés. Le 15 à midi nous y observâmes 53 degrés 20 minutes de latitude, et ce jour-là nous occupâmes nos gens à faire du bois, le calme ne nous ayant pas permis d'appareiller.

A l'entrée de la nuit les nuages parurent prendre leur cours vers l'occident et nous annoncer un vent favorable. Nous virâmes à pie, et effectivement le 16, à quatre heures du matin, la brise étant venue d'où nous l'avions espérée, nous appareillâmes. Le ciel, à la vérité, était couvert, et, suivant l'ordinaire de ces parages, le vent d'est et de nord-est était accompagné de brume et de pluie. Nous passâmes la pointe Sainte-Anne ¹ et le cap Rond ². La première est unie, d'une médiocre hauteur et couvre une baie profonde, où l'ancrage est sûr et commode. C'est cette baie à laquelle le malheureux sort de la colonie de Philippeville, établie

¹ De la baie Duclos à la pointe Sainte-Anne il y a environ cinq lieues, le gisement étant le sud-est-quart-sud. Il y a à peu près la même distance entre la pointe Sainte-Anne et le cap Rond, lesquels sont respectivement nord-nord-est et sud-sud-ouest.

² Depuis le second goulet jusqu'au cap Rond, la largeur du détroit varie depuis sept lieues jusqu'à cinq. Il se rétrécit au cap Rond, où il n'en a guère plus de trois.

vers l'an 1581 par Sarmiento, a fait donner le nom de *port Famine*. Le cap Rond est une terre élevée et remarquable par la forme que désigne son nom. Les côtes dans tout cet espace sont boisées et escarpées; celles de la Terre de Feu paraissent hachées par plusieurs détroits. Leur aspect est horrible; les montagnes y sont couvertes d'une neige bleue aussi ancienne que le monde. Entre le cap Rond et le cap Forward il y a quatre baies dans lesquelles on peut mouiller.

Deux de ces baies sont séparées par un cap dont la singularité fixa notre attention et mérite une description particulière. Ce cap, élevé de plus de cent cinquante pieds au-dessus du niveau de la mer, est tout entier composé de couches horizontales de coquilles pétrifiées. J'ai sondé en canot au pied de ce monument qui atteste les grands changemens arrivés à notre globe, et je n'y ai pas trouvé de fond avec une ligne de cent brasses.

Le vent nous conduisit jusqu'à une lieue et demie du cap Forward; alors le calme survint et dura deux heures. J'en profitai pour aller dans le petit canot visiter les environs du cap Forward, y prendre des sondes et des relèvemens. Ce cap est la pointe la plus méridionale de l'Amérique et de tous les continens connus. D'après de bonnes observations nous avons conclu sa latitude australe de 54 degrés 5 minutes 45 secondes. Il pré-

sente une surface à deux têtes d'environ trois quarts de lieue, dont la tête orientale est plus élevée que celle de l'ouest. La mer est presque sans fond sous le cap; toutefois entre les deux têtes, dans une espèce de petite baie embellie par un ruisseau assez considérable, on pourrait mouiller par quinze brasses; mais ce mouillage, dangereux si le vent était au sud, ne doit servir que dans un cas forcé. Tout le cap est un rocher vif et taillé à pic : sa cime élevée est couverte de neige. Il y croît cependant quelques arbres dont les racines s'étendent dans les crevasses et s'y nourrissent d'une éternelle humidité. Nous avons abordé au-dessous du cap à une petite pointe de roches sur laquelle nous eûmes peine à trouver place pour quatre personnes. Sur ce point qui termine ou commence un vaste continent, nous arborâmes le pavillon de notre bateau, et ces autres sauvages retentirent, pour la première fois, de plusieurs cris de *vive le roi!* Nous relevâmes de là le cap Holland au nord-ouest : ainsi la côte commençait à reprendre du nord.

Nous revînmes à bord à six heures du soir, et peu de temps après les vents ayant passé au sud-ouest, je vins chercher le mouillage de la baie nommée par M. de Gennez *baie Française*. A huit heures et demie du soir nous y jetâmes l'ancre. Comme nous avions besoin de nous munir d'eau et de bois

pour la traversée de la mer Pacifique, et que le reste du détroit m'était inconnu, n'étant venu dans mon premier voyage que jusque auprès de la baie Française, je me déterminai à y faire nos provisions, d'autant plus que M. de Gennes la représente comme très sûre et fort commode pour ce travail : ainsi dès le soir même nous mîmes tous nos bateaux à la mer.

Pendant la nuit les vents firent le tour du compas, soufflant par rafales très violentes ; la mer grossit et brisait autour de nous sur un banc qui paraissait régner dans tout le fond de la baie. Les tours fréquens que les variations du vent faisaient faire au vaisseau sur son ancre, nous donnaient lieu de craindre qu'elle ne tournât, et nous passâmes la nuit dans une appréhension continuelle. *L'Étoile*, mouillée plus en dehors que nous, fut moins molestée. A deux heures et demie du matin, j'envoyai le petit canot sonder l'entrée de la rivière à laquelle M. de Gennes a donné son nom. La mer était basse, et il ne passa qu'après avoir échoué sur un banc qui est à l'embouchure ; il reconnut que nos chaloupes ne pourraient approcher de la rivière qu'à mer toute haute : en sorte qu'elles feraient à peine un voyage par jour. Cette difficulté, jointe à ce que le mouillage ne me paraissait pas sûr, me détermina à conduire les vaisseaux dans une petite baie à une lieue dans l'est de celle-ci. J'y avais

coupé sans peine en 1765 un chargement de bois pour les Malouines, et l'équipage du vaisseau lui avait donné mon nom. Je voulus auparavant aller m'assurer si les équipages des deux navires y pourraient commodément faire leur eau. Je trouvais qu'outre le ruisseau qui tombe au fond de la baie même, lequel serait consacré aux besoins journaliers et à laver, les deux baies voisines avaient chacune un ruisseau propre à fournir aisément l'eau dont nous avons besoin, sans qu'il y eût un demi-mille à faire pour l'aller chercher.

En conséquence, le 17 à deux heures après midi nous passâmes au large de l'îlot de la baie Française; nous donnâmes ensuite dans une passe fort étroite et dans laquelle il y a grand fond entre la pointe du nord de cette baie et une île élevée, longue d'un demi-quart de lieue. Cette passe conduit à l'entrée de la baie Bougainville qui est encore couverte par deux autres îlots dont le plus considérable a mérité le nom d'*îlot de l'Observatoire*¹. La baie ouverte au sud-est est longue de deux cents toises et large de cinquante; de hautes montagnes l'environnent et la défendent de tous les vents: aussi la mer y est-elle toujours comme l'eau d'un bassin.

Nous mouillâmes à 3 heures à l'entrée de la baie

¹ Du cap Rond à l'îlot de l'Observatoire il peut y avoir quatre lieues, et la côte court à l'ouest-sud-ouest. Dans cet espace il y a trois bons mouillages.

par vingt-huit brasses d'eau, et nous envoyâmes aussitôt à terre des amarres ¹ pour nous haler dans le fond. *L'Étoile*, qui avait mouillé son ancre par un trop grand fond, chassa sur l'îlot de l'Observatoire; et avant qu'elle eût pu raidir les amarres portées à terre pour la soutenir, sa poupe vint à quelques pieds de l'îlot, ayant encore au-dessous d'elle trente brasses d'eau. La côte du nord-est de cet îlot n'est pas aussi escarpée. Nous employâmes le reste du jour à nous amarrer, la proue au large, ayant une ancre devant, mouillée par vingt-trois brasses de sable vaseux, une ancre à jet derrière presque à terre, deux grelins ² à des arbres sur la côte de babord, et deux sur *l'Étoile*, laquelle était amarrée comme nous. On trouva auprès du ruisseau deux cabanes de branchages, lesquelles paraissaient abandonnées depuis long-temps. J'y avais fait construire, en 1765, une cabane d'écorce dans laquelle j'avais laissé quelques présens pour les sauvages que le hasard y conduirait, et j'avais attaché au-dessus un pavillon blanc : on trouva la cabane détruite, le pavillon et les présens enlevés.

Le 18 au matin j'établis un camp à terre pour la garde des travailleurs et des divers effets qu'il y fallait descendre; on débarqua aussi toutes les

¹ Cordage servant à attacher un vaisseau. *Haler* veut dire tirer le vaisseau vers l'endroit désiré.

² Petits câbles ou cordages.

pièces à eau pour les rebattre et les soufrer; on disposa des mares pour les lavandiers, et on échoua notre chaloupe qui avait besoin d'un radoub. Nous passâmes le reste du mois de décembre dans cette baie où nous fîmes fort commodément notre bois et même des planches. Tout y facilitait cet ouvrage: les chemins se trouvaient pratiqués dans la forêt, et il y avait plus d'arbres abattus qu'il ne nous en fallait, reste du travail de l'équipage de *l'Aigle* en 1765. Nous y avons aussi donné une demi-bande et monté dix-huit canons. *L'Étoile* eut même le bonheur d'étancher sa voie d'eau, laquelle depuis le départ de Monte-Video était tout aussi considérable qu'avant sa demi-carène à la Encenada. En élevant tout-à-fait son avant et levant quelques planches de son doublage, on trouva que l'eau entraît par l'écart de son étrave¹ qui est de deux pièces. On y remédia, et ce fut pour toute la campagne un grand soulagement à l'équipage, qu'écrasait l'exercice journalier de la pompe.

M. Verron avait dès les premiers jours établi ses instrumens sur l'ilot de l'Observatoire; mais il y passa vainement la plus grande partie de ses nuits. Le ciel de cette contrée, ingrat pour l'astronomie, lui a refusé toute observation de longitude; il n'a pu que déterminer par trois observations faites au quart de cercle la latitude australe de l'ilot de 53

¹ Pièce de bois courbe à l'avant du vaisseau.

degrés 50 minutes 25 secondes. Il y a aussi déterminé l'établissement de l'entrée de la baie de 0 heure 59 minutes; l'élévation des eaux dans les plus grandes marées n'a jamais excédé dix pieds. Pendant notre séjour ici, le thermomètre a communément été entre 8 et 9 degrés; il a baissé jusqu'à 5 degrés, et le plus haut qu'il ait monté a été à 12 degrés et demi. Le soleil alors paraissait sans nuages, et ses rayons peu connus ici faisaient fondre une partie de la neige sur les montagnes du continent. M. de Commerçon, accompagné de M. le prince de Nassau, profitait de ces journées pour herboriser. Il fallait vaincre des obstacles de tous les genres, mais ce terrain âpre avait à ses yeux le mérite de la nouveauté, et le détroit de Magellan a enrichi ses cahiers d'un grand nombre de plantes inconnues et intéressantes. La chasse et la pêche n'étaient pas aussi heureuses : jamais elles n'ont rien produit, et le seul quadrupède que nous ayons vu ici a été un renard presque semblable à ceux d'Europe, qui fut tué au milieu des travailleurs.

Nous fîmes aussi plusieurs voyages pour reconnaître les côtes voisines du continent de la Terre de Feu; la première tentative fut infructueuse. J'étais parti le 22 à trois heures du matin avec MM. de Bournand et du Bouchage dans l'intention d'aller jusqu'au cap Holland et de visiter les monilages qui pourraient se trouver dans cette étendue.

A notre départ il faisait calme et le plus beau temps du monde. Une heure après il se leva une petite brise du nord-ouest, et sur-le-champ le vent sauta au sud-ouest, grand frais. Nous luttâmes contre ce vent contraire pendant trois heures, nageant à l'abri de la côte, et nous gagnâmes avec peine l'embouchure d'une petite rivière qui se décharge dans une anse de sable protégée par la tête orientale du cap Forward. Nous y relâchâmes, comptant que le mauvais temps ne serait pas de longue durée. L'espérance que nous en eûmes ne servit qu'à nous faire percer de pluie et transir de froid. Nous avons construit dans le bois une cabane de branches d'arbre pour y passer la nuit moins à découvert. Ce sont les palais des naturels de ce pays; mais il nous manquait leur habitude d'y loger. Le froid et l'humidité nous chassèrent de notre gîte, et nous fûmes contraints de nous réfugier auprès d'un grand feu que nous nous appliquâmes à entretenir, tâchant de nous défendre de la pluie avec la voile du petit canot. La nuit fut affreuse, le vent et la pluie redoublèrent et ne nous laissèrent d'autre parti à prendre que de rebrousser chemin au point du jour. Nous arrivâmes à la frégate à huit heures du matin, trop heureux d'avoir gagné cet asile; car bientôt le temps devint si mauvais, qu'il eût été impossible de nous mettre en route

pour revenir. Il y eut pendant deux jours une tempête décidée, et la neige recouvrit toutes les montagnes. Cependant nous étions dans le cœur de l'été, et le soleil était près de dix-huit heures sur l'horizon.

Quelques jours après j'entrepris avec plus de succès une nouvelle course pour visiter une partie de la Terre de Feu, et pour y chercher un port vis-à-vis le cap Forward; je me proposais de repasser ensuite au cap Holland, et de reconnaître la côte depuis ce cap jusqu'à la baie Française : ce que nous n'avions pu faire dans la première tentative. Je fis armer d'espingoles et de fusils la chaloupe de *la Boudouse* et le grand canot de *l'Étoile*; et, le 27, à quatre heures du matin, je partis du bord avec MM. de Bournand, d'Oraison et le prince de Nassau. Nous mîmes à la voile à la pointe occidentale de la baie Française pour traverser à la Terre de Feu, où nous atterrâmes sur les dix heures à l'embouchure d'une petite rivière, dans une anse de sable, mauvaise même pour les bateaux. Toutefois, dans un temps critique, ils auraient la ressource d'entrer à mer haute dans la rivière, où ils trouveraient un abri. Nous dînâmes sur ses bords dans un assez joli bosquet, qui couvrait de son ombre plusieurs cabanes sauvages. De cette station nous relevâmes la pointe de l'ouest

de la baie Française au nord-ouest-quart-ouest, et l'on s'en estima à cinq lieues de distance.

Après midi nous reprîmes notre route en longeant à la rame la Terre de Feu ; il ventait peu de la partie ouest, mais la mer était très houleuse. Nous traversâmes un grand enfoncement dont nous n'apercevions pas la fin. Son ouverture, d'environ deux lieues, est coupée dans son milieu par une île fort élevée. La grande quantité de baleines que nous vîmes dans cette partie et les grosses houles nous firent penser que ce pourrait bien être un détroit, lequel doit conduire à la mer, assez près du cap Horn. Étant presque passés à l'autre bord, nous vîmes plusieurs feux paraître et s'éteindre ; ensuite ils restèrent allumés, et nous distinguâmes des sauvages sur la pointe basse d'une baie, où j'étais déterminé à m'arrêter. Nous allâmes aussitôt à leurs feux, et je reconnus la même horde de sauvages que j'avais déjà vue à mon premier voyage dans le détroit. Nous les avions alors nommés *Pecherais*, parce que ce fut le premier mot qu'ils prononcèrent en nous abordant, et que sans cesse ils nous le répétaient, comme les Patagons répètent le mot *chaoua*. La même cause nous leur a fait laisser cette fois le même nom. J'aurai dans la suite occasion de décrire ces habitans de la partie boisée du détroit. Le jour, près de finir, ne nous permit pas cette fois de rester long-temps

avec eux. Ils étaient au nombre d'environ quarante, hommes, femmes et enfans, et ils avaient dix ou douze canots dans une anse voisine. Nous les quittâmes pour traverser la baie et entrer dans un enfoncement que la nuit, qui avait déjà commencé, nous empêcha de visiter. Nous la passâmes sur le bord d'une rivière assez considérable, où nous fîmes grand feu, et où les voiles de nos bateaux, qui étaient grandes, nous servirent de tentes; d'ailleurs, au froid près, le temps était fort beau.

Le lendemain au matin nous vîmes que cet enfoncement était un vrai port, et nous en prîmes les sondes, ainsi que celles de la baie. Le mouillage est très bon dans la baie, depuis quarante brasses jusqu'à douze, fond de sable, petit gravier et coquillage. On y est à l'abri de tous les vents dangereux. Sa pointe orientale est reconnaissable par un très gros morne que nous avons nommé *le dôme*; dans l'ouest est un îlot, entre lequel et la côte il n'y a point passage de navire. On entre de la baie dans le port par un goulet fort étroit; le fond est de roches: il convient d'y tenir le milieu, hantant même plus le côté de l'est où il y a plus d'eau. La beauté de ce mouillage nous a engagés à le nommer *baie et port de Beaubassin*. Lorsqu'on n'aura qu'à attendre un vent favorable, il suffit de mouiller dans la baie. Si l'on veut faire du bois et de l'eau, caréner même, on ne peut désirer un endroit

plus propre à ces opérations que le port de Beaubassin.

Je laissai ici le chevalier de Bournand, qui commandait la chaloupe, pour prendre dans le plus grand détail toutes les connaissances relatives à cet endroit important, avec ordre de retourner ensuite aux vaisseaux. Pour moi, je m'embarquai dans le canot de *l'Étoile* avec M. Landais, l'un des officiers de cette flûte qui le commandait, et je continuai mes recherches. Nous fîmes route à l'ouest, et visitâmes d'abord une île que nous tournâmes, et tout autour de laquelle on peut mouiller. Sur cette île il y avait des sauvages occupés à la pêche. En suivant la côte nous gagnâmes, avant le coucher du soleil, une baie qui offre un excellent mouillage pour trois ou quatre navires. Je l'ai nommée *baie de la Cormorandière*, à cause d'une roche apparente qui en est dans l'est-sud-est, environ à un mille. A l'entrée de la baie on trouve quinze brasses d'eau; huit et neuf dans le mouillage : nous y passâmes la nuit.

Le 29, à la pointe du jour, nous sortîmes de la baie de la Cormorandière, et nous naviguâmes à l'ouest, aidés d'une marée très forte. Nous passâmes entre deux îles d'une grandeur inégale que je nommai *les deux Sœurs*. Elles gisent nord-nord-est et sud-sud-ouest avec le milieu du cap Forward, dont elles sont distantes d'environ trois

lieues. Un peu plus loin nous nommâmes *Pain de sucre* une montagne de cette forme, très aisée à reconnaître, laquelle gît nord-nord-est et sud-sud-ouest avec la pointe la plus méridionale du même cap; et à cinq lieues environ de la Cormorandière nous découvrîmes une belle baie avec un port superbe dans le fond : une chute d'eau remarquable qui tombe dans l'intérieur du port me les fit nommer *baie et port de la Cascade*. Le milieu de cette baie gît nord-est et sud-ouest avec le cap Forward. La sûreté, la commodité de l'ancrage, la facilité de faire l'eau et le bois se réunissent ici pour en faire un asile qui ne laisse rien à désirer aux navigateurs.

La cascade est formée par les eaux d'une petite rivière qui serpente dans la coupée de plusieurs montagnes fort élevées, et sa chute peut avoir de cinquante à soixante toises. J'ai monté au-dessus : le terrain y est entremêlé de bosquets et de petites plaines d'une mousse courte et spongieuse; j'y ai cherché et n'y ai point trouvé de traces du passage d'aucun homme : les sauvages de cette partie ne quittent guère les bords de la mer, qui fournissent à leur subsistance. Au reste, toute la portion de la Terre de Feu, comprise depuis l'île Sainte-Elisabeth, ne me paraît être qu'un amas informe de grosses îles inégales, élevées, montueuses, et dont les sommets sont couverts d'une neige éter-

nelle. Je ne doute pas qu'il n'y ait entre elles un grand nombre de débouquemens à la mer. Les arbres et les plantes sont les mêmes ici qu'à la côte des Patagons, et, aux arbres près, le terrain y ressemble assez à celui des îles Malouines.

Jusqu'à présent on ne connaissait aucun mouillage sur cet endroit de la côte de la Terre de Feu, et les navires évitaient de l'approcher. La découverte des trois ports que je viens d'y décrire facilitera la navigation de cette partie du détroit de Magellan. Le cap Forward en a toujours été un des points les plus redoutés des navigateurs. Il n'est que trop ordinaire qu'un vent contraire et impétueux empêche de le doubler : il en a forcé plusieurs de rétrograder jusqu'à la baie Famine. On peut aujourd'hui mettre à profit même les vents régnans. Il ne s'agit que de hanter la Terre de Feu et d'y gagner un des trois mouillages ci-dessus; ce que l'on pourra presque toujours faire en louvoyant dans un canal où il n'y a jamais de mer pour des vaisseaux. De là toutes les bordées seront avantageuses, et pour peu que l'on s'aide des marées qui recommencent ici à être sensibles, il ne sera plus difficile de gagner le port Gallant.

Nous passâmes dans le port de la Cascade une nuit fort désagréable. Il faisait grand froid, et la pluie tomba sans interruption. Elle dura presque toute la journée du 30. A cinq heures du matin,

nous sortîmes du port, et nous traversâmes à la voile avec un grand vent et une mer très grosse pour notre faible embarcation. Nous ralliâmes le continent à peu près à égale distance du cap Holland et du cap Forward. Il n'était pas question de songer à y reconnaître la côte, trop heureux de la prolonger en faisant vent arrière, et en portant une attention continuelle aux rafales violentes qui nous forçaient d'avoir toujours la drisse ¹ et l'écoute à la main. Il s'en fallut même très peu, qu'en traversant la baie Française, un faux coup de barre ne nous mît le canot sur la tête. Enfin j'arrivai à la frégate, environ à dix heures du matin. Pendant mon absence, M. Duclos Guyot avait déblayé ce que nous avions à terre, et tout disposé pour l'appareillage; aussi nous commençâmes à démarrer dans l'après-midi.

Le 31 décembre, à quatre heures du matin, nous achevâmes de nous démarrer, et à six heures nous sortîmes de la baie en nous faisant remorquer par nos bâtimens à rames. Il faisait calme. A sept heures il se leva une brise du nord-est, qui se renfonça dans la journée, et fut assez claire jusqu'à midi: le temps alors devint brumeux avec de la pluie. A onze heures et demie, étant à mi-canal, nous découvrîmes et relevâmes la Cascade au sud-

¹ Cordage qui sert à hisser. *L'écoute* est aussi un cordage, mais à deux branches.

est, le Pain de sucre à l'est-sud-est, le cap Forward ¹ à l'est-quart-nord-est, le cap Holland ² à l'ouest-nord-ouest. De midi à six heures du soir nous doublâmes le cap Holland. Il ventait peu, et la brise ayant molli sur le soir, le temps d'ailleurs étant fort sombre, je pris le parti d'aller mouiller dans la rade du port Gallant, où nous ancrâmes à dix heures, ayant le cap Gallant ³ au sud-ouest. Nous eûmes bientôt lieu de nous féliciter d'être logés : pendant la nuit il y eut une pluie continue et grand vent de sud-ouest.

Nous commençâmes l'année 1768 dans cette baie, nommée baie *Fortescu*, au fond de laquelle est le port Gallant ⁴.

¹ Depuis l'îlot de l'Observatoire jusqu'au cap Forward il y a environ six lieues, et la côte court à peu près à l'ouest-sud-ouest. Le détroit y a entre trois et quatre lieues de largeur.

² Dans l'espace d'environ cinq lieues qui sépare le cap Forward du cap Holland, il y a deux autres caps et trois anses peu profondes. La largeur du détroit y varie de trois à quatre lieues.

³ Le cap Holland et le cap Gallant gisent entre eux, est 2 degrés sud, et ouest 2 degrés nord, et la distance est d'environ huit lieues. Entre ces deux caps il y en a un autre moins avancé qui est le cap Coventry. On y place plusieurs baies, entre autres la baie Verte ou baie des Cordes, qu'on a visitée par terre. Elle est grande et profonde; mais il y paraît plusieurs hauts-fonds.

⁴ La baie de Fortescu peut avoir deux milles de largeur d'une pointe à l'autre, et un peu moins de profondeur, jusqu'à une presqu'île qui, partant de la côte de l'ouest de la baie, s'étend dans l'est-sud-est, et couvre un port bien à l'abri de tous les vents. C'est le port Gallant, lequel a un mille de profondeur dans l'ouest-nord-ouest. Sa largeur est de quatre à cinq cents pas. On trouve une rivière dans le fond du port, et deux autres à la côte du nord-est.

Il est juste de faire un peu partager aux lecteurs le désagrément de ces journées funestes en ébauchant le détail de notre séjour ici.

Mon premier soin fut d'envoyer visiter la côte jusqu'à la baie Elisabeth, et les îles dont le détroit de Magellan est ici parsemé. Nous apercevions du mouillage deux de ces îles, nommées par Narborough *Charles* et *Monmouth*. Il a donné à celles qui sont plus éloignées le nom d'*îles Royales*, et à la plus occidentale de toutes celui d'*île Rupert*. Les vents d'ouest ne nous permettant pas d'appareiller, nous affourchâmes le 2 avec une ancre à jet. La pluie n'empêcha pas d'aller se promener à terre, où l'on rencontra les traces du passage et de la relâche de vaisseaux anglais : savoir, du bois nouvellement scié et coupé, des écorces du laurier épicé assez récemment enlevées, une étiquette en bois, telle que dans les arsenaux de marine on en met sur les pièces de filain et de toile, et sur laquelle on lisait fort distinctement *Chatham March. 1766*. On trouva aussi sur plusieurs arbres des lettres initiales et des noms avec la date de 1767.

M. Verron, qui avait fait porter ses instrumens sur la presqu'île qui forme le port, y observa à midi, avec un quart de cercle, 53 degrés 40 minutes de latitude australe. Cette observation, jointe au relèvement du cap Holland, pris d'ici, et au relèvement du même cap Holland, fait le 16 dé-

cembre sur la pointe du cap Forward, détermine à douze lieues la distance du port Gallant au cap Forward. Il y observa aussi par l'azimuth la déclinaison de l'aiguille aimantée de 22 degrés 30 minutes 32 secondes nord-est, et son inclinaison du côté du pôle élevé de 11 degrés 11 minutes. Voilà les seules observations qu'il ait pu faire ici pendant près d'un mois, les nuits étant aussi affreuses que les jours. Il y avait le 3 une belle occasion de déterminer la longitude de cette baie par le moyen d'une éclipse de lune qui commençait ici à dix heures trente minutes du soir; mais la pluie, qui avait été continuelle toute la journée, dura encore toute la nuit.

Le 4 et le 5 suivans furent des journées horribles : de la pluie, de la neige, un froid très vif, le vent en tourmente. C'était un temps pareil que décrivait le Psahniste, en disant : *nix, grando, glacies, spiritus procellarum*¹. J'avais envoyé le 3 un canot pour tâcher de découvrir un mouillage à la Terre de Feu, et l'on y en avait trouvé un fort bon dans le sud-ouest des îles Charles et Monmouth. J'avais aussi fait reconnaître quelle était dans le canal la direction des marées. Je voulais, avec leur secours, et ayant la ressource de mouillages connus tant au nord qu'au sud, appareiller même avec vent contraire; mais il ne fut jamais assez mania-

¹ La neige, la grêle, la glace, la fureur des tempêtes.

ble pour me le permettre. Au reste, pendant tout le temps de notre séjour ici nous y remarquâmes constamment que le cours des marées dans cette partie du détroit est la même que dans la partie des goulets, c'est-à-dire que le flot porte à l'est, et le jusant à l'ouest.

Le 6, après midi, il y avait eu quelques instans de relâche, le vent même parut venir du sud-est, et déjà nous avions désaffourché¹; mais, au moment d'appareiller, le vent revint à l'ouest-nord-ouest, avec des rafales qui nous forcèrent de réaffourcher aussitôt. Ce jour-là nous eûmes à bord la visite de quelques sauvages. Quatre pirogues avaient paru le matin à la pointe du cap Gallant, et, après s'y être tenues quelque temps arrêtées, trois s'avancèrent dans le fond de la baie, tandis qu'une voguait vers la frégate. Après avoir hésité pendant une demi-heure, elle aborda enfin avec des cris redoublés de *pecherais*. Il y avait dedans un homme, une femme et deux enfans. La femme demeura dans la pirogue pour la garder; l'homme monta seul à bord avec assez de confiance, et d'un air fort gai. Deux autres pirogues suivirent l'exemple de la première, et les hommes entrèrent dans

¹ *Affourcher*, c'est mouiller une seconde ancre, pour que le vaisseau, tenu par deux câbles opposés, ne puisse presque pas bouger. *Désaffourcher*, c'est lever l'ancre d'affourche et la rapporter à bord.

la frégate avec les enfans. Bientôt ils y furent fort à leur aise. On les fit chanter, danser, entendre des instrumens, et surtout manger, ce dont ils s'acquittèrent avec grand appétit. Tout leur était bon : pain, viande salée, suif, ils dévoraient ce qu'on leur présentait. Nous eûmes même assez de peine à nous débarrasser de ces hôtes dégoûtans et incommodes, et nous ne pûmes les déterminer à rentrer dans leurs pirogues qu'en y faisant porter à leurs yeux des morceaux de viande salée. Ils ne témoignèrent aucune surprise ni à la vue des navires, ni à celle des objets divers qu'on y offrit à leurs regards : c'est sans doute que pour être surpris de l'ouvrage des arts il en faut avoir quelques idées élémentaires. Ces hommes bruts traitaient les chefs-d'œuvre de l'industrie humaine comme ils traitent les lois de la nature et ses phénomènes. Pendant plusieurs jours que cette bande passa dans le port Gallant, nous la revîmes souvent à bord et à terre.

Ces sauvages sont petits, vilains, maigres et d'une puanteur insupportable. Ils sont presque nus, n'ayant pour vêtement que de mauvaises peaux de loups marins trop petites pour les envelopper, peaux qui servent également et de toits à leurs cabanes et de voiles à leurs pirogues. Ils ont aussi quelques peaux de guanaques, mais en fort petite quantité. Leurs femmes sont hideuses, et les hom-

mes semblent avoir pour elles peu d'égards. Ce sont elles qui voguent dans les pirogues et qui prennent soin de les entretenir, au point d'aller à la nage, malgré le froid, vider l'eau qui peut y entrer dans les goëmons qui servent de port à ces pirogues assez loin du rivage; à terre, elles ramassent le bois et les coquillages, sans que les hommes prennent aucune part au travail. Les femmes même qui ont des enfans à la mamelle ne sont pas exemptes de ces corvées. Elles portent sur le dos les enfans pliés dans la peau qui leur sert de vêtement.

Leurs pirogues sont d'écorces mal liées avec des jones et de la mousse dans les coutures. Il y a au milieu un petit foyer de sable où ils entretiennent toujours un peu de feu. Leurs armes sont des arcs faits, ainsi que les flèches, avec le bois d'une épinevinette à feuille de houx qui est commune dans le détroit; la corde est de boyau, et les flèches sont armées de pointes de pierre, taillées avec assez d'art; mais ces armes sont plutôt contre le gibier que contre des ennemis: elles sont aussi faibles que les bras destinés à s'en servir. Nous leur avons vu de plus des os de poisson longs d'un pied, aiguisés par le bout et dentelés sur un des côtés. Est-ce un poignard? je crois plutôt que c'est un instrument de pêche. Ils l'adaptent à une longue perche et s'en servent en manière de harpon. Ces

sauvages habitent pêle-mêle , hommes , femmes et enfans , dans les cabanes au milieu desquelles est allumé le feu. Ils se nourrissent principalement de coquillages ; cependant ils ont des chiens et puis des laes faits de barbe de baleine. J'ai observé qu'ils avaient tous les dents gâtées , et je crois qu'on en doit attribuer la cause à ce qu'ils mangent les coquillages brûlans , quoique à moitié crus.

Au reste , ils paraissent assez bonnes gens ; mais ils sont si faibles , qu'on est tenté de ne pas leur en savoir gré. Nous avons cru remarquer qu'ils sont superstitieux et croient à des génies malfaisans : aussi chez eux les mêmes hommes qui en conjurent l'influence sont en même temps médecins et prêtres. De tous les sauvages que j'ai vus dans ma vie , les Pecherais sont les plus dénués de tout : ils sont exactement dans ce qu'on peut appeler *l'état de nature* , et en vérité si l'on devait plaindre le sort d'un homme libre et maître de lui-même , sans devoir et sans affaires , content de ce qu'il a parce qu'il ne connaît pas mieux , je plaindrais ces hommes qui , avec la privation de ce qui rend la vie commode , ont encore à souffrir la dureté du plus affreux climat de l'univers. Ces Pecherais forment aussi la société d'hommes la moins nombreuse que j'aie rencontrée dans toutes les parties du monde ; cependant , comme on en verra la preuve un peu plus bas , on trouve parmi eux des charlatans. C'est que

dès qu'il y a ensemble plus d'une famille, et j'entends par *famille*, père, mère et enfans, les intérêts deviennent compliqués, les individus veulent dominer ou par la force ou par l'imposture. Le nom de *famille* se change alors en celui de *société*, et fût-elle établie au milieu des bois, ne fût-elle composée que de cousins germains, un esprit attentif y découvrira le germe de tous les vices auxquels les hommes rassemblés en nations ont, en se polissant, donné des noms, vices qui font naître, mouvoir et tomber les plus grands empires. Il suit du même principe que, dans les sociétés dites *policées*, naissent des vertus dont les hommes, voisins encore de l'état de nature, ne sont pas susceptibles.

Le 7 et le 8 furent si mauvais qu'il n'y eut pas moyen de sortir du bord; nous chassâmes même dans la nuit, et fûmes obligés de mouiller une ancre du bossoir. Il y eut dans des instans jusqu'à quatre pouces de neige sur notre pont, et le jour naissant nous montra que toutes les terres en étaient couvertes, excepté le plat pays dont l'humidité empêche la neige de s'y conserver. Le thermomètre fut à 5, 4, baissa même jusqu'à 2 degrés au-dessous de la congélation. Le temps fut moins mauvais le 9 après midi. Les Pecherais s'étaient mis en chemin pour venir à bord. Ils avaient même fait une grande toilette, c'est-à-dire qu'ils s'étaient peints tout le corps de taches rouges et blanches; mais

voyant nos canots partir du bord et voguer vers leurs cabanes, ils les suivirent : une seule pirogue alla à bord de *l'Étoile*. Elle y resta peu de temps et vint rejoindre aussitôt les autres avec lesquelles nos messieurs étaient en grande amitié. Les femmes cependant étaient toutes retirées dans une même cabane, et les sauvages paraissaient mécontents lorsqu'on y voulait entrer. Ils invitaient au contraire à venir dans les autres, où ils offrirent à ces messieurs des moules qu'ils suçaient avant que de les présenter. On leur fit de petits présens qui furent acceptés de bon cœur. Ils chantèrent, dansèrent et témoignèrent plus de gaieté que l'on n'aurait cru en trouver chez des hommes sauvages, dont l'extérieur est ordinairement sérieux.

Leur joie ne fut pas de longue durée. Un de leurs enfans, âgé d'environ douze ans, le seul de toute la bande dont la figure fût intéressante à nos yeux, fut saisi tout à coup d'un crachement de sang accompagné de violentes convulsions. Le malheureux avait été à bord de *l'Étoile* où on lui avait donné des morceaux de verre et de glace, ne prévoyant pas le funeste effet qui devait suivre ce présent. Ces sauvages ont l'habitude de s'enfoncer dans la gorge et dans les narines de petits morceaux de tale. Peut-être la superstition attache-t-elle chez eux quelque vertu à cette espèce de talisman; peut-être le regardent-ils comme un préservatif à

quelque incommodité à laquelle ils sont sujets. L'enfant avait vraisemblablement fait le même usage du verre. Il avait les lèvres, les gencives et le palais coupés en plusieurs endroits, et rendait le sang presque continuellement.

Cet accident répandit la consternation et la méfiance. Ils nous soupçonnèrent sans doute de quelque maléfice; car la première action du jongleur qui s'empara aussitôt de l'enfant fut de le dépouiller précipitamment d'une casaque de toile qu'on lui avait donnée. Il voulut la rendre aux Français; et sur le refus qu'on fit de la reprendre, il la jeta à leurs pieds. Il est vrai qu'un autre sauvage, qui sans doute aimait plus les vêtemens qu'il ne craignait les enchantemens, la ramassa aussitôt.

Le jongleur étendit d'abord l'enfant sur le dos dans une des cabanes, et s'étant mis à genoux entre ses jambes, il se courbait sur lui, et avec la tête et les deux mains il lui pressait le ventre de toute sa force, criant continuellement sans qu'on pût distinguer rien d'articulé dans ses cris. De temps en temps il se levait et paraissant tenir le mal dans ses mains jointes, ils les ouvrait tout d'un coup en l'air en soufflant comme s'il eût voulu chasser quelque mauvais esprit. Pendant cette cérémonie, une vieille femme en pleurs hurlait dans l'oreille du malade à le rendre sourd. Ce malheureux cependant paraissait souffrir autant du remède que de

son mal. Le jongleur lui donna quelque trêve pour aller prendre sa parure de cérémonie ; ensuite les cheveux poudrés et la tête ornée de deux ailes blanches assez semblables au bonnet de Mercure, il recommença ses fonctions avec plus de confiance et tout aussi peu de succès. L'enfant alors paraissant plus mal, notre aumônier lui administra furtivement le baptême.

Les officiers étaient revenus à bord et m'avaient raconté ce qui se passait à terre. Je m'y transportai aussitôt avec M. de La Porte, notre chirurgien major, qui fit apporter un peu de lait et de la tisane émolliente. Lorsque nous arrivâmes, le malade était hors de la cabane ; le jongleur, auquel il s'en était joint un autre, paré des mêmes ornemens, avait recommencé son opération sur le ventre, les cuisses et le dos de l'enfant. C'était pitié de les voir martyriser cette infortunée créature qui souffrait sans se plaindre. Son corps était déjà tout meurtri, et les médecins continuaient encore ce barbare remède avec force conjurations. La douleur du père et de la mère, leurs larmes, l'intérêt vif de toute la bande, intérêt manifesté par des signes non équivoques, la patience de l'enfant nous donnèrent le spectacle le plus attendrissant. Les sauvages s'aperçurent sans doute que nous partagions leur peine, du moins leur méfiance sembla-t-elle diminuée. Il nous laissèrent approcher du malade,

et le major examina sa bouche ensanglantée que son père et un autre Pecherais suçaient alternativement. On eut beaucoup de peine à leur persuader de faire usage du lait; il fallut en goûter plusieurs fois, et, malgré l'invincible opposition des jongleurs, le père enfin se détermina à en faire boire à son fils, il accepta même le don de la cafetière, pleine de tisane émolliente. Les jongleurs témoignaient de la jalousie contre notre chirurgien, qu'ils parurent cependant à la fin reconnaître pour un habile jongleur. Ils ouvrirent même pour lui un sac de cuir qu'ils portent toujours pendu à leur côté, et qui contient leur bonnet de plumes, de la poudre blanche, du talc et les autres instrumens de leur art; mais à peine y eut-il jeté les yeux, qu'ils le refermèrent aussitôt. Nous remarquâmes aussi que, tandis qu'un des jongleurs travaillait à conjurer le mal du patient, l'autre ne semblait occupé qu'à prévenir, par ses enchantemens, l'effet du mauvais sort qu'ils nous soupçonnaient d'avoir jeté sur eux.

Nous retournâmes à bord à l'entrée de la nuit, l'enfant souffrait moins; toutefois un vomissement presque continu, qui le tourmentait, nous fit appréhender qu'il ne fût passé du verre dans son estomac. Nous eûmes ensuite lieu de croire que nos conjectures n'avaient été que trop justes. Vers les deux heures après minuit on entendit du bord des

hurlemens répétés; et dès le point du jour, quoiqu'il fit un temps affreux, les sauvages appareillèrent. Ils fuyaient sans doute un lieu souillé par la mort et des étrangers funestes, qu'ils croyaient n'être venus que pour les détruire. Jamais ils ne purent doubler la pointe occidentale de la baie; dans un instant plus calme ils remirent à la voile, un grain violent les jeta au large et dispersa leurs faibles embarcations. Combien ils étaient empressés de s'éloigner de nous! Ils abandonnèrent sur le rivage une de leurs pirogues qui avait besoin d'être réparée : *Satis est gentem effugisse nefandam* ¹. Ils ont emporté de nous l'idée d'être malfaisans; mais qui ne leur pardonnerait le ressentiment dans cette pareille conjoncture? Quelle perte en effet, pour une société aussi peu nombreuse, qu'un adolescent échappé à tous les hasards de l'enfance!

Le vent d'est souffla avec furie et presque sans interruption jusqu'au 13, que le jour fut assez doux; nous eûmes même dans l'après-midi quelque espérance d'appareiller. La nuit du 13 au 14 fut calme. A deux heures et demie du matin nous avions désaffourché et viré à pic; il fallut réaffourcher à six heures, et la journée fut cruelle. Le 15 il fit soleil presque tout le jour, mais le vent fut trop fort pour que nous pussions sortir.

Le 16 au matin il faisait presque calme, la frai-

¹ C'est assez d'avoir échappé à des gens abominables.

cheur vint ensuite du nord et nous appareillâmes avec la marée favorable; elle baissait alors et portait dans l'ouest. Les vents ne tardèrent pas à revenir à l'ouest et ouest-sud-ouest, et nous ne pûmes jamais, avec la bonne marée, gagner l'île Rupert. La frégate marchait très mal, dérivait outre mesure, et *l'Étoile* avait sur nous un avantage incroyable. Nous passâmes tout le jour à louvoyer entre l'île Rupert et une pointe du continent qu'on nomme la *pointe du Passage*, pour attendre le jusant avec lequel j'espérais gagner, ou le mouillage de la baie Dauphine, à l'île de Louis-le-Grand, ou celui de la baie Elisabeth ¹. Mais comme nous perdions presque à chaque bordée, j'envoyai un canot sonder dans le sud-est de l'île Rupert, avec intention d'y aller mouiller jusqu'au retour de la marée favorable. Le canot signala un mouillage et y resta sur son grapin; mais nous en étions déjà tombés beaucoup sous le vent. Nous courûmes un bord à terre pour tâcher de le gagner en revirant.

¹ Depuis le cap Gallant jusqu'à la baie Elisabeth la côte court à peu près à l'ouest-nord-ouest, et la distance de l'un à l'autre peut être de quatre lieues. Dans cet intervalle il n'y a point de mouillage à la côte du continent. Le fond y est trop considérable, même tout à terre. La baie Elisabeth est ouverte au sud-ouest; elle a trois quarts de lieue entre ses pointes, et à peu près autant de profondeur. La côte du fond de la baie est sablonneuse, ainsi que celle du sud-est. Dans sa partie septentrionale règne une batture qui se prolonge assez au large. Le bon mouillage dans cette baie est par neuf brasses.

La frégate refusa deux fois de prendre vent devant; il fallut virer vent arrière; mais au moment où, à l'aide de la manœuvre et de nos bateaux, elle commença à arriver, la force de la marée la fit revenir au vent : un courant violent nous avait déjà entraînés à une demi-encablure de terre. Je fis mouiller sur huit brasses de fond : l'ancre tombée sur des roches chassa, sans que la proximité où nous étions de la terre permit de filer du câble. Déjà nous n'avions plus que trois brasses et demie d'eau sous la poupe, et nous n'étions qu'à trois longueurs de navire de la côte, lorsqu'il en vint une petite brise. Nous fîmes aussitôt servir nos voiles, et la frégate s'abattit. Tous nos bateaux et ceux de *l'Étoile*, venus à notre secours, étaient devant elle à la remorquer; nous filions le câble sur lequel on avait mis une bouée, et il y en avait près de la moitié dehors, lorsqu'il se trouva engagé dans l'entrepont et fit faire tête à la frégate, qui courut alors le plus grand danger. On coupa le câble, et la promptitude de la manœuvre sauva le bâtiment. La brise ensuite se renforça, et après avoir encore couru deux bords inutilement, je pris le parti de retourner dans la baie du port Gallant, où nous mouillâmes à huit heures du soir. Nos bateaux, que j'avais laissés pour lever notre ancre, revinrent à l'entrée de la nuit avec l'ancre et le câble. Nous n'avions donc eu cette apparence

de beau temps que pour être livrés à des alarmes cruelles.

La journée qui suivit fut plus orageuse encore que toutes les précédentes. Le vent élevait dans le canal des tourbillons d'eau à la hauteur des montagnes ; nous en voyions quelquefois plusieurs en même temps courir dans des directions opposées. Le temps parut s'adoucir vers les dix heures ; mais à midi un coup de tonnerre, le seul que nous ayons entendu dans le détroit, fut comme le signal auquel le vent recommença avec plus de furie encore que le matin ; nous chassâmes, et fûmes contraints de mouiller notre grande ancre et d'amener basses vergues et mâts de hune. Cependant les arbustes et les plantes étaient en fleurs, et les arbres offraient une verdure assez brillante, mais qui ne suffisait pas pour dissiper la tristesse qu'avait répandue sur nous le coup d'œil continué de cette région funeste. Le caractère le plus gai serait flétri dans ce climat affreux, que fuient également les animaux de tous les élémens, et où languit une poignée d'hommes que notre commerce venait de rendre encore plus infortunés.

Il y eut le 18 et le 19 des intervalles dans le mauvais temps ; nous relevâmes notre grande ancre, hissâmes nos basses vergues et mâts de hune, et j'envoyai le canot de *l'Étoile*, que sa bonté rendait capable de sortir presque de tout temps, pour

reconnaître l'entrée du canal de la Sainte-Barbe. Le canot fut de retour le 20, et M. Landais, qui le commandait, me rapporta qu'ayant suivi la route et les remarques indiquées par l'extrait du Journal de Marcant, qui avait découvert dans le temps ce canal, il n'avait point trouvé de débouchement, mais seulement un canal étroit terminé par des banquises de glace et la terre, canal d'autant plus dangereux à suivre, qu'il n'y a dans la route aucun bon mouillage, et qu'il est traversé presque dans son milieu par un banc couvert de moules. Il fit ensuite le tour de l'île de Louis-le-Grand par le sud et rentra dans le canal de Magellan, sans en avoir trouvé aucun autre. Il avait vu seulement, à la Terre de Feu, une assez belle baie, la même sans doute que celle à laquelle Beauchesne donne le nom de *la Nativité*. Au reste, en faisant le sud-ouest et sud-ouest-quart-sud à la sortie de la baie Élisabeth, comme Frezier marque que le fit Marcant, on couperait en deux l'île de Louis-le-Grand.

Ce rapport me fit penser que le vrai canal de la Sainte-Barbe était vis-à-vis la baie même où nous étions. Du haut des montagnes qui entourent le port Gallant nous avons souvent découvert, dans le sud des îles Charles et Mommouth, un vaste canal semé d'îlots qu'aucune terre ne bornait au sud; mais, comme en même temps on apercevait

une autre ouverture dans le sud de l'île de Louis-le-Grand, on la prenait pour le canal de la Sainte-Barbe : ce qui était plus conforme au récit de Marcant. Dès qu'on fut assuré que cette ouverture n'était qu'une baie profonde, nous ne doutâmes plus que le canal de la Sainte-Barbe ne fût vis-à-vis le port Gallant dans le sud des îles Charles et Monmouth. En effet, en relisant le passage de Frezier, et le combinant sur la carte qu'il donne du détroit, nous vîmes que Frezier, d'après le rapport de Marcant, place la baie Élisabeth, de laquelle appareilla ce dernier pour entrer dans son canal, à dix ou douze lieues du cap Forward. Marcant aura donc pris pour la baie Élisabeth la baie des Cordes, qui est effectivement à onze lieues du cap Forward, puisqu'elle est à une lieue dans l'est du port Gallant. Appareillant de cette baie, et faisant le sud-ouest et sud-ouest-quart-sud, il a rangé la pointe orientale des îles Charles et Monmouth, dont il a pris la masse pour l'île de Louis-le-Grand, erreur dans laquelle tombera facilement tout navigateur qui ne sera pas pourvu de bons mémoires, et il a débouqué par le canal semé d'îles dont nous avons eu la perspective du haut des montagnes.

La connaissance parfaite du canal de la Sainte-Barbe serait d'autant plus intéressante qu'elle abrégerait considérablement le passage du détroit de Magellan. Il n'est pas fort long de parvenir jusqu'au

port Gallant. Le point le plus épineux avant que d'y arriver est de doubler le cap Forward : ce que la découverte de trois ports à la Terre de Feu rend à présent assez facile. Une fois rendus au port Gallant, si les vents défendent le canal ordinaire, pour peu qu'ils prennent du nord, on aurait le débouquement ouvert vis-à-vis de ce port; vingt-quatre heures alors suffisent pour entrer dans la mer du Sud. J'avais intention d'envoyer deux canots dans ce canal, que je crois fermement être celui de la Sainte-Barbe, lesquels auraient rapporté la solution complète du problème : le gros temps ne me l'a pas permis.

Le 21, le 22 et le 23, les rafales, la neige et la pluie durèrent presque sans relâche. Dans la nuit du 21 au 22 il y avait eu un intervalle de calme. Il sembla que le vent ne nous donnait ce moment de repos que pour rassembler toute sa furie et fondre sur nous avec plus d'impétuosité : un ouragan affreux vint tout d'un coup de la partie du sud-sud-ouest, et souffla de manière à étonner les plus anciens marins. Les deux navires chassèrent ; il fallut mouiller la grande ancre, amener basses vergues et mâts de hune ; notre artimon fut emporté sur ses cargues. Cet ouragan ne fut heureusement pas long. Le 24 le temps s'adoucit, il fit même un beau soleil et calme, et nous nous remîmes en état d'appareiller. Depuis notre rentrée

au port Gallant nous y avons pris quelques tonneaux de lest et changé notre arrimage pour tâcher de retrouver la marche de la frégate : nous réussîmes à lui en rendre une partie. Au reste toutes les fois qu'il faudra naviguer au milieu des courans on éprouvera toujours beaucoup de difficultés à manœuvrer des bâtimens aussi longs que le sont nos frégates.

Le 25, à une heure après minuit, nous désaffourchâmes et virâmes à pic; à trois heures nous appareillâmes en nous faisant remorquer par nos bâtimens à rames : la fraîcheur venait du nord. A cinq heures et demie la brise se décida à l'est, et nous mîmes tout dehors, perroquets et bonnettes, voilures dont il est bien rare de pouvoir se servir ici. Nous passâmes à mi-canal, suivant les sinuosités de cette partie du détroit que Narborough nomme avec raison *le bras tortueux*. Entre les îles Royales et le continent le détroit peut avoir deux lieues. Il n'y a pas plus d'une lieue de canal entre l'île Rupert et la pointe du passage; ensuite une lieue et demie entre l'île de Louis-le-Grand et la baie Élisabeth, sur la pointe orientale de laquelle il y a une batture couverte de goëmons qui avance un quart de lieue au large.

Depuis la baie Élisabeth la côte court à l'ouest-nord-ouest pendant environ deux lieues jusqu'à la rivière que Narborough appelle *Batchelor*, et Beau-

chesne *du Massacre*, à l'embouchure de laquelle il y a un mouillage. Cette rivière est facile à reconnaître : elle sort d'une vallée profonde ; à l'ouest elle a une montagne fort élevée ; sa pointe occidentale est basse et couverte de bois , et la côte y est sablonneuse. De la rivière du Massacre à l'entrée du faux détroit ou canal Saint-Jérôme, j'estime trois lieues de distance, et le gisement est le nord-ouest-quart-ouest. L'entrée de ce canal paraît avoir une demi-lieue de largeur, et dans le fond on voit les terres revenir vers le nord. Quand on est par le travers de la rivière du Massacre on n'aperçoit que ce faux détroit, et il est facile de le prendre pour le véritable, ce qui même nous arriva, parce que la côte alors revient à l'ouest-quart-sud-ouest et l'ouest-sud-ouest jusqu'au cap Quade, qui, s'avancant beaucoup, paraît croisé avec la pointe occidentale de l'île Louis-le-Grand, et ne laisse point apercevoir de débouché. Au reste une route sûre pour ne pas manquer le véritable canal est de suivre toujours la côte de Louis-le-Grand, qu'on peut ranger de près sans aucun danger. La distance du canal Saint-Jérôme au cap Quade est d'environ quatre lieues, vers la pointe de l'île Louis-le-Grand.

Cette île peut avoir quatre lieues de longueur. Sa côte septentrionale court à l'ouest-nord-ouest jusqu'à la baie Dauphine, dont la profondeur est

d'environ deux milles sur une demi-lieue d'ouverture ; elle court ensuite à l'ouest jusqu'à son extrémité occidentale, nommée *cap Saint-Louis*. Comme, après avoir reconnu notre erreur au sujet du faux détroit, nous rangeâmes l'île de Louis-le-Grand à un mille d'éloignement, nous reconnûmes fort distinctement le port Phelippeaux, qui nous parut une anse fort commode et bien à l'abri. A midi le cap Quade nous restait à l'ouest-quart-sud-ouest, et le cap Saint-Louis à l'est-quart-nord-est, environ deux lieues et demie. Le beau temps continua le reste du jour, et nous cinglâmes toutes voiles hautes.

Depuis le cap Quade, le détroit s'avance dans l'ouest-nord-ouest et nord-ouest-quart-d'ouest sans détour sensible, ce qui lui a fait donner le nom de *Longue Rue*. La figure du cap Quade est remarquable : il est composé de rochers escarpés, dont ceux qui forment sa tête chenue ne ressemblent pas mal à d'antiques ruines. Jusqu'à lui les côtes sont partout boisées et la verdure des arbres adoucit l'aspect des cimes gelées des montagnes. Le cap Quade doublé, le pays change de nature. Le détroit n'est plus bordé des deux côtés que par des rochers arides sur lesquels il n'y a pas apparence de terre. Leur sommet élevé est toujours couvert de neige, et les vallées profondes sont remplies par d'immenses amas de glaces dont la couleur atteste l'antiquité. Narborough, frappé de cet horrible aspect,

nomma cette partie *la Désolation du Sud* ; aussi ne saurait-on rien imaginer de plus affreux.

Lorsqu'on est par le travers du cap Quade, la côte de la Terre de Feu paraît terminée par un cap avancé qui est le cap Monday, lequel j'estime être à quinze lieues du cap Quade. A la côte du continent on aperçoit trois caps auxquels nous avons imposé des noms. Le premier, que sa figure nous fit nommer *cap Fendu*, est à cinq lieues environ du cap Quade, entre deux belles baies où l'ancre est très sûr, si le fond y est aussi bon que nous a paru être l'abri. Les deux autres caps ont reçu les noms de nos vaisseaux, le *cap de l'Étoile* à trois lieues dans l'ouest du cap Fendu, et le *cap de la Boudeuse* dans le même gisement et la même distance avec celui de *l'Étoile*. Toutes ces terres sont hautes et escarpées. Les deux côtes paraissaient saines et garnies de bons mouillages, mais heureusement le vent favorable pour notre route ne nous a pas laissé le temps de les sonder. Le détroit dans la Longue Rue peut avoir deux lieues de largeur ; il se rétrécit vis-à-vis le cap Monday, où le canal n'a guère plus de quatre milles.

A neuf heures du soir nous étions environ à trois lieues du cap Monday. Le vent soufflant toujours de l'est grand frais, et le temps étant beau, je résolus de continuer à faire route à petites voiles pendant la nuit. Vers dix heures du soir, le temps

commença à s'embrumer, et le vent renforça tellement que nous fûmes contraints d'embarquer nos bateaux. Il plut beaucoup, et la nuit devint si noire à onze heures, que nous perdîmes la terre de vue. Une demi-heure après, m'estimant par le travers du cap Monday, je fis signal de mettre en panne, sribord au vent, et nous passâmes ainsi le reste de la nuit, éventant ou masquant, suivant que nous nous estimions trop près de l'une des deux côtes. Cette nuit a été une des plus critiques de tout le voyage.

A trois heures et demie l'aube matinale nous découvrit la terre, et nous gouvernâmes à l'ouest. Le vent était toujours à l'est petit frais très brumeux; de temps en temps nous apercevions quelque partie de la côte, plus souvent nous la perdions de vue tout-à-fait. Enfin à midi nous eûmes connaissance du cap des Piliers ¹ et des Évangélistes : on ne voyait ces derniers que du haut des mâts. A mesure que nous avancions du côté du cap des Piliers, nous découvrions avec joie un horizon immense qui n'était plus borné par les terres, et une grosse lame venant de l'ouest nous annonçait le grand Océan. Le vent ne resta pas à l'est, il passa à l'ouest-sud-ouest, et nous courûmes au nord-ouest jusqu'à deux heures et demie que nous relevâmes

¹ Cap Pillar.

le cap des Victoires au nord-ouest, et le cap des Piliers au sud-ouest.

Lorsqu'on a dépassé le cap Monday, la côte septentrionale se courbe en arc, et le canal s'ouvre jusqu'à quatre, cinq et six lieues de largeur. Je compte environ seize lieues du cap Monday au cap des Piliers qui termine la côte méridionale du détroit. La direction du canal entre ces deux caps est l'ouest-quart-nord-ouest. La côte du sud y est haute et escarpée; celle du nord est bordée d'îles et de rochers qui en rendent l'approche dangereuse : il est plus prudent de ranger la partie méridionale. Je ne saurais rien dire de plus sur ces dernières terres : à peine les avons-nous vues dans quelques courts intervalles pendant lesquels la brume nous permettait d'en apercevoir des portions. La dernière terre dont on ait la vue à la côte du nord est le cap des Victoires, lequel paraît être de médiocre hauteur, ainsi que le cap Désiré qui est en dehors du détroit à la Terre de Feu, environ à deux lieues dans le sud-ouest du cap des Piliers. La côte entre ces deux caps est bordée, à près d'une lieue au large, de plusieurs îlots ou brisans connus sous le nom des *Douze Apôtres*.

Le cap des Piliers est une terre très élevée, ou plutôt une grosse masse de rochers, qui se termine par deux roches coupées en forme de tours, inclinées vers le nord-ouest, et qui font la pointe du

cap. A six ou sept lieues dans le nord-ouest de ce cap on voit quatre îlots nommés *les Évangélistes* : trois sont ras ; le quatrième , qui a la figure d'une meule de foin , est assez éloigné des autres. Ils sont dans le sud-sud-ouest , et à quatre ou cinq lieues du cap des Victoires. Pour sortir du détroit , on peut en passer indifféremment au nord ou au sud ; je conseillerais d'en passer au sud , si l'on voulait y rentrer. Il convient aussi alors de ranger la côte méridionale : celle du nord est bordée d'îlots et paraît coupée par de grandes baies qui pourraient occasioner des erreurs dangereuses.

Depuis deux heures après midi les vents varièrent ; nous louvoyâmes jusqu'au coucher du soleil , toutes voiles hautes , afin de doubler les Douze Apôtres. Nous eûmes assez long-temps la crainte de n'en pas venir à bout et d'être forcés de passer la nuit dans le détroit , ce qui nous y eût pu retenir encore plus d'un jour ; mais vers six heures du soir les bordées adonnèrent : à sept heures le cap des Piliers était doublé ; à huit heures nous étions entièrement dégagés des terres , et un bon vent de nord nous faisait avancer à pleines voiles dans la mer occidentale. Nous fîmes alors un relèvement d'où je pris mon point de départ par 52 degrés 50 minutes de latitude australe , et 79 degrés 9 minutes de longitude occidentale de Paris.

C'est ainsi qu'après avoir essuyé pendant vingt-

six jours au port Gallant des temps constamment mauvais et contraires, trente-six heures de bon vent, tel que jamais nous n'eussions osé l'espérer, ont suffi pour nous amener dans la mer Pacifique, exemple, que je crois être unique, d'une navigation sans mouillage depuis le port Gallant jusqu'au débouquement.

J'estime la longueur entière du détroit, depuis le cap des Vierges jusqu'au cap des Piliers, d'environ cent quatorze lieues. Nous avons employé cinquante-deux jours à les faire. Je répèterai ici que, depuis le cap des Vierges jusqu'au cap Noir, nous avons observé constamment que le flot porte dans l'est, et le jusant ou l'èbe dans l'ouest, et que les marées y sont très fortes; qu'elles ne sont pas à beaucoup près aussi rapides depuis le cap Noir jusqu'au port Gallant, et que leur cours y est irrégulier; qu'enfin, depuis le port Gallant jusqu'au cap Quade, les courans sont violens; que nous ne les avons pas trouvés fort sensibles depuis ce cap jusqu'à celui des Piliers, mais que dans toute cette partie depuis le port Gallant les eaux sont assujetties à la même loi qui les meut depuis le cap des Vierges, c'est-à-dire que le flot y court vers la mer de l'est, et le jusant vers celle de l'ouest. Je dois en même temps avertir que cette assertion sur la direction des marées dans le détroit de Magellan est absolument contraire à ce que les autres navi-

gateurs disent y avoir observé à cet égard ; ce ne serait cependant pas le cas d'avoir chacun son avis.

Malgré les difficultés que nous avons essuyées dans le passage du détroit de Magellan, je conseillerai toujours de préférer cette route à celle du cap Horn depuis le mois de septembre jusqu'à la fin de mars. Pendant les autres mois de l'année, quand les nuits sont de seize, dix-sept et dix-huit heures, je prendrais le parti de passer à mer ouverte. Le vent contraire et la grosse mer ne sont pas des dangers, au lieu qu'il n'est pas sage de se mettre dans le cas de naviguer à tâtons entre des terres. On sera sans doute retenu quelque temps dans le détroit, mais ce retard n'est pas en pure perte. On y trouve en abondance de l'eau, du bois et des coquillages, quelquefois aussi de très bons poissons ; et assurément je ne doute pas que le scorbut ne fit plus de dégât dans un équipage qui serait parvenu à la mer occidentale en doublant le cap Horn que dans celui qui y sera entré par le détroit de Magellan : lorsque nous en sortîmes, nous n'avions personne sur les cadres.

SECONDE PARTIE.

Depuis l'entrée de la mer occidentale jusqu'au retour en France.

*Et nos jam tertia portat
Omnibus errantes terris et fluctibus æstas* ¹.
VIRG., *Énéide*, liv. 1.

§ 1.

Navigation depuis le détroit de Magellan jusqu'à l'arrivée à l'île Taïti ². Découvertes qui la précèdent.

Depuis notre entrée dans la mer occidentale, après quelques jours de vents variables, nous trouvâmes les vents d'ouest qui conduisent ordinairement jusque par le 30^e degré; j'avais pourtant résolu d'aller à l'île Juan Fernandez. pour tâcher d'y faire de bonnes observations astronomiques. Je voulais ainsi établir un point de départ assuré pour traverser cet océan immense, dont l'étendue est marquée diversement par les différens navigateurs. La rencontre accélérée des vents de sud

¹ Déjà la troisième année nous voit errant sur toutes les terres et sur toutes les ondes.

² La lettre *O* placée en tête du mot *Taïti* veut dire *c'est*, comme je l'ai fait remarquer en mon *Voyage dans les cinq parties du monde*, t. VI, p. 324. Les premiers navigateurs, questionnant les naturels sur le nom de leur île, ceux-ci répondirent : *O Taïti*, c'est Taïti. Il faut donc écrire *Taïti* sans *O*.

et de sud-est me fit renoncer à cette relâche, qui eût allongé mon chemin.

Lorsque nous fûmes dans la mer Pacifique, je convins avec le commandant de *l'Étoile* qu'afin de découvrir un plus grand espace de mers, il s'éloignerait de moi dans le sud tous les matins, à la distance que le temps permettrait sans nous perdre de vue; que le soir nous nous rallierions, et qu'alors il se tiendrait dans nos eaux environ à une demi-lieue. Par ce moyen, si *la Boudeuse* eût rencontré, la nuit, quelque danger subit, *l'Étoile* était dans le cas de manœuvrer pour nous donner les secours que les circonstances auraient comportés. Cet ordre de marche a été suivi pendant tout le voyage.

Le 30 janvier un matelot tomba à la mer : nos efforts lui furent inutiles, et nous ne pûmes le sauver. Il ventait grand frais, et la mer était très grosse.

Je dirigeai ma route pour reconnaître la terre que Davis, flibustier anglais, vit en 1686, sur le parallèle de 27 à 28 degrés sud, et qu'en 1722 Roggewin, Hollandais, chercha vainement. J'en continuai la recherche jusqu'au 17 février. J'avais passé le 14 sur cette terre, suivant la carte de M. Belin¹. Je ne voulus point poursuivre la recherche

¹ Les Espagnols envoyés du Chili à la recherche de cette île la trouvèrent entre le 27^e degré de latitude australe et le 28^e, et

de l'île de Pâques, sa latitude n'étant point marquée d'une façon positive ¹. Le 14, étant par 27 degrés 7 minutes de latitude et 104 degrés 12 minutes de longitude occidentale estimée, nous vîmes deux oiseaux assez semblables à des équerrêts, espèce qui ne s'éloigne pas ordinairement à plus de soixante ou quatre-vingts lieues de terre. Nous vîmes aussi un paquet de ces herbes vertes qui s'attachent à la carène des navires, et ces rencontres me firent continuer la même route jusqu'au 17.

Depuis le 23 février jusqu'au 3 mars nous eûmes, avec des calmes et de la pluie, des vents d'ouest constamment variables du sud-ouest au nord-ouest. Chaque jour, un peu avant ou après midi, nous avions à essuyer des grains accompagnés de tonnerre. D'où nous venait cette étrange nuaison sous le tropique, et dans cet océan renommé, plus que toutes les autres mers, par l'uniformité et la fraîcheur des vents alisés de l'est au sud-est que l'on dit y régner toute l'année? Nous serons plus d'une fois dans le cas de faire la même question.

Il y eut sur la frégate, dès que nous fûmes sortis du détroit, des maux de gorge presque épidémiques. Comme on les attribuait aux eaux neigeuses du détroit, je fis mettre tous les jours dans

environ par 113 degrés de longitude occidentale du méridien de Paris.

¹ La Pérouse en donnera la position et la description détaillée.

le charnier une pinte de vinaigre et des boulets rouges. Heureusement ces maux de gorge cédèrent aux plus simples remèdes, et à la fin de février aucun homme n'était encore sur les cadres. Nous avions seulement quatre matelots atteints du scorbut. On eut dans ce temps une pêche abondante de bonites et de grandes oreilles; pendant huit ou dix jours on en prit assez pour en donner un repas aux deux équipages.

Nous courûmes pendant le mois de mars le parallèle des premières terres et îles marquées sous le nom d'*îles de Quiros*. Le 21 nous prîmes un thon, dans l'estomac duquel on trouva, non encore digérés, quelques petits poissons dont les espèces ne s'éloignent jamais des côtes. C'était un indice du voisinage de quelques terres. Effectivement le 22, à six heures du matin, on eut en même temps connaissance et de quatre îlots et d'une petite île qui nous restait à quatre lieues dans l'ouest. Je nommai les quatre îlots *les quatre Facardins*; et comme ils étaient trop au vent, je fis courir sur la petite île qui était devant nous. A mesure que nous l'approchâmes, nous découvrîmes qu'elle est bordée d'une plage de sable très unie, et que tout l'intérieur est couvert de bois touffus, au-dessus desquels s'élèvent les tiges fécondes des cocotiers. La mer brisait assez au large au nord et au sud, et une grosse lame, qui battait

toute la côte de l'est, nous défendait l'accès de l'île dans cette partie. Cependant la verdure charmait nos yeux, et les cocotiers nous offraient partout leurs fruits et leur ombre sur un gazon émaillé de fleurs; des milliers d'oiseaux voltigeaient autour du rivage et semblaient annoncer une côte poissonneuse : on soupirait après la descente. Nous crûmes qu'elle serait plus facile dans la partie occidentale, et nous suivîmes la côte à la distance d'environ deux milles. Partout nous vîmes la mer briser avec la même force, sans une seule anse, sans la moindre crique qui pût servir d'abri et rompre la lame. Perdant ainsi toute espérance de pouvoir y débarquer, à moins d'un risque évident de briser les bateaux, nous remettions le cap en route, lorsqu'on cria qu'on voyait deux ou trois hommes accourir au bord de la mer. Nous n'eussions jamais pensé qu'une île aussi petite pût être habitée, et ma première idée fut que sans doute quelques Européens y avaient fait naufrage. J'ordonnai aussitôt de mettre en panne, déterminé à tenter tout pour les sauver. Ces hommes étaient rentrés dans le bois; bientôt après ils en sortirent au nombre de quinze ou vingt, et s'avancèrent à grands pas. Ils étaient nus et portaient de fort longues piques qu'ils vinrent agiter vis-à-vis les vaisseaux avec des démonstrations de menaces. Après cette parade ils se retirèrent sous les arbres, où l'on dis-

tingua des cabanes avec les longues vues. Ces hommes nous parurent fort grands et d'une couleur bronzée. J'ai nommé l'île qu'ils habitent *l'île des Lanciers*.

Depuis ce jour nous diminuâmes de voiles dans la nuit, craignant de rencontrer tout d'un coup quelques-unes de ces terres basses dont les approches sont si dangereuses. Au point du jour nous vîmes une terre, et à huit heures nous étions environ à trois lieues de sa pointe orientale. Alors, quoiqu'il régnât une espèce de brume, nous aperçûmes des brisans le long de cette côte, qui paraissait très basse et couverte d'arbres. Parvenus à une lieue de l'île, nous la prolongeâmes, cherchant à découvrir un endroit propre au débarquement. Une barre, sur laquelle la mer brisait avec furie, bordait toute la côte, et bientôt nous reconnûmes que cette île n'était formée que par deux langues de terre fort étroites, qui se rejoignent dans la partie du nord-ouest, et qui laissent une ouverture au sud-est entre leur pointe. Le milieu de cette île est ainsi occupé par la mer dans toute sa longueur, qui est de dix à douze lieues sud-est et nord-ouest : en sorte que la terre présente une espèce de fer à cheval très allongé, dont l'ouverture est au sud-est.

Les deux langues de terre ont si peu de largeur, que nous apercevions la mer au-delà de celle du

nord. Elles ne paraissent être composées que par des dunes de sable entrecoupées de terrains bas, dénués d'arbres et de verdure. Les dunes plus élevées sont couvertes de cocotiers et d'autres arbres plus petits et très touffus. Nous aperçûmes après midi des pirogues qui naviguaient dans l'espace de lac que cette île embrasse, les unes à la voile, les autres avec des pagaies. Les sauvages qui les conduisaient étaient nus. Le soir, nous vîmes un assez grand nombre d'insulaires dispersés le long de la côte. Il nous parurent avoir aussi à la main de ces longues lances dont nous menaçaient les habitants de la première île; nous n'avions encore trouvé aucun lieu où nos canots pussent aborder. Partout la mer écumait avec une égale force : la nuit suspendit nos recherches. N'ayant découvert le 24 au matin aucun lieu d'abordage, nous poursuivîmes notre route et renoncâmes à cette île inaccessible, que je nommai, à cause de sa forme, *l'île de la Harpe* : ses habitants nous ont semblé être grands et bien proportionnés. J'admire leur courage, s'ils vivent sans inquiétude sur ces bandes de sable, qu'un ouragan peut d'un moment à l'autre ensevelir dans les eaux. Il est vrai qu'ils ont des pirogues avec lesquelles ils peuvent se transplanter dans les îles voisines et que leur bagage est peu considérable.

Le même jour, à cinq heures du soir, on aper-

cut une nouvelle terre à la distance de sept à huit lieues : l'incertitude de sa position, le temps inconstant par grains et orages, et l'obscurité, nous forcèrent de passer encore cette nuit à louver. Le 25, au matin, nous pûmes accoster la terre que nous reconnûmes être une île très basse, laquelle s'étendait du sud-est au nord-ouest, dans une étendue d'environ vingt-quatre milles. Jusqu'au 27 nous continuâmes à naviguer au milieu d'îles basses et en partie noyées. Nous en examinâmes encore quatre, toutes de la même nature, toutes inabornables, et qui ne méritaient pas que nous perdissions notre temps à les visiter. J'ai nommé l'*Archipel dangereux* cet amas d'îles; nous en avons vu onze; elles sont probablement en plus grand nombre. La navigation est extrêmement périlleuse au milieu de ces terres basses, hérissées de brisans et semées d'écueils, où il convient d'user, la nuit surtout, des plus grandes précautions.

Je me déterminai à faire reprendre du sud à la route, afin de sortir de ces parages dangereux. Effectivement, dès le 28 nous cessâmes de voir des terres. Quiros a le premier découvert, en 1606, la partie méridionale de cette chaîne d'îles, qui s'étend sur l'ouest-nord-ouest, et dans laquelle l'amiral Roggewin s'est trouvé engagé en 1722, vers le quinzième parallèle; il la nomma *le Labyrinthe*.

Le thermomètre dans ce mois a été constamment

de 19 à 20 degrés, même entre les terres. A la fin du mois nous avons eu cinq jours de vent d'ouest avec des grains et des orages qui se succédaient presque sans interruption. La pluie fut continuelle; aussi le scorbut se déclara-t-il sur huit ou dix matelots. L'humidité est un des principes les plus actifs de cette maladie. On leur donnait tous les jours à chacun une pinte de limonade faite avec la poudre de Faciot, et nous avons eu dans ce voyage les plus grandes obligations à cette poudre. J'avais aussi commencé le 3 mars à me servir de la cucurbite de M. Poissonier, et nous avons continué jusqu'à la Nouvelle-Bretagne à employer l'eau ainsi dessalée pour la soupe, la cuisson de la viande et celle des légumes. Le supplément d'eau qu'elle nous procurait nous a été de la plus grande ressource dans cette longue traversée. On allumait le feu à cinq heures du soir et on l'éteignait à cinq ou six heures du matin, et chaque nuit nous faisions plus d'une barrique d'eau. Au reste, pour ménager l'eau douce, nous avons toujours pétri le pain avec de l'eau salée.

Le 2 avril, à dix heures du matin, nous aperçûmes dans le nord-nord-est une montagne haute et fort escarpée qui nous parut isolée; je la nommai *le Boudoir* ou *le Pic de la Boudeuse*. Nous courions au nord pour la reconnaître, lorsque nous eûmes

la vue d'une autre terre ¹ dans l'ouest-quart-nord-ouest, dont la côte non moins élevée offrait à nos yeux une étendue indéterminée. Nous avions le plus urgent besoin d'une relâche qui nous procurât du bois et des rafraîchissemens, et l'on se flattait de les trouver sur cette terre. Il fit presque calme tout le jour. La brise se leva le soir, et nous courûmes sur la terre jusqu'à deux heures du matin : nous remîmes alors pendant trois heures le bord au large. Le soleil se leva enveloppé de nuages et de brume, et ce ne fut qu'à neuf heures du matin que nous revîmes la terre dont la pointe méridionale nous restait à ouest-quart-nord-est ; on n'apercevait plus le Pic de la Boudouse que du haut des mâts. Les vents soufflaient du nord au nord-nord-est, et nous tîmes le plus près pour atterrir au vent de l'île. En approchant nous aperçûmes au-delà de sa pointe du nord une autre terre éloignée plus septentrionale encore, sans que nous pussions alors distinguer si elle tenait à la première île, ou si elle en formait une seconde.

Pendant la nuit du 3 au 4 nous louvoyâmes pour nous élever dans le nord. Des feux que nous vîmes avec joie briller de toutes parts sur la côte nous apprirent qu'elle était habitée. Le 4, au lever de l'aurore, nous reconnûmes que les deux terres qui la veille nous avaient paru séparées étaient

¹ L'île de Tanti.

unies ensemble par une terre plus basse qui se courbait en arc et formait une baie ouverte au nord-est. Nous courions à pleines voiles vers la terre, présentant au vent de cette baie, lorsque nous aperçûmes une pirogue qui venait du large et voguait vers la côte, se servant de sa voile et de ses pagaies. Elle nous passa de l'avant et se joignit à une infinité d'autres qui de toutes les parties de l'île accouraient au-devant de nous. L'une d'elles précédait les autres; elle était conduite par douze hommes nus qui nous présentèrent des branches de bananiers, et leurs démonstrations attestaient que c'était là le rameau d'olivier. Nous leur répondîmes par tous les signes d'amitié dont nous pûmes nous aviser; alors ils accostèrent le navire, et l'un d'eux, remarquable par son énorme chevelure hérissée en rayons, nous offrit avec son rameau de paix un petit cochon et un régime de bananes. Nous acceptâmes son présent, qu'il attacha à une corde qu'on lui jeta; nous lui donnâmes des bonnets et des mouchoirs, et ces premiers présents furent le gage de notre alliance avec ce peuple.

Bientôt plus de cent pirogues de grandeurs différentes, et toutes à balancier, environnèrent les deux vaisseaux. Elles étaient chargées de cocos, de bananes et d'autres fruits du pays. L'échange de ces fruits délicieux pour nous contre toutes sortes de bagatelles se fit avec bonne foi, mais sans

qu'aucun des insulaires voulût monter à bord. Il fallait entrer dans leurs pirogues ou montrer de loin les objets d'échange. Lorsqu'on était d'accord, on leur envoyait au bout d'une corde un panier ou un filet; ils y mettaient leurs effets, et nous les nôtres, donnant ou recevant indifféremment avant que d'avoir donné ou reçu, avec une bonne foi qui nous fit bien augurer de leur caractère. D'ailleurs nous ne vîmes aucune espèce d'armes dans leurs pirogues, où il n'y avait point de femmes à cette première entrevue. Les pirogues restèrent le long des navires jusqu'à ce que les approches de la nuit nous firent revirer au large: toutes alors se retirèrent.

Nous tâchâmes dans la nuit de nous élever au nord, n'écartant jamais la terre de plus de trois lieues. Tout le rivage fut jusqu'à près de minuit, ainsi qu'il l'avait été la nuit précédente, garni de petits feux à peu de distance les uns des autres: on eût dit que c'était une illumination faite à dessein, et nous l'accompagnâmes de plusieurs fusées tirées des deux vaisseaux.

La journée du 5 se passa à louvoyer, afin de gagner au vent de l'île, et à faire sonder par les bateaux pour trouver un mouillage. L'aspect de cette côte élevée en amphithéâtre nous offrait le plus riant spectacle. Quoique les montagnes y soient d'une grande hauteur, le rocher n'y montre nulle

part son aride nudité : tout y est couvert de bois. A peine en crûmes-nous nos yeux lorsque nous découvrimmes un pic chargé d'arbres jusqu'à sa cime isolée qui s'élevait au niveau des montagnes dans l'intérieur de la partie méridionale de l'île. Il ne paraissait pas avoir plus de trente toises de diamètre, et il diminuait de grosseur en montant; on l'eût pris de loin pour une pyramide d'une hauteur immense que la main d'un décorateur habile aurait parée de guirlandes de feuillage. Les terrains moins élevés sont entrecoupés de prairies et de bosquets, et dans toute l'étendue de la côte il règne sur les bords de la mer, au pied du pays haut, une lisière de terre basse et unie, couverte de plantations. C'est là qu'au milieu des bananiers, des cocotiers et d'autres arbres chargés de fruits, nous apercevions les maisons des insulaires.

Comme nous prolongions la côte, nos yeux furent frappés de la vue d'une belle cascade qui s'élançait du haut des montagnes et précipitait à la mer ses eaux écumantes. Un village était bâti au pied, et la côte y paraissait sans brisans. Nous désirions tous pouvoir mouiller à portée de ce beau lieu; sans cesse on sondait des navires, et nos bateaux sondaient jusqu'à terre : on ne trouva dans cette partie qu'un amas de roches, et il fallut se résoudre à chercher ailleurs un mouillage.

Les pirogues étaient revenues au navire dès le

lever du soleil, et toute la journée on fit des échanges. Il s'ouvrit même de nouvelles branches de commerce : outre les fruits de l'espèce de ceux qui avaient été offerts la veille, et quelques autres rafraîchissemens, tels que poules et pigeons, les insulaires apportèrent avec eux toutes sortes d'instrumens pour la pêche, des herminettes de pierre, des étoffes singulières, des coquilles, etc. Ils demandaient en échange du fer et des pendans d'oreilles. Les trocs se firent, comme la veille, avec loyauté : cette fois aussi il vint dans les pirogues quelques femmes jolies et presque nues. A bord de *l'Étoile* il monta un insulaire qui y passa la nuit sans témoigner aucune inquiétude.

Nous l'employâmes encore à louvoyer ; et le 6 au matin nous étions parvenus à l'extrémité septentrionale de l'île. Une seconde île s'offrit à nous ; mais la vue de plusieurs brisans qui paraissaient défendre le passage entre les deux îles me détermina à revenir sur mes pas chercher un mouillage dans la première baie que nous avions vue le jour de notre atterrage. A une lieue de la pointe du nord, nos canots reconnurent dans un récif une coupure large de deux encâblures au plus, dans laquelle il y avait de trente à trente-cinq brasses d'eau, et en dedans une rade assez vaste où le fond variait depuis neuf brasses jusqu'à trente. Cette rade était bornée au sud par un récif qui, partant de

terre , allait se joindre à celui qui bordait la côte , d'où coulaient plusieurs petites rivières. Sur le récif du côté du nord il y a trois îlots.

Je me décidai à mouiller dans cette rade , et sur-le-champ nous fîmes route pour y entrer : c'était l'île Taïti.

A mesure que nous avions approché de la terre , les insulaires avaient environné les navires. L'affluence des pirogues fut si grande autour des vaisseaux , que nous eûmes beaucoup de peine à nous amarrer au milieu de la foule et du bruit. Tous venaient en criant *tayo* , qui veut dire *ami* , et en nous donnant mille témoignages d'amitié. Tous demandaient des clous et des pendans d'oreilles. Les pirogues étaient remplies de femmes , qui ne le cèdent pas pour l'agrément de la figure au plus grand nombre des Européennes , et qui pour la beauté du corps pourraient le disputer à toutes avec avantage. La plupart de ces nymphes étaient nues , car les hommes et les vieilles qui les accompagnaient leur avaient ôté la pagne dont ordinairement elles s'enveloppent. Elles nous firent d'abord , de leurs pirogues , des agaceries , où , malgré leur naïveté , on découvrait quelque embarras ; soit que la nature ait partout embelli le sexe d'une timidité ingénue , soit que , même dans les pays où règne encore la franchise de l'âge d'or , les femmes paraissent ne pas vouloir ce qu'elles désirent le

plus. Les hommes, plus simples ou plus libres, s'énoncèrent bientôt clairement : ils nous pressaient de choisir une femme, de la suivre à terre, et leurs gestes non équivoques démontraient la manière dont il fallait faire connaissance avec elle. Je le demande : comment retenir au travail, au milieu d'un spectacle pareil, quatre cents Français, jeunes, marins, et qui depuis six mois n'avaient point vu de femmes ? Malgré toutes les précautions que nous pûmes prendre, il entra à bord une jeune fille, qui vint sur le gaillard d'arrière se placer à une des écoutilles qui sont au-dessus du cabestan : cette écoutille était ouverte pour donner de l'air à ceux qui viraient. La jeune fille laissa tomber négligemment une pagne qui la couvrait, et parut aux yeux de tous telle que Vénus se fit voir au berger phrygien : elle en avait la forme céleste. Matelots et soldats s'empressaient pour parvenir à l'écoutille, et jamais cabestan ne fut viré avec une pareille activité.

Nos soins réussirent cependant à contenir ces hommes ensorcelés : le moins difficile n'avait pas été de parvenir à se contenir soi-même. Un seul Français, mon cuisinier, qui, malgré les défenses, avait trouvé le moyen de s'échapper, nous revint bientôt plus mort que vif. A peine eut-il mis pied à terre avec la belle qu'il avait choisie, qu'il se vit entouré par une foule d'Indiens qui le déshabil-

lèrent dans un instant, et le mirent nu de la tête aux pieds. Il se crut perdu mille fois, ne sachant où aboutiraient les exclamations de ce peuple, qui examinait en tumulte toutes les parties de son corps. Après l'avoir bien considéré, ils lui rendirent ses habits, remirent dans ses poches tout ce qu'ils en avaient tiré, et firent approcher la fille, en le pressant de contenter les désirs qui l'avaient amené à terre avec elle : ce fut en vain. Il fallut que les insulaires ramenassent à bord le pauvre cuisinier, qui me dit que j'aurais beau le réprimander, je ne lui ferais jamais autant de peur qu'il venait d'en avoir à terre.

§ 2.

Séjour dans l'île Taiti. Détail du bien et du mal qui nous y arrive.

Lorsque nous fûmes amarrés je descendis à terre avec plusieurs officiers, afin de reconnaître un lieu propre à faire de l'eau. Nous fûmes reçus par une foule d'hommes et de femmes qui ne se lassaient point de nous considérer. Les plus hardis venaient nous toucher; ils écartaient même nos vêtemens, comme pour vérifier si nous étions absolument faits comme eux : aucun ne portait d'armes, pas même de bâton. Ils ne savaient comment exprimer leur joie de nous recevoir. Le chef de ce canton

nous conduisit dans sa maison et nous y introduisit. Il y avait dedans cinq ou six femmes et un vieillard vénérable. Les femmes nous saluèrent en portant la main sur la poitrine, et criant plusieurs fois *tayo*. Le vieillard était père de notre hôte. Il n'avait du grand âge que ce caractère respectable qu'impriment les ans sur une belle figure : sa tête ornée de cheveux blancs et d'une longue barbe, tout son corps nerveux et rempli ne montraient aucune ride, aucun signe de décrépitude. Cet homme vénérable parut s'apercevoir à peine de notre arrivée ; il se retira même sans répondre à nos caresses, sans témoigner ni frayeur, ni étonnement, ni curiosité. Fort éloigné de prendre part à l'espèce d'extase que notre vue causait à tout ce peuple, son air rêveur et soucieux semblait annoncer qu'il craignait que ces jours heureux, écoulés pour lui dans le sein du repos, ne fussent troublés par l'arrivée d'une nouvelle race.

On nous laissa la liberté de considérer l'intérieur de la maison. Elle n'avait aucun meuble, aucun ornement qui la distinguât des cases ordinaires, si ce n'est sa grandeur. Elle pouvait avoir quatre-vingts pieds de long sur vingt pieds de large. Nous y remarquâmes un cylindre d'osier, long de trois ou quatre pieds et garni de plumes noires, lequel était suspendu au toit, et deux figures de bois, que nous prîmes pour des idoles : l'une, c'était le dieu,

était debout contre un des piliers ; la déesse était vis-à-vis , inclinée le long du mur , qu'elle surpassait en hauteur , et attachée aux roseaux qui le forment. Ces figures , mal faites et sans proportions , avaient environ trois pieds de haut , mais elles tenaient à un piédestal cylindrique , vidé dans l'intérieur et sculpté à jour. Il était fait en forme de tour , et pouvait avoir de six à sept pieds de hauteur sur environ un pied de diamètre ; le tout était d'un bois noir fort dur.

Le chef nous proposa ensuite de nous asseoir sur l'herbe en dehors de sa maison , où il fit apporter des fruits , du poisson grillé et de l'eau. Pendant le repas il envoya chercher quelques pièces d'étoffe , et deux grands colliers faits d'osier et recouverts de plumes noires et de dents de requin. Leur forme ne ressemble pas mal à celle de ces fraises immenses qu'on portait du temps de François I^{er}. Il en passa un au cou du chevalier d'Oraison , l'autre au mien , et distribua les étoffes. Nous étions prêts à retourner à bord , lorsque le chevalier de Suzannet s'aperçut qu'il lui manquait un pistolet , qu'on avait adroitement volé dans sa poche. Nous le fîmes entendre au chef , qui , sur-le-champ , voulut fouiller tous les gens qui nous environnaient : il en maltraita même quelques-uns. Nous arrêtâmes ses recherches , en tâchant seulement de lui faire comprendre que l'auteur du vol pourrait

être la victime de la friponnerie, et que son larcin lui donnerait la mort.

Le chef et tout le peuple nous accompagnèrent jusqu'à nos bateaux. Prêts à y arriver nous fûmes arrêtés par un insulaire d'une belle figure, qui, couché sous un arbre, nous offrit de partager le gazon qui lui servait de siège : nous l'acceptâmes. Cet homme alors se pencha vers nous, et, d'un air tendre, aux accords d'une flûte dans laquelle un autre Indien soufflait avec le nez, il nous chanta lentement une chanson, sans doute anacréontique, scène charmante, et digne du pinceau de Boucher. Quatre insulaires vinrent avec confiance souper et coucher à bord. Nous leur fîmes entendre flûte, basse, violon, et nous leur donnâmes un feu d'artifice composé de fusées et de serpentaux. Ce spectacle leur causa une surprise mêlée d'effroi.

Le 7, au matin, le chef, dont le nom est Ereti, vint à bord. Il nous apporta un cochon, des poules et le pistolet qui avait été pris la veille chez lui : cet acte de justice nous en donna bonne idée. Cependant nous fîmes dans la matinée toutes nos dispositions pour descendre à terre nos malades et nos pièces à l'eau, et les y laisser en établissant une garde pour leur sûreté. Je descendis l'après-midi avec armes et bagages, et nous commençâmes à dresser le camp sur les bords d'une petite rivière où nous devons faire notre eau.

Ereti vit la troupe sous les armes, et les préparatifs du campement sans paraître d'abord surpris ni mécontent. Toutefois, quelques heures après, il vint à moi accompagné de son père et des principaux du canton qui lui avaient fait des représentations à cet égard, et me fit entendre que notre séjour à terre leur déplaisait, que nous étions les maîtres d'y venir le jour tant que nous voudrions, mais qu'il fallait coucher la nuit à bord de nos vaisseaux. J'insistai sur l'établissement du camp, lui faisant comprendre qu'il nous était nécessaire pour faire de l'eau, du bois, et rendre plus faciles les échanges entre les deux nations. Ils tinrent alors un second conseil, à l'issue duquel Ereti vint me demander si nous resterions ici toujours ou si nous comptions repartir, et dans quel temps. Je lui répondis que nous mettrions à la voile dans dix-huit jours, en signe duquel nombre je lui donnai dix-huit petites pierres. Sur cela, nouvelle conférence à laquelle on me fit appeler. Un homme grave, et qui paraissait avoir du poids dans le conseil, voulait réduire à neuf les jours de notre campement; j'insistai pour le nombre que j'avais demandé, et enfin ils y consentirent.

De ce moment la joie se rétablit; Ereti même nous offrit un hangar immense tout près de la rivière, sous lequel étaient quelques pirogues qu'il en fit enlever sur-le-champ. Nous dressâmes dans

ce hangar les tentes pour nos scorbutiques , au nombre de trente-quatre, douze de *la Boudeuse* et vingt-deux de *l'Étoile*, et quelques autres nécessaires au service. La garde fut composée de trente soldats, et je fis aussi descendre des fusils pour armer les travailleurs et les malades. Je restai à terre la première nuit, qu'Ereti voulut aussi passer dans nos tentes. Il fit apporter son souper qu'il joignit au nôtre, chassa la foule qui entourait le camp, et ne retint avec lui que cinq ou six de ses amis. Après souper il demanda des fusées, et elles lui firent au moins autant de peur que de plaisir. Sur la fin de la nuit il envoya chercher une de ses femmes qu'il fit coucher dans la tente de M. de Nassau : elle était vieille et laide.

La journée suivante se passa à perfectionner notre camp. Le hangar était bien fait et parfaitement couvert d'une espèce de natte. Nous n'y laissâmes qu'une issue à laquelle nous mîmes une barrière et un corps-de-garde. Ereti, ses femmes et ses amis avaient seuls la permission d'entrer : la foule se tenait en dehors du hangar. Un de nos gens, une baguette à la main, suffisait pour la faire écarter. C'était là que les insulaires apportaient de toutes parts des fruits, des poules, des cochons, du poisson et des pièces de toile qu'ils échangeaient contre des clous, des outils, des perles fausses, des boutons et mille autres bagatelles qui étaient des

trésors pour eux. Au reste ils examinaient attentivement ce qui pouvait nous plaire; ils virent que nous cueillions des plantes antiscorbutiques et qu'on s'occupait aussi à chercher des coquilles. Les femmes et les enfans ne tardèrent pas à nous apporter à l'envi des paquets des mêmes plantes qu'ils nous avaient vus ramasser, et des paniers remplis de coquilles de toutes les espèces : on payait leurs peines à peu de frais.

Ce même jour je demandai au chef de m'indiquer du bois que je pusse couper. Le pays bas où nous étions n'est couvert que d'arbres fruitiers, et d'une espèce de bois plein de gomme et de peu de consistance : le bois dur vient sur les montagnes. Ereti me marqua les arbres que je pouvais couper, et m'indiqua même de quel côté il les fallait faire tomber en les abattant. Au reste, les insulaires nous aidaient beaucoup dans nos travaux. Nos ouvriers abattaient les arbres et les mettaient en bûches, què les habitans du pays transportaient aux bateaux; ils aidaient de même à faire l'eau, emplissant les pièces et les conduisant aux chaloupes. On leur donnait pour salaire des elous, dont le nombre se proportionnait au travail qu'ils avaient fait. La seule gêne qu'on eût, c'est qu'il fallait sans cesse avoir l'œil à tout ce qu'on apportait à terre, à ses poches même; car il n'y a point

en Europe de plus adroits filous que les gens de ce pays.

Cependant il ne semble pas que le vol soit ordinaire entre eux. Rien ne ferme dans leurs maisons; tout y est à terre ou suspendu, sans serrure ni gardiens. Sans doute la curiosité pour des objets nouveaux excitait en eux de violens désirs, et d'ailleurs il y a partout de la canaille. On avait volé les deux premières nuits, malgré les sentinelles et les patrouilles, auxquelles on avait même jeté quelques pierres. Les voleurs se cachaient dans un marais couvert d'herbes et de roseaux, qui s'étendait derrière notre camp. On le nettoya en partie, et j'ordonnai à l'officier de garde de faire tirer sur les voleurs qui viendraient dorénavant. Ercé lui-même dit de le faire, mais il eut grand soin de montrer plusieurs fois où était sa maison, en recommandant bien de tirer du côté opposé. J'envoyais aussi tous les soirs trois de nos bateaux armés de pierriers et d'espingoles se mouiller devant le camp.

Au vol près, tout se passait de la manière la plus amiable. Chaque jour nos gens se promenaient dans le pays sans armes, seuls ou par petites bandes. On les invitait à entrer dans les maisons; on leur y donnait à manger; mais ce n'est pas à une collation légère que se borne ici la civilité des maîtres de maison; ils leur offraient de jeunes filles; la case se remplissait à l'instant d'une foule curieuse

d'hommes et de femmes qui faisaient un cercle autour de l'hôte et de la jeune victime du devoir hospitalier; la terre se jonchait de feuillage et de fleurs, et des musiciens chantaient aux accords de la flûte un hymne de jouissance. Vénus est ici la déesse de l'hospitalité; son culte n'y admet point de mystères, et chaque jouissance est une fête pour la nation. Ils étaient surpris de l'embarras qu'on témoignait: nos mœurs ont proscrit cette publicité.

J'ai plusieurs fois été, moi second ou troisième, me promener dans l'intérieur. Je me croyais transporté dans le jardin d'Éden: nous parcourions une plaine de gazon, couverte de beaux arbres fruitiers, et coupée de petites rivières qui entretenaient une fraîcheur délicieuse, sans aucun des inconvénients qu'entraîne l'humidité. Un peuple nombreux y jouit des trésors que la nature verse à pleines mains sur lui. Nous trouvions des troupes d'hommes et de femmes assises à l'ombre des vergers; tous nous saluaient avec amitié; ceux que nous rencontrions dans les chemins se rangeaient à côté pour nous laisser passer: partout nous voyions régner l'hospitalité, le repos, une joie douce et toutes les apparences du bonheur.

Je fis présent au chef du canton où nous étions d'un couple de dindes et de canards, mâles et femelles; c'était le denier de la veuve. Je lui proposai aussi de faire un jardin à notre manière et d'y

semmer différentes graines, proposition qui fut reçue avec joie. En peu de temps Ereti fit préparer et entourer de palissades le terrain qu'avaient choisi nos jardiniers. Je le fis bêcher : ils admiraient nos outils de jardinage. Ils ont bien aussi autour de leurs maisons des espèces de potagers garnis de giraumons, de patates, d'ignames et d'autres racines. Nous leur avons semé du blé, de l'orge, de l'avoine, du riz, du maïs, des oignons et des graines potagères de toute espèce. Ce peuple nous a paru aimer l'agriculture, et on l'accoutumerait facilement à tirer parti du sol le plus fertile de l'univers.

Les premiers jours de notre arrivée j'eus la visite du chef d'un canton voisin, qui vint à bord avec un présent de fruits, de cochons, de poules et d'étoffes. Ce seigneur, nommé Toutaa, est d'une belle figure et d'une taille extraordinaire. Il était accompagné de quelques-uns de ses parens, presque tous hommes de six pieds. Je leur fis présent de clous, d'outils, de perles fausses et d'étoffes de soie. Il fallut lui rendre sa visite chez lui ; nous fûmes bien accueillis, et l'honnête Toutaa m'offrit une de ses femmes, fort jeune et assez jolie. L'assemblée était nombreuse, et les musiciens avaient déjà entonné les chants de l'hyménée : telle est la manière de recevoir les visites de cérémonie.

Le 10 il y eut un insulaire tué, et les gens du pays vinrent se plaindre de ce meurtre. J'envoyai

à la maison où avait été porté le cadavre : on vit effectivement que l'homme avait été tué d'un coup de feu. Cependant on ne laissait sortir aucun de nos gens avec des armes à feu, ni des vaisseaux ni de l'enceinte du camp. Je fis sans succès les plus exactes perquisitions pour connaître l'auteur de cet infâme assassinat. Les insulaires crurent sans doute que leur compatriote avait eu tort, car ils continuèrent à venir à notre quartier avec leur confiance accoutumée. On me rapporta cependant qu'on avait vu beaucoup de gens emporter leurs effets à la montagne, et que même la maison d'Ereti était toute démeublée. Je lui fis de nouveaux présents, et ce bon chef continua de nous témoigner la plus sincère amitié.

Cependant je pressais nos travaux de tous les genres ; car, encore que cette relâche fût excellente pour nos besoins, je savais que nous étions mal mouillés. La nécessité avait forcé de prendre ce mouillage sans nous laisser la liberté du choix, et bientôt nous eûmes la preuve que nos inquiétudes n'étaient que trop fondées. Nous perdîmes plusieurs aneres et nous courûmes le danger d'échouer.

Un malheur n'arrive jamais seul : comme nous étions tous occupés d'un travail auquel était attaché notre salut, on vint m'avertir qu'il y avait eu trois insulaires tués ou blessés dans leurs cases à coups de baionnettes ; que l'alarme était répandue

dans le pays; que les vieillards, les femmes et les enfans fuyaient vers les montagnes, emportant leurs bagages et jusqu'aux cadavres des morts, et que peut-être allions-nous avoir sur les bras une armée de ces hommes furieux. Telle était donc notre position, de craindre la guerre à terre au même instant où les deux navires étaient dans le cas d'y être jetés. Je descendis au camp, et en présence du chef je fis mettre aux fers quatre soldats soupçonnés d'être les auteurs du forfait; ce procédé parut les contenter.

Je passai une partie de la nuit à terre, où je renforçai les gardes, dans la crainte que les insulaires ne voulussent venger leurs compatriotes. Nous occupons un poste excellent entre deux rivières, distantes l'une de l'autre d'un quart de lieue au plus; le front du camp était couvert par un marais, le reste était la mer, dont assurément nous étions les maîtres. Nous avons beau jeu pour défendre ce poste contre toutes les forces de l'île réunies; mais heureusement, à quelques alertes près, occasionées par des filous, la nuit fut tranquille au camp.

Ce n'était pas de ce côté que mes inquiétudes étaient les plus vives. La crainte de perdre les vaisseaux à la côte nous donnait des alarmes infiniment plus cruelles. Dès dix heures du soir les vents avaient beaucoup fraîchi de la partie de l'est avec

une grosse houle, de la pluie, des orages de toutes les apparences funestes qui augmentent l'horreur de ces lugubres situations. Vers deux heures du matin il passa un grain qui chassait les vaisseaux en côte : je me rendis à bord. Le grain heureusement ne dura pas, et, dès qu'il fut passé, le vent vint de terre. L'aurore nous amena de nouveaux malheurs; notre câble du nord-ouest fut coupé; le grelin ¹ que nous avait cédé *l'Étoile* eut le même sort peu d'instans après; la frégate ne se trouvait pas à une encablure ² de la côte, où la mer brisait avec fureur. Plus le péril devenait pressant, plus les ressources diminuaient. Les deux ancrs, dont les câbles venaient d'être coupés, étaient perdues pour nous; leurs bouées ³ avaient disparu, soit qu'elles eussent coulé, soit que les Indiens les eussent enlevées dans la nuit. C'étaient déjà quatre ancrs de moins depuis vingt-quatre heures, et cependant il nous restait encore des pertes à essuyer.

A dix heures du matin notre câble neuf se coupa, et la frégate, défendue par un seul grelin,

¹ Le plus petit des câbles d'un vaisseau, comme il a été dit ailleurs.

² Distance de cent vingt brasses. La brasse est d'environ six pieds. Les câbles ou cordages des plus grands vaisseaux ont cent vingt brasses ou sept cent vingt pieds.

³ La *bouée* est un morceau de bois ou de liège, fagot ou tonneau vide, qu'on laisse flottant sur la mer pour indiquer l'endroit où l'ancre est mouillée, ou les passages difficiles et dangereux.

commença à chasser en côte. Nous mouillâmes la grande ancre, la seule qui nous restât; mais de quel secours nous pouvait-elle être? Nous étions si près des brisans, que nous aurions été dessus avant que d'avoir assez filé de câble pour que l'ancre pût bien prendre fond. Nous attendions à chaque instant le triste dénouement de cette aventure, lorsqu'une brise du sud-ouest nous donna l'espérance de pouvoir appareiller. Le vaisseau commençait à prendre de l'air, et nous travaillions à faire de la voile, mais les vents revinrent presque aussitôt à l'est. Cet intervalle nous avait toujours donné le temps de recevoir à bord le bout du grelin de la seconde ancre à jet de *l'Étoile* qu'elle venait d'allonger dans l'est et qui nous sauva pour le moment. Nous virâmes sur les deux grelins et nous nous relevâmes un peu de la côte. Nous envoyâmes alors notre chaloupe à *l'Étoile* pour l'aider à s'amarrer solidement; ses ancres étaient heureusement mouillées sur un fond moins perdu de corail que celui sur lequel étaient tombées les nôtres. Lorsque cette opération fut faite, nous relevâmes l'ancre à jet de *l'Étoile*, et nous la lui rendîmes.

Cependant, lorsque le jour était venu, aucun Indien ne s'était approché du camp; on n'avait vu naviguer aucune pirogue; on avait trouvé les maisons voisines abandonnées : tout le pays paraissait

un désert. Le prince de Nassau, lequel avec quatre ou cinq hommes seulement s'était éloigné davantage, dans le dessein de rencontrer quelques insulaires et de les rassurer, en trouva un grand nombre avec Ereti environ à une lieue du camp. Dès que ce chef eut reconnu M. de Nassau, il vint à lui d'un air consterné. Les femmes, éplorées, se jetèrent à ses genoux; elles lui baisaient les mains en pleurant et répétant plusieurs fois : *Tayo, maté!* (*vous êtes nos amis et vous nous tuez!*) A force de caresses et d'amitié il parvint à les ramener. Je vis du bord une foule de peuple accourir au quartier : des poules, des cocos, des régimes de bananes embellissaient la marche et promettaient la paix. Je descendis aussitôt avec un assortiment d'étoffes de soie et des outils de toute espèce; je les distribuai aux chefs, en leur témoignant ma douleur du désastre arrivé la veille et les assurant qu'il serait puni. Les bons insulaires me comblèrent de caresses; le peuple applaudit à la réunion, et en peu de temps la foule ordinaire et les filous revinrent à notre quartier, qui ne ressemblait pas mal à une foire. Ils apportèrent, ce jour et le suivant, plus de rafraîchissemens que jamais. Ils demandèrent aussi qu'on tirât devant eux quelques coups de fusil; ce qui leur fit grand'peur. tous les animaux tirés ayant été tués raide.

Le canot que j'avais envoyé pour reconnaître le

côté du nord était revenu avec la bonne nouvelle qu'il y avait trouvé un très beau passage. Il était alors trop tard pour en profiter ce même jour; la nuit s'avavançait. Heureusement elle fut tranquille à terre et à la mer. Le 14 au matin, les vents étant à l'est, j'ordonnai à *l'Étoile*, qui avait son eau faite et tout son monde à bord, d'appareiller et de sortir par la nouvelle passe du nord. Nous ne pouvions mettre à la voile par cette passe qu'après la flûte mouillée au nord de nous. A onze heures elle appareilla; je gardai sa chaloupe et ses deux petites ancrs. Nous levâmes alors notre grande ancre, et à deux heures après midi nous eûmes la satisfaction de découvrir *l'Étoile* en dehors de tous les récifs. Notre situation, dès ce moment, devenait moins terrible; nous venions au moins de nous assurer le retour dans notre patrie, en mettant un de nos navires à l'abri des accidens.

Nous travaillâmes tout le jour et une partie de la nuit à finir notre eau, à débayer l'hôpital et le camp. J'enfouis près du hangar un acte de prise de possession, inscrit sur une planche de chêne, avec une bouteille bien fermée et lutée contenant les noms des officiers des deux navires. J'ai suivi cette même méthode pour toutes les terres découvertes dans le cours de ce voyage. Il était deux heures du matin avant que tout fût à bord; la nuit fut assez orageuse pour nous causer encore de l'in-

quiétude , malgré la grande quantité d'ancres que nous avions à la mer.

Le 15 à six heures du matin, les vents étant de terre et le ciel à l'orage , nous laissâmes les deux chaloupes pour lever les ancres; et dès que nous fûmes dehors , j'envoyai les deux canots armés pour protéger le travail des chaloupes. Nous étions à un quart de lieue au large et nous commencions à nous féliciter d'être heureusement sortis d'un mouillage qui nous avait causé de si vives inquiétudes , lorsque , le vent ayant cessé tout d'un coup , la marée et une grosse lame de l'est commencèrent à nous entraîner sur les récifs sous le vent de la passe. Le pis-aller des naufrages qui nous avaient menacés jusqu'ici avait été de passer nos jours dans une île embellie de tous les dons de la nature , et de changer les douceurs de notre patrie contre une vie paisible et exempte de soins ; mais ici le naufrage se présentait sous un aspect plus cruel ; le vaisseau , porté rapidement sur les récifs , n'y eût pas résisté deux minutes à la violence de la mer , et quelques-uns des meilleurs nageurs eussent à peine sauvé leur vie. J'avais , dès le premier instant du danger , rappelé canots et chaloupes pour nous remorquer. Ils arrivèrent au moment où , n'étant pas à plus de cinquante toises du récif , notre situation paraissait désespérée , d'autant qu'il n'y avait pas à mouiller. Une brise de l'ouest , qui s'é-

leva dans le même instant, nous rendit l'espérance : en effet elle fraîchit peu à peu, et à neuf heures du matin nous étions absolument hors de danger.

Je renvoyai sur-le-champ les bateaux à la recherche des ancrs, et je restai à louvoyer pour les attendre. L'après-midi nous rejoignîmes *l'Étoile*. A cinq heures du soir, notre chaloupe arriva ayant à bord la grosse ancre et le câble de *l'Étoile* qu'elle lui porta. Notre canot, celui de *l'Étoile* et sa chaloupe revinrent peu de temps après. Un mouillage de neuf jours nous a coûté six ancrs, perte que nous n'aurions pas essuyée si nous eussions été munis de quelques chaînes de fer.

Maintenant que les navires sont en sûreté, arrêtons-nous un instant pour recevoir les adieux des insulaires. Dès l'aube du jour, lorsqu'ils aperçurent que nous mettions à la voile, Ereti avait sauté seul dans la première pirogue qu'il avait trouvée sur le rivage et s'était rendu à bord. En y arrivant il nous embrassa tous ; il nous tenait quelques instans entre ses bras, versant des larmes et paraissant très affecté de notre départ. Peu de temps après, sa grande pirogue vint à bord chargée de rafraîchissemens de toute espèce : ses femmes étaient dedans, et avec elles ce même insulaire qui le premier jour de notre atterrage était venu s'établir à bord de *l'Étoile*. Ereti alla le prendre par la main, et il me le présenta, en me faisant en-

tendre que cet homme, dont le nom est Aotourou¹, voulait nous suivre et me priant d'y consentir. Il le présenta ensuite à tous les officiers chacun en particulier, disant que c'était son ami qu'il confiait à ses amis, et il nous le recommanda avec les plus grandes marques d'intérêt. On fit encore à Ereti des présens de toute espèce : après quoi il prit congé de nous et alla rejoindre ses femmes, lesquelles ne cessèrent de pleurer tout le temps que la pirogue fut le long du bord. Il y avait aussi dedans une jeune et jolie fille que l'insulaire qui venait avec nous alla embrasser. Il lui donna trois perles qu'il avait à ses oreilles, la baisa encore une fois, et, malgré les larmes de cette jeune fille, son épouse ou son amante, il s'arracha de ses bras et remonta dans le vaisseau. Nous quitâmes ainsi ce bon peuple, et je ne fus pas moins surpris du chagrin que leur causait notre départ, que je l'avais été de leur confiance affectueuse à notre arrivée.

¹ On verra plus tard, dans la relation du voyage de Marion, que celui-ci fut chargé de reconduire Aotourou dans sa patrie, et que cet Indien mourut de la petite vérole dans une relâche à Madagascar.

§ 3.

Description de la nouvelle île. Mœurs et caractère de ses habitans.

Lucis habitamus opacis ,
Riparumque toros et prata recentia rivis
Incolimus ¹.

VIRG., *Énéide*, liv. VI.

L'île, à laquelle on avait d'abord donné le nom de *Nouvelle-Cythère*, reçoit de ses habitans celui de *Taïti*. Sa latitude est par 17 degrés 35 minutes 3 secondes, et sa longitude par 150 degrés 40 minutes 17 secondes à l'ouest de Paris.

Entre la pointe du sud-est et un autre gros cap qui s'avance dans le nord, on voit une baie ouverte au nord-est, laquelle a trois ou quatre lieues de profondeur. Ses côtes s'abaissent insensiblement jusqu'au fond de la baie où elles ont peu d'élévation, et paraissent former le canton le plus beau de l'île et le plus habité. Le reste de la côte est élevé, et elle semble en général être toute bordée par un récif inégalement couvert d'eau, et qui forme en quelques endroits de petits îlots sur lesquels les insulaires entretiennent des feux pendant la nuit, pour la pêche et la sûreté de leur navigation. Quelques coupures donnent de distance en

¹ Nous habitons ces sombres bosquets, et nous fréquentons les bords de ces ruisseaux qui nourrissent une éternelle verdure.

distance l'entrée en dedans du récif. La partie nord-ouest nous est inconnue.

La hauteur des montagnes qui occupent tout l'intérieur de Taïti est surprenante, eu égard à l'étendue de l'île. Loin d'en rendre l'aspect triste et sauvage, elles servent à l'embellir, en variant à chaque pas les points de vue, et présentant de riches paysages couverts des productions de la nature, avec ce désordre dont l'art ne sut jamais imiter l'agrément. De là sortent une infinité de petites rivières qui fertilisent le pays, et ne servent pas moins à la commodité des habitans qu'à l'ornement des campagnes. Tout le plat pays, depuis les bords de la mer jusqu'aux montagnes, est consacré aux arbres fruitiers, sous lesquels, comme je l'ai dit, sont bâties les maisons des Taïtiens, dispersées sans aucun ordre et sans former jamais de village : on croit être dans les Champs-Élysées. Des sentiers publics, pratiqués avec intelligence et soigneusement entretenus, rendent partout les communications faciles.

Les principales productions de l'île sont le coco, la banane, le fruit à pain, l'igname, le curassol, le giraumon et plusieurs autres racines et fruits particuliers au pays, beaucoup de cannes à sucre qu'on ne cultive point, une espèce d'indigo sauvage, une très belle teinture rouge et jaune. Aotourou, pendant qu'il a été avec nous, a reconnu et nommé

plusieurs de nos fruits et de nos légumes, ainsi qu'un assez grand nombre de plantes que les curieux cultivent dans les serres chaudes. Le bois propre à travailler croît dans les montagnes, et les insulaires en font peu d'usage ; ils ne l'emploient que pour leurs grandes pirogues, qu'ils construisent de bois de cèdre. Nous leur avons aussi vu des piques d'un bois noir, dur et pesant, qui ressemble au bois de fer. Il se servent, pour bâtir les pirogues ordinaires, de l'arbre qui porte le fruit à pain : c'est un bois qui ne se fend point ; mais il est si mou et si plein de gomme, qu'il ne fait que se mâcher sous l'outil.

Au reste, quoique cette île soit remplie de très hautes montagnes, la quantité d'arbres et de plantes dont elles sont partout couvertes ne semble pas annoncer que leur sein renferme des mines. Il est du moins certain que les insulaires ne connaissent point les métaux. Ils donnent à tous ceux que nous leur avons montrés le même nom d'*aouri*, dont ils se servaient pour nous demander du fer. Mais cette connaissance du fer d'où leur vient-elle ? Je dirai bientôt ce que je pense à cet égard. Je ne connais ici qu'un seul article de commerce riche : ce sont de très belles perles. Les principaux chefs en font porter aux oreilles à leurs femmes et à leurs enfans ; mais ils les ont tenues cachées pendant notre séjour chez eux. Ils font avec les écailles de ces

huitres perlières des espèces de castagnettes qui sont un de leurs instrumens de danse.

Nous n'avons vu d'autres quadrupèdes que des cochons, des chiens d'une espèce petite mais jolie, et des rats en grande quantité. Les habitans ont des poules domestiques absolument semblables aux nôtres. Nous avons aussi vu des tourterelles vertes charmantes, de gros pigeons d'un beau plumage bleu de roi et d'un très bon goût, et des peruches fort petites, mais fort singulières par le mélange de bleu et de rouge qui colorie leurs plumes. Ils ne nourrissent leurs cochons et leurs volailles qu'avec des bananes. Entre ce qui en a été consommé dans le séjour à terre et ce qui a été embarqué dans les deux navires, on a troqué plus de huit cents têtes de volailles, et près de cent cinquante cochons; encore, sans les travaux inquiétans des dernières journées, en aurait-on eu beaucoup plus; car les habitans en apportaient de jour en jour un plus grand nombre.

Nous n'avons pas éprouvé de grandes chaleurs dans cette île. Pendant notre séjour le thermomètre de Réaumur n'a jamais monté à plus de 22 degrés, et il a été quelquefois à 18 degrés. Le soleil, il est vrai, était déjà à 8 ou 9 degrés de l'autre côté de l'équateur. Mais un avantage inestimable de cette île, c'est de n'y être pas infesté par cette légion odieuse d'insectes qui font le supplice des

pays situés entre les tropiques : nous n'y avons vu non plus aucun animal venimeux. D'ailleurs le climat est si sain que, malgré les travaux pénibles que nous y avons faits, et quoique nos gens y fussent continuellement dans l'eau et au grand soleil, qu'ils couchassent sur le sol nu et à la belle étoile, personne n'y est tombé malade. Les scorbutiques que nous avons débarqués et qui n'y ont pas eu une seule nuit tranquille, y ont repris des forces, et s'y sont rétablis en aussi peu de temps, au point que quelques-uns ont été depuis parfaitement guéris à bord. Au reste la santé et la force des insulaires qui habitent des maisons ouvertes à tous les vents et couvrent à peine de quelques feuillages la terre qui leur sert de lit, l'heureuse vieillesse à laquelle ils parviennent sans aucune incommodité, la finesse de tous leurs sens et la beauté singulière de leurs dents qu'ils conservent dans le plus grand âge, quelles meilleures preuves et de la salubrité de l'air et de la bonté du régime que suivent les habitans?

Les végétaux et le poisson sont leur principale nourriture; ils mangent rarement de la viande : les enfans et les jeunes filles n'en mangent jamais, et ce régime sans doute contribue beaucoup à les tenir exempts de presque toutes nos maladies. J'en dirais autant de leur boisson; ils n'en connaissent d'autre que l'eau. L'odeur seule du vin et de l'eau-

de-vie leur donnait de la répugnance ; ils en témoignaient aussi pour le tabac, les épiceries , et en général pour toutes les choses fortes.

Le peuple de Taïti est composé de deux races d'hommes très différentes, qui cependant ont la même langue, les mêmes mœurs et qui paraissent se mêler ensemble sans distinction. La première, et c'est la plus nombreuse, produit des hommes de la plus grande taille ; il est ordinaire d'en voir de six pieds et plus. Je n'ai jamais rencontré d'hommes mieux faits ni mieux proportionnés ; pour peindre Hercule et Mars on ne trouverait nulle part d'aussi beaux modèles. Rien ne distingue leurs traits de ceux des Européens ; et s'ils étaient vêtus, s'ils vivaient moins à l'air et au grand soleil, ils seraient aussi blancs que nous. En général leurs cheveux sont noirs. La seconde race est d'une taille médiocre, a les cheveux crépus et durs comme du crin ; sa couleur et ses traits diffèrent peu de ceux des mulâtres. Le Taïtien qui s'est embarqué avec nous est de cette seconde race, quoique son père soit chef d'un canton ; mais il possède en intelligence ce qui lui manque du côté de la beauté.

Les uns et les autres se laissent croître la partie inférieure de la barbe ; mais ils ont tous les moustaches et le haut des joues rasés. Ils laissent aussi toute leur longueur aux ongles , excepté à celui du

doigt du milieu de la main droite. Quelques-uns se coupent les cheveux très court; d'autres les laissent croître et les portent attachés sur le sommet de la tête. Tous ont l'habitude de se les oindre, ainsi que la barbe, avec de l'huile de coco. Je n'ai rencontré qu'un seul homme estropié et qui paraissait l'avoir été par une chute. Notre chirurgien major m'a assuré qu'il avait vu sur plusieurs les traces de la petite vérole, et j'avais pris toutes les mesures possibles pour que nous ne leur communiquassions pas l'autre, ne pouvant supposer qu'ils en fussent atteints¹.

On voit souvent les Taïtiens nus, sans autre vêtement qu'une ceinture qui leur couvre les parties naturelles. Cependant les principaux s'enveloppent ordinairement dans une grande pièce d'étoffe qu'ils laissent tomber jusqu'aux genoux. C'est aussi là le seul habillement des femmes, et elles savent l'arranger avec assez d'art pour rendre ce simple ajustement susceptible de coquetterie². Comme

¹ Malheureusement cette seconde maladie (la syphilis) n'a que trop bien pénétré depuis dans cette île, avec d'autres vices européens. Sur six Taïtiens il paraît que cinq sont atteints du virus, et les femmes mariées n'osent s'en faire guérir, de peur d'être accusées d'adultère, ce que les missionnaires anglais sont parvenus à faire considérer comme un crime, ainsi que je l'ai rapporté, d'après un journal de Sidney de 1827, en mon *Voyage dans les cinq parties du monde*, t. VI, p. 328.

² Hommes et femmes sont maintenant habillés à l'européenne; toutefois les hommes n'en sont pas encore venus à porter culotte.

les Taïtiennes ne vont jamais au soleil sans être couvertes, et qu'un petit chapeau de cannes, garni de fleurs, défend leur visage de ses rayons, elles sont beaucoup plus blanches que les hommes. Elles ont les traits assez délicats ; mais ce qui les distingue, c'est la beauté de leurs corps, dont les contours n'ont point été défigurés par quinze ans de tortures.

Au reste, tandis qu'en Europe les femmes se peignent en rouge les joues, celles de Taïti se peignent d'un bleu foncé les reins et les fesses : c'est une parure et en même temps une marque de distinction. Les hommes sont soumis à la même mode. Je ne sais comment ils s'impriment ces traits ineffaçables : je pense que c'est en piquant la peau et y versant le suc de certaines herbes, ainsi que je l'ai vu pratiquer aux indigènes du Canada. Il est à remarquer que de tout temps on a trouvé cette peinture à la mode chez les peuples voisins encore de l'état de nature. Quand César fit sa première descente en Angleterre, il y trouva établi cet usage de se peindre : *Omnes vero Britanni se vitro inficiunt, quod cœruleum efficit colorem* ¹. Un auteur donne pour cause de cet usage général le besoin où l'on est dans les pays incultes de se garantir ainsi de la piquûre des insectes caustiques

¹ Tous les Bretons se teignent le corps avec un pastel qui leur donne une couleur bleue.

qui s'y multiplient au-delà de l'imagination. Cette cause n'existe point à Taïti, puisque, comme nous l'avons dit plus haut, on y est exempt de ces insectes insupportables. L'usage de se peindre y est donc une mode comme à Paris. Un autre usage de Taïti, commun aux hommes et aux femmes, c'est de se percer les oreilles, et d'y porter des perles ou des fleurs de toute espèce. La plus grande propreté embellit encore ce peuple aimable : ils se baignent sans cesse, et jamais ils ne mangent ni ne boivent sans se laver avant et après.

Le caractère de la nation nous a paru être doux et bienfaisant. Il ne semble pas qu'il y ait dans l'île aucune guerre civile, aucune haine particulière, quoique le pays soit divisé en petits cantons qui ont chacun leur seigneur indépendant. Il est probable que les Taïtiens pratiquent entre eux une bonne foi dont ils ne doutent point : qu'ils soient chez eux ou non, jour ou nuit, les maisons sont ouvertes. Chacun cueille les fruits sur le premier arbre qu'il rencontre, en prend dans la maison où il entre. Il paraîtrait que pour les choses absolument nécessaires à la vie il n'y a point de propriété, et que tout est à tous. Avec nous ils étaient filous habiles, mais d'une timidité qui les faisait fuir à la moindre menace. Au reste on a vu que les chefs n'approuvaient point ces vols, qu'ils nous pressaient au contraire de tuer ceux qui les com-

mettaient. Ereti cependant n'usait point de cette sévérité qu'il nous recommandait. Lui dénoncions-nous quelque voleur, il le poursuivait lui-même à toutes jambes; l'homme fuyait, et s'il était joint, ce qui arrivait ordinairement, car Ereti était infatigable à la course, quelques coups de bâton et une restitution forcée étaient le seul châtiment du coupable. Je ne croyais pas même qu'ils connussent de punition plus forte, attendu que, quand ils voyaient mettre quelqu'un de nos gens aux fers, ils en témoignaient une peine sensible; mais j'ai su depuis, à n'en pas douter, qu'ils ont l'usage de pendre les voleurs à des arbres, ainsi qu'on le pratique dans nos armées.

Ils sont presque toujours en guerre avec les habitans des îles voisines. Nous avons vu les grandes pirogues qui leur servent pour les descentes et même pour des combats de mer. Ils ont pour armes l'arc, la fronde et une espèce de pique d'un bois fort dur. La guerre se fait chez eux d'une manière cruelle. Suivant ce que nous a appris Aotourou, ils tuent les hommes et les enfans mâles pris dans les combats; ils leur lèvent la peau du menton avec la barbe, qu'ils portent comme un trophée de victoire. Ils conservent seulement les femmes et les filles, que les vainqueurs ne dédaignent pas d'admettre dans leur lit : Aotourou lui-même était le fils d'un chef Taïtien et d'une cap-

tive de l'île de Oopoa, île voisine et souvent ennemie de Taïti. J'attribue à ce mélange la différence que nous avons remarquée dans l'espèce des hommes. J'ignore au reste comme ils pansent leurs blessures : nos chirurgiens en ont admiré les cicatrices.

J'exposerai à la fin de ce chapitre ce que j'ai pu entrevoir sur la forme de leur gouvernement, sur l'étendue du pouvoir qu'ont leurs petits souverains, sur l'espèce de distinction qui existe entre les principaux chefs et le peuple, sur le lien enfin qui réunit sous la même autorité cette multitude d'hommes robustes qui ont si peu de besoins. Je remarquerai seulement ici que dans les circonstances délicates le seigneur du canton ne décide point sans l'avis d'un conseil. On a vu qu'il avait fallu une délibération des principaux de la nation lorsqu'il s'était agi de l'établissement de notre camp à terre. J'ajouterai que le chef paraît être obéi sans réplique par tout le monde, et que les notables ont aussi des gens qui les servent, et sur lesquels ils ont de l'autorité ¹.

Il est fort difficile de donner des éclaircissemens sur leur religion. Nous avons vu chez eux des statues de bois que nous avons prises pour des idoles; mais quel culte leur rendent-ils? La seule cérémo-

¹ Il existe aujourd'hui un parlement à Taïti avec les autres formes du gouvernement britannique.

nie religieuse dont nous ayons été témoins regarde les morts : ils en conservent long-temps les cadavres étendus sur une espèce d'échafaud que couvre un hangar. L'infection qu'ils répandent n'empêche pas les femmes d'aller pleurer auprès du corps une partie du jour, et d'oindre d'huile de cocos les froides reliques de leur affection. Celles dont nous étions connus nous ont laissé quelquefois approcher de ce lieu consacré aux mânes : *Emoé (il dort)*, nous disaient-elles. Lorsqu'il ne reste plus que les squelettes on les transporte dans la maison, et j'ignore combien de temps on les y conserve. Je sais seulement, parce que je l'ai vu, qu'alors un homme considéré dans la nation vint y exercer son ministère sacré, et que dans ces lugubres cérémonies il porte des ornemens assez recherchés.

Nous avons fait sur sa religion beaucoup de questions à Aotourou, et nous avons cru comprendre qu'en général ses compatriotes sont fort superstitieux ; que les prêtres ont chez eux la plus redoutable autorité ; que, indépendamment d'un être supérieur, nommé *Eri-t-Era* (*le roi du soleil ou de lumière*), être qu'ils ne représentent par aucune image matérielle, ils admettent plusieurs divinités, les unes bienfaisantes, les autres malfaisantes ; que le nom de ces divinités ou génies est *Eatoua* ; qu'ils attachent à chaque action importante de la vie un

bon génie et un mauvais, lesquels y président et décident du succès ou du malheur. Ce que nous avons compris avec certitude, c'est que, quand la lune présente un certain aspect, qu'ils nomment *Malama Tamaï* (*Lune en état de guerre*), aspect qui ne nous a pas montré de caractère distinctif qui puisse nous servir à le définir, ils sacrifient des victimes humaines ¹. De tous les usages, un de ceux qui me surprend le plus, c'est l'habitude qu'ils ont de saluer ceux qui éternuent, en leur disant : *Evaroua-t-eotoua* (*que le bon Eatoua te réveille*), ou bien, *que le mauvais Eatoua ne t'endorme pas*. Voilà des traces d'une origine commune avec les nations de l'ancien continent. Au reste c'est surtout en traitant de la religion des peuples que le scepticisme est raisonnable, puisqu'il n'y a point de matière dans laquelle il soit plus facile de prendre la lueur pour l'évidence.

La polygamie paraît générale chez eux, du moins parmi les principaux ². Comme leur seule passion est l'amour, le grand nombre des femmes est le seul luxe des riches. Les enfans partagent égale-

¹ On sait que les Taïtiens ont depuis été convertis au christianisme par les missionnaires, mais qu'en perdant leur culte, peut-être parfois barbare et qu'il ne faut pas regretter, ils ont reçu d'autres vices européens qui ont bien altéré l'innocence de leurs mœurs et l'enjouement de leur caractère.

² La polygamie règne ou est tolérée dans toute l'Océanie. Dans quelques archipels, comme celui de Mindana, règne la polyandrie, et chaque femme y a deux maris.

ment les soins du père et de la mère. Ce n'est pas l'usage à Taïti que les hommes, uniquement occupés de la pêche et de la guerre, laissent au sexe le plus faible les travaux pénibles du ménage et de la culture. Ici une douce oisiveté est le partage des femmes, et le soin de plaire leur plus sérieuse occupation. Je ne saurais assurer si le mariage est un engagement civil ou consacré par la religion, s'il est indissoluble ou sujet au divorce. Quoi qu'il en soit, les femmes doivent à leurs maris une soumission entière : elles laveraient dans leur sang une infidélité commise sans l'aveu de l'époux. Son consentement, il est vrai, n'est pas difficile à obtenir, et la jalousie est ici un sentiment si étranger, que le mari est ordinairement le premier à presser sa femme de se livrer. Une fille n'éprouve à cet égard aucune gêne : tout l'invite à suivre le penchant de son cœur ou la loi de ses sens, et les applaudissemens publics honorent sa défaite. Il ne semble pas que le grand nombre d'amans passagers qu'elle peut avoir eus l'empêche de trouver ensuite un mari. Pourquoi résisterait-elle à l'influence du climat, à la séduction de l'exemple ? L'air qu'on respire, les chants, la danse, presque toujours accompagnée de postures lascives, tout rappelle à chaque instant les douceurs de l'amour, tout crie de s'y livrer. Ils dansent au son d'une espèce de tambour, et lorsqu'ils chantent ils accompagnent la

voix avec une flûte très douce à trois ou quatre trous, dans laquelle, comme nous l'avons déjà dit, ils soufflent avec le nez. Ils ont aussi une espèce de lutte qui est en même temps exercice et jeu.

Cette habitude de vivre continuellement dans le plaisir donne aux Taïtiens un penchant marqué pour cette douce plaisanterie, fille du repos et de la joie ¹. Ils en contractent aussi dans le caractère une légèreté dont nous étions tous les jours étonnés. Tout les frappe, rien ne les occupe; au milieu des objets que nous leur présentions nous n'avons jamais réussi à fixer deux minutes de suite l'attention d'aucun d'eux. Il semble que la moindre réflexion leur soit un travail insupportable, et qu'ils fuient encore plus les fatigues de l'esprit que celles du corps.

Je ne les accuserai cependant pas de manquer d'intelligence. Leur adresse et leur industrie dans le peu d'ouvrages nécessaires dont ne sauraient les dispenser l'abondance du pays et la beauté du climat démentiraient ce témoignage. On est étonné de l'art avec lequel sont faits les instrumens pour la pêche : leurs hameçons sont de nacre, aussi délicatement travaillée que s'ils avaient le secours

¹ En modifiant cette habitude, et en adoptant une partie des mœurs britanniques, les Taïtiens sont devenus sérieux ; il semblerait maintenant que ce n'est plus le même peuple.

de nos outils ; leurs filets sont absolument semblables aux nôtres , et tissus avec du fil de pite ¹. Nous avons admiré la charpente de leurs vastes maisons , et la disposition des feuilles de latanier , qui en font la couverture.

Ils ont deux espèces de pirogues : les unes , petites et peu travaillées , sont faites d'un seul tronc d'arbre creusé ; les autres , beaucoup plus grandes , sont travaillées avec art. Un arbre creusé fait , comme aux premières , le fond de la grande pirogue depuis l'avant jusqu'aux deux tiers environ de sa longueur ; un second forme la partie de l'arrière , qui est courbe et fort relevée , de sorte que l'extrémité de la poupe se trouve à cinq ou six pieds au-dessus de l'eau. Ces deux pièces sont assemblées bout à bout en arc de cercle , et , comme pour assurer cet écart ils n'ont pas le secours des clous , ils percent en plusieurs endroits l'extrémité des deux pièces , et ils y passent des tresses de fil de coco , dont ils font de fortes liures. Les côtés de la pirogue sont relevés par deux bordages d'environ un pied de largeur , cousus sur le fond et l'un avec l'autre par des liures semblables aux précédentes. Ils remplissent les coutures de fil de coco , sans mettre aucun enduit sur le calfatage. Une planche qui couvre l'avant de la pirogue , et qui a cinq ou six pieds de saillie , l'empêche de se plonger entièrement

¹ Espèce d'aloës à soie.

dans l'eau lorsque la mer est grosse. Pour rendre ces légères barques moins sujettes à chavirer, ils mettent un balancier sur un des côtés : ce n'est autre chose qu'une pièce de bois assez longue portée sur deux traverses de quatre à cinq pieds de long, dont l'autre bout est amarré sur la pirogue. Lorsqu'elle est à la voile, une planche s'étend en dehors de l'autre côté du balancier. Son usage est pour y amarrer un cordage qui soutient le mât, et rendre la pirogue moins volage en plaçant au bout de la planche un homme ou un poids.

Leur industrie paraît davantage dans le moyen dont ils usent pour rendre ces bâtimens propres à les transporter aux îles voisines, avec lesquelles ils communiquent, sans avoir dans cette navigation d'autres guides que les étoiles. Ils lient ensemble deux grandes pirogues, côte à côte, à quatre pieds environ de distance, par le moyen de quelques traverses fortement amarrées sur les deux bords. Par-dessus l'arrière de ces deux bâtimens ainsi joints, ils posent un pavillon d'une charpente très légère, couvert par un toit de roseaux. Cette chambre les met à l'abri de la pluie et du soleil, et leur fournit en même temps un lieu propre à tenir leurs provisions sèches. Ces doubles pirogues sont capables de contenir un grand nombre de personnes, et ne risquent jamais de chavirer. Ce sont celles dont nous avons toujours vu les chefs se servir ;

elles vont, ainsi que les pirogues simples, à la rame et à la voile. Les voiles sont composées de nattes étendues sur un carré de roseaux, dont un des angles est arrondi.

Les Taïtiens n'ont d'autre outil pour tous ces ouvrages, qu'une herminette, dont le tranchant est fait avec une pierre noire très dure. Elle est absolument de la même forme que celle de nos charpentiers, et ils s'en servent avec beaucoup d'adresse. Ils emploient, pour percer les bois, des morceaux de coquille fort aigus.

La fabrique des étoffes singulières qui composent leurs vêtemens n'est pas le moindre de leurs arts. Elles sont tissues avec l'écorce d'un arbuste que tous les habitans cultivent autour de leurs maisons. Un morceau de bois dur, écarri et rayé sur ses quatre faces par des traits de différentes grosseurs, leur sert à battre cette écorce sur une planche très unie. Ils y jettent un peu d'eau en la battant, et ils parviennent ainsi à former une étoffe très égale et très fine, de la nature du papier, mais beaucoup plus souple et moins sujette à être déchirée. Ils lui donnent une grande largeur. Ils en ont plusieurs sortes, plus ou moins épaisses, mais toutes fabriquées avec la même matière ; j'ignore la méthode dont ils se servent pour les teindre.

Je n'ai épargné ni l'argent ni les soins pour rendre à mon Indien son séjour à Paris agréable et

utile. Il y est resté onze mois, pendant lesquels il n'a témoigné aucun ennui.

Quoiqu'il estropiât à peine quelques mots de notre langue, tous les jours il sortait seul, il parcourait la ville, et jamais il ne s'est égaré. Souvent il faisait des emplettes, et presque jamais il n'a payé les choses au delà de leur valeur. Le seul de nos spectacles qui lui plût était l'opéra : car il aimait passionnément la danse. Il connaissait parfaitement les jours de ce spectacle; il y allait seul, payait à la porte comme tout le monde, et sa place favorite était dans les corridors. Parmi le grand nombre de personnes qui ont désiré le voir, il a toujours remarqué ceux qui lui ont fait du bien, et son cœur reconnaissant ne les oubliait pas. Il était particulièrement attaché à madame la duchesse de Choiseul qui l'a comblé de bienfaits, et surtout de marques d'intérêt et d'amitié, auxquelles il était infiniment plus sensible qu'aux présens. Aussi allait-il de lui-même voir cette généreuse bienfaitrice toutes les fois qu'il savait qu'elle était à Paris.

Il en est parti au mois de mars 1770, et il a été s'embarquer à la Rochelle pour l'île de France. Il a été confié, pendant cette traversée, aux soins d'un négociant armateur. Le ministère a ordonné au gouverneur et à l'intendant de l'île de France de renvoyer de là Aotourou dans son île. J'ai donné

un mémoire fort détaillé sur la route à faire pour s'y rendre, et trente-six mille francs (c'est le tiers de mon bien) pour armer le navire destiné à cette navigation. Madame la duchesse de Choiseul a porté l'humanité jusqu'à consacrer une somme d'argent pour transporter à Taïti un grand nombre d'outils de première nécessité, des graines et des bestiaux ¹.

J'ai déjà dit que les Taïtiens reconnaissent un Être suprême qu'aucune image factice ne saurait représenter, et des divinités subalternes de deux *métiers*, comme dit Amyot, représentées par des figures de bois. Ils prient au lever et au coucher du soleil; mais ils ont en détail un grand nombre de pratiques superstitieuses pour conjurer l'influence des mauvais génies. La comète, visible à Paris en 1769, et qu'Aotourou ² a fort bien remarquée, m'a donné lieu d'apprendre que les Taïtiens connaissaient ces astres qui ne reparaissent, m'a-t-il dit, qu'après un grand nombre de lunes. Ils nomment les comètes *evetou cave*, et n'attachent à leur apparition aucune idée sinistre. Il n'en est pas de même de ces espèces de météores qu'ici le peuple

¹ Nous avons dit ailleurs que le capitaine Marion, chargé en 1771 de reconduire Aotourou de l'Île de France à Taïti, le perdit à Madagascar, où il mourut de la petite-vérole.

² Il s'appelait également Poutavéry. C'est ainsi que le désigne M. Poivre, intendant de l'Île de France en 1770. Un touchant épisode concernant cet Indien a embelli le poème des *Jardins* de l'abbé Delille.

croit être des étoiles qui filent. Les Taïtiens, qui les nomment *epao*, les croient un génie malfaisant *eatoua toa*.

Au reste, les gens instruits de cette nation, sans être astronomes, comme l'ont prétendu nos gazettes, ont une nomenclature de constellations les plus remarquables; ils en reconnaissent le mouvement diurne, et ils s'en servent pour diriger leur route en pleine mer d'une île à l'autre. Dans cette navigation, quelquefois de plus de trois cents lieues, ils perdent toute vue de terre. Leur boussole est le cours du soleil pendant le jour, et la position des étoiles pendant les nuits, presque toujours belles entre les tropiques.

Aotourou m'a parlé de plusieurs îles, les unes confédérées de Taïti, les autres toujours en guerre avec elle. Les îles amies sont Aimeo, Maoroua, Aea, Oumaïtia et Tapoua-massou. Les îles ennemies sont Papara, Aiatea, Otaa, Toumaraa, Oopaoa. Ces îles sont aussi grandes que Taïti. L'île de Pare, fort abondante en perles, est tantôt son alliée, tantôt son ennemie. Enoua-motou et Toupai sont deux petites îles inhabitées, couvertes de fruits, de cochons, de volailles, abondantes en poissons et en tortues; mais le peuple croit qu'elles sont la demeure des génies; c'est leur domaine, et malheur aux bateaux que le hasard ou la curiosité conduit à ces îles sacrées! Il en coûte la vie à presque tous

ceux qui y abordent. Au reste ces îles gisent à différentes distances de Taïti. Le plus grand éloignement dont Aotourou m'ait parlé, est à quinze jours de marche.

J'ai dit plus haut que les habitants de Taïti nous avaient paru vivre dans un bonheur digne d'envie. Nous les avions crus presque égaux entre eux, ou du moins jouissant d'une liberté qui n'était soumise qu'aux lois établies pour le bonheur de tous. Je me trompais : la distinction des rangs est fort marquée à Taïti, et la disproportion est cruelle. Les rois et les grands ont droit de vie et de mort sur leurs esclaves et sur leurs valets ; je serais même tenté de croire qu'ils ont aussi ce droit barbare sur les gens du peuple qu'ils nomment *Tata-einou* (*hommes vils*) : toujours est-il sûr que c'est dans cette classe infortunée qu'on prend les victimes pour les sacrifices humains ¹. La viande et les poissons sont réservés à la table des grands ; le peuple ne vit que de légumes et de fruits. Jusqu'à la manière de s'éclairer dans la nuit, elle différencie les états, et l'espèce de bois qui brûle pour les gens considérables n'est pas la même que celle dont il est permis au peuple de se servir. Les rois seuls peuvent planter devant leurs mai-

¹ Les missionnaires anglais ont obtenu l'abolition de cette coutume barbare, comme aussi l'esclavage, ou du moins le droit de vie et de mort des grands sur leurs esclaves. C'est là peut-être le seul bien qu'ils aient fait à ce peuple autrefois si charmant et aujourd'hui si monotone et si triste.

sons l'arbre que nous nommons *le saule pleureur* ou *l'arbre du grand seigneur*. On sait qu'en courbant les branches de cet arbre et les plantant en terre, on donne à son ombre la direction et l'étendue qu'on désire ; à Taïti il est la salle à manger des rois.

Les seigneurs ont des livrées pour leurs valets. Suivant que la qualité des maîtres est plus ou moins élevée, les valets portent plus ou moins haut la pièce d'étoffe dont ils se ceignent. Cette ceinture prend immédiatement sous les bras aux valets des chefs, elle ne couvre que les reins aux valets de la dernière classe des nobles. Les heures ordinaires des repas sont lorsque le soleil passe au méridien et lorsqu'il est couché. Les hommes ne mangent point avec les femmes, celles-ci seulement servent aux hommes les mets que les valets ont apprêtés.

A Taïti on porte régulièrement le deuil qui se nomme *eeva*. Toute la nation porte le deuil de ses rois. Le deuil des pères est fort long. Les femmes portent celui des maris, sans que ceux-ci leur rendent la pareille. Les marques de deuil sont de porter sur la tête une coiffure de plumes dont la couleur est consacrée à la mort, et de se couvrir le visage d'un voile. Quand les gens en deuil sortent de leurs maisons, ils sont précédés de plusieurs esclaves qui battent des castagnettes d'une certaine manière ; leur son lugubre avertit tout le

monde de se ranger, soit qu'on respecte la douleur des gens en deuil, soit qu'on craigne leur approche comme sinistre et malencontreuse. Au reste il en est à Taïti comme partout ailleurs; on y abuse des usages les plus respectables. Aotourou m'a dit que cet attirail du deuil était favorable aux rendez-vous, sans doute avec les femmes dont les maris sont peu complaisans. Cette claquette dont le son respecté écarte tout le monde, ce voile qui cache le visage, assurent aux amans le secret et l'impunité.

Dans les maladies un peu graves tous les proches parens se rassemblent chez le malade. Ils y mangent et y couchent tant que le danger subsiste; chacun le soigne et le veille à son tour. Ils ont aussi l'usage de saigner; mais ce n'est ni au bras ni au pied. Un Taoua, c'est-à-dire un médecin ou prêtre inférieur, frappe avec un bois tranchant sur le crâne du malade; il ouvre par ce moyen la veine sagittale, et lorsqu'il en a coulé suffisamment de sang, il ceint la tête d'un bandeau qui assujétit l'ouverture: le lendemain il lave la plaie avec de l'eau.

La langue de Taïti est douce, harmonieuse et facile à prononcer. Les mots n'en sont presque composés que de voyelles sans aspiration; on n'y rencontre point de syllabes muettes, sourdes ou nasales, ni cette quantité d'articulations qui

rendent certaines langues si difficiles : aussi notre Taïtien ne pouvait-il parvenir à prononcer le français. Les mêmes causes qui font accuser notre langue d'être peu musicale la rendaient inaccessible à ses organes. On eût plutôt réussi à lui faire prononcer l'espagnol ou l'italien. Au reste, la langue de cette île est assez abondante.

J'ai appris d'Aotourou qu'environ huit mois avant notre arrivée dans son île, un vaisseau anglais y avait abordé. C'est celui que commandait M. Wallis. Le même hasard qui nous a fait découvrir cette île, y a conduit les Anglais, pendant que nous étions à la rivière de la Plata. Ils y ont séjourné un mois, et, à l'exception d'une attaque que leur ont faite les insulaires qui se flattaient d'enlever le vaisseau, tout s'est passé à l'amiable. Voilà, sans doute, d'où proviennent et la connaissance du fer, que nous avons trouvée aux Taïtiens, et le nom d'*aouri* qu'ils lui donnent, nom assez semblable pour le son au mot anglais *iron* (*fer*), qui se prononce *airon*. J'ignore maintenant si les Taïtiens, avec la connaissance du fer, doivent aussi aux Anglais celle des maux vénériens que nous y avons trouvés naturalisés.

Les Anglais ont fait depuis un second voyage à Taïti, qu'ils nomment *Otahitee*. Ils y ont observé le passage de Vénus le 4 juin 1769, et leur séjour dans cette île a été de trois mois. C'est fausement

qu'ils avancent que nous y sommes toujours restés avec pavillon espagnol. Nous n'avions aucune raison de cacher le nôtre : c'est avec tout aussi peu de fondement qu'ils nous accusent d'avoir porté aux malheureux Taïtiens la maladie que nous pourrions sans doute plus justement soupçonner leur avoir été communiquée par l'équipage de M. Wallis. Les Anglais avaient emmené deux insulaires qui sont morts en chemin.

§ 4.

Départ de Taïti. Découverte de nouvelles îles. Navigation jusqu'à la sortie des grandes Cyclades.

On a vu combien la relâche à Taïti avait été mêlée de bien et de mal ; l'inquiétude et le danger y avaient accompagné nos pas jusqu'aux derniers instans , mais ce pays était pour nous un ami que nous aimions avec ses défauts. Le 16 avril 1768 , à huit heures du matin , nous étions environ à dix lieues dans le nord-est de sa pointe septentrionale , et je pris de là mon point de départ. A dix heures nous aperçûmes une terre sous le vent , qui paraissait former trois îles ; on voyait encore l'extrémité de Taïti. A midi nous reconnûmes parfaitement que ce que nous avions pris pour trois îles n'en était qu'une seule , dont les sommets nous avaient paru isolés dans l'éloignement. Par-

dessus cette nouvelle terre nous crûmes en voir une plus éloignée. Cette île est d'une hauteur médiocre et couverte d'arbres; on peut l'apercevoir en mer de huit ou dix lieues. Aotourou la nomme *Oumaitia*.

Nous perdîmes Oumaitia de vue dans la journée, et je dirigeai ma route de manière à ne pas rencontrer les îles Pernicieuses que les désastres de l'amiral Roggewin nous avertissaient de fuir. Deux jours après nous eûmes une preuve incontestable que les habitans des îles de l'Océan Pacifique communiquent entre eux, même à des distances considérables. L'azur d'un ciel sans nuages laissait étinceler les étoiles : Aotourou, après les avoir attentivement considérées, nous fit remarquer l'étoile brillante qui est dans l'épaule d'Orion, disant que c'était sur elle que nous devions diriger notre course, et que dans deux jours nous trouverions une terre abondante qu'il connaissait, et où il avait des amis; nous crûmes même comprendre par ses gestes qu'il y avait un enfant. Comme je ne faisais pas déranger la route du vaisseau, il me répéta plusieurs fois qu'on y trouvait des cocos, des bananes, des poules, des cochons, et surtout des femmes que, par des gestes très expressifs, il nous dépeignait fort complaisantes. Outré de voir que ces raisons ne me déterminaient pas, il courut saisir la roue du gouvernail, dont il avait déjà re-

marqué l'usage, et, malgré le timonier, il tâchait de la changer, pour nous faire gouverner sur l'étoile qu'il indiquait. On eut assez de peine à le tranquilliser, et ce refus lui donna beaucoup de chagrin. Le lendemain, dès la pointe du jour, il monta au haut des mâts et y passa la matinée, regardant toujours du côté de cette terre où il voulait nous conduire, comme s'il eût eu l'espérance de l'apercevoir. Au reste il nous avait nommé la veille en sa langue, sans hésiter, la plupart des étoiles brillantes que nous lui montrions; nous avons eu depuis la certitude qu'il connaît parfaitement les phases de la lune et les divers pronostics qui avertissent souvent en mer des changemens qu'on doit avoir dans le temps. Une de leurs opinions qu'il nous a clairement énoncée, c'est qu'ils croient positivement que le soleil et la lune sont habités.

Pendant le reste du mois d'avril, nous eûmes très beau temps, mais peu de frais. La nuit du 26 au 27, notre pratique de la côte de France mourut subitement d'une attaque d'apoplexie. Ces pratiques se nomment *pilotes-côtiers*, et tous les vaisseaux du roi ont ainsi un pilote-pratique de la côte de France. Ils sont différens de ceux qu'on nomme dans l'équipage *pilotes*, *aides-pilotes* ou *pilotins*.

Les différentes îles découvertes dans ce mois forment la seconde division des îles de ce vaste Océan. Je l'ai nommée *l'archipel de Bourbon*.

Le 3 mai, presque à la pointe du jour, nous découvrîmes une nouvelle terre dans le nord-ouest à dix ou douze lieues de distance. Cette terre est fort élevée. Avant le coucher du soleil nous reconnûmes trois îles, dont une beaucoup plus considérable que les deux autres. Pendant la nuit, que la lune rendait claire, nous conservâmes la vue de la terre; nous courûmes dessus au jour, et nous prolongeâmes la côte orientale de la grande île, depuis sa pointe du sud jusqu'à celle du nord. C'est son plus grand côté qui peut avoir trois lieues; l'île en a deux de l'est à l'ouest. Ses côtes sont par tout escarpées, et ce n'est, à proprement parler, qu'une montagne élevée, couverte d'arbres jusqu'au sommet, sans vallée ni plage. La mer brisait fortement le long de la rive. Nous y vîmes des feux, quelques cabanes couvertes de jones et terminées en pointe, construites à l'ombre des cocotiers, et une trentaine d'hommes qui couraient sur le bord de la mer. Les deux petites îles sont à une lieue de la grande. Un bras de mer peu large les sépare; et à la pointe ouest de la plus occidentale, il y a un îlot. Elles n'ont pas plus d'une demi-lieue chacune, et leur côte est également haute et escarpée. Le milieu de ces îles est par 14 degrés 11 minutes de latitude australe, et 170 degrés 59 minutes de longitude à l'ouest de Paris.

A midi je faisais route pour passer entre ces pe-

tites îles et la grande, lorsque la vue d'une pirogue qui venait à nous me fit mettre en panne pour l'attendre. Elle s'approcha à une portée de pistolet du vaisseau sans vouloir l'accoster, malgré tous les signes d'amitié dont nous pouvions nous aviser vis-à-vis des cinq hommes qui la conduisaient. Ils étaient nus, à l'exception des parties naturelles, et nous montraient des cocos et des racines. Notre Taïtien se mit nu comme eux, et leur parla sa langue, mais ils ne l'entendirent pas; ce n'est plus ici la même nation. Lassé de voir que, malgré l'envie qu'ils témoignaient de diverses bagatelles qu'on leur montrait, ils n'osaient approcher, je fis mettre à la mer le petit canot. Aussitôt qu'ils l'aperçurent, ils forcèrent de nage pour s'enfuir, et je ne voulus pas qu'on les poursuivît. Peu après on vit venir plusieurs autres pirogues, quelques-unes à la voile. Elles témoignèrent moins de méfiance que la première, et s'approchèrent assez pour rendre les échanges praticables; mais aucun insulaire ne voulut monter à bord. Nous eûmes d'eux des ignames, des noix de cocos, une poule d'eau d'un superbe plumage, et quelques morceaux d'une fort belle écaille. L'un d'eux avait un coq qu'il ne voulut jamais troquer. Ils échangèrent aussi des étoffes du même tissu, mais beaucoup moins belles que celles de Taïti, et teintes de vilaines couleurs rouges, brunes et noires, des hameçons mal faits avec des

arêtes de poisson, quelques nattes et des lances longues de six pieds, d'un bois durci au feu. Ils ne voulurent point de fer ; ils préféraient de petits morceaux d'étoffe rouge aux clous, aux couteaux et aux pendants d'oreilles qui avait eu un succès si décidé à Taïti. Je ne crois pas ces hommes aussi doux que les Taitiens : leur physionomie était plus sauvage, et il fallait être toujours en garde contre les ruses qu'ils employaient pour tromper dans les échanges.

Ces insulaires nous ont paru de stature médiocre, mais agiles et dispos. Ils ont la poitrine et les cuisses jusqu'au-dessus du genou peintes d'un bleu foncé ; leur couleur est bronzée. Nous en avons remarqué un beaucoup plus blanc que les autres. Ils se coupent ou s'arrachent la barbe : un seul la portait un peu longue. Tous en général avaient les cheveux noirs et relevés sur la tête. Leurs pirogues sont faites avec assez d'art et munies d'un balancier. Elles n'ont point l'avant ni l'arrière relevés, mais pontés l'un et l'autre, et sur le milieu de ces ponts il y a une rangée de chevilles terminées en forme de gros clous, mais dont les têtes sont recouvertes de beaux limas d'une blancheur éclatante. La voile de leurs pirogues est composée de plusieurs nattes et pièces triangulaires. Ces pirogues nous ont suivi assez au large, lorsque nous avons éventé nos voiles ; il en est même venu quelques-unes des deux petites

îles, et dans l'une il y avait une femme vieille et laide.

Nous trouvâmes un peu de calme, lorsque nous fûmes sous le vent de la grosse île : ce qui me fit renoncer à passer entre elle et les deux petites. Le canal est d'une lieue et demie, et il paraît qu'il y aurait quelque mouillage. A six heures du soir on découvrit du haut des mâts, dans l'ouest-sud-ouest, une nouvelle terre qui se présentait sous l'aspect de trois mondrains isolés. Nous courûmes dans le sud-ouest, et à deux heures après minuit nous revîmes cette terre dans le sud-ouest : les premières îles que nous apercevions encore à la faveur d'un beau clair de lune nous restaient alors au nord-est.

Le 5, au matin, nous reconnûmes que cette nouvelle terre était une belle île dont nous n'avions la veille aperçu que les sommets. Elle est entrecoupée de montagnes et de vastes plaines couvertes de cocotiers et d'une infinité d'autres arbres. Nous prolongeâmes sa côte méridionale à une lieue ou deux de distance, sans y avoir aucune apparence de mouillage : la mer s'y développait avec fureur. Il y a même une batture dans l'ouest de sa pointe occidentale, laquelle met environ deux lieues au large. Plusieurs relèvemens nous ont donné avec exactitude le gisement de cette côte. Un grand nombre de pirogues à la voile, semblables à celles des dernières îles, vinrent autour des navires, mais

sans vouloir s'approcher; une seule accosta *l'Étoile*. Les Indiens semblaient nous inviter, par leurs signes, à aller à terre; mais les brisans nous le défendaient. Quoique nous fissions alors sept et huit milles par heure, ces pirogues à la voile tournaient autour de nous avec la même aisance que si nous eussions été à l'ancre. On en aperçut du haut des mâts plusieurs qui voguaient dans le sud.

Dès six heures du matin nous avions eu la connaissance d'une autre terre dans l'ouest; des nuages ensuite nous en avaient dérobé la vue : elle se remontra vers dix heures. Sa côte courait au sud-ouest, et nous parut avoir au moins autant d'élévation et d'étendue que la première, avec laquelle elle gît à peu près est et ouest du monde, à la distance d'environ douze lieues. Une brume épaisse, qui s'éleva dans l'après-midi et dura toute la nuit et le jour suivant, ne nous permit pas de la reconnaître. Nous distinguâmes seulement à sa pointe du nord-est deux petites îles de grandeur inégale.

La longitude de ces îles est à peu près la même par laquelle s'estimait être Abel Tasman, lorsqu'il découvrit les îles d'Amsterdam et de Rotterdam, des Pilstart, du prince Guillaume, et les bas-fonds de Fleemskerk. C'est aussi celle qu'on assigne, à peu de chose près, aux îles de Salomon. D'ailleurs les pirogues que nous avons vues voguer au large et dans le sud semblent indiquer d'autres

îles dans cette partie. Ainsi, ces terres paraissent former une chaîne étendue sous le même méridien ; ce sera la troisième division, que nous avons nommée *l'archipel des Navigateurs*. Les îles qui le composent gisent sous le quatorzième parallèle austral, entre 171 et 172 degrés de longitude à l'ouest de Paris.

Le 11, au matin, après avoir gouverné à l'ouest, depuis la vue des dernières îles, on découvrit la terre dans l'ouest-sud-ouest à sept ou huit lieues de distance. On crut d'abord que c'étaient deux îles séparées, et le calme nous en tint éloignés tout le jour. Le 12 on reconnut que ce n'était qu'une seule île, dont les deux parties élevées étaient jointes par une terre basse qui paraissait se courber en arc et former une baie ouverte au nord-est. Les grosses terres courent au nord-nord-ouest. Le vent de bout nous a empêchés d'approcher de plus de six à sept lieues cette île que j'ai appelée *l'Enfant perdu*.

Les mauvais temps, qui avaient commencé dès le 6 de ce mois, continuèrent presque sans interruption jusqu'au 20; et, pendant tout ce temps, nous fûmes persécutés par les calmes, la pluie et les vents d'ouest. En général, dans cet océan nommé Pacifique, l'approche des terres procure des orages plus fréquens encore dans les décours de la lune. Lorsque le temps est par grains avec de gros nua-

ges fixes à l'horizon, c'est un indice presque sûr de quelques îles et un avis de s'en méfier. On ne se figure pas avec quels soins et quelles inquiétudes on navigue dans ces mers inconnues, menacés de toutes parts de la rencontre inopinée de terres et d'écueils, inquiétudes plus vives encore dans les longues nuits de la zone torride. Il nous fallait cheminer à tâtons, changeant de route lorsque l'horizon était trop noir devant nous. La disette d'eau, le défaut de vivres, la nécessité de profiter du vent, quand il daignait souffler, ne nous permettaient pas de suivre les lenteurs d'une navigation prudente.

Cependant le scorbut commençait à reparaitre. Une grande partie des équipages et presque tous les officiers en avaient les gencives atteintes et la bouche échauffée. Il ne restait plus de rafraîchissemens que pour les malades, et l'on s'accoutume difficilement à ne vivre que de mauvaises salaisons et de légumes desséchés. Dans le même temps il se déclara sur les deux navires plusieurs maladies vénériennes prises à Taïti. Elles portaient tous les symptômes connus en Europe. Je fis visiter Aotourou : il en était perdu ; mais il paraît que dans son pays on s'inquiète peu de ce mal : toutefois il consentit à se laisser traiter. Colomb rapporta cette maladie d'Amérique ; la voilà dans une île au milieu du plus vaste océan. Sont-ce les Anglais qui

l'y ont portée, ou bien ce médecin qui pariait qu'en enfermant une femme saine avec quatre hommes sains et vigoureux, le mal vénérien naîtrait de leur commerce, doit-il gagner son pari?

Le 22, à l'aube du jour, comme nous courions à l'ouest, on aperçut de l'avant à nous une longue et haute terre. Lorsque le soleil fut levé, nous reconnûmes deux îles. La plus méridionale nous restait depuis le sud-quart-sud-est jusqu'au sud-ouest-quart-sud; elle paraissait courir au nord-nord-ouest et avoir environ douze lieues de longueur sur ce gisement. Elle reçut le nom du jour, *île de la Pentecôte*. La seconde nous restait depuis le sud-ouest jusqu'à l'ouest-nord-ouest : l'instant où elle s'est montrée à nous l'a fait appeler *île Aurore*. Nous tîmes d'abord le plus près, pour tâcher de passer entre les deux îles. Les vents nous refusèrent, et il fallut arriver pour passer sous le vent de l'île Aurore. En avançant dans le nord, le long de sa côte orientale, on aperçut dans le nord-quart-nord-ouest une petite île élevée en pain de sucre, qui fut nommée *le pic de l'Étoile*. Nous continuâmes à ranger l'île Aurore à une lieue et demie de distance. Elle gît nord et sud, depuis sa pointe méridionale jusqu'à la moitié environ de sa longueur, qui est de dix lieues; ensuite elle décline vers le nord-nord-ouest : elle a très peu de largeur, deux lieues au plus. Ses côtes sont escarpées

et couvertes de bois. A deux heures après midi nous aperçûmes, par-dessus cette île, des cîmes de hautes montagnes à dix lieues environ au-delà. Elles appartenaient à une terre dont à trois heures et demie nous vîmes la pointe sud-ouest par dessus l'extrémité septentrionale de l'île Aurore. Après avoir doublé cette dernière, nous faisons route au sud-sud-ouest, lorsqu'au coucher du soleil une nouvelle côte élevée et très étendue s'offrit encore à nos regards. Elle se prolongeait depuis l'ouest-sud-ouest jusqu'au nord-ouest-quart-nord, à la distance de quinze à seize lieues.

Nous courûmes plusieurs bords dans la nuit pour nous élever dans le sud-est, afin de reconnaître si la terre que nous avions au sud-sud-ouest tenait à l'île de la Pentecôte, ou si elle en formait une troisième. C'est ce que nous vérifiâmes le 23, à la pointe du jour. Nous découvrîmes la séparation des trois îles. Celle de la Pentecôte et l'île Aurore sont à peu près sous le même méridien, à deux lieues de distance l'une de l'autre. La troisième est dans le sud-ouest de l'île Aurore, et leur moindre éloignement est de trois ou quatre lieues. Sa côte du nord-ouest a au moins douze lieues d'étendue, terre haute, escarpée, partout couverte de bois. Nous l'avons côtoyée une partie de la matinée du 23. Plusieurs pirogues se montraient le long de terre, sans qu'aucune cherchât à nous ap-

procher. Il ne paraissait point de cases ; on voyait seulement un grand nombre de feux s'élever du milieu des bois, depuis les bords de la mer jusqu'au sommet des montagnes.

Sur les neuf heures la vue d'une côte où l'abordage paraissait commode me déterminà à envoyer à terre, pour y faire du bois dont nous avions le plus grand besoin, prendre des connaissances du pays et tâcher d'en tirer des rafraîchissemens pour nos malades. Je fis partir trois bateaux armés, et nous nous tîmes prêts à leur envoyer du secours et à les soutenir de l'artillerie des vaisseaux s'il était nécessaire. Nous les vîmes prendre terre sans que les insulaires parussent s'être opposés à leur débarquement. A une heure après midi je m'embarquai avec quelques autres personnes dans une iole pour aller les rejoindre. Nous trouvâmes nos gens occupés à couper du bois, et ceux du pays les aidaient à le porter dans les bateaux. L'officier qui commandait la descente me dit qu'à son arrivée, une troupe nombreuse d'insulaires étaient venus le recevoir sur la plage l'arc et la flèche à la main, faisant signe qu'on n'aborda pas ; mais que quand, malgré leurs menaces, il avait ordonné de mettre à terre, ils s'étaient reculés à quelques pas ; qu'à mesure que nos gens avançaient, les sauvages se retiraient toujours dans l'attitude de faire partir leurs flèches sans vouloir se laisser approcher :

qu'ayant alors fait arrêter la troupe, et le prince de Nassau ayant demandé à s'avancer vers eux, ils avaient cessé de reculer, lorsqu'ils avaient vu un homme seul; des morceaux d'étoffe rouge qu'on leur distribua achevèrent d'établir une espèce de confiance. On prit aussitôt poste à l'entrée du bois; on mit les travailleurs à abattre des arbres sous la protection de la troupe, et l'on envoya un détachement chercher des fruits. Insensiblement les insulaires se rapprochèrent plus amialement en apparence; on eut même d'eux quelques fruits : ils ne voulaient ni du fer ni des clous. Ils refusèrent aussi constamment de troquer leurs arcs et leurs masques, seulement ils cédèrent quelques flèches. Au surplus, ils étaient toujours restés en grand nombre autour de nos gens sans jamais quitter leurs armes; ceux mêmes qui n'avaient point d'arcs tenaient des pierres prêtes à lancer. Ils avaient fait entendre qu'ils étaient en guerre avec les habitans d'un canton voisin du leur. Effectivement il s'en montra une troupe armée qui venait de la partie occidentale de l'île, s'avancant en bon ordre, et ceux-ci paraissaient disposés à les bien recevoir; mais il n'y avait point eu d'attaque.

Nous trouvâmes les choses en cet état à notre arrivée à terre. Nous y restâmes jusqu'à ce que nos bateaux fussent chargés de fruits et de bois. Je fis aussi enterrer au pied d'un arbre l'acte de prise

de possession de ces îles gravé sur une planche de chêne, et ensuite nous nous rembarquâmes. Ce départ déranger sans doute le projet des insulaires qui n'avaient pas encore tout disposé pour nous attaquer. C'est là du moins ce que nous dûmes juger en les voyant s'avancer sur le bord de la mer, et nous lancer une grêle de pierres et de flèches. Quelques coups de fusil tirés en l'air ne suffirent pas pour nous en débarrasser : plusieurs même s'avancèrent dans l'eau pour nous ajuster de plus près. Une décharge mieux nourrie ralentit aussitôt leur attaque ; ils s'enfuirent dans le bois avec de grands cris. Un matelot fut légèrement blessé d'une pierre.

Ces insulaires sont de deux couleurs, noirs et mulâtres. Leurs lèvres sont épaisses, leurs cheveux cotonneux, quelques-uns même ont la laine jaune. Ils sont petits, vilains, mal faits, et la plupart rongés de lèpre ; circonstance qui nous a fait nommer leur île *l'île des Lépreux*. Il parut peu de femmes, et elles n'étaient pas moins dégoûtantes que les hommes. Ils sont nus : à peine se couvrent-ils d'une natte les parties naturelles. Les femmes ont aussi des écharpes pour porter leurs enfans sur le dos. Nous avons vu quelques-uns des tissus qui les composent, sur lesquels étaient de forts jolis dessins faits avec une belle teinture cramoisie. J'ai remarqué qu'aucun d'eux n'avait de barbe. Ils se percent

les narines pour y pendre quelques ornemens ; ils portent aux bras , en forme de bracelets , une dent de babiroussa , ou un grand anneau d'une matière que je crois de l'ivoire , et au cou des plaques d'écaille de tortue , qu'ils nous ont fait entendre être commune sur leur rivage.

Leurs armes sont l'arc et la flèche , des massues de bois de fer , et des pierres qu'ils lancent sans fronde. Les flèches sont des roseaux armés d'une longue pointe d'os très aiguë. Quelques-unes de ces pointes sont carrées et garnies sur les arêtes de petites pointes couchées en arrière qui empêchent de pouvoir retirer la flèche de la plaie. Ils ont encore des sabres de bois de fer. Leurs pirogues ne nous ont pas approchés. Elles nous ont paru de loin faites et voilées comme celles des îles des Navigateurs.

La plage où nous avons abordé présentait une très petite étendue. A vingt pas du bord de la mer on trouve le pied d'une montagne dont la pente , quoique très rapide , est couverte de bois. Le terrain est très léger et a peu de profondeur : aussi les fruits , quoique de la même espèce qu'à Taïti , sont-ils moins beaux qu'ici et d'une moins bonne qualité. Nous y avons trouvé une espèce de figue particulière. On rencontre beaucoup de routes tracées dans le bois et des espaces enclos par des palissades de trois pieds de haut. Sont-ce des re-

tranchemens ou simplement des limites de possession différentes? Nous n'avons vu d'autres cases que cinq ou six petites huttes dans lesquelles on ne pouvait entrer qu'en se traînant sur le ventre. Nous étions cependant environnés d'un peuple nombreux. Je le crois fort misérable : cette guerre intestine, dont nous avons été les témoins, est un cruel fléau. Nous entendîmes à plusieurs reprises le son rauque d'une espèce de tambour sortir de la profondeur du bois vers le sommet de la montagne. C'est sans doute leur signal de ralliement ; car, dès l'instant où nos coups de fusil les ont dispersés, il a recommencé à battre. Il redoublait aussi son lugubre bruit, lorsque cette troupe ennemie que nous avons vue plusieurs fois venait à paraître. Notre Taïtien, qui avait désiré être de la descente, nous a paru trouver cette espèce d'hommes fort vilaine ; il n'entendait absolument aucun mot de leur langue.

A notre arrivée à bord nous rembarquâmes nos bateaux, et nous courûmes au sud-ouest sur une très longue côte que nous découvrîmes à toute vue. Pendant la nuit il y eut peu de vent, et il ne cessa de varier ; de sorte que nous restâmes au pouvoir des courans, qui nous entraînèrent dans le nord-est. Ce temps continua la journée du 24 et la nuit suivante, et nous pûmes à peine nous élever à trois lieues de l'île des Lépreux. Le 25, à

cinq heures du matin, nous eûmes une assez jolie brise.

Les relèvemens que nous fîmes le 26, au lever du soleil, nous apprirent que les courans nous avaient entraînés dans le sud plusieurs milles au-delà de notre estime. L'île de la Pentecôte se montrait toujours séparée des terres du sud-ouest, mais la séparation était plus étroite. Nous découvrions plusieurs autres coupures à cette côte, mais sans pouvoir distinguer le nombre des îles de l'Archipel qui nous environnaient. La terre s'étendait à nos yeux depuis l'est-sud-est, en passant par le sud, jusqu'à l'ouest-nord-ouest, le long d'une belle côte couverte d'arbres, sur laquelle il paraissait de grands espaces de terrain cultivés, soit qu'ils le fussent en effet, soit que ce fût un jeu de la nature. Le coup d'œil annonçait un pays riche; les croupes de quelques montagnes pelées et de couleur rouge en de certains endroits semblaient même indiquer que leurs entrailles renfermaient des minéraux. La route que nous suivions nous conduisait à ce grand enfoncement aperçu la veille dans l'ouest. A midi nous étions au milieu, et nous y observâmes la latitude australe de 15 degrés 40 minutes. L'ouverture en est de cinq à six lieues. Quelques hommes se montrèrent à la côte méridionale, et d'autres approchèrent des navires dans une pirogue; mais dès qu'ils en furent à une portée de

mousquet, ils cessèrent de s'avancer malgré nos invitations : ces hommes étaient noirs.

Nous rangeâmes la côte septentrionale à trois quarts de lieue de distance : elle est peu élevée et couverte d'arbres. Une multitude de nègres se faisaient voir sur le rivage : il s'en détacha même quelques pirogues, qui n'eurent pas plus de confiance que celle qui avait vogué de la côte opposée. Après avoir longé celle-ci l'espace de deux ou trois lieues, nous vîmes un grand enfoncement qui nous parut former une belle baie, à l'ouverture de laquelle étaient deux gros îlots. J'envoyai sur-le-champ nos bateaux armés pour la reconnaître, et pendant ce temps nous restâmes sur les bords, à une et deux lieues de terre.

Sur les cinq heures nous entendîmes une salve de mousqueterie qui nous causa beaucoup d'inquiétude : elle sortait d'un de nos canots, qui, malgré mes ordres, s'était séparé des autres, et se trouvait mal à propos dans le cas d'être attaqué par les insulaires, ayant vogué tout-à-fait à terre. Deux flèches qui lui furent tirées servirent de prétexte à sa première décharge. Ensuite il longea la côte, faisant un feu très vif de sa mousqueterie et de ses espingoles, tant à terre que sur trois pirogues qui passèrent à portée et lui décochèrent aussi quelques flèches. Une pointe avancée nous dérobaît alors la vue du canot, et son feu continuel

me donnait lieu d'appréhender qu'il ne fût attaqué par une armée de pirogues. J'allais envoyer notre chaloupe à son secours, lorsque nous le vîmes doubler seul cette pointe qui nous l'avait caché. Les nègres poussaient des cris affreux dans le bois où ils s'étaient tous jetés, et dans lequel on entendait battre leur tambour. Je fis aussitôt à ce canot le signal de ralliement, et je pris des mesures pour que nous ne fussions plus déshonorés par un pareil abus de la supériorité de nos forces.

Les canots de *la Boudeuse* reconnurent que cette côte, que nous avions crue continue, est un amas d'îles qui se croisent, en sorte que la baie n'est que la rencontre de plusieurs des canaux qui les séparent. On remarqua ici les mêmes productions que sur l'île des Lépreux. Les habitans y étaient aussi de la même espèce, presque tous noirs, nus, à l'exception des parties naturelles, portant les mêmes ornemens en colliers et en bracelets, et se servant des mêmes armes.

Le 27 nous prolongeâmes la côte environ à une lieue de distance. On distingua sur une pointe basse une plantation d'arbres disposés en allées de jardin. Le terrain sous les arbres était battu et paraissait sablé : un assez grand nombre d'habitans se montraient dans cette partie. De l'autre côté de la pointe il y avait une apparence d'enfoncement, et je fis mettre les bateaux dehors. Ce fut

en vain : ce n'était qu'un coude que formait la côte , et nous la suivîmes jusqu'à la pointe du nord-ouest sans trouver de mouillage. Au-delà de cette pointe les terres revenaient au nord-nord-ouest, et s'étendaient à perte de vue : terres d'une élévation extraordinaire, et qui présentaient au-dessus des nuages une chaîne suivie de montagnes. Au reste le temps fut sombre et par grains , avec de la pluie par intervalles. Plusieurs fois dans le jour on crut voir la terre devant nous , terre de brume, qui s'évanouissait dans les éclaircies. Nous passâmes toute la nuit , qui fut très orageuse , à louvoyer à petits bords, et les marées nous portèrent dans le sud beaucoup au-delà de notre estime. Nous eûmes la vue des hautes montagnes toute la journée du 28 jusqu'au soleil couchant, que nous les relevâmes de l'est au nord-nord-est, à vingt ou vingt-cinq lieues de distance.

Le 29 au matin nous ne vîmes plus de terres : nous avions gouverné sur l'ouest-nord-ouest. Je nommai ces terres que nous venions de découvrir, *l'Archipel des grandes Cyclades*. A en juger par ce que nous en avons parcouru et par ce que nous avons aperçu dans le lointain , il contient au moins 3 degrés en latitude du 15° au 11°, et 5 en longitude depuis le 166° degré jusqu'au 171° à l'est de Paris. Je croirais même volontiers que c'est son extrémité septentrionale que Roggewin a vue sous

le 11^e parallèle, et qu'il a nommée *Thienhoven* et *Groningue*. Pour nous, quand nous y atterrâmes, tout devait nous persuader que nous étions à la terre australe du Saint-Esprit. Les apparences semblaient se conformer au récit de Quiros, et ce que nous découvrions chaque jour encourageait nos recherches. Il est bien singulier que précisément par la même latitude et la même longitude où Quiros place sa grande baie de Saint-Jacques et Saint-Philippe, sur une côte qui paraissait, au premier coup d'œil, celle d'un continent, nous ayons trouvé un passage de largeur égale à celle qu'il donne à l'ouverture de sa baie.

Tandis que nous étions entre les grandes Cyclades, quelques affaires m'avaient appelé à bord de *l'Étoile*, et j'eus occasion d'y vérifier un fait assez singulier. Depuis quelque temps il courait un bruit dans les deux navires que le domestique de M. de Commerçon, nommé Baré, était une femme. Sa structure, le son de sa voix, son menton sans barbe, son attention scrupuleuse à ne jamais changer de linge, ni faire ses nécessités devant qui que ce fût, plusieurs autres indices avaient fait naître et accréditaient le soupçon. Cependant comment reconnaître une femme dans cet infatigable Baré, botaniste déjà fort exercé, que nous avons vu suivre son maître dans toutes ses herborisations, au milieu des neiges et sur les monts glacés du détroit

de Magellan, et porter même dans ces marches pénibles les provisions de bouche, les armes et les cahiers de plantes avec un courage et une force qui lui avaient mérité du naturaliste le surnom de sa *bête de somme*? Il fallait qu'une scène qui se passa à Taïti changeât le soupçon en certitude. M. de Commerçon y descendit pour herboriser : à peine Baré, qui le suivait avec les cahiers sous son bras, eût mis pied à terre, que les Taïtiens l'entourent, crient que c'est une femme et veulent lui faire les honneurs de l'île. Le chevalier de Bourmand, qui était de garde à terre, fut obligé de venir à son secours et de l'escorter jusqu'au bateau. Depuis ce temps il était assez difficile d'empêcher que les matelots n'alarmassent quelquefois sa pudeur. Quand je fus à bord de *l'Étoile*, Baré, les yeux baignés de larmes, m'avoua qu'elle était fille : elle me dit qu'à Rochefort elle avait trompé son maître en se présentant à lui sous des habits d'homme au moment même de son embarquement; qu'elle avait déjà servi comme laquais un Gènevois, à Paris; que, née en Bourgogne et orpheline, la perte d'un procès l'avait réduite à la misère, et lui avait fait prendre le parti de déguiser son sexe : qu'au reste elle savait en s'embarquant qu'il s'agissait de faire le tour du monde, et que ce voyage avait piqué sa curiosité. Elle sera la première femme qui l'aura effectué, et je lui dois la justice

qu'elle s'est toujours conduite à bord avec la plus scrupuleuse sagesse. Elle n'est ni laide ni jolie, et n'a pas plus de vingt-six ou vingt-sept ans. Il faut convenir que si les deux vaisseaux eussent fait naufrage sur quelque île déserte de ce vaste océan, la chance eût été fort singulière pour Baré.

§ 5.

Navigation depuis les grandes Cyclades. Découverte du golfe de la Louisiade. Extrémités où nous y sommes réduits. Découverte de nouvelles îles. Relâche à la Nouvelle-Bretagne.

Depuis le 29 mai que nous cessâmes de voir la terre, je fis route à l'ouest. *L'Étoile* retardait considérablement notre marche. Nous sondâmes toutes les vingt-quatre heures sans trouver de fond avec une ligne de deux cent quarante brasses. Le jour nous forcions de voiles, nous courions la nuit sous les huniers risés, virant de bord lorsque le temps était trop obscur. La nuit du 4 au 5 juin nous faisions route à l'ouest sous nos huniers, à la faveur de la lune qui nous éclairait, lorsqu'à onze heures du soir on aperçut, à une demi-lieue de nous dans le sud, des brisans et une côte de sable très basse. Nous prîmes aussitôt les amures à l'autre bord, signalant en même temps le danger à *l'Étoile*. Nous courûmes ainsi jusqu'à cinq heures du matin, et alors nous reprîmes notre route dans l'ouest-sud-ouest, pour aller reconnaître cette terre. Nous la re-

vîmes à huit heures à une lieue et demie de distance. C'est un petit îlot de sable qui s'élève à peine au-dessus de l'eau, et que ce peu de hauteur rend un écueil fort dangereux pour des vaisseaux qui font route de nuit ou par un temps de brume. Il est si ras, qu'à deux lieues de distance, avec un horizon fort net, on ne le voit que du haut des mâts. Il est couvert d'oiseaux. Je l'ai nommé *la batture de Diane*. Son gisement est par 15 degrés 41 minutes de latitude australe, 148 degrés 59 minutes de longitude à l'est de Paris.

Dans la journée du 5 on crut, à quatre heures après midi, apercevoir la terre et des brisans dans l'ouest; on se trompait, et nous continuâmes à y courir jusqu'à dix heures du soir. Nous passâmes le reste de la nuit, partie en panne, partie à courir de petits bords, et au point du jour nous reprîmes notre route toutes voiles dehors. Depuis vingt-quatre heures, il passait le long des navires beaucoup de morceaux de bois et des fruits que nous ne connaissions pas; la mer était aussi entièrement tombée, malgré le grand vent de sud-est; et ces circonstances réunies me faisaient penser que nous avions de la terre dans le sud-est assez près de nous. Nous vîmes aussi, dans ces parages, une singulière espèce de poissons volans. Ils sont noirs, à ailes rouges; ils paraissent avoir quatre ailes au lieu de

deux, et leur grosseur est un peu au-dessus de la grosseur commune de ces poissons.

Le 6, à une heure et demie de l'après-midi, une batture qui se montra environ à trois quarts de lieue de l'avant à nous, m'avertit qu'il était temps de changer la route que je poursuivais toujours à l'ouest. Elle avait au moins une demi-lieue d'étendue; quelques-uns même crurent apercevoir terre basse dans le sud-ouest des brisans. Je fis gouverner au nord jusqu'à quatre heures, et alors je remis encore le cap à ouest. Ce ne devait pas être pour long-temps : à cinq heures et demie les vigies aperçurent du haut des mâts de nouveaux brisans à peu près à une lieue et demie de nous. Nous les approchâmes davantage, afin de les mieux reconnaître. On les vit s'étendre plus de deux milles, et on n'en apercevait pas la fin. Peut-être allaient-ils rejoindre ceux qu'on avait découverts trois heures auparavant. La mer brisait avec fureur sur ces écueils, et quelques têtes de roches s'élevaient sur l'eau de distance en distance. Cette dernière rencontre était la voix de Dieu, et nous y fûmes dociles. La prudence ne permettant pas de suivre pendant la nuit une route incertaine au milieu de ces parages funestes, nous la passâmes à courir des bords dans l'espace que nous avions reconnu le jour, et le 7 au matin je fis gouverner au nord-est, abandonnant le projet de pousser

plus loin à l'ouest sous le parallèle de 15 degrés.

Nous étions assurément bien fondés à croire que la terre australe du Saint-Esprit n'était autre chose que l'archipel des grandes Cyclades, que Quiros avait pris pour un continent, et représenté sous un point de vue romanesque. Quand je persévérais à courir sous le parallèle de 15 degrés, c'est que je voulais que la vue des côtes orientales de la *Nouvelle-Hollande* portât nos conjectures à l'évidence. Or, en suivant les observations astronomiques, dont l'accord depuis plus d'un mois assurait la justesse, nous étions déjà le 6 à midi par 146 degrés de longitude orientale, c'est-à-dire un degré plus à l'ouest que ne l'est la terre du Saint-Esprit, selon M. Beilin. D'ailleurs la rencontre consécutive de ces brisans vus depuis trois jours, ces troncs d'arbres, ces fruits, ces goëmons que nous trouvions à chaque instant, la tranquillité de la mer, la direction des courans, tout nous a suffisamment indiqué les approches d'une grande terre, et que même elle nous environnait déjà dans le sud-est. Cette terre n'est autre que la côte orientale de la Nouvelle-Hollande. En effet, ces écueils multipliés et étendus au large annoncent une terre basse; et quand je vois Dampier abandonner par notre même latitude de 15 degrés 35 minutes la côte occidentale de cette région ingrate où il ne trouve pas même d'eau douce, j'en conclus que la

côte orientale ne vaut pas mieux. Il y aurait eu de la témérité à risquer de s'affaler sur une côte dont on ne devait espérer aucun avantage, et de laquelle on ne pouvait se relever qu'en luttant contre les vents régnans. Nous n'avions plus de pain que pour deux mois, des légumes pour quarante jours; la viande salée était en plus grande quantité, mais elle infectait. Nous lui préférions les rats qu'on pouvait prendre. Ainsi de toutes façons il était temps de s'élever dans le nord, en faisant même prendre de l'est à notre route.

Malheureusement les vents de sud-est nous abandonnèrent ici, et quand ensuite ils revinrent, ce fut pour nous mettre dans la situation la plus critique où nous nous fussions encore trouvés. Le 10 au point du jour on découvrit la terre depuis l'est jusqu'au nord-ouest. Long-temps avant le lever de l'aurore, une odeur délicieuse nous avait annoncé le voisinage de cette terre qui formait un grand golfe ouvert au sud-est. J'ai peu vu de pays dont le coup d'œil fût plus beau. Un terrain bas, partagé en plaines et en bosquets, régnait sur le bord de la mer, et s'élevait ensuite en amphithéâtre jusqu'aux montagnes dont la cime se perdait dans les nues. On en distinguait trois étages, et la chaîne la plus élevée était à plus de 25 lieues dans l'intérieur du pays. Le triste état où nous étions réduits ne nous permettait ni de sacrifier quelque temps

à la visite de ce magnifique pays que tout annonçait être fertile et riche, ni de chercher, en faisant route à l'ouest, un passage au sud de la Nouvelle-Guinée, qui nous frayât par le golfe de la Carpentarie une route nouvelle et courte aux îles Moluques. Rien n'était à la vérité plus problématique que l'existence de ce passage. Il fallait tâcher de sortir, au plus tôt et par le chemin qui semblait ouvert, de ce golfe dans lequel nous étions engagés beaucoup plus même que nous ne le croyions d'abord. C'est où nous attendait le vent de sud-est pour mettre notre patience aux dernières épreuves.

Toute la journée du 10 le calme nous laissa à la merci d'une grosse lame du sud-est qui nous jetait à terre. A quatre heures du soir nous n'étions pas à plus de trois quarts de lieue d'une petite île basse, à la pointe orientale de laquelle est attachée une batture qui se prolonge à deux ou trois lieues dans l'est. Nous parvînmes, vers cinq heures, à mettre le cap au large, et la nuit se passa dans cette inquiétante situation, faisant tous nos efforts pour nous élever à l'aide des moindres brises. Le 11 après midi nous étions écartés de la côte environ de quatre lieues; à deux lieues la mer y est sans fond. Plusieurs pirogues voguaient le long de terre sur laquelle il y eut toujours de grands feux allumés. Il y a ici de la tortue; nous trouvâmes les débris d'une dans le ventre d'un requin.

Le 11 nous relevâmes au soleil couchant les terres les plus est-nord-est et les plus ouest-nord-ouest : les unes et les autres environ à quinze lieues de distance. Les jours suivans furent affreux : tout fut contre nous ; le vent constamment très grand frais, de la pluie, une brume si épaisse que nous étions forcés de tirer des coups de canon pour nous conserver avec *l'Étoile* qui contenait encore une partie de nos vivres, enfin une mer très grosse qui nous affalait sur la côte. A peine nous soutenions-nous en louvoyant, forcés de virer vent arrière, et ne pouvant faire que très peu de voiles. Nous courions ainsi nos bords à tâtons au milieu d'une mer semée d'écueils, étant obligés de fermer les yeux sur tous les indices des dangers. La nuit du 11 au 12, sept ou huit de ces poissons qu'on nomme *cornets*, poissons qui se tiennent toujours sur le fond, sautèrent sur les passavans. Il vint aussi sur le gaillard d'avant du sable et des goëmons de fond que les vagues y déposaient en le couvrant. Je ne voulus pas faire sonder ; la certitude du péril ne l'eût pas diminué, et il était le même, quelque autre parti que nous eussions pris. Au reste, nous devons notre salut à la connaissance que nous eûmes de la terre le 10 au matin, immédiatement avant cette suite de gros temps et de brume. En effet, les vents étant de l'est-sud-est au sud-est, j'aurais pensé qu'en gouvernant au nord-est c'eût été un excès de pru-

dence accordé à l'obscurité du temps. Toutefois cette route nous mettait dans le risque évident de nous perdre, puisque nous avions la terre jusque dans l'est-sud-est.

Le temps se remit au beau le 16, le vent demeurant également contraire, mais au moins le jour nous était rendu. A six heures du matin nous vîmes la terre depuis le nord jusqu'au nord-est, et nous louvoyâmes pour la doubler. Le 17 au matin, nous ne vîmes point de terre au lever du soleil; mais à neuf heures et demie nous aperçûmes une petite île dans le nord-est, à cinq ou six lieues de distance, et une autre terre dans le nord-ouest environ à neuf lieues. Peu après nous découvrîmes dans le nord-est, à quatre ou cinq lieues, une autre petite île que sa ressemblance avec Ouessant nous fit appeler du même nom. Nous continuions notre bordée au nord-est-quart-est espérant doubler toutes les terres, lorsqu'à onze heures on en découvrit une nouvelle dans l'est-nord-est, et des brisans qui paraissaient venir joindre Ouessant. Dans le nord-ouest de cet îlot on voyait une autre chaîne de brisans qui s'allongeait à une demi-lieue. La première île nous semblait être aussi entre deux chaînes de brisans.

Tous les navigateurs qui sont venus dans ces parages avaient toujours redouté de tomber dans le sud de la Nouvelle-Guinée, et d'y trouver un

golfe correspondant à celui de la Carpentarie, d'où il leur fût ensuite difficile de se relever. En conséquence ils ont tous gagné de bonne heure la latitude de la Nouvelle-Bretagne sur laquelle ils allaient atterrir. Tous ont suivi les mêmes traces : nous en ouvrions de nouvelles, et il fallait payer l'honneur d'une première découverte. Malheureusement le plus cruel de nos ennemis était à bord, la faim. Je fus obligé de faire une réduction considérable sur la ration de pain et de légumes. Il fallut aussi défendre de manger le cuir dont on enveloppe les vergues et les autres vieux cuirs, cet aliment pouvant donner de funestes indigestions. Il nous restait une chèvre, compagne fidèle de nos aventures depuis notre sortie des îles Malouines où nous l'avions prise. Chaque jour elle nous donnait un peu de lait. Les estomacs affamés, dans un instant d'humeur, la condamnèrent à mourir : je n'ai pu que la plaindre, et le boucher qui la nourrissait depuis si long-temps a arrosé de ses larmes la victime qu'il immolait à notre faim. Un jeune chien pris dans le détroit de Magellan eut le même sort peu de temps après.

Le 17 après midi, les courans nous avaient été si favorables, que nous avions repris la bordée du nord-nord-est, portant fort au vent d'Ouessant et de ses battures. Mais à quatre heures nous eûmes la conviction que ces brisans s'étendaient beaucoup

plus loin que nous n'avions pensé : on en découvrait jusque dans l'est-nord-est, sans que ce fût encore leur fin. Il fallut reprendre pour la nuit la bordée du sud-sud-ouest, et au jour celle de l'est. Pendant toute la matinée du 18 nous ne vîmes point de terres, et déjà nous nous livrions à l'espoir d'avoir doublé îlots et brisans. Notre joie fut courte. A une heure après midi une île se fit voir dans le nord-est, et bientôt elle fut suivie de neuf ou dix autres. Il y en avait jusque dans l'est-nord-est, et derrière ces îles une terre plus élevée s'étendait dans le nord-est, environ à dix lieues de distance. Nous louvoyâmes toute la nuit. Le jour suivant nous donna le même spectacle d'une double chaîne de terres courant à peu près est et ouest, savoir, au sud une suite d'îlots joints par des récifs à fleur d'eau, dans le nord desquels s'étendaient des terres plus élevées. Les terres que nous découvrîmes le 20 nous parurent prendre moins du sud, et ne plus courir que sur l'est-sud-est; c'était un amendement à notre position. Je pris le parti de courir des bords de vingt-quatre heures, nous perdions trop à virer plus souvent, la mer étant extrêmement grosse, le vent violent et constamment le même. D'ailleurs nous étions contraints à faire peu de voiles, pour ménager une mâture caduque et des manœuvres endommagées, et nos navires mar-

chaient très mal, n'étant plus en assiette et n'ayant pas été carénés depuis long-temps.

Nous vîmes la terre le 25 au lever du soleil; mais ce n'était plus une terre basse; on apercevait au contraire une terre extrêmement haute et qui paraissait se terminer par un gros cap. Il était vraisemblable qu'ensuite sa direction était au nord. Nous gouvernâmes tout le jour au nord-est-quart-est et à l'est-nord-est, sans voir de terres plus est que le cap que nous doublions avec une satisfaction que je ne saurais dépeindre. Le 26 au matin, le cap étant beaucoup sous le vent à nous, et ne voyant plus de terres au vent, il fut enfin permis de mettre la route au nord-nord-est. Nous appelâmes ce cap, après lequel nous avions si long-temps aspiré, *le cap de la Délivrance*, et le golfe dont il fait la pointe orientale, *le golfe de la Louisiade*. C'est une terre que nous avons bien acquis le droit de nommer. Tant que nous avons été enfoncés dans ce golfe, les courans nous ont assez régulièrement portés dans l'est. Le 26 et le 27, le vent fut très grand frais, la mer affreuse, le temps par grains et fort obscur. Il ne fut pas possible de faire du chemin pendant la nuit.

Nous avons imaginé plusieurs fois, pendant les jours de tribulation passés dans le golfe de la Louisiade, qu'il pouvait y avoir au fond de ce golfe un détroit qui nous aurait ouvert un passage fort

court dans la mer des Moluques ; mais dans la situation où nous nous trouvions relativement aux vivres et à la santé des équipages, nous ne pouvions courir les hasards de la recherche. En effet, s'il n'eût pas existé, nous étions presque sans ressources. Cependant le passage existe, et les Anglais, en côtoyant la Nouvelle-Hollande, ont trouvé par 10 degrés 36 minutes de latitude australe, 141 degrés 44 minutes à l'est de Londres, ce détroit qui sépare la Nouvelle-Hollande de la Nouvelle-Guinée : mais ils ont éprouvé, comme nous, que la navigation de ces parages est hérissée de difficultés, et ils ont été au moment d'y perdre leur vaisseau *l'Endeavour*. Nous avons été environ à quarante lieues de l'embouchure orientale de ce détroit.

Nous nous étions élevés environ soixante lieues dans le nord depuis le cap de la Délivrance, lorsque le 28, au matin, on découvrit la terre dans le nord-ouest, à neuf ou dix lieues de distance. C'étaient deux îles, dont la plus méridionale restait, à huit heures, dans le nord-ouest. Une autre côte longue et élevée se fit apercevoir en même temps, depuis l'est-sud-est jusqu'à l'est-nord-est. Celle-ci courait au nord ; et à mesure que nous avançons dans le nord-est, on la voyait se prolonger davantage et tourner au nord-nord-ouest. On découvrit cependant un espace où la côte était interrompue, soit que ce fût un canal, ou l'ouver-

ture d'une grande baie; car on crut distinguer des terres dans le fond. Le 29, au matin, la côte que nous avions à l'est continuait à s'étendre sur le nord-ouest, sans que de ce côté notre horizon fût borné. Je voulus la rallier, pour la prolonger ensuite et chercher un mouillage. A trois heures après midi, étant à près de trois lieues de terre, nous avions trouvé fond : nous portâmes alors sur une anse qui paraissait commode; mais le calme survint et nous prit inutilement le reste de la journée. La nuit se passa à courir de petits bords, et le 30, dès la pointe du jour, j'envoyai des bateaux avec un détachement pour visiter le long de la côte plusieurs anses qui semblaient promettre un mouillage, le fond trouvé au large étant d'un augure favorable. Je le suivis à petites voiles, prêt à le joindre au premier signal qu'il nous en ferait.

Vers les dix heures une douzaine de pirogues de différentes grandeurs vinrent assez près des navires, sans toutefois vouloir les accoster. Il y avait vingt-deux hommes dans la plus grande, dans les moyennes huit ou dix, deux ou trois dans les plus petites. Ces pirogues paraissaient bien faites. Elles ont l'avant et l'arrière fort relevés; ce sont les premières que nous ayons vues dans ces mers sans balancier. Ces insulaires sont aussi noirs que les nègres d'Afrique; ils ont les cheveux crépus,

mais longs, quelques-uns de couleur rousse. Ils portent des bracelets, et des plaques au front et sur le cou; j'ignore de quelle matière : elle m'a paru être blanche. Ils sont armés d'arcs et de zagaies; ils faisaient de grands cris, et il parut que leurs dispositions n'étaient point pacifiques. La côte ouverte est presque inabordable; la vague y brise partout, les montagnes viennent s'y terminer au bord de la mer, et le sol est entièrement couvert de bois. Dans de petites anses il y a quelques cabanes, mais en petit nombre : les insulaires habitent dans la montagne. Notre petit canot fut suivi quelque temps par trois ou quatre pirogues, qui semblaient vouloir l'attaquer : un insulaire même se leva plusieurs fois pour lancer une zagaie; mais il ne le fit pas, et le canot revint à bord sans guerroyer.

Notre situation, au reste, était assez critique. Nous avions des terres inconnues jusqu'à ce jour; l'horizon était tellement embrumé qu'on n'y voyait pas de ce côté à la distance de deux lieues. C'était toutefois dans cet intervalle que je comptais chercher un passage : nous étions trop avancés pour reculer. Il est vrai qu'une forte marée, qui venait du nord et portait dans le sud-est, nous faisait espérer d'y trouver un débouché. Le fort de la marée se fit sentir depuis quatre heures jusqu'à cinq et demie du soir. Les vaisseaux, quoique pous-

sés par un vent très frais, gouvernaient avec peine. La marée mollit à six heures. Pendant la nuit nous louvoyâmes. Le temps fut à grains avec beaucoup de pluie.

Le 1^{er} juillet, à six heures du matin, nous nous retrouvâmes au même point où nous étions la veille à l'entrée de la nuit : preuve qu'il y avait eu flux et reflux. Nous gouvernâmes au nord-ouest. A dix heures nous donnâmes dans un passage large environ de quatre à cinq lieues entre la côte prolongée jusqu'ici à l'est et les terres occidentales. Une marée très forte, qui porte sud-est et nord-ouest, forme, au milieu de ce passage, un ras qui le traverse, et où la mer s'élève et brise, comme s'il y avait des roches à fleur d'eau. Je le nommai *ras Denis*, du nom de mon maître d'équipage. *L'Étoile* le passa deux heures après nous. La mer y était alors si mauvaise, qu'on fut contraint de fermer les écoutilles. La côte de l'est commençait ici à s'abaisser et à tourner au nord. Nous y aperçûmes, étant à peu près au milieu du passage, une jolie baie dont l'apparence promettait un bon mouillage. Il faisait presque calme, et la marée, dont le cours était alors au nord-ouest, nous la fit dépasser en un instant. Nous tîmes aussitôt le vent, dans l'intention de la visiter. Un déluge de pluie, survenu à onze heures et demie, nous déroba la

vue de la terre et du soleil, et nous força de différer nos recherches.

A une heure après midi j'envoyai les bateaux armés pour sonder et reconnaître la baie; et, durant cette opération, nous tâchâmes de nous maintenir à portée de suivre ses signaux. Le temps était beau, mais presque calme. A quatre heures nos bateaux firent signal de bon mouillage, et nous manœuvrâmes aussitôt, toutes voiles hautes, pour le gagner. Il ventait peu, et la marée nous était contraire. A cinq heures nous repassâmes sur le banc de roches; nous vîmes dans le sud-est, environ à une encablure, un remous qui semblait indiquer qu'en cet endroit il n'y avait pas plus de deux ou trois brasses d'eau. En gouvernant au nord-ouest et nord-ouest-quart-nord, nous augmentâmes d'eau. Je fis à *l'Étoile* le signal d'arriver, afin qu'elle évitât ce banc, et je lui envoyai son bateau pour la guider au mouillage. Cependant nous n'avancions point, le vent étant trop faible pour nous aider à refouler la marée, et la nuit approchait à pas précipités. En deux heures entières nous ne gagnâmes pas une demi-lieue, et il fallut renoncer à ce mouillage. Il eût fallu aller chercher à tâtons, environnés comme nous l'étions de basses, de récifs, et livrés à des courans rapides et irréguliers. Je fis donc gouverner à l'ouest-quart-nord-ouest et ouest-

nord-ouest pour nous remettre au large, sondant souvent.

Avant que d'entrer dans la baie nos bateaux en avaient d'abord rangé la pointe du nord, qui est formée par une presqu'île le long de laquelle ils trouvèrent fond depuis neuf jusqu'à treize brasses. Ils s'enfoncèrent ensuite dans la baie, et ils y trouvèrent à un quart de lieue en dedans un très bon mouillage, sur neuf et douze brasses. Comme ils étaient occupés à sonder ils virent tout d'un coup paraître à l'entrée de la baie dix pirogues sur lesquelles il y avait environ cent cinquante homme armés d'arcs, de lances et de boucliers. Elles sortaient d'une anse qui renferme une petite rivière dont les bords sont couverts de cabanes. Ces pirogues s'avancèrent en bon ordre, voguant sur nos bateaux à force de rames; et lorsqu'elles s'en jugèrent assez près, elles se séparèrent fort lestement en deux bandes pour les envelopper. Les Indiens alors poussèrent des cris affreux; et saisissant leurs arcs et leurs lances, ils commencèrent une attaque qui devait leur paraître un jeu contre une poignée d'hommes. On fit sur eux une première décharge qui ne les arrêta point : ils continuèrent à lancer leurs flèches et leurs zagaies, se couvrant de leurs boucliers, qu'ils croyaient une arme défensive. Une seconde décharge les mit en fuite. Plusieurs se jetèrent à la mer pour gagner la

terre à la nage. On leur prit deux pirogues. Elles sont fort longues, bien travaillées ; l'avant et l'arrière sont extrêmement relevés, ce qui sert d'abri contre les flèches, en présentant le bout. Sur le devant d'une de ces pirogues il y avait une tête d'homme sculptée : les yeux étaient de nacre, les oreilles d'écaille de tortue, et la figure ressemblait à un masque garni d'une longue barbe : les lèvres étaient teintes d'un rouge éclatant. On trouva dans leurs pirogues des arcs, des flèches en grand nombre, des lances, des boucliers, des cocos et plusieurs autres fruits dont nous ne connaissons pas l'espèce ; de l'arec, divers petits meubles à l'usage de ces Indiens, des filets à mailles très fines, artistement tissus, et une mâchoire d'homme à demi grillée.

Ces insulaires sont noirs et ont les cheveux crépus ; ils les teignent en blanc, en jaune et en rouge. Leur audace à nous attaquer, l'usage de porter des armes offensives et défensives, leur adresse à s'en servir, prouvent qu'ils sont presque toujours en état de guerre. Au reste, nous avons observé dans le cours de ce voyage, qu'en général les hommes nègres sont beaucoup plus méchants que ceux dont la couleur approche de la blanche. Ceux-ci sont nus, à l'exception d'une bande de natte qui leur couvre les parties naturelles. Leurs boucliers sont d'une forme ovale, faits de jones tournés les uns

au-dessus des autres , et parfaitement bien liés. Ils doivent être impénétrables aux flèches. Nous avons nommé la rivière et l'anse d'où sont sortis ces braves insulaires , *la rivière des Guerriers* ; l'île entière et la baie , *île et baie Choiseul*. La presque île du nord est entièrement couverte de cocotiers.

Après être sortis du passage , nous découvrîmes dans l'ouest une côte longue et montueuse , dont les sommets se perdaient dans les nues. Le 2 juillet au soir nous voyions encore les terres de l'île Choiseul. Le 3 au matin nous ne voyions plus que la nouvelle côte , qui est d'une hauteur surprenante. Sa partie septentrionale nous parut alors terminée par une pointe qui s'abaisse insensiblement , et forme un cap remarquable. Je lui ai donné le nom de *cap l'Averdi*. Il nous restait , le 3 à midi , environ à douze lieues dans l'ouest. Les nuages qui couvraient les sommets des terres se dissipèrent au coucher du soleil , et nous laissèrent apercevoir des cimes de montagnes d'une hauteur prodigieuse. Le 4 les premiers rayons du jour nous firent voir des terres plus occidentales que le cap l'Averdi. C'était une nouvelle côte moins élevée que l'autre , et courant au nord-nord-ouest. Entre la pointe sud-sud-est de cette terre et le cap l'Averdi , il restait un vaste espace formant ou un passage ou un golfe considérable. Dans un grand éloignement on y apercevait quelques mondrains.

Derrière cette nouvelle côte nous en aperçûmes une plus haute qui suivait le même gisement. Nous tîmes le plus près toute la matinée pour accoster la terre basse. Nous en étions à midi environ à cinq lieues de distance, et nous relevâmes sa pointe du nord-ouest au sud-ouest.

L'après-midi trois pirogues, dans chacune desquelles étaient cinq ou six nègres, se détachèrent de la côte, et vinrent reconnaître les vaisseaux. Elles s'arrêtèrent à une portée de fusil; et ce ne fut qu'après y avoir passé près d'une heure que nos invitations réitérées les déterminèrent enfin à s'approcher davantage. Quelques bagatelles qu'on leur jeta attachées sur des morceaux de planches achevèrent de leur donner un peu de confiance. Ils accostèrent le navire, en montrant des noix de coco, et criant *bouca, bouca, onellé*. Ils répétaient sans cesse ces mots que nous criâmes ensuite comme eux, ce qui parut leur faire plaisir. Ils ne restèrent pas long-temps le long du vaisseau. Ils nous firent signe qu'ils allaient nous chercher des noix de coco. On applaudit à leur dessein; mais à peine furent-ils éloignés de vingt pas, qu'un de ces hommes perfides tira une flèche qui n'atteignit heureusement personne. Ils fuirent ensuite à force de rames : nous étions trop forts pour les punir.

Ces nègres sont entièrement nus. Ils ont les cheveux crépus et courts, les oreilles percées et fort

allongées. Plusieurs avaient la laine des cheveux peinte en rouge, et des taches blanches en différens endroits du corps. Il paraît qu'ils mâchent du bétel, puisque leurs dents sont rouges. Nous avons vu que les habitans de l'île Choiseul en font aussi usage; car on trouva dans leurs pirogues de petits sacs où il y en avait des feuilles, avec de l'arec et de la chaux. On a eu de ceux-ci des arcs longs de six pieds et des flèches armées d'un bois fort dur. Leurs pirogues sont plus petites que celles de l'anse des Guerriers, et nous fûmes surpris de ne trouver aucune ressemblance dans leur construction. Ces dernières ont l'avant et l'arrière peu relevés; elles sont sans balancier, mais assez larges pour que deux hommes y nagent en couple. Cette île, que nous avons appelée *Bouka*, paraît être extrêmement peuplée, si l'on en juge par la quantité de cases dont elle est couverte, et par les apparences de culture que nous y avons aperçues. Une belle plaine à mi-côte, toute plantée de cocotiers et d'autres arbres, nous offrait la plus agréable perspective, et je désirais fort trouver un mouillage sur cette côte; mais le vent contraire et un courant rapide qui portait dans le nord-ouest nous en éloignaient visiblement. Pendant la nuit nous fîmes le plus près, gouvernant au sud-sud-ouest, et le lendemain au matin l'île Bouka était déjà bien loin de nous dans l'est et le sud-est. La veille au soir

on avait aperçu du haut des mâts une petite île qui fut relevée depuis le nord-ouest jusqu'au nord-ouest-quart-ouest du compas. Au reste nous ne pouvions être loin de la Nouvelle-Bretagne, et c'était là que nous comptions trouver une relâche.

Nous eûmes connaissance, le 5 après midi, de deux petites îles dans le nord et le nord-nord-ouest, à dix ou douze lieues de distance, et presque au même instant d'une autre plus considérable entre le nord-ouest et l'ouest : les terres de cette dernière, les plus voisines de nous, à cinq heures et demie du soir nous restaient au nord-ouest-quart-ouest, environ à sept lieues. La côte était élevée et paraissait renfermer plusieurs baies. Comme nous n'avions plus ni eau ni bois, et que nos malades empiraient, je résolus de m'arrêter ici, et nous courûmes toute la nuit les bords les plus avantageux pour nous conserver cette terre sous le vent. Le 6, au point du jour, nous en étions à cinq ou six lieues, et nous portâmes dessus dans le même moment où nous découvrions une nouvelle terre haute et de belle apparence dans l'ouest-sud-ouest de celle-ci, depuis dix-huit jusqu'à douze et dix lieues de distance. Enfin nous mouillâmes, par trente-cinq brasses d'eau, dans ce port de la Nouvelle-Bretagne.

En entrant on laisse à babord dans l'ouest une petite île et un îlot qui sont à une demi-lieue de

la côte. Une pointe qui s'avance vis-à-vis l'îlot forme en dedans un véritable port à l'abri de tous les vents. L'entrée de ce port est très aisée : la seule attention qu'on doive avoir c'est de ranger la pointe de l'est de près et avec beaucoup de voiles, parce que, dès qu'elle est doublée, on se trouve en calme, et qu'alors il faut entrer sur l'air du vaisseau.

Nous envoyâmes à terre nos pièces à l'eau ; nous y dressâmes quelques tentes, et l'on commença à faire l'eau, le bois et les lessives, toutes choses de première nécessité. Le débarquement était magnifique, sur un sable fin, sans aucune roche ni vague. L'intérieur du port, dans un espace de quatre cents pas, contenait quatre ruisseaux. Nous en prîmes trois pour notre usage : un destiné à faire l'eau de *la Boudeuse*, un second pour celle de *l'Étoile*, le troisième pour laver. Le bois se trouvait au bord de la mer, et il y en avait de plusieurs espèces, toutes très bonnes pour brûler, quelques-unes superbes pour les ouvrages de charpente, de menuiserie, et même de tabletterie. Les deux vaisseaux étaient à portée de la voix l'un de l'autre et de la rive. D'ailleurs le port et ses environs, fort au loin, étaient inhabités : ce qui nous procurait une paix et une liberté précieuses. Ainsi nous ne pouvions désirer un ancrage plus sûr, un lieu plus commode pour faire l'eau, le bois et

les diverses réparations dont les navires avaient le plus urgent besoin , et pour laisser errer à leur fantaisie nos scorbutiques dans les bois.

Tels étaient les avantages de cette relâche : elle avait aussi ses inconvénients. Malgré les recherches que l'on en fit on n'y découvrit ni cocos , ni bananes , ni aucune des ressources qu'on aurait pu , de gré ou de force , tirer d'un pays habité. Si la pêche n'était pas abondante on ne devait attendre ici que la sûreté et le stricte nécessaire. Il y avait alors tout lieu de craindre que nos malades ne s'y rétablissent pas. A la vérité nous n'en avons pas qui fussent attaqués fortement ; mais plusieurs étaient atteints , et s'ils n'amendaient point ici , le progrès du mal ne pouvait plus être que rapide.

Le premier jour , sur les bords d'une petite rivière , éloignée de notre camp d'environ un tiers de lieue , on trouva une pirogue comme en station , et deux cabanes. La pirogue était à balancier , fort légère et en bon état. Il y avait à côté les débris de plusieurs feux , de gros coquillages calcinés , et des carcasses de têtes d'animaux , que M. de Commerçon nous dit être de sangliers. Il n'y avait pas long-temps que les sauvages étaient venus dans cet endroit , car on trouva dans les cabanes des figues , des bananes encore fraîches. On crut même entendre des cris d'hommes dans les montagnes ; mais on a depuis vérifié qu'on avait pris pour tels les gémis-

semens de gros ramièrs hupés , d'un plumage azur, et qu'on nomme dans les Moluques *l'oiseau couronné*. Nous fîmes au bord de cette rivière une rencontre plus extraordinaire : un matelot de mon canot, cherchant des coquilles, y trouva enterré dans le sable un morceau d'une plaque de plomb qui paraissait être peu ancienne. Les sauvages avaient sans doute arraché la plaque, et l'avaient mise en morceaux.

Cette rencontre nous engageait à reconnaître soigneusement tous les environs de notre mouillage. Aussi courûmes-nous la côte en dedans de l'île qui couvre la baie; nous la suivîmes environ deux lieues, et nous aboutîmes à une baie profonde, mais peu large, ouverte au sud-ouest, au fond de laquelle nous abordâmes près d'une belle rivière. Quelques arbres sciés ou abattus à coups de hache frappèrent aussitôt nos regards, et nous apprirent que c'était là que les Anglais avaient relâché. Ensuite il nous en coûta peu de recherches pour retrouver le lieu où avait été placée l'inscription: c'était à un très gros arbre fort apparent, sur la rive droite de la rivière, au milieu d'un grand espace, où nous jugeâmes que les Anglais avaient dressé des tentes. Des rejetons qui s'élevaient sur la coupe d'un des arbres abattus nous fournirent un moyen de conclure qu'il n'y avait pas plus de quatre mois que les Anglais avaient mouillé dans

cette baie. Je ne doute pas que le vaisseau venu ici de relâche ne soit *le Swallow* de M. Carteret , sorti d'Europe au mois d'août 1766, avec *le Dauphin*, que commandait M. Wallis. Nous avons eu depuis des nouvelles de ce bâtiment à Batavia , où nous en parlerons , et d'où l'on verra que nous avons suivi sa trace jusqu'en Europe. C'est un hasard bien singulier que celui qui , au milieu de tant de terres , nous ramène à un point où une nation rivale venait de laisser un monument d'une entreprise semblable à la nôtre.

La pluie fut presque continuelle jusqu'au 11. Il y avait apparence de grand vent dehors ; mais le port est abrité de tous côtés par les hautes montagnes qui l'environnent. Nous accélérâmes nos travaux autant que le mauvais temps le permettait. Un de nos premiers soins avait été de chercher, assurément avec intérêt , si le pays pourrait fournir quelques rafraîchissemens aux matelots malades , et quelque nourriture solide pour ceux qui ne l'étaient pas. Nos recherches furent infructueuses. La pêche était absolument ingrate , et nous ne trouvâmes dans les bois que quelques lataniers et des choux-palmistes en très petit nombre, encore les fallait-il disputer à des fourmis énormes , dont les essaims innombrables ont forcé d'abandonner plusieurs pieds de ces arbres déjà abattus. On vit , il est vrai , cinq ou six sangliers ou cochons mar-

rons, et depuis ce temps il y eut toujours des chasseurs occupés à en chercher, sans que jamais on en ait tué. C'est le seul quadrupède que nous ayons rencontré ici.

Quelques personnes ont aussi cru y reconnaître les traces d'un chat-tigre. Nous avons tué quelques gros pigeons de la plus grande beauté. Leur plumage est vert doré; ils ont le cou et le ventre gris-blanc et une petite crête sur la tête. Il y a aussi des tourterelles, des veuves plus grosses que celles du Brésil, des perroquets, des oiseaux couronnés, et une espèce d'oiseau dont le cri ressemble si fort à l'aboïement d'un chien, qu'il n'y a personne qui n'y soit trompé la première fois qu'on l'entend. Nous avons aussi vu des tortues dans différentes parties du canal; mais nous n'étions pas au temps de la ponte. Il y a dans cette baie de belles anses de sable, où je crois qu'alors on en pourrait prendre un assez bon nombre.

Tout le pays est montagneux : le sol y est très léger; à peine le rocher est-il recouvert. Cependant les arbres y sont de la plus grande élévation, et il y a plusieurs espèces de très beaux bois. On y trouve le bétel, l'arcea et le beau jonc que nous tirons des Malais. Il croît ici dans des lieux marécageux; mais, soit qu'il exige une culture, soit que les arbres qui couvrent entièrement la terre nuisent à son accroissement et à sa qualité, soit enfin

que nous ne fussions pas dans la saison de sa maturité, on n'en a point coupé de beaux. Le poivrier de même est commun ici; mais ce n'était alors ni le temps des fruits ni celui des fleurs. Le pays est en général peu riche en botanique. Au reste il n'existe aucune trace qu'il ait jamais été habité à demeure. Il paraît certain que de temps en temps il y passe des Indiens: nous rencontrions fréquemment sur le bord de la mer des endroits où ils s'étaient arrêtés. On les reconnaissait facilement aux débris de leurs repas.

Nous avons enterré une inscription dans un coin de ce port, et nous l'avons nommé *le port Praslin*. Il est situé par 4 degrés 49 minutes 27 secondes de latitude australe, et 149 degrés 44 minutes 15 secondes de longitude à l'est de Paris.

On tuait journellement des serpens, des scorpions et une grande quantité d'insectes d'une espèce singulière. Ils sont longs comme le doigt, cuirassés sur le corps; ils ont six pates, des pointes saillantes des côtés et une queue fort longue. On m'apporta aussi un animal qui nous parut extraordinaire. C'est un insecte d'environ trois ponces de long, de la famille des mantes. Presque toutes les parties de son corps sont composées d'un tissu que, même en y regardant de près, on prendrait pour des feuilles. Chacune de ses ailes est la moitié d'une feuille, laquelle est entière quand les ailes

sont rapprochées ; le dessous de son corps est une feuille d'une couleur plus morte que le dessus. L'animal a deux antennes et six pates, dont les parties supérieures sont aussi des portions de feuille.

On trouvait aussi un grand nombre de coquilles, dont plusieurs étaient fort belles. On récolta dans un même endroit dix marteaux, espèce, dit-on, fort rare ¹. Aussi le zèle des curieux était-il fort vif. Il fut ralenti par l'accident arrivé à un de nos matelots, lequel, en échouant la seine, fut piqué dans l'eau par une espèce de serpent. L'effet du venin se manifesta une demi-heure après. Le matelot ressentit des douleurs violentes dans tout le corps. L'endroit de la morsure, qui était au côté gauche, devint livide et enfla à vue d'œil. Quatre ou cinq scarifications en tirèrent beaucoup de sang déjà dissous. Aussitôt qu'on cessait de faire promener par force le malade les convulsions le prenaient. Il souffrit horriblement pendant cinq ou six heures. Enfin la thériaque et l'eau de Luce, qu'on lui avait administrées dès la première demi-heure, provoquèrent une sueur abondante et le tirèrent d'affaire.

Cette aventure rendit tout le monde plus circonspect à se mettre dans l'eau. Notre Taitien suivit

¹ Ils furent trouvés dans une anse de la grande île qui forme cette baie, et que pour cette raison on a nommée *l'île aux Marteaux*.

avec curiosité le malade pendant tout le traitement. Il nous fit entendre que dans son pays il y avait, le long de la côte, des serpens qui mordaient les hommes à la mer, et que tous ceux qui étaient mordus en mouraient. Ils ont une médecine; mais je la crois fort peu avancée. Il fut émerveillé de voir le matelot, quatre ou cinq jours après son accident, revenir au travail. Fort souvent, en examinant les productions de nos arts, et les moyens divers par lesquels ils augmentent nos facultés et multiplient nos forces, cet insulaire tombait dans l'admiration de ce qu'il voyait, et rougissait pour son pays : *aouaou Taïti* (*fi de Taïti*), nous disait-il avec douleur. Cependant il n'aimait pas à marquer qu'il sentait notre supériorité sur sa nation.

Le 19 au soir nous fûmes enfin en état de partir ; mais il sembla que le temps ne fît qu'empirer : grand vent de sud, déluge de pluie, tonnerre, grains en tourmente. La mer était très grosse dehors, et les oiseaux pêcheurs se réfugiaient dans la baie. Le 22 nous ressentîmes, vers dix heures et demie du matin, plusieurs secousses de tremblement de terre. Elles furent très sensibles sur nos vaisseaux, et durèrent environ deux minutes. Pendant ce temps la mer haussa et baissa plusieurs fois de suite, ce qui effraya beaucoup ceux qui pêchaient sur les récifs, et leur fit chercher un asile dans les bateaux. Au reste il semble que dans

cette saison les pluies sont ici sans interruption. Un orage n'attend pas l'autre ; le tonnerre gronde presque continuellement, et la nuit donne l'idée des ténèbres du chaos. Cependant nous allions tous les jours dans les bois chercher des lataniers et des palmistes, et tâcher de tuer quelques tourterelles. Nous nous partagions en plusieurs bandes, et le résultat ordinaire de ces caravanes pénibles était de revenir trempés jusqu'aux os et les mains vides. On découvrit cependant les derniers jours quelques pommes de mangles et des prunes monbin ; c'eût été un secours utile, si l'on en eût eu connaissance plus tôt. On trouva aussi une espèce de lierre aromatique, auquel les chirurgiens crurent reconnaître une vertu antiscorbutique : du moins les malades qui en firent des infusions et s'en lavèrent ont-ils éprouvé quelque soulagement.

Nous avons tous été voir une cascade merveilleuse qui fournissait les eaux du ruisseau de *l'Étoile*. L'art s'efforcerait en vain de produire dans le palais des rois ce que la nature a jeté ici dans un coin inhabité. Nous en admirâmes les groupes sailans dont les gradations presque régulières précipitent et diversifient la chute des eaux. Nous suivions avec surprise tous ces massifs variés pour la figure et qui forment cent bassins inégaux, où sont reçues les nappes de cristal colorées par des arbres immenses, dont quelques-uns ont le pied

dans les bassins mêmes. C'est bien assez qu'il existe des hommes privilégiés, dont le pinceau hardi peut nous tracer l'image de ces beautés inimitables. Cette cascade mériterait le plus grand peintre.

Cependant notre situation empirait à chaque instant que nous demeurions ici et que nous perdions sans faire de chemin. Le nombre et les maux de nos scorbutiques augmentaient. L'équipage de *l'Étoile* était encore dans un état plus triste que le nôtre. Chaque jour j'envoyais des canots dehors reconnaître le temps. C'était constamment le vent du sud presque en tourmente et une mer affreuse. Avec ces circonstances l'appareillage était impossible, d'autant plus qu'on ne saurait appareiller de ce port qu'en prenant une croupière sur une ancre, qu'il faut sortir tout de suite, et qu'on n'eût pu embarquer au large la chaloupe qui serait restée pour lever l'ancre que nous n'étions pas dans le cas de perdre. Ces obstacles me déterminèrent à aller, le 23, reconnaître une passe entre l'île des Marteaux et la grande terre. J'en trouvai une, par laquelle nous pouvions sortir avec le vent de sud en embarquant nos bateaux dans le canal. Elle avait, il est vrai, d'assez grands inconvénients, et nous ne fûmes pas heureusement dans le cas de nous en servir.

Il avait plu sans interruption toute la nuit du 23 au 24 : l'aurore amena le beau temps et le calme.

Nous levâmes aussitôt notre ancre ; nous envoyâmes établir une amarre à des arbres , et nous virâmes à pic sur l'ancre de dehors. Pendant la journée entière nous attendîmes le moment d'appareiller : déjà nous en désespérions et l'approche de la nuit nous forçait à nous réamarrer , lorsqu'à cinq heures et demie il se leva une brise du fond du port Praslin. Nous fûmes bientôt sous voiles. Les canots nous remorquèrent jusqu'au milieu de la passe , où nous ressentîmes assez de vent pour nous passer de leurs secours. Nous les envoyâmes à *l'Étoile* pour la mettre dehors. A deux lieues au large , nous mîmes en travers pour l'attendre , embarquant notre chaloupe et nos petits canots. A huit heures nous commençâmes à apercevoir la flûte qui était sortie du port ; mais le calme ne lui permit de nous joindre qu'à deux heures après minuit. Notre grand canot revint en même temps , et nous l'embarquâmes.

Nous venions de mouiller à la pointe de la baie que Dampier nomma *baie Saint-George*. Plus heureux que nous , il y avait trouvé pour relâche un canton habité qui lui procura des rafraîchissemens , et dont les productions lui firent concevoir de grandes espérances sur ce pays ; et nous , qui étions tout aussi pauvres que lui , nous sommes tombés dans un désert , qui n'a fourni à nos besoins que du bois et de l'eau.

§ 6.

Navigation depuis le port Praslin jusqu'aux Moluques. Relâche à Boero.

Nous avons repris la mer après une relâche de huit jours, pendant lesquels, comme on l'a vu, le temps avait été constamment mauvais et les vents presque toujours au sud. Le 25 ils revinrent au sud-est, variant jusqu'à l'est, et nous suivîmes la côte environ à trois lieues d'éloignement. Elle grandissait insensiblement, et bientôt nous aperçûmes au large des îles qui se succédaient de distance en distance. Nous passâmes entre elles et la grande terre, et je leur donnai le nom des officiers des états-majors. Il n'était plus douteux que nous côtoyions la Nouvelle-Bretagne. Cette terre est très élevée et paraît entrecoupée de belles baies, dans lesquelles nous apercevions des feux et d'autres traces d'habitations.

Le troisième jour de notre sortie je fis couper nos tentes de campagne pour distribuer de grandes culottes aux gens des deux équipages. Nous avions déjà fait, en différentes occasions, de semblables distributions de hardes de toute espèce. Sans cela, comment eût-il été possible que ces pauvres gens fussent vêtus pendant une aussi longue campagne, où il leur avait fallu plusieurs fois passer alterna-

tivement du froid au chaud, et essuyer maintes répétitions du déluge ? Au reste, je n'avais plus rien à leur donner, tout était épuisé. Je fus même forcé de retrancher encore une once de pain sur la ration. Le peu qui nous restait de vivres était en partie gâté, et dans tout autre cas on eût jeté à la mer toutes nos salaisons, mais il fallait manger le mauvais comme le bon. Qui pouvait savoir quand cela finirait ? Telle était notre situation de souffrir en même temps du passé qui nous avait affaiblis, du présent dont les tristes détails se répétaient à chaque instant, et de l'avenir dont le terme indéterminé était presque le plus cruel de nos maux. Mes peines personnelles se multipliaient par celles des autres. Je dois cependant publier qu'aucun ne s'est laissé abattre, et que la patience à souffrir a été supérieure aux positions les plus critiques. Les officiers donnaient l'exemple, et jamais les matelots n'ont cessé de danser le soir, dans la disette comme dans les temps de la plus grande abondance. Il n'avait pas été nécessaire de doubler leur paye.

Nous eûmes constamment la vue de la Nouvelle-Bretagne jusqu'au 3 août. Pendant ce temps il venta peu, il plut souvent, les courans nous firent contraires, et les navires marchaient moins que jamais. La côte prenait de plus en plus de l'ouest. Le 29 au matin nous nous en trouvâmes

plus près que nous n'avions encore été. Ce voisinage nous valut la visite de quelques pirogues : deux vinrent à la portée de la voix de la frégate, cinq autres s'approchèrent de *l'Étoile*. Elles étaient montées chacune par cinq ou six hommes noirs, à cheveux crépus et laineux ; quelques-uns les avaient poudrés de blanc. Ils portent la barbe assez longue, et des ornemens blancs aux bras en forme de bracelets. Des feuilles d'arbre couvrent, tant bien que mal, leur nudité. Ils sont grands et paraissent agiles et robustes. Ils nous montraient une espèce de pain et nous engageaient par signes à venir à terre. Nous les invitions à venir à bord ; mais nos invitations, le don même de quelques morceaux d'étoffe jetés à la mer ne leur inspirèrent pas la confiance de nous accoster. Ils ramassèrent ce qu'on avait jeté, et, pour remerciement, l'un d'eux, avec une fronde, nous lança une pierre qui ne vint pas jusqu'à bord. Nous ne voulûmes pas leur rendre le mal pour le mal, et ils se retirèrent en frappant tous ensemble sur leurs canots avec de grands cris. Leurs pirogues sont longues, étroites et à balancier. Toutes ont l'avant et l'arrière plus ou moins ornés de sculptures peintes en rouge, qui font honneur à leur adresse.

Le lendemain il en vint un beaucoup plus grand nombre, qui ne firent aucune difficulté d'accoster le navire. Celui de leurs conducteurs qui paraissait

être le chef portait un bâton long de deux ou trois pieds, peint en rouge, avec une pomme à chaque bout. Il l'éleva sur sa tête avec ses deux mains en nous approchant, et il demeura quelque temps dans cette attitude. Tous ces nègres paraissaient avoir fait une grande toilette : les uns avaient la laine peinte en rouge; d'autres portaient des aigrettes de plumes sur la tête, d'autres des pendans d'oreilles de certaines graines, ou de grandes plaques blanches et rondes pendues au cou; quelques-uns avaient des anneaux passés dans les cartilages du nez : mais une parure assez générale à tous, était des bracelets faits avec la bouche d'une grosse coquille sciée. Nous voulûmes lier commerce avec eux, pour les engager à nous apporter quelques rafraîchissemens. Leur mauvaise foi nous fit bientôt voir que nous n'y réussirions pas. Ils tâchaient de saisir ce qu'on leur proposait, et ne voulaient rien rendre en échange. A peine put-on tirer d'eux quelques racines d'ignames : on se lassa de leur donner, et ils se retirèrent. Deux canots voguaient vers la frégate à l'entrée de la nuit, une fusée que l'on tira pour quelque signal les fit fuir précipitamment.

Au reste, il sembla que les visites qu'ils nous avaient rendues ces deux derniers jours n'avaient été que pour nous reconnaître et concerter un plan d'attaque. Le 31 on vit, dès la pointe du jour,

un essaim de pirogues sortir de terre, une partie passa par notre travers sans s'arrêter, et toutes dirigèrent leur marche sur *l'Étoile*, que sans doute ils avaient observé être le plus petit des deux bâtimens, et se tenir derrière. Les nègres firent leur attaque à coups de pierres et de flèches. Le combat fut court. Une fusillade déconcerta leurs projets; plusieurs se jetèrent à la mer, et quelques pirogues furent abandonnées : depuis ce moment nous cessâmes d'en voir.

Les terres de la Nouvelle-Bretagne ne couraient maintenant que sur l'ouest-quart-nord-ouest et l'ouest, et dans cette partie elles s'abaissaient considérablement. Ce n'était plus cette côte élevée et garnie de plusieurs rangs de montagnes; la pointe septentrionale que nous découvrions était une terre presque noyée et couverte d'arbres de distance en distance. Les cinq premiers jours du mois d'août furent pluvieux; le temps fut à l'orage, et le vent souffla par grains. Nous n'aperçûmes la côte que par lambeaux dans les éclaircies, et sans pouvoir en distinguer les détails. Toutefois nous en vîmes assez pour être convaincus que les marées continuaient à nous enlever une partie du médiocre chemin que nous faisons chaque jour. Je fis alors gouverner au nord-ouest, puis au nord-est-quart-ouest, pour éviter un labyrinthe d'îles qui sont semées à l'extrémité septentrionale de la Nouvelle-

Bretagne. Le 4 après midi nous reconnûmes distinctement deux îles que je crois être celles que Dampier nomme *île Mathias* et *île Orageuse*. L'île Mathias, haute et montagneuse, s'étend sur le nord-ouest, huit à neuf lieues. L'autre n'en a pas plus de trois ou quatre, et entre les deux est un îlot. Une île que l'on crut apercevoir le 5 à deux heures du matin dans l'ouest nous fit reprendre du nord. On ne se trompait pas, et à dix heures la brume, qui jusqu'alors avait été épaisse, s'étant dissipée, nous aperçûmes dans le sud-est-quart-sud cette île, qui est petite et basse. Les marées cessèrent alors de porter sur le sud et sur l'est; ce qui semblait venir de ce que nous avions dépassé la pointe septentrionale de la Nouvelle-Bretagne, que les Hollandais nomment *cap Solomaswer*. Nous n'étions plus alors que par 0 degrés 41 minutes de latitude méridionale.

Nous courûmes à l'ouest jusqu'au 7, avec un assez joli frais et beau temps, sans voir de terre. Le 7 au soir l'horizon fort embrumé m'ayant paru, au coucher du soleil, être un horizon de terre depuis l'ouest jusqu'à l'ouest-sud-ouest, je me déterminai à tenir pour la nuit la route du sud-ouest-quart-ouest; nous reprîmes au jour celle de l'ouest. Nous vîmes dans la matinée une terre basse; c'était une île plate, longue d'environ trois lieues, couverte d'arbres et partagée en plusieurs divisions

liées ensemble par des battures et des banes de sable. Il y a sur cette île une grande quantité de cocotiers, et le bord de la mer y est couvert d'un si grand nombre de cases, qu'on peut juger de là qu'elle est extrêmement peuplée. Ces cases sont hautes, presque carrées et bien couvertes. Elles nous parurent plus vastes et plus belles que ne sont ordinairement des cabanes de roseaux, et nous crûmes revoir les maisons de Taïti. On découvrait un grand nombre de pirogues occupées à la pêche tout autour de l'île : aucune ne parut se déranger pour nous voir passer ; et nous jugeâmes que ces habitans, qui n'étaient pas curieux, étaient contents de leur sort. Nous nommâmes cette île *l'île des Anachorètes*. A trois lieues dans l'ouest de celle-ci on vit du haut des mâts une autre île basse.

La nuit fut très obscure, et quelques nuages fixes dans le sud nous y firent soupçonner de la terre. En effet, au jour, nous découvrîmes deux petites îles dans le sud-est-quart-sud, à huit ou neuf lieues de distance. On ne les avait pas encore perdues de vue à huit heures et demie, lorsqu'on eut connaissance d'une autre île basse dans l'ouest-quart-sud-ouest, et peu après d'une infinité de petites îles qui s'étendaient dans l'ouest-nord-ouest et le sud-ouest de cette dernière, laquelle peut avoir deux lieues de long : toutes les autres ne sont, à proprement parler, qu'une chaîne d'îlots ras et

couverts de bois, rencontre désastreuse. Il y avait cependant un îlot séparé des autres et plus au sud, lequel nous parut être plus considérable. Nous dirigeâmes notre route entre celui-là et l'archipel d'îlots que je nommai *l'Échiquier*, et que je voulais laisser au nord. Nous n'étions pas près d'en être dehors. Cette chaîne, aperçue dès le matin, se prolongeait beaucoup plus loin dans le sud-ouest que nous ne l'avions pu juger alors.

Nous cherchions, comme je viens de le dire, à la doubler dans le sud; mais, à l'entrée de la nuit, nous y étions encore engagés, sans savoir précisément jusqu'où elle s'étendait. Le temps, incessamment chargé de grains, ne nous avait jamais montré dans un même instant tout ce que nous devions craindre; pour surcroît d'embarras, le calme vint aussitôt que la nuit, et ne finit presque qu'avec elle. Nous la passâmes dans la continuelle appréhension d'être jetés sur la côte par les courans. Tel est un des plus grands dangers de ces terres : presque à deux longueurs de navire des récifs qui les bordent, on n'a point la ressource de mouiller. Heureusement le temps se maintint sans orages; et même, vers minuit, il se leva une fraîcheur du nord qui nous servit à nous élever un peu dans le sud-est. Le vent fraîchit à mesure que le soleil montait, et il nous retira de ces îles basses, que je crois inhabitées : au moins pendant le temps qu'on

s'est trouvé à portée de les voir, on n'y a distingué ni feux, ni cabanes, ni pirogues.

Le 11, à midi, étant par 2 degrés 17 minutes de latitude australe, nous aperçûmes dans le sud une côte élevée qui nous parut être celle de la Nouvelle-Guinée. Quelques heures après on la vit plus clairement. C'est une terre haute et montueuse qui dans cette partie s'étend sur l'ouest-nord-ouest. Le 12, à midi, nous étions environ à dix lieues des terres les plus voisines de nous. Il était impossible de détailler la côte à cette distance ; il nous parut seulement une grande baie vers 2 degrés 25 minutes de latitude sud, et des terres basses dans le fond qu'on ne découvrait que du haut des mâts. Nous jugeâmes aussi, par la vitesse avec laquelle nous doublions les terres, que les courans nous étaient devenus favorables ; mais, pour apprécier avec quelque justesse la différence qu'ils occasionaient dans l'estime de notre route, il eût fallu cingler moins loin de la côte. Nous continuâmes à la prolonger à dix ou douze lieues de distance. Son gisement était toujours sur l'ouest-nord-ouest, et sa hauteur prodigieuse. Nous y remarquâmes surtout deux pics très élevés, voisins l'un de l'autre, et qui surpassent en hauteur toutes les autres montagnes. Nous les avons nommés *les deux Cyclopes*. Nous eûmes occasion de remarquer que les marées portaient sur le nord-ouest. Effic-

tivement nous nous trouvâmes le jour suivant plus éloignés de la côte de la Nouvelle-Guinée, qui revient ici sur l'ouest. Le 14, au point du jour, nous découvrîmes deux îles et un îlot qui paraissait entre deux, mais plus au sud.

Nous avançons peu chaque journée. Depuis que nous étions sur la côte de la Nouvelle-Guinée nous avons assez régulièrement une faible brise d'est ou de nord-est, qui commençait vers deux ou trois heures après midi, et durait environ jusque vers minuit. A cette brise succédait un intervalle plus ou moins long de calme, qui était suivi de la brise de terre, laquelle se terminait aussi vers midi par deux ou trois heures de calme. Nous revîmes le 15, au matin, la plus occidentale des deux îles que nous avions reconnues la veille. Nous découvrîmes en même temps d'autres terres qui nous parurent îles, terres fort basses, par-dessus lesquelles nous apercevions, dans une perspective éloignée, les hautes montagnes du continent. La plus élevée se détachait des autres, et nous la nommâmes *le géant Moulineau*. Nous donnâmes le nom de *la nymphe Alie* à la plus occidentale des îles basses dans le nord-ouest de Moulineau.

Un ras de marée sembla indiquer ici ou une grande rivière dans le continent, ou un passage qui couperait les terres de la Nouvelle-Guinée, passage dont l'ouverture serait presque nord et

sud. Notre longitude, le 15 à midi, était de 136 degrés 16 minutes 30 secondes à l'est de Paris. Nous observâmes le même jour 1 degré 17 minutes de latitude australe.

Le 16 et le 17 il fit presque calme : le peu de vent qui souffla fut variable. Le 16 on ne vit la terre qu'à sept heures du matin, encore ne la vit-on que du haut des mâts, terre extrêmement haute et coupée. Nous perdîmes toute cette journée à attendre *l'Étoile*, qui, maîtrisée par le courant, ne pouvait pas mettre le cap en route; et le 17, comme elle était fort éloignée de nous, je fus obligé de virer sur elle pour la rallier : ce que nous ne fîmes qu'aux approches de la nuit, qui fut très orageuse, avec un déluge de pluie et des tonnerres épouvantables. Les six jours suivans nous furent tout aussi malheureux : de la pluie, du calme, et le peu qui venta ce fut du vent debout. Il faut s'être trouvé dans la position où nous étions alors pour être en état de s'en former l'idée. Le 17, après midi, on avait aperçu, depuis le sud-sud-ouest jusqu'au sud-ouest, à seize lieues environ de distance, une côte élevée, qu'on ne perdit de vue qu'à la nuit. Le 18 on découvrit dans le sud-ouest une île haute, distante à peu près de douze lieues. Nous la revîmes le lendemain, et elle nous restait à midi dans un éloignement de quinze à vingt lieues.

Le 20 nous passâmes la ligne pour la seconde fois de la campagne. Les courans continuaient à nous éloigner des terres. Nous n'en vîmes point le 20 ni le 21. Il nous devenait cependant essentiel de rallier la côte et de la ranger d'assez près pour ne pas commettre quelque erreur dangereuse qui nous fit manquer le débouquement dans la mer des Indes, et nous engageât dans l'un des golfes de Gilolo. Le 22 nous eûmes connaissance d'une côte plus élevée qu'aucune autre partie de la Nouvelle-Guinée que nous eussions encore vue. Nous venions de passer la ligne pour la troisième fois. La terre courait sur l'ouest-nord-ouest. Le 23, à midi, nous voyions une étendue de côte d'environ vingt lieues. Nous étions beaucoup plus près de deux îles basses et couvertes d'arbres, éloignées l'une de l'autre d'environ quatre lieues. Nous en approchâmes à une demi-lieue, et, tandis que nous attendions *l'Étoile*, écartée de nous à une grande distance, j'envoyai le chevalier de Suzannet avec deux de nos bateaux armés à la plus septentrionale des deux îles : nous pensions y voir des habitations, et nous espérions en tirer quelques rafraîchissemens. Un banc, qui règne le long de l'île, et s'étend même assez loin dans l'est, força les bateaux de faire un grand tour pour le doubler. Le chevalier de Suzannet ne trouva ni cases, ni habitans, ni rafraîchissemens. Ce qui de loin nous avait semblé former

un village n'était qu'un amas de roches minées par la mer et creusées en cavernes. Les arbres qui couvraient l'île ne portaient aucun fruit propre à la nourriture des hommes. On y enterra une inscription. *L'Étoile* nous rejoignit le soir.

Après avoir embarqué nos bateaux nous tâchâmes de prolonger la terre autant que les vents voulurent nous le permettre. Nous fûmes obligés de courir plusieurs bords dans l'intention de passer au vent d'une grande île que nous avions aperçue au coucher du soleil. L'aube du jour nous surprit encore sous le vent de cette île. Sa côte orientale, qui peut avoir cinq lieues de longueur, court à peu près nord et sud, et à sa pointe méridionale on voit un îlot bas et de peu d'étendue. Entre elle et la terre de la Nouvelle-Guinée, qui se prolonge ici presque sur le sud-ouest, il se présentait un vaste passage d'une ouverture d'environ huit lieues. Le vent en venait, et la marée portait dans le nord-ouest : comment gagner en louvoyant ainsi contre vent et marée ? Je l'essayai jusqu'à neuf heures du matin. Je vis avec douleur que c'était infructueusement, et je pris le parti de ranger la côte septentrionale de l'île, abandonnant à regret ce débouché.

Le 25, au lever du jour, nous nous trouvâmes environnés de terres. Il s'offrait à nous trois passages, l'un ouvert au sud-ouest, le second à l'ouest-

sud-ouest, et le troisième presque est et ouest. Le vent ne nous accordait que ce dernier, et je n'en voulais point. Je ne doutais pas que nous ne fusions au milieu des îles des Papous. Il fallait éviter de tomber plus loin dans le nord, de crainte, comme je l'ai déjà dit, de nous enfoncer dans quelqu'un des golfes de la côte orientale de Gilolo. L'essentiel, pour sortir de ces parages critiques, était donc de nous élever en latitude australe; or, au-delà du passage du sud-ouest, on apercevait dans le sud la mer ouverte autant que la vue pouvait s'étendre. Ainsi je me décidai à louvoyer pour gagner ce débouché. Toutes ces îles et tous ces îlots qui nous enfermaient sont fort escarpés, de hauteur médioere et couverts d'arbres. Nous n'y avons aperçu aucun indice qu'ils soient habités.

A onze heures du matin nous eûmes fond de sable sur quarante-cinq brasses: c'était une ressource. A midi nous observâmes 0 degré 5 minutes de latitude boréale: ainsi nous venions de passer la ligne pour la quatrième fois. A six heures du soir nous étions à même de donner dans le passage de l'ouest-sud-ouest. C'était avoir gagné environ trois lieues par le travail de la journée entière. La nuit nous fut plus favorable, grâce à la lune dont la lumière nous permit de louvoyer entre les pierres et les îles. D'ailleurs le courant, qui nous avait été contraire tant que nous fûmes par le travers des

deux premières passes, nous devint favorable dès que nous vîmes à ouvrir le passage du sud-ouest.

Le canal par lequel nous débouquâmes enfin dans cette nuit peut avoir de deux à trois lieues de large. Il est borné à l'ouest par un amas d'îles et d'îlots assez élevés. Sa côte de l'est, que nous avions prise au premier coup d'œil pour la pointe occidentale de la grande île, n'est aussi qu'un amas de petites îles et de rochers qui de loin semblent former une seule masse, et les séparations entre ces îles présentent d'abord l'aspect de belles baies; c'est ce que nous reconnaissons à chaque bordée que nous rapportions sur ces terres. Ce ne fut qu'à quatre heures et demie du matin que nous parvîmes à doubler les îlots les plus sud du nouveau passage que nous nommâmes *le passage des Français*. Il gît par 0 degré 15 minutes de latitude sud, entre le 128° degré et le 129° de longitude à l'est de Paris.

Le 26, à la pointe du jour, nous découvrîmes une nouvelle île dans le sud-sud-ouest, et peu après une autre dans l'ouest-nord-ouest. À midi on ne voyait plus le labyrinthe d'où nous sortions, et la hauteur méridienne nous donna 0 degré 23 minutes de latitude australe. C'était pour la cinquième fois que nous avions passé la ligne. L'après-midi nous eûmes connaissance d'une petite île dans le sud-est. Le lendemain, au lever du soleil, nous en

vîmes une peu élevée, à neuf ou dix lieues dans le sud-est. Elle parut s'étendre nord-est et sud-ouest environ deux lieues. Un gros mondrain fort escarpé, et d'une hauteur remarquable, que nous nommâmes *le gros Thomas*, se fit voir à dix heures du matin. A sa pointe méridionale il y a un petit îlot; il y en a deux à sa pointe septentrionale. Les courans avaient cessé de nous porter au nord, nous eûmes au contraire de la différence sud. Cette circonstance, jointe à l'observation de la latitude qui nous mettait plus sud que le cap Mabo, me donna l'entière conviction que nous entrions enfin dans l'archipel des Moluques.

Le 27 après midi nous découvrîmes cinq ou six îles. Le 28 au matin nous aperçûmes cinq autres petites îles sur lesquelles nous courûmes : on voyait encore le gros Thomas à l'est-nord-est. On aperçut aussi alors une nouvelle île dans l'ouest-sud-ouest, à sept ou huit lieues. Nous ressentîmes pendant ces vingt-quatre heures plusieurs fortes marées. Nous n'eûmes connaissance que d'une seule île dans l'ouest et à dix ou douze lieues de nous, jusqu'au 30 après midi que nous aperçûmes dans le sud et à un grand éloignement une terre considérable. Le courant, qui nous servait mieux que le vent, nous en approcha dans la nuit, et le 31 au point du jour nous nous en trouvâmes à sept ou huit lieues. C'était l'île Céram. Sa côte en partie boisée,

défrichée en partie , courait à peu près est et ouest , sans que nous la vissions terminée. C'est une île très haute ; des montagnes énormes s'élèvent sur le terrain de distance en distance , et le grand nombre de feux que nous y vîmes de tous côtés annonce qu'elle est fort peuplée. Nous passâmes la journée et la nuit suivante à naviguer le long de la côte septentrionale de cette île , courant des bordées pour nous élever dans l'ouest et gagner sa pointe occidentale.

Je remarquerai , à l'occasion de la contrariété que nous éprouvions depuis long-temps de la part des vents , que dans les Moluques on appelle mousson du nord celles de l'ouest , et mousson du sud celles de l'est , parce que pendant la première les vents soufflent plus ordinairement du nord-nord-ouest que de l'ouest , et pendant la seconde ils viennent le plus souvent du sud-sud-est. Ces vents règnent alors de même dans les îles des Papous et sur la côte de la Nouvelle-Guinée : nous le savions par une triste expérience , ayant employé trente-six jours à faire quatre cent cinquante lieues.

Le 1^{er} septembre 1768 , la lumière du jour naissant nous montra que nous étions à l'entrée d'une baie dans laquelle il y avait plusieurs feux. Bientôt après , nous aperçûmes deux embarcations à la voile , de la forme des bateaux malais. Le terrain du fond de la baie est bas et uni , entouré de hautes

montagnes, et la baie est semée de plusieurs îles. Il nous fallut gouverner à l'ouest-nord-ouest pour en doubler une assez grande, sur la pointe de laquelle on voit un îlot et un banc de sable, avec une batture qui parut s'allonger une lieue au large. Cette île se nomme *Bonao* : elle est coupée en deux par un canal fort étroit.

A dix heures du soir nous eûmes connaissance des terres de l'île Boero par des feux qui étaient allumés, et comme mon projet était de m'y arrêter, nous passâmes la nuit sur les bords pour nous en tenir à portée et au vent; si nous pouvions. Je savais que les Hollandais avaient sur cette île un comptoir faible, quoique assez riche en rafraîchissemens. Dans l'ignorance profonde où nous étions de la situation des affaires en Europe, il ne nous convenait pas d'en venir hasarder les premières nouvelles chez des étrangers, qu'en un lieu où nous fussions à peu près les plus forts.

Ce ne fut pas sans d'excessifs mouvemens de joie que nous découvrîmes à la pointe du jour l'entrée du golfe de Cajeli. C'est où les Hollandais ont leur établissement; c'était le terme où devaient finir nos plus grandes misères. Le scorbut avait fait parmi nous de cruels ravages depuis notre départ du port Praslin; personne ne pouvait s'en dire entièrement exempt, et la moitié de nos équipages était hors d'état de faire aucun travail. Huit jours de plus

passés à la mer eussent assurément coûté la vie à un grand nombre et la santé à presque tous. Les vivres qui nous restaient étaient si pourris et d'une odeur si cadavéreuse, que les momens les plus durs de nos tristes journées étaient ceux où la cloche avertissait de prendre ces alimens dégoûtans et malsains. Combien cette situation embellissait encore à nos yeux le charmant aspect des côtes de Boero ! Dès le milieu de la nuit, une odeur agréable, exhalée des plantes aromatiques dont les îles Moluques sont couvertes, s'était fait sentir plusieurs lieues en mer, et avait semblé l'avant-coureur qui nous annonçait la fin de nos maux. L'aspect d'un bourg assez grand, situé au fond du golfe, celui de vaisseaux à l'ancre, la vue de bestiaux errans dans les prairies qui environnent le bourg causèrent des transports que j'ai partagés sans doute, et que je ne saurais dépeindre.

Il nous avait fallu courir plusieurs bords avant que de pouvoir entrer dans le golfe, dont la pointe septentrionale se nomme *pointe de Lissatetto*, et celle du sud-est, *pointe Rouba*. Ce ne fut qu'à dix heures que nous pûmes mettre le cap sur le bourg. Plusieurs bateaux naviguaient dans la baie. Je fis arborer pavillon hollandais et tirer un coup de canon, aucun ne vint à bord ; j'envoyai alors mon canot sonder en avant du navire : je craignais un banc qui se trouve à la côte du sud-est du golfe.

A midi et demi une pirogue, conduite par des Indiens, s'approcha du vaisseau; le chef nous demanda en hollandais qui nous étions et refusa toujours de monter à bord. Cependant nous avançions à pleines voiles, suivant les signaux du canot qui sondait. Bientôt nous vîmes le banc dont nous avions redouté l'approche: la mer était basse et le danger paraissait à découvert. C'est une chaîne de roches mêlées de corail, laquelle part de la côte du sud-est du golfe, à une lieue environ en dedans de la pointe Rouba, et s'étend du sud-est au nord-ouest, l'espace d'une demi-lieue. Nous mouillâmes auprès de plusieurs petits bâtimens hollandais, à moins d'un quart de lieue de terre.

A peine avions-nous jeté l'ancre que deux soldats hollandais sans armes, dont l'un parlait français, vinrent à bord me demander, de la part du résident du comptoir, quels motifs nous attiraient dans ce port, lorsque nous ne devions pas ignorer que l'entrée n'en était permise qu'aux seuls vaisseaux de la Compagnie hollandaise. Je renvoyai avec eux un officier pour déclarer au résident que la nécessité de prendre des vivres nous forçait à entrer dans le premier port que nous avions rencontré, sans nous permettre d'avoir égard aux traités qui interdisaient aux navires étrangers la relâche dans les ports des Moluques, et que nous sortirions aussitôt qu'il nous aurait fourni les secours dont nous

avons le plus urgent besoin. Les deux soldats revinrent peu de temps après pour me communiquer un ordre signé du gouverneur d'Amboine, duquel le résident de Boero dépend directement, par lequel il est expressément défendu à celui-ci de recevoir dans son port aucun vaisseau étranger. Le résident me priait en même temps de lui donner par écrit une déclaration des motifs de ma relâche, afin qu'elle pût justifier auprès de son supérieur auquel il l'enverrait la conduite qu'il était obligé de tenir en nous recevant ici. Sa demande était juste, et j'y satisfis en lui donnant une déposition signée, dans laquelle je déclarais qu'étant parti des îles Malouines, et voulant aller dans l'Inde en passant par la mer du Sud, la mousson contraire et le défaut de vivres nous avaient empêchés de gagner les îles Philippines et forcés de venir chercher au premier port des Moluques des secours indispensables, secours que je le sommais de me donner en vertu du titre le plus respectable, de l'humanité.

Dès ce moment il n'y eut plus de difficulté : le résident, en règle vis-à-vis de sa compagnie, fit contre fortune bon cœur, et il nous offrit ce qu'il avait d'un air aussi libre que s'il eût été le maître chez lui. Vers les cinq heures je descendis à terre avec plusieurs officiers pour lui faire une visite. Malgré le trouble que devait lui causer notre ar-

rivée il nous reçut à merveille. Il nous offrit même à souper, et certes nous l'acceptâmes. Le spectacle du plaisir et de l'avidité avec lesquels nous le dévorions lui prouva mieux que nos paroles que ce n'était pas sans raison que nous criions à la faim. Tous les Hollandais en étaient en extase : ils n'osaient manger dans la crainte de nous faire tort. Il faut avoir été marin et réduit aux extrémités que nous éprouvions depuis plusieurs mois pour se faire une idée de la sensation que produit la vue de salades et d'un bon souper sur des gens en pareil état. Ce souper fut pour moi un des plus délicieux instans de mes jours, d'autant que j'avais envoyé à bord des vaisseaux de quoi y faire souper tout le monde aussi bien que nous.

Il fut réglé que nous aurions journellement du cerf pour entretenir nos équipages à la viande fraîche pendant le séjour; qu'on nous donnerait en partant dix-huit bœufs, quelques moutons et à peu près autant de volailles que nous en demanderions. Il fallut suppléer au pain par du riz; c'est la nourriture des Hollandais. Les insulaires vivent de pain de sagou, qu'ils tirent du cœur d'un palmier auquel il donne ce nom : ce pain ressemble à la cassave. Nous ne pûmes avoir cette abondance de légumes qui nous eût été si salutaire : les gens du pays n'en cultivent point. Le résident voulut

bien en fournir, pour les malades, du jardin de la Compagnie.

Au reste tout ici appartient à la Compagnie, directement ou indirectement, gros et menu bétail, grains et denrées de toute espèce. Elle seule vend et achète. La chasse même du cerf n'est pas libre : le résident seul en a le droit. Il donne à ses chasseurs trois coups de poudre et de plomb, pour lesquels ils doivent apporter deux animaux qu'on leur paie alors six sous pièce. S'ils n'en rapportent qu'un on retient, sur ce qui leur est dû, le prix d'un coup de poudre et de plomb.

Dès le 3 au matin nous établîmes nos malades à terre pour y coucher pendant notre séjour. Nous envoyions aussi journellement la plus grande partie des équipages se promener et se divertir. Je fis faire l'eau des navires et les divers transports par des esclaves de la Compagnie que le résident nous loua à la journée.

Nous eûmes pendant notre relâche ici le plus beau temps du monde. Le thermomètre y montait ordinairement à 23 degrés dans la plus grande chaleur du jour ; la brise du nord-est au sud-est le jour changeait sur le soir ; elle venait alors de terre, et les nuits étaient fort fraîches. Nous eûmes occasion de connaître l'intérieur de l'île ; on nous permit d'y faire plusieurs chasses de cerfs, par battues, auxquelles nous primes un grand plai-

sir. Le pays est charmant, entrecoupé de bosquets, de plaines et de coteaux dont les vallons sont arrosés par de jolies rivières. Les Hollandais y ont apporté les premiers cerfs qui s'y sont prodigieusement multipliés, et dont la chair est excellente. Il y a aussi un grand nombre de sangliers, et quelques espèces de gibier à plumes.

On donne à l'île de Boero ou Burro environ dix-huit lieues de l'est à l'ouest, et treize du nord au sud. Elle était autrefois soumise au roi de Ternate, lequel en tirait tribut. Le lieu principal est Cajeli, situé au fond du golfe de ce nom, dans une plaine marécageuse, qui s'étend près de quatre milles entre les rivières Soweill et Abbo. Cette dernière est la plus grande de l'île, et toutefois ses eaux sont fort troubles. Le débarquement est ici très incommode, surtout de basse mer, pendant laquelle il faut que les bateaux s'arrêtent fort loin de la plage. La loge hollandaise, et quatorze habitations d'Indiens, autrefois dispersées en divers endroits de l'île, mais aujourd'hui réunies autour du comptoir, forment le bourg de Cajeli. On y avait d'abord construit un fort en pierre : un accident le fit sauter en 1689, et depuis ce temps on s'y contente d'une enceinte de faibles palissades, garnie de six canons de petit calibre, tant bien que mal en batterie; c'est ce qu'on appelle *le fort de la Défense*, et j'ai pris ce nom pour un sobriquet. La garnison,

aux ordres du résident, est composée d'un sergent et de vingt-cinq hommes : sur toute l'île il n'y a pas cinquante blancs. Quelques autres nègreries, où l'on cultive du riz, y sont répandues.

Les naturels du pays se divisent en deux classes, les Maures et les Alfouriens. Les premiers sont réunis sous la loge et soumis entièrement aux Hollandais, qui leur inspirent une grande crainte des nations étrangères. Ils sont observateurs zélés de la loi de Mahomet, c'est-à-dire qu'ils se lavent souvent, ne mangent point de porc, et prennent autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir. Ajoutez à cela qu'ils en paraissent fort jaloux et les tiennent renfermées. Leur nourriture est le sagou, quelques fruits et du poisson. Les jours de fête ils se régalaient avec du riz que la Compagnie leur vend. Leurs chefs ou *orancaies* se tiennent auprès du résident, qui paraît avoir pour eux quelques égards, et qui contient le peuple par leur moyen. La Compagnie a su semer parmi ces chefs des habitants un levain de jalousie réciproque qui assure l'esclavage général, et la politique qu'elle observe ici relativement aux naturels est la même dans tous ses autres comptoirs. Si un chef forme quelque complot, un autre le découvre et en avertit aussitôt les Hollandais.

Ces Maures, au reste, sont vilains, paresseux et peu guerriers. Ils ont une extrême frayeur des Pa-

pous qui viennent quelquefois , au nombre de deux ou trois cents , brûler les habitations , enlever ce qu'ils peuvent et surtout des esclaves. Les Hollandais ne font point faire le service d'esclave aux naturels de Boero. La Compagnie tire ceux dont elle se sert , ou de Célèbes ou de Céram , les habitants de ces deux îles se vendant réciproquement.

Les Alfouriens sont libres sans être ennemis de la Compagnie. Satisfaits d'être indépendans , ils ne veulent point de ces babioles que les Européens donnent ou vendent en échange de la liberté. Ils habitent épars çà et là les montagnes inaccessibles dont est rempli l'intérieur de l'île. Ils y vivent de sagou , de fruits et de la chasse. On ignore quelle est leur religion ; seulement on dit qu'ils ne sont point Mahométans , car ils élèvent et mangent des cochons. De temps en temps les chefs des Alfouriens viennent visiter le résident.

Je ne sais s'il y a eu autrefois des épiceries sur cette île : en tout cas il est certain qu'il n'y en a plus aujourd'hui. La Compagnie ne tire de ce poste que des bois d'ébène noirs et blancs , et quelques autres espèces de bois , très recherchées pour la menuiserie. Il y a aussi une belle poivrerie , dont la vue nous a confirmé que le poivrier est commun à la Nouvelle-Bretagne. Les fruits y sont rares : des cocos , des bananes , des pamplemousses , quelques limons et citrons , des oranges amères , et fort peu

d'ananas. Il y croît une fort bonne espèce d'orge nommée *ottong* et le *sago borneo*, dont on fait une bouillie qui nous a paru détestable. Les bois sont habités par un grand nombre d'oiseaux d'espèces très variées, et dont le plumage est charmant, entre autres des perroquets de la plus grande beauté. On y trouve cette espèce de chat sauvage qui porte ses petits dans une poche placée au bas de son ventre, cette chauve-souris dont les ailes ont une énorme envergure, des serpens monstrueux qui peuvent avaler un mouton, et cet autre serpent, plus dangereux cent fois, qui se tient sur les arbres et se darde dans les yeux des passans qui regardent en l'air. On ne connaît point de remèdes contre la piquûre de ce dernier : nous en tuâmes deux, dans une chasse de cerf. La rivière de Abbo, dont les bords sont presque partout couverts d'arbres touffus, est infestée de crocodiles énormes, qui dévorent bêtes et gens. C'est la nuit qu'ils sortent. et il y a des exemples d'hommes enlevés par eux dans les pirogues. On les empêche d'approcher en portant des torches allumées.

Le rivage de Boero fournit peu de belles coquilles. Ces coquilles précieuses, objet de commerce pour les Hollandais, se trouvent sur la côte de Céram, à Amblaw et à Banda, d'où on les envoie à Batavia. C'est aussi à Amblaw que se trouve le catacoua de la plus belle espèce.

Le résident de Boero y vit en souverain. Il a cent esclaves pour le service de sa maison, et il y possède en abondance le nécessaire et l'agréable. Il est sous-marchand, et ce grade est le troisième au service de la Compagnie. La maison de cet honnête Hollandais est jolie, élégamment meublée et entièrement à la chinoise. Tout y est disposé pour y procurer du frais : elle est entourée de jardins et traversée par une rivière. Du bord de la mer on y arrive par une avenue de grands arbres. L'air qu'on respire dans cette maison agréable est délicieusement parfumé, et nous y eussions tous fait bien volontiers un long séjour. Quel contraste de cette existence douce et tranquille, avec la vie dure que nous menions depuis dix mois !

Nous avons embarqué le 6, après midi, le riz, les bestiaux et tous les autres rafraîchissemens. Le mémoire du bon résident était fort cher ; mais on nous assura que les prix étaient réglés par la Compagnie, et qu'on ne pouvait s'écarter de son tarif : du reste les vivres y étaient d'une excellente qualité. Le bœuf et le mouton ne sont pas, à beaucoup près, aussi bons dans aucun pays chaud de ma connaissance, et les volailles y sont de la plus grande délicatesse. Le beurre de Boero a dans ce pays une réputation que les Bretons ne trouvèrent pas légitimement acquise. Le 7 au matin je fis embarquer les malades, et l'on disposa tout pour ap-

pareiller le soir avec la brise de terre. Les vivres frais et l'air sain de Boero avaient procuré à nos scorbutiques un amendement sensible. Ce séjour à terre, quoiqu'il n'eût été que de six jours, les mettait dans le cas de se guérir à bord, ou du moins de ne pas empirer avec l'usage des rafraîchissemens que nous étions désormais en état de leur donner.

Il eût sans doute été à souhaiter pour eux, et même pour les gens sains, de prolonger la relâche; mais la fin de la mousson de l'est nous pressait de partir pour Batavia. Si une fois elle eût changé, il nous devenait impossible de nous y rendre, parce qu'alors, outre le vent contraire à combattre, les courans suivent encore la loi de la mousson régnante. Il est vrai qu'ils conservent près d'un mois le cours de celle qui a précédé; mais le changement de mousson, qui arrive ordinairement en octobre, peut avancer comme il peut retarder d'un mois. Septembre est peu venteux, octobre et novembre le sont encore moins. C'est la saison des calmes, et celle que choisit le gouverneur d'Amboine pour faire sa tournée dans les îles dépendantes de son gouvernement. Juin, juillet et août sont très pluvieux. La mousson de l'est, au nord de Cérám et de Boero, souffle ordinairement du sud-sud-est au sud-sud-ouest : dans les îles d'Amboine et de Banda elle est de l'est au sud-est. Celle de

l'ouest souffle de l'ouest-sud-ouest au nord-ouest. Le mois d'avril est le terme où finissent communément les vents d'ouest : c'est la mousson orageuse, comme celle de l'est est la mousson pluvieuse. Le capitaine Clerk nous dit qu'il avait en vain croisé devant Amboine pour y entrer pendant tout le mois de juillet ; il y avait essuyé des pluies continuelles qui avaient mis tout son équipage sur les cadres. C'est dans ce même temps que nous étions si bien arrosés au port Praslin.

Il y avait eu cette année à Boero trois tremblemens de terre presque consécutifs, le 7 juin, le 12 et le 27 juillet. C'est le 22 de ce même mois que nous en avons ressenti un à la Nouvelle-Bretagne. Ces tremblemens de terre ont, dans cette partie du monde, de terribles conséquences pour la navigation. Quelquefois ils anéantissent des îles et des bancs de sable connus ; quelquefois aussi ils en créent où il n'y en avait pas.

Le 7, après midi, tout était à bord, et nous n'attendions que la brise de terre pour mettre à la voile : elle ne fut sensible qu'à huit heures du soir. J'envoyai aussitôt un canot, avec un feu, se mouiller sur la pointe du banc qui est à la côte du sud-est, et nous travaillâmes à appareiller. On ne nous avait pas trompés en nous assurant que la tenue était forte dans ce mouillage. Nous fûmes très long-temps à faire des efforts inutiles : nous ne

fûmes sous voiles qu'à onze heures. La pointe du banc une fois doublée, nous embarquâmes nos bateaux, et *l'Étoile* les siens, et nous gouvernâmes pour sortir du golfe de Cajeli.

§ 7.

Route depuis Boero jusqu'à Batavia.

Nous rangeâmes la côte de Boero environ à une lieue et demie de distance. Nous avons aperçu le 8 au matin les îles de Kílang et de Manipa. Depuis la terre basse que l'on trouve à la sortie du golfe de Cajeli la côte est fort élevée. Le 9 nous eûmes connaissance dans la matinée de l'île de Xullabessie. Elle est peu considérable, et les Hollandais y ont un comptoir dans une redoute nommée *Claverblad* ou *le Trèfle*.

Nous avons vu les dernières terres de Boero le 9, au coucher du soleil. Nous trouvâmes au large des vents assez frais. Je fis gouverner au sud-ouest quand les vents le permirent, afin d'atterrer entre Wawoni et Button, voulant passer par le détroit de ce nom.

Le 11, à huit heures du matin, on vit la terre. A neuf heures nous reconnûmes que c'était l'île de Wawoni, île haute, surtout dans son milieu. A onze heures on découvrit la partie septentrionale de Button. A midi nous observâmes 4 degrés 6 mi-

minutes de latitude australe. Le 12, à neuf heures, nous embouquâmes le détroit avec une jolie brise.

Il convient, en entrant dans ce détroit, de ranger la terre de Button, dont la pointe septentrionale est d'une moyenne hauteur et hachée en plusieurs mondrains. Le cap, qui fait l'entrée de babord, est taillé en falaise. Il a en avant de lui quelques pierres blanches assez élevées au-dessus de l'eau, et dans l'est une jolie baie dans laquelle nous vîmes une petite embarcation à la voile. La pointe correspondante de Wawoni est basse, assez unie, et elle se prolonge dans l'ouest. La terre de Célèbes se présente alors devant vous : on voit un passage ouvert dans le nord entre cette grande île et Wawoni, passage faux. Celui du sud, qui est le vrai, paraît presque fermé : on y aperçoit dans l'éloignement une terre basse hachée en espèce d'îlots. A mesure qu'on entre on découvre sur la côte de Button de gros caps ronds et de jolies anses. Au large d'un de ces caps sont deux roches, qu'il est impossible de ne pas prendre de loin pour deux navires à la voile, l'un assez grand, l'autre plus petit.

A midi nous observâmes 4 degrés 29 minutes de latitude australe : nous avions alors un peu dépassé les deux roches. Elles sont au large d'un îlot, derrière lequel paraît un joli enfoncement. Nous y vîmes une embarcation faite en forme de coffre

carré, avec une pirogue à la remorque. Elle cheminait à la voile et à la rame en côtoyant la terre. Un matelot français, repris à Boero, qui depuis quatre ans naviguait avec les Hollandais dans les Moluques, nous dit que c'était un bateau d'Indiens forbans qui cherchent à faire des prisonniers pour les vendre. Notre rencontre parut les gêner.

Nous continuâmes notre route dans le détroit, les vents grandissant comme le canal, et nous ayant permis de venir par degrés du sud-ouest au sud. Nous crûmes, vers deux heures après midi, que la marée commençait à nous être contraire : la mer alors baignait le pied des arbres sur la côte, ce qui prouvait que le flot y vient du nord, au moins dans cette saison. A deux heures et demie nous passâmes devant un superbe port qui est à la côte de Célèbes. Cette terre offre un coup d'œil charmant par la variété des terrains bas, des coteaux et des montagnes. La verdure y embellit le paysage, et tout annonce une contrée riche. Bientôt après l'île de Pangasani et les îlots qui en sont au nord se détachèrent, et nous distinguâmes les divers canaux qu'ils présentent. Les hautes montagnes des Célèbes paraissaient au-dessus et dans le nord de ces terres. C'est par cette longue île de Pangasani et par celle de Button qu'est ensuite formé le détroit.

La brise qui vint de l'est-sud-est nous força de

tenir le plus près pour ne pas nous écarter de la côte de Button. A six heures et demie la largeur du détroit, depuis l'entrée jusqu'à ce premier mouillage, varie de sept, huit, neuf et même de dix milles. La nuit fut très belle. Nous pensâmes qu'il y avait des habitations sur cette partie de Button, parce que nous y vîmes plusieurs feux. Pangasani nous parut beaucoup plus peuplé, à en juger par la grande quantité de feux qui brillaient de toutes parts. Cette île dans cette partie est basse, unie et couverte de beaux arbres.

- Le 13, au matin, il vint autour des navires un grand nombre de pirogues à balancier. Les Indiens nous apportèrent des poules, des œufs, des bananes, des perruches et des catacouas. Ils demandaient de l'argent de Hollande, surtout des pièces argentées qui valent deux sous et demi. Ils prenaient aussi volontiers des couteaux à manches rouges. Ces insulaires venaient d'une peuplade considérable située sur les hauteurs de Button vis-à-vis notre mouillage, et qui occupe cinq ou six croupes de montagnes. Le terrain y est partout défriché, séparé par des fossés et bien planté. Les habitations y sont les unes ramassées en villages, les autres au milieu d'un champ entouré de haies. Ils cultivent le riz, le maïs, des patates, des ignames et d'autres racines. Nulle part nous n'avons mangé de bananes d'un goût aussi délicat. Ils ont aussi

en grande abondance des cocos, des citrons, des pommes de mangles et des ananas. Tout ce peuple est fort basané, petit et laid. Leur langue, de même que celle des habitans des Moluques, est le malais, et leur religion celle de Mahomet. Ils paraissent fins négocians; mais ils sont doux et de bonne foi. Ils nous proposèrent d'acheter des pièces de coton coloriées et fort grossières. Je leur montrai de la muscade et du clou, et je leur en demandai. Ils me répondirent qu'ils en avaient de secs dans leurs maisons, et que lorsqu'ils en voulaient ils allaient en chercher à Céram et aux environs de Banda.

Depuis le lever du soleil le vent était faible et contraire, et nous louvoyâmes sans faire beaucoup de chemin. A quatre heures après midi nous donnâmes dans un passage qui n'a pas plus de quatre milles de large. Il est formé, du côté de Button, par une pointe basse qui est fort saillante, et laisse à son nord un grand enfoncement dans lequel il y a trois îles; du côté de Pangasani, il est formé par sept ou huit petits îlots couverts de bois qui en sont au plus à un demi-quart de lieue.

La côte de Pangasani est ici élevée en amphithéâtre avec une terre basse au pied, que je crois être souvent noyée. Je le conclus de ce que les insulaires ont leurs habitations sur la croupe des montagnes. Peut-être aussi, comme ils sont presque toujours en guerre avec leurs voisins, veulent-ils

laisser une lisière de bois entre leurs foyers et les ennemis qui tenteraient des descentes. Il paraît même qu'ils se font redouter des habitans de Button, qui traitent ceux-ci de forbans, auxquels on ne peut se fier. Aussi les uns et les autres portent-ils toujours le cri à leur ceinture. A huit heures du soir le vent ayant manqué tout-à-fait, nous laissâmes tomber notre ancre. Nous venions de passer le premier goulet étroit.

Le 14 nous louvoyâmes jusqu'à midi. Il vint dans la matinée plusieurs pirogues le long du bord, une entre autres qui portait à poupe pavillon hollandais. A son approche toutes les autres se retirèrent pour lui faire place. C'était la voiture d'un orancaie ou chef. La Compagnie leur accorde son pavillon et le droit de le porter. A une heure après midi nous remîmes à la voile pour tâcher de gagner quelques lieues; il n'y eut pas moyen : le vent était trop faible et trop court; nous perdîmes environ une demi-lieue, et à trois heures et demie nous remouillâmes.

La nuit fut très belle et sans vent. Le 15, à cinq heures du matin, nous appareillâmes avec une faible brise, et je fis gouverner pour rallier tout-à-fait la côte de Button. A sept heures et demie nous avions doublé un banc, et la brise nous manqua. Je mis chaloupe et canot dehors, et je signalai à *l'Étoile* d'en faire autant.

La marée était favorable, et nos bateaux nous remorquèrent jusqu'à trois heures du soir. Nous passâmes devant deux magnifiques baies, où je pense bien que l'on trouverait à mouiller, mais le long est fort près des hautes terres, il n'y a pas de fond. A trois heures et demie le vent souffla bon frais, et nous fîmes route pour aller chercher un mouillage à portée de la passe étroite par laquelle on débouque de ce détroit. Nous n'en découvrîmes encore aucune apparence. Au contraire, plus nous avançons, moins nous apercevions d'issue. Les terres des deux bords, qui se croisent en cet endroit, paraissent une côte continue, et ne laissent pas même soupçonner d'ouverture.

A quatre heures et demie nous étions par le travers et dans l'ouest d'une baie fort ouverte, et l'on vit un bateau du pays qui paraissait s'y enfoncer vers le sud. J'envoyai mon canot à sa suite, avec ordre de me l'amener, dans l'intention de me procurer par ce moyen un pilote. Pendant ce temps nos autres bateaux furent employés à sonder.

Comme nous venions de mouiller, mon canot revint avec le bateau malais. On n'avait pas eu de peine à le déterminer à suivre, et nous y prîmes un Indien qui demanda quatre ducats (environ quinze francs) pour nous conduire : ce fut un marché bientôt conclu. Le pilote coucha à bord, et sa pirogue alla l'attendre de l'autre côté de la passe.

Il nous dit qu'elle allait s'y rendre par le fond d'une baie voisine de celle près de laquelle nous étions, où il n'y avait qu'un portage fort court pour la pirogue.

Le lendemain je fis virer à deux heures et demie du matin : il était quatre heures avant que nous fussions sous voiles. A peine ventait-il : toutefois, remorqués par nos bateaux, nous gagnâmes l'embouchure du passage. La mer était alors toute basse sur les deux rives ; et, comme nous avions éprouvé jusqu'en cet endroit que le flot vient du nord, nous attendions à chaque instant le courant favorable ; mais nous étions loin de compte. Le flot y vient du sud, du moins dans cette saison, et j'ignore où sont les limites des deux puissances.

Toute la journée les pirogues environnèrent les navires ; elles allaient et venaient comme à une foire, chargées de rafraîchissemens, de curiosités et de pièces de coton. Le commerce se faisait sans nuire à la manœuvre. A cinq heures et demie le plus étroit était heureusement passé, et, à six heures et demie, nous mouillâmes en dehors dans la baie nommée *baie de Button*, sous le poste hollandais.

Reprenons la description de la passe. Quand on vient du nord elle ne commence à s'ouvrir que lorsqu'on en est environ à un mille. Le premier objet qui frappe du côté de Button est une roche détachée et minée par-dessous, laquelle présente exactement l'image d'une galère tentée, dont la

moitié de l'éperon serait emportée. Les arbustes qui la couvrent produisent l'effet de la tente ; de basse mer la galère tient à la baie : lorsque la mer est haute, c'est un îlot. La terre de Button, médiocrement élevée dans cette partie, y est couverte de maisons, et le rivage enclos de pêcheries. L'autre côté de la passe est coupé à pic. Sa pointe est reconnaissable par deux entailles qui forment deux étages dans le rocher. Lorsqu'on a dépassé la galère les terres des deux bords sont entièrement escarpées, pendantes même en quelques endroits sur le canal. On croirait que le dieu de la mer, d'un coup de son trident, y ouvrit un passage à ses eaux amoncelées. Les côtes cependant offrent un aspect riant. Celle de Button est cultivée en amphithéâtre et garnie de cases dans tous les endroits qui ne sont point assez rapides pour qu'un homme ne puisse pas y arriver. Celle de Pangasani, qui n'est qu'une roche presque vive, est toutefois couverte d'arbres ; mais on n'y voit que deux ou trois habitations.

Le passage peut avoir une demi-lieue de longueur ; sa largeur varie depuis environ cent cinquante toises jusqu'à quatre cents, estime jugée au coup d'œil ; le canal va en serpentant et du côté de Pangasani, environ aux deux tiers de sa longueur. Le meilleur mouillage y est vis-à-vis le comptoir hollandais, à environ un mille de terre.

Le 17, dès les premiers rayons du jour, nous vîmes déboucher de toutes parts un essaim de pirogues; les navires en furent bientôt environnés, et le commerce s'établit. Tout le monde s'en trouva bien. Les Indiens tirèrent assurément avec nous meilleur parti de leurs denrées qu'ils n'eussent fait avec les Hollandais; mais ils s'en défaisaient toujours à vil prix, et les matelots purent tous se munir de poules, d'œufs et de fruits. On ne voyait que volailles sur les vaisseaux, tout en était garni jusqu'aux hunes.

Vers neuf heures du matin, nous eûmes la visite de cinq orancaies de Button. Ils vinrent dans un canot semblable à ceux des européens, à cette différence près qu'on le voguait avec des pagaies au lieu d'avirons. Ils portaient à poupe un grand pavillon hollandais. Ces orancaies sont bien vêtus. Ils ont des culottes longues, des camisoles avec des boutons de métal et des turbans, tandis que les autres Indiens sont nus. Ils avaient aussi la marque distinctive que leur donne la Compagnie, qui est la canne à pomme d'argent, avec une marque particulière. Ils venaient, dirent-ils, se ranger à l'obéissance de la Compagnie, et quand ils surent que nous étions Français, ils ne furent point déconcertés, et dirent que très volontiers ils offraient leurs hommages à la France. Ils accompagnèrent leur compliment de bienvenue du don d'un che-

vreuil. Je leur fis, au nom du roi, un présent d'étoffes de soie, qu'ils partagèrent en cinq lots, et je leur appris à connaître le pavillon de la nation. Je leur proposai de la liqueur; c'était ce qu'ils attendaient, et Mahomet leur permit d'en boire à la prospérité du souverain de Button, de la France, de la compagnie de Hollande et à notre heureux voyage. Ils m'offrirent alors tous les secours qui pouvaient dépendre d'eux, et ajoutèrent que, depuis trois ans, il avait passé en divers temps trois vaisseaux anglais auxquels ils avaient fourni eau, bois, volailles et fruits; qu'ils étaient leurs amis, et qu'ils voyaient bien que nous le serions aussi. Dans ce moment leurs verres étaient pleins, et ils avaient déjà plusieurs fois vidé rasade. Au reste ils me prévinrent que le roi de Button résidait dans ce canton, et je vis bien qu'ils avaient les mœurs de la capitale. Ils l'appellent *sultan*, nom qu'ils ont sans doute reçu des Arabes en même temps que leur religion. Ce sultan est despote et puissant, si le nombre des sujets fait la puissance; car son île est grande et bien peuplée. Les orancaies, après avoir pris congé de nous, firent une visite à bord de *l'Étoile*. Ils y burent aussi à la santé de leurs nouveaux amis, et il fallut leur prêter une main secourable pour s'embarquer dans leurs pirogues.

Je leur avais demandé entre deux rasades si leur île produisait des épiceries: ils me répondirent que

non, et je crois volontiers qu'ils ont dit la vérité, en considérant la faiblesse du poste que les Hollandais entretiennent ici. Ce poste est l'assemblage de sept ou huit huttes de bambous, avec une espèce de palissade décorée d'un bâton de pavillon. Là résident pour la Compagnie un sergent et trois hommes. Cette côte, au reste, présente le plus agréable coup d'œil. Elle est partout défrichée et garnie de cases. Les plantations de cocotiers y sont fréquentes. Le terrain s'élève en pente douce et offre partout des enelos cultivés. Le bord de la mer est tout en pêcheries. La côte qui est vis-à-vis Button n'est ni moins riante, ni moins peuplée.

Notre pilote revint aussi nous voir dans la matinée, et il m'apporta quelques cocos, les meilleurs que j'eusse encore rencontrés. Il m'avertit que, lorsque le soleil aurait monté, la brise du sud-est serait très forte, et je lui fis boire un grand coup d'eau-de-vie pour la bonne nouvelle. Effectivement nous vîmes toutes les pirogues se retirer vers onze heures. Elles ne voulaient pas se compromettre au large aux approches du vent frais, qui ne manqua pas de souffler, comme nous l'avait annoncé l'Indien. Une brise de sud-est fraîche et vigoureuse nous prit, comme nous courions un bord sur une île à l'ouest de Button ; elle nous permit de gouverner à l'ouest-sud-ouest, et nous fit faire bon chemin, malgré la marée.

Nous observâmes à midi 5 degrés 31 minutes 30 secondes de latitude australe, et cette observation, jointe à celle que nous avions faite à l'entrée du détroit, nous servit à en déterminer la longueur avec précision. A trois heures nous aperçûmes l'extrémité méridionale de Pangasani. Nous voyions, dès le matin, les hautes montagnes de l'île Cambona, sur laquelle est un pic, dont la tête s'élève au-dessus des nuages. Vers quatre heures et demie, nous découvrîmes une portion des terres de Célèbes.

Mon intention était d'aller ainsi prendre connaissance de l'île Saleyer, à trois ou quatre lieues dans le sud de sa pointe septentrionale, c'est-à-dire par 5 degrés 55 minutes à 6 degrés de latitude, afin de chercher ensuite le détroit de ce nom, qui est entre cette île et celle de Célèbes, le long de laquelle on court sans la voir, attendu que sa côte, presque depuis Pangasani, forme un golfe d'une immense profondeur. L'abondance était aussi grande maintenant sur nos vaisseaux que l'avait été la disette. Le scorbut disparaissait à vue d'œil. Il s'y déclarait à la vérité un grand nombre de cours de ventre, occasionés par le changement de nourriture. Cette incommodité, dangereuse dans les pays chauds, où il est ordinaire qu'elle se convertisse en flux de sang, devient encore plus communément une maladie grave dans le parage des Moluques. A

terre, comme à la mer, il est mortel d'y dormir à l'air, surtout lorsque le temps est serein.

Le 18, au matin, nous ne vîmes point la terre, et je crois que pendant la nuit les courans nous firent perdre environ trois lieues. A neuf heures et demie nous eûmes bonne connaissance des hautes terres de Saleyer, et à mesure que nous avançâmes, nous découvrîmes une pointe moins élevée qui semble terminer cette île au nord. Le détroit ou passage, formé par les terres de Célèbes et celles de Saleyer, est ici resserré par trois îles qui le barrent. Les Hollandais les nomment *Bourgerones*, et ce passage *le Boutsaron*. Ils ont sur Saleyer un poste commandé par un teneur de livres.

Nous observâmes à midi 5 degrés 55 minutes de latitude australe. Nous crûmes d'abord voir une première île au nord de la terre moyenne que nous avions prise pour la pointe de Saleyer; mais c'est un terrain assez élevé et terminé lui-même par une pointe presque noyée qui tient à Saleyer par une langue de terre extrêmement basse. Ensuite nous découvrîmes à la fois deux îles assez longues et d'une moyenne élévation, distantes entre elles de quatre à cinq lieues, et enfin, entre ces deux-là, nous en aperçûmes une troisième très petite et très basse. Le bon passage est auprès de cette petite île, soit au nord, soit au sud. Je me suis déterminé pour ce dernier, qui m'a paru le plus large,

Nous ralliâmes, le 19, au point du jour, la côte de Célèbes, et nous la rangeâmes à la distance de trois ou quatre milles. Il est en vérité difficile de voir un plus beau pays dans le monde. La perspective offre dans le fond du tableau de hautes montagnes, au pied desquelles règne une plaine immense cultivée partout et partout garnie de maisons. Le bord de la mer forme une plantation suivie de cocotiers, et l'œil d'un marin à peine échappé aux salaisons voit avec ravissement des troupeaux de bœufs errer dans ces plaines riantes qu'embellissent des bosquets semés de distance en distance. La population, dans cette partie, paraît être considérable. A midi et demi nous étions par le travers d'une grosse bourgade, dont les habitations, construites au milieu des cocotiers, suivaient, pendant une grande étendue, la direction de la côte.

Cette partie méridionale de Célèbes est terminée par trois pointes longues, unies et basses, entre lesquelles il y a deux baies assez profondes. Sur les deux heures nous avons donné la chasse à un bateau malais, dans l'espérance d'y trouver quelqu'un qui nous pût procurer des connaissances pratiques de ces parages. Il avait aussitôt mis à courir à terre, et lorsque nous le joignîmes à portée de mousquet, il était entre la terre et nous, et nous n'étions plus que sur sept brasses d'eau. Je lui fis

tirer trois ou quatre coups de canon, dont il ne tint compte. Il nous prenait sans doute pour un navire de la Compagnie hollandaise et craignait l'esclavage. Presque tous les gens de cette côte sont pirates, et les Hollandais en font des esclaves quand ils les prennent. Obligé d'abandonner ce bateau, je mandai le canot de *l'Étoile*, que j'envoyai sonder devant moi.

Nous étions, dans ce moment, presque par le travers de la troisième pointe de Célèbes, nommée *Tanakeka*, après laquelle la côte court sur le nord-nord-ouest. Presque dans le nord-ouest de cette pointe il y a quatre îles, dont la plus considérable est basse, unie et longue d'environ trois lieues. Les trois autres, plus septentrionales que celle-ci, sont très petites.

Au jour on ne vit point de terre; à dix heures je fis courir à l'ouest-sud-ouest, et à midi nous observâmes 6 degrés 10 minutes de latitude. Estimant alors avoir doublé le banc de Saras, certain au moins par l'observation d'en être au sud, je dirigeai notre course à l'ouest, et après avoir fait cinq ou six lieues à cette route, je fis gouverner à l'ouest-quart-nord-ouest, sondant d'heure en heure sans trouver de fond. Nous nous entretenîmes ainsi en canal, entre le Sestenbanc et la Poule au nord, le Pater Noster et le Tangayang au sud, portant toutes voiles dehors jour et nuit, afin de gagner sur *l'É-*

toile le temps de sonder. On m'avait dit qu'ici les courans portaient sur les îles et banc de Tangayang. Par l'observation de hauteur méridienne qui fut de 5 degrés 44 minutes, nous eûmes au contraire au moins 9 minutes de différence nord.

Nous courûmes toute la journée du 21 pour reconnaître les îles Alambaï. Elles sont toutes les quatre réunies. Je comptais être au soleil couchant par leur latitude, et je fis gouverner à l'ouest-quart-sud-ouest, jusqu'à ce qu'on eût couru le chemin de la vue. Pendant le jour on s'était dispensé de sonder. A huit heures du soir la sonde donna quarante brasses d'eau. Le matin, nous eûmes dépassé les îles Alambaï. A minuit nous vîmes un bateau qui courait à l'encontre de nous; dès qu'il nous aperçut, il tint le vent, et deux coups de canon ne le firent pas arriver. Ces gens-là craignent plus les Hollandais que les coups de canon. Un autre, que nous vîmes le matin, ne fut pas plus curieux de nous accoster. Nous observâmes à midi 6 degrés 8 minutes de latitude.

Nous étions enfin hors de tous les pas périlleux qui font redouter la navigation des Moluques à Batavia. Les Hollandais prennent les plus grandes précautions pour tenir secrètes les cartes sur lesquelles ils naviguent dans ces parages. Il est vraisemblable qu'ils en grossissent les dangers; du moins, j'en vois peu dans les détroits de Button.

de Saleyer et dans le dernier passage dont nous sortions, trois objets dont à Boero ils nous avaient fait des monstres. Je conviens que cette navigation serait beaucoup plus difficile de l'ouest à l'est; les points d'atterragedans l'est n'étant pas beaux et pouvant aisément se manquer, au lieu que ceux de l'ouest sont beaux et sûrs. Toutefois, dans l'une et l'autre de ces routes, l'essentiel est d'avoir tous les jours de bonnes observations de latitude. Le défaut de ce secours pourrait jeter dans des erreurs funestes. Nous n'avons pu, ces derniers jours, évaluer si l'effet des courans était dans l'est ou dans l'ouest, n'ayant point eu de points de relèvement.

Depuis le 22 au matin, nous suivîmes la route de l'ouest-quart-sud-ouest jusqu'au lendemain, 23, à huit heures, que nous gouvernâmes à l'ouest-sud-ouest. Nous observâmes 6 deg. 20 min. Je fis après midi prendre plus de sud à la route, et à deux heures on découvrit du haut des mâts la côte septentrionale de l'île Maduré.

Les vents pendant la nuit varièrent du sud-est au sud-ouest : nous tîmes le plus près. La grosse terre de la pointe d'Alang sur l'île Java nous restait alors au sud-est-quart-sud, environ à deux lieues, l'île Mandali au sud-ouest-quart-ouest, deux milles, et les terres les plus ouest à l'ouest-sud-ouest quatre lieues. Dans cette position nous observâmes

6 degrés 22 minutes 30 secondes , ce qui était assez conforme à la latitude estimée.

Outre le grand nombre de bateaux pêcheurs , nous avions vu dans la matinée quatre navires , dont deux faisaient la même route que nous et portaient pavillon hollandais déferlé ¹. Sur les trois heures nous en joignîmes un auquel nous parlâmes ; c'était un sénaut venant de Malaca et allant à Japara. Sa conserve , navire à trois mâts et qui sortait aussi de Malaca , allait à Saramang. Ils ne tardèrent pas à mouiller à la côte. Nous la rangeâmes à la distance d'environ trois quarts de lieue jusqu'à quatre heures du soir. Je fis alors gouverner à ouest-quart-nord-ouest , afin de ne pas m'enfoncer dans le golfe et de passer au large d'un banc de corail qui est à cinq ou six lieues de terre. Jusque-là la côte de Java est peu élevée sur le bord de la mer ; mais on aperçoit de hautes montagnes dans l'intérieur. A cinq heures et demie nous avions le milieu des îles Carimon Java au nord-ouest , environ à huit lieues.

Nous courûmes à l'ouest-quart-nord-ouest jusqu'au matin , puis à l'ouest jusqu'à midi. Le 24 , au soleil levant , nous ne vîmes point de terre , seulement quelques navires , et , suivant l'ordinaire , une infinité de bateaux pêcheurs. Le 25 , depuis midi qu'on avait observé 6 degrés 26 minutes de lati-

¹ Déployé.

tude, nous gouvernions à l'ouest et ouest-quart-sud-ouest; mais le soleil se coucha sans qu'on pût découvrir la terre. Quelques-uns crurent, mais sans certitude, apercevoir les montagnes bleues qui sont à quarante lieues dans l'est de Batavia.

Le 26 les rayons du soleil levant nous montrèrent la côte de Java, et à sept heures et demie on vit du haut des mâts les îles Rachit, environ à sept lieues de distance.

A midi la pointe la plus méridionale d'Indermaye nous restait à l'est-quart-sud-est, environ à quatre lieues, le milieu des îles Rachit au nord-est, à cinq lieues de distance, et le terme moyen des hauteurs observées à bord nous plaça par 6 degrés 12 minutes de latitude.

La brise de l'est-sud-est continua, et nous rangeâmes la terre à trois ou quatre milles, afin de passer dans le sud de roches cachées qu'on marque à cinq ou six lieues dans l'ouest des îles Rachit. A une heure après midi, un bateau qui était mouillé devant nous appareilla et nous lui parlâmes à deux heures. Un Hollandais qui le commandait, et qui nous a paru y être seul blanc avec des mulâtres, nous dit qu'il allait à Amboine et à Ternate, et qu'il sortait de Batavia dont il se faisait à vingt-six lieues. Après être sorti du passage de Rachit et avoir passé en dedans des roches sous l'eau, je voulais porter au nord-ouest pour doubler des bancs

de sable nommés *les bancs périlleux* qui s'avancent assez au large entre les pointes Indermaye et Sidari.

Nous appareillâmes le 27 à deux heures du matin avec les vents de terre, qui, cette nuit, nous vinrent par l'ouest, au lieu que les nuits précédentes ils avaient fait le tour du nord au sud par l'est. Ayant gouverné au nord-ouest, nous ne revîmes la terre qu'à huit heures du matin, terre extrêmement basse et presque noyée : nous tîmes la même route jusqu'à midi.

A midi nous observâmes 5 degrés 48 minutes de latitude; d'en bas on ne voyait pas la terre tant elle est basse. On la releva d'en haut depuis le sud jusqu'au sud-ouest-quart-ouest, à la distance estimée de cinq à six lieues.

Toute la journée le temps fut très beau et le vent favorable; je fis prendre après midi un peu du nord à la route, afin d'éviter les basses de la pointe de Sidari. A minuit, comptant les avoir dépassées, je mis le cap à l'ouest-quart-sud-ouest et ouest-sud-ouest, puis au sud-ouest. A trois heures du matin on aperçut une île dans le nord-ouest, environ à trois lieues. Convaincu pour lors que j'étais plus avancé que je ne le croyais, craignant même de dépasser Batavia, je monillai pour attendre le jour. Au soleil levant nous reconnûmes toutes les îles de la baie de Batavia. Celle d'Edam,

sur laquelle est un pavillon, nous restait au sud est-quart-sud, environ à quatre lieues, et l'île d'Onrust ou du Carénage, au sud-sud-ouest, à près de cinq lieues. Nous nous trouvâmes ainsi dix lieues plus à l'ouest que nous ne l'estimions, différence qui a pu provenir et des courans et de ce que la côte n'est pas projetée exactement.

A dix heures du matin je tentai un premier appareillage; mais le vent étant presque aussitôt tombé tout-à-fait et la marée contraire, je mouillai sous voiles une ancre à jet. Nous appareillâmes de nouveau à midi et demi. Nous gouvernâmes sur le milieu de l'île d'Edam, jusqu'à en être à environ trois quarts de lieue. Le dôme de la grande église de Batavia nous restant alors au sud, nous mîmes le cap dessus, passant entre les balises qui indiquent le chenal. A six heures nous mouillâmes dans la rade. Une heure après *l'Étoile* mouilla dans l'est-nord-est de nous, et à deux encâblures. C'est ainsi qu'après avoir tenu la mer pendant dix mois et demi, depuis notre départ de Monte-Video, nous arrivâmes le 28 septembre 1768 dans une des plus belles colonies de l'univers, où nous nous regardâmes tous comme ayant terminé notre voyage.

Batavia, suivant mon estime, est par 6 degrés 11 minutes de latitude australe, et 104 degrés 52 minutes de longitude orientale du méridien de Paris.

§ 8.

Séjour à Batavia , et détail sur les Moluques.

Le temps des maladies, qui commence ici ordinairement à la fin de la mousson de l'est, et les approches de la mousson pluvieuse de l'ouest, nous avertissaient de ne rester à Batavia que le moins qu'il nous serait possible. Toutefois, malgré l'impatience où nous étions d'en sortir au plus tôt, nos besoins devaient nous y retenir un certain nombre de jours, et la nécessité d'y faire cuire du biscuit, qu'on ne trouva pas tout fait, nous arrêta plus long-temps encore que nous n'avions compté. Il y avait dans la rade, à notre arrivée, treize ou quatorze vaisseaux de la compagnie de Hollande, dont un portait le pavillon amiral. C'est un vieux vaisseau qu'on laisse pour cette destination; il a la police de la rade et rend les saluts à tous les vaisseaux marchands. J'avais déjà envoyé un officier pour rendre compte de notre arrivée, lorsqu'il vint à bord un canot de ce vaisseau amiral, avec je ne sais quel papier écrit en hollandais. Il n'y avait point d'officier dans le canot, et le patron, qui sans doute en faisait les fonctions, me demanda qui nous étions, et une déposition écrite et signée de moi. Je lui répondis que j'avais envoyé faire ma déclaration à terre, et je le congédiai. Il revint peu

de temps après insistant sur sa première demande ; je le renvoyai une seconde fois avec la même réponse , et il se le tint pour dit. L'officier qui était allé chez le général ne fut de retour qu'à neuf heures du soir. Il n'avait point vu son excellence qui était à la campagne , et on l'avait conduit chez le sabandar ou introducteur des étrangers , qui lui donna rendez-vous pour le lendemain , et lui dit que , si je voulais descendre à terre , il me conduirait chez le général.

Les visites , dans ce pays , se font de bonne heure : l'excessive chaleur y contraint. Nous partîmes à six heures du matin , conduits par le sabandar , et nous allâmes trouver le général des Indes orientales , lequel était dans une de ses maisons de plaisance à trois lieues de Batavia. Nous vîmes un homme simple et poli qui nous reçut à merveille et nous offrit tous les secours dont nous pouvions avoir besoin. Il ne parut ni surpris ni fâché que nous eussions relâché aux îles Moluques ; il approuva même beaucoup la conduite du résident de Boero et ses bons procédés à notre égard. Il consentit à ce que je misse nos malades à l'hôpital de la Compagnie , et il envoya sur-le-champ l'ordre de les y recevoir. A l'égard des fournitures nécessaires aux vaisseaux du roi , il fut convenu qu'on remettrait les états de demandes au sabandar , qui serait chargé de nous pourvoir de tout : un des droits de

sa charge était de gagner et avec nous et avec les fournisseurs. Lorsque tout fut réglé, le général me demanda si je ne saluerais pas le pavillon ; je lui répondis que je le ferais, à condition que ce serait la place qui rendrait le salut, et coup pour coup. Rien n'est plus juste, me dit-il, et la citadelle a les ordres en conséquence. Dès que je fus de retour à bord nous saluâmes de quinze coups de canon, et la ville répondit par le même nombre.

Je fis aussitôt descendre à l'hôpital les malades des deux navires au nombre de vingt-huit, les uns encore affectés du scorbut, les autres, en plus grand nombre, attaqués du flux de sang. On travailla aussi à remettre au sabandar l'état de nos besoins en biscuit, vin, farine, viande fraîche et légumes, et je le priai de nous faire fournir notre eau par les chalans de la Compagnie. Nous songeâmes en même temps à nous loger en ville pour le temps de notre séjour. C'est ce que nous fîmes dans une grande et belle maison que l'on appelle *incr logment*, dans laquelle on est logé et nourri pour deux risdales par jour, non compris les domestiques : ce qui fait près d'une pistole de notre monnaie. Cette maison appartient à la Compagnie qui l'affermé à un particulier, lequel a, par ce moyen, le privilège exclusif de loger tous les étrangers. Cependant les vaisseaux de guerre ne sont pas soumis à cette loi ; et en conséquence l'état-major

de *l'Étoile* s'établit en pension dans une maison bourgeoise. Nous louâmes aussi plusieurs voitures, dont on ne saurait absolument se passer dans cette grande ville, voulant surtout en parcourir les environs, infiniment plus beaux que la ville même. Ces voitures de louage sont à deux places, traînées par deux chevaux, et le prix, chaque jour, en est d'un peu plus de dix francs.

Nous rendîmes en corps, le troisième jour de notre arrivée, une visite de cérémonie au général, que le sabandar en avait prévenu. Il nous reçut dans une seconde maison de plaisance, nommée *Jacatra*, laquelle est à peu près au tiers de la distance de Batavia à la maison où j'avais été le premier jour. Je ne saurais mieux comparer le chemin qui y mène qu'aux plus beaux boulevards de Paris, en les supposant encore embellis à droite et à gauche par des canaux d'une eau courante. Nous eussions dû faire aussi d'autres visites d'étiquette, introduits de même par le sabandar, savoir, chez le directeur général, chez le président de justice et chez le chef de la marine. L'introducteur ne nous en dit rien, et nous n'allâmes visiter que le dernier.

Le chef de la marine est membre de la haute régence, dans les assemblées de laquelle il a séance et voix délibérative pour les affaires de marine; il jouit aussi de tous les honneurs des *Edelheers*.

Celui-ci tient un grand état, fait bonne chère, et se dédommage des mauvais momens qu'il a souvent passés à la mer, en occupant une maison délicieuse hors de la ville.

Pendant que nous restâmes ici, les principaux de Batavia s'empressèrent de nous en rendre le séjour agréable. De grands repas à la ville et à la campagne, des concerts, des promenades charmantes, la variété de cent objets réunis ici et presque tous nouveaux pour nous, le coup d'œil de l'entrepôt du plus riche commerce de l'univers; mieux que cela, le spectacle de plusieurs peuples qui, bien qu'opposés entièrement pour les mœurs, les usages, la religion, forment cependant une même société: tout concourait à amuser les yeux, à instruire le navigateur, à intéresser même le philosophe. Il y a de plus ici une comédie qu'on dit assez bonne. Nous n'avons pu juger que de la salle qui nous a paru jolie: n'entendant pas la langue, ce fut bien assez pour nous d'y aller une fois. Nous fûmes infiniment plus curieux des comédies chinoises, quoique nous n'entendissions pas mieux ce qui s'y débitait. Il ne serait pas fort agréable de les voir tous les jours, mais il faut en avoir vu une de chaque genre. Indépendamment des grandes pièces qui se représentent sur un théâtre, chaque carrefour dans le quartier chinois a ses tréteaux sur lesquels on joue tous les soirs de petites pièces et des panto-

mimes. Du *pain* et des *spectacles*, demandait le peuple romain : il faut aux Chinois du commerce et des farcés. Dieu me garde de la déclamation de leurs acteurs et actrices qu'accompagnent toujours quelques instrumens. C'est la charge du récitatif obligé, et je ne connais que leurs gestes qui soient encore plus ridicules. Au reste, quand je parle de leurs acteurs, c'est improprement : ce sont des femmes qui font les rôles d'hommes. Au surplus, et l'on en tirera telles conclusions qu'on voudra, j'ai vu les coups de bâton, prodigués sans mesure sur les planches chinoises, y avoir un succès tout aussi brillant que celui dont ils jouissent à la comédie italienne et chez Nicolet.

Nous ne nous lassions point de nous promener dans les environs de Batavia. Tout Européen, accoutumé même aux plus grandes capitales, serait étonné de la magnificence de ses dehors. Ils sont enrichis de maisons et de jardins superbes, entretenus avec ce goût et cette propreté qui frappent dans tous les pays hollandais. Je ne craindrai pas de dire qu'ils surpassent en beauté et en richesses ceux de nos plus grandes villes de France, et qu'ils approchent de la magnificence des environs de Paris. Je ne dois pas oublier un monument qu'un particulier y a élevé aux Muses. Le sieur Mohr, premier curé de Batavia, homme riche à millions, mais plus estimable par ses connaissances et son goût pour les

sciences, y a fait construire, dans le jardin d'une de ses maisons, un observatoire qui honorerait toute maison royale. Cet édifice, qui est à peine fini, lui a coûté des sommes immenses. Il fait mieux encore, il y observe lui-même. Il a tiré d'Europe les meilleurs instrumens en tout genre, nécessaires aux observations les plus délicates, et il est en état de s'en servir. Il a observé le dernier passage de Vénus, et il a envoyé ses observations à l'académie de Harlem; elles serviront à déterminer avec précision la longitude de Batavia.

Il s'en faut bien que cette ville, quoique belle, réponde à ce qu'annoncent ses dehors. On y voit peu de grands édifices, mais elle est bien percée. Les maisons sont commodés et agréables; les rues sont larges et ornées la plupart d'un canal bien revêtu et bordé d'arbres, qui sert à la propreté et à la commodité. Il est vrai que ces canaux entretiennent une humidité malsaine qui rend le séjour de Batavia pernicieux aux Européens. On attribue aussi en partie le danger de ce climat à la mauvaise qualité des eaux: ce qui fait que les plus riches ne boivent ici que des eaux de Seltz, qu'ils font venir de Hollande à grands frais. Les rues ne sont point pavées, mais de chaque côté il y a un large et beau parapet revêtu de pierres de taille ou de briques, et la propreté hollandaise ne laisse rien à désirer pour l'entretien de ces trottoirs. Je ne prétends pas

au reste donner une description détaillée de Batavia, sujet épuisé tant de fois. On aura l'idée de cette ville fameuse en sachant qu'elle est bâtie dans le goût des belles villes de la Hollande, avec cette différence que les tremblemens de terre imposent la nécessité de ne pas élever beaucoup les maisons qui n'ont ici qu'un étage. Je ne décrirai point non plus le camp des Chinois, lequel est hors de la ville, ni la police à laquelle ils sont soumis, ni leurs usages, ni tant d'autres choses déjà dites et redites.

On est frappé du luxe établi à Batavia : la magnificence et le goût qui décorent l'intérieur de presque toutes les maisons, annoncent la richesse des habitans. Ils nous ont cependant dit que cette ville n'était plus à beaucoup près ce qu'elle avait été. Depuis quelques années la Compagnie y a défendu aux particuliers le commerce d'Inde en Inde, qui était pour eux la source d'une immense circulation de richesses. Je ne juge point ce nouveau règlement de la Compagnie ; j'ignore ce qu'elle gagne à cette prohibition. Je sais seulement que les particuliers attachés à son service ont encore le secret de tirer trente, quarante, cent jusqu'à deux cent mille livres de revenu d'emplois, qui ont de gages quinze cents, trois mille, six mille livres au plus. Or presque tous les habitans de Batavia sont employés de la Compagnie. Cependant

il est sûr qu'aujourd'hui le prix des maisons , à la ville et à la campagne , est plus des deux tiers au-dessous de leur ancienne valeur. Toutefois Batavia sera toujours riche du plus au moins ; et , par le secret dont nous venons de parler , et parce qu'il est difficile à ceux qui ont fait fortune ici de faire repasser leur argent en Europe. Il n'y a de moyen d'y envoyer ses fonds que par la Compagnie qui s'en charge à huit pour cent d'escompte ; mais elle n'en prend que fort peu à la fois à chaque particulier. Ces fonds d'ailleurs ne peuvent s'envoyer en fraude , l'espèce d'argent qui circule ici perdant en Europe vingt-huit pour cent. La Compagnie se sert de l'empereur de Java pour faire frapper une monnaie particulière qui est la monnaie des Indes.

Nulle part dans le monde les états ne sont moins confondus qu'à Batavia : les rangs y sont assignés à chacun ; des marques extérieures les constatent d'une façon immuable , et la sérieuse étiquette est plus sévère ici qu'elle ne le fut jamais à aucun congrès. La haute régence , le conseil de justice , le clergé , les employés de la Compagnie , ses officiers de marine , et enfin le militaire , telle y est la gradation des états.

La haute régence est composée du général qui y préside , des conseillers des Indes , dont le titre est *edel-heers* , du président du conseil de justice et de l'amiral. Elle s'assemble au château deux fois

par semaine. Les conseillers des Indes sont aujourd'hui au nombre de seize, mais ils ne sont pas tous à Batavia. Quelques-uns ont des gouvernemens importans dans les possessions de la Compagnie. Ces edel-heers ont la prérogative de faire dorcer en plein leurs voitures, devant lesquelles ils ont deux coureurs, tandis que les particuliers n'en peuvent avoir qu'un. Il faut de plus que tous les carrosses s'arrêtent quand ceux des edel-heers passent; et alors hommes et femmes sont obligés de se lever. Le général, outre cette distinction, est le seul qui puisse aller à six chevaux. Il est toujours suivi d'une garde à cheval, ou au moins des officiers de cette garde et de quelques ordonnances. Lorsqu'il passe, hommes et femmes sont obligés de descendre de leurs voitures, et il n'y a que celles des edel-heers qui chez lui puissent entrer jusqu'au perron. Ils ont seuls les honneurs du Louvre. J'en ai vu quelques-uns assez sensés pour rire en particulier avec nous de ces magnifiques prérogatives.

Le conseil de justice juge souverainement et sans appel, au civil comme au criminel. Il y a vingt ans qu'il condamna à mort un gouverneur. Cet edel-heer fut convaincu d'avoir commis d'horribles concussions dans son gouvernement, et exécuté à Batavia dans la place qui est vis-à-vis de la citadelle. Au reste, la nomination du général des Indes, celle des

edel-heers et des conseillers de justice vient d'Europe. Le général et la haute régence de Batavia proposent aux autres emplois, et leur choix est toujours ratifié en Hollande. Toutefois le général nomme en dernier ressort à toutes les places militaires. Un des plus considérables et des meilleurs emplois pour le revenu, après les gouvernemens, est celui de commissaire de la campagne. Cet officier a l'inspection sur tout ce qui fait le domaine de la Compagnie dans l'île Java, même sur les possessions et la conduite des divers souverains de l'île; il a de plus la police absolue sur les Javans sujets de la Compagnie. Cette police est fort sévère, et les fautes un peu graves sont punies de supplices rigoureux. La constance des Javans à souffrir des tourmens barbares est incroyable; mais quand on les exécute, il faut leur laisser des caleçons blancs et surtout ne pas leur trancher la tête. La Compagnie même compromettrait son autorité en refusant d'avoir pour eux cette complaisance : les Javans se révolteraient. La raison en est simple : comme il est de foi dans leur religion qu'ils seraient mal reçus dans l'autre monde s'ils y arrivaient décapités et sans caleçons blancs, ils osent croire que le despotisme n'a de droit sur eux que dans celui-ci.

Un autre emploi fort recherché, dont les fonctions sont belles et le revenu considérable, c'est celui de sabandar ou ministre des étrangers. Ils

sont deux, le sabandar des chrétiens et celui des païens. Le premier est chargé de tout ce qui regarde les étrangers Européens; le second a le détail de toutes les affaires relatives aux diverses nations de l'Inde, en y comprenant les Chinois. Ceux-ci sont les courtiers de tout le commerce intérieur de Batavia, où leur nombre passe aujourd'hui celui de cent mille. C'est aussi à leur travail et à leurs soins que les marchés de cette grande ville doivent l'abondance qui y règne depuis quelques années. Tel est au reste l'ordre des emplois au service de la Compagnie : assistant, teneur de livres, sous-marchand, marchand, grand marchand, gouverneur. Tous ces grades civils ont un uniforme, et les grades militaires ont une espèce de correspondance avec eux : par exemple, le major a rang de grand marchand, le capitaine de sous-marchand, etc. ; mais les militaires ne peuvent jamais parvenir aux places de l'administration sans changer d'état. Il est tout simple que dans une Compagnie de commerce le corps militaire n'ait aucune influence. On ne l'y regarde que comme un corps soudoyé, et cette idée est ici d'autant plus juste qu'il n'est entièrement composé que d'étrangers.

La Compagnie possède en propre une portion considérable de l'île de Java. Toute la côte du nord à l'est de Batavia lui appartient. Depuis plusieurs années elle a réuni à son domaine l'île Maduré,

dont le souverain s'était révolté, et le fils est aujourd'hui gouverneur de cette même île dont son père était roi. Elle a de même profité de la révolte du roi de Balimbuam pour s'approprier cette belle province qui fait la pointe orientale de Java. Ce prince, frère de l'empereur, honteux d'être soumis à des marchands, et conseillé, dit-on, par les Anglais, qui lui avaient fourni des armes, de la poudre, et même construit un fort, voulut secouer le joug. Il en a coûté deux ans et de grandes dépenses à la Compagnie pour le soumettre, et cette guerre venait d'être terminée deux mois avant que nous arrivassions à Batavia. Les Hollandais avaient eu le désavantage dans une première bataille; mais dans une seconde le prince indien a été pris avec toute sa famille, et conduit dans la citadelle de Batavia, où il est mort peu de jours après. Son fils et le reste de cette famille infortunée devaient être embarqués sur les premiers vaisseaux, et conduits au cap de Bonne-Espérance, où ils finiraient leurs jours sur l'île Roben ¹.

Le reste de l'île Java est divisé en plusieurs royaumes. L'empereur de Java, dont la résidence est dans la partie méridionale de l'île, a le premier rang, ensuite le sultan de Mataran et le roi de

¹ Le cap de Bonne-Espérance appartenait encore, ainsi que l'île de Ceylan, aux Hollandais, qui de notre temps en ont été déposés par les Anglais.

Bantam. Tseribon est gouverné par trois rois vassaux de la Compagnie, dont l'agrément est aussi nécessaire aux autres souverains pour monter sur leur trône précaire. Il y a chez tous ces rois une garde européenne qui répond de leur personne. La Compagnie a de plus quatre comptoirs fortifiés chez l'empereur, un chez le sultan, quatre à Bantam, et deux à Tseribon. Ces souverains sont obligés de donner à la Compagnie leurs denrées au taux d'un tarif qu'elle-même a fait. Elle en tire du riz, du sucre, du café, de l'étain, de l'arrak, et leur fournit seul l'opium, dont les Javans font une grande consommation, et dont la vente produit des profits considérables.

Batavia est l'entrepôt de toutes les productions des Moluques. La récolte des épiceries s'y apporte tout entière. On charge chaque année sur les vaisseaux ce qui est nécessaire pour la consommation de l'Europe, et l'on brûle le reste. C'est ce commerce seul qui assure la richesse, je dirai même l'existence de la Compagnie des Indes hollandaises; il la met en état de supporter les frais immenses auxquels elle est obligée, et les déprédations de ses employés aussi fortes que ses dépenses mêmes. C'est aussi sur ce commerce exclusif et sur celui de Ceylan qu'elle dirige ses principaux soins. Je ne dirai rien sur Ceylan, que je ne connais pas. La Compagnie vient d'y terminer une guerre ruineuse avec plus

de succès qu'elle n'a pu faire celle du golfe Persique, où ses comptoirs ont été détruits. Mais comme nous sommes presque les seuls vaisseaux qui aient pénétré dans les Moluques, on me permettra quelques détails sur l'état actuel de cette importante partie du monde, que son éloignement et le silence des Hollandais dérobent à la connaissance des autres nations.

On ne comprenait autrefois sous le nom de *Moluques* que les petites îles situées presque sous la ligne, entre 15 minutes de latitude sud, et 50 minutes de latitude nord, le long de la côte occidentale de Gilolo, dont les principales sont Ternate, Tidor, Mothier ou Motir, Machian et Bachian. Peu à peu ce nom est devenu commun à toutes les îles qui produisent des épiceries. Banda, Amboine, Céram, Bouro et toutes les îles adjacentes ont été rangées sous la même dénomination, dans laquelle même quelques-uns ont voulu, mais sans succès, faire entrer Bouton et Célèbes. Les Hollandais divisent aujourd'hui ces pays, qu'ils appellent *pays d'Orient*, en quatre gouvernemens principaux, desquels dépendent les autres comptoirs, et qui ressortissent eux-mêmes à la haute régence de Batavia. Ces quatre gouvernemens sont Amboine, Banda, Ternate et Macassar.

D'Amboine, dont un edel-heer est gouverneur, relèvent six comptoirs, savoir: sur Amboine même,

Hila et Larique, dont les résidens ont, l'un le grade de marchand, l'autre celui de sous-marchand; dans l'ouest d'Amboine les îles Manipa et Boero, sur la première desquelles est un simple teneur de livres, et sur la seconde notre bienfaiteur Hendrik Ouman, sous-marchand; Harocko, petite île à peu près dans l'est-sud-est d'Amboine, où réside un sous-marchand; et enfin Saparoea, île aussi dans le sud-est et à environ à quinze lieues d'Amboine. Il y réside un marchand, lequel a sous sa dépendance la petite île Neeslaw, où il détache un sergent et quinze hommes. Il y a un petit fort construit sur une roche à Saparoea et un bon mouillage dans une jolie baie. Cette île et celle de Neeslaw fourniraient en clous la cargaison d'un navire. Toutes les forces du gouvernement d'Amboine consistent dans le fond de cent cinquante hommes, aux ordres d'un capitaine, un lieutenant et cinq enseignes. Il y a de plus deux officiers d'artillerie et un ingénieur.

Le gouvernement de Banda est plus considérable pour les fortifications, et la garnison y est plus nombreuse; le fond en est de trois cents hommes, commandés par un capitaine en premier, un capitaine en second, deux lieutenans, quatre enseignes et un officier d'artillerie. Cette garnison, ainsi que celle d'Amboine et des autres chefs-lieux, fournit tous les postes détachés. L'entrée à Banda

est fort difficile pour qui ne la connaît pas. Il faut ranger de près la montagne de Gunongapi sur laquelle est un fort, en se méfiant d'un banc de roches qu'on laisse à babord. La passe n'a pas plus d'un mille de large et on n'y trouve point de fond. Il convient ensuite de ranger le banc pour aller chercher par huit ou dix brasses sous le fort London le mouillage dans lequel peuvent ancrer cinq ou six vaisseaux.

Trois postes dépendent du gouvernement de Banda : Ourien , où est un teneur de livres ; Wayer , où réside un sous-marchand , et l'île Pulo Ry en Rhun , voisine de Banda , couverte aussi de muscades. C'est un grand marchand qui y commande. Il y a sur cette île un fort ; il n'y peut mouiller que des sloops , encore sont-ils sur un banc qui défend les approches du fort. Il faudrait même le canonner à la voile , car tout attendant le banc il n'y a plus de fond. Au reste , il n'y a point d'eau douce sur l'île , la garnison est obligée de la faire venir de Banda. Je crois que l'île Arrow est aussi dans le district de ce gouvernement. Il y a dessus un comptoir avec un sergent et quinze hommes , et la Compagnie en retire des perles. Il n'en est pas ainsi de Timor et Solor , qui , bien qu'elles en soient voisines , ressortissent directement à Batavia. Ces îles fournissent du bois de sandal. Il est assez singulier que les Portugais aient conservé un poste

à Timor , et plus singulier encore qu'ils n'en tirent pas un grand parti.

Ternate a quatre comptoirs principaux dans sa dépendance, savoir : Gorontalo , Manado , Limbotto et Xullabessie. Les résidens des deux premiers ont le grade de sous-marchand ; les seconds ne sont que teneurs de livres. Il en dépend en outre plusieurs petits postes commandés par des sergens. Deux cent cinquante hommes sont répartis dans le gouvernement de Ternate , aux ordres d'un capitaine , un lieutenant , neuf enseignes et un officier d'artillerie.

Le gouvernement de Macassar , sur l'île Célèbes , lequel est occupé par un edel-heer , a dans son département quatre comptoirs : Boelacomba , El Bonthain et Bima , où résident deux sous-marchands ; Saleyer et Maros , dont les résidens ne sont que teneurs de livres. Macassar ou Jonpandam est la plus forte place des Moluques : toutefois les naturels du pays y resserrent soigneusement les Hollandais dans les limites de leur poste. La garnison y est composée de trois cents hommes , que commandent un capitaine en premier , un capitaine en second , deux lieutenans et sept enseignes. Il y a aussi un officier d'artillerie. On ne trouve pas d'épicerie dans le district de ce gouvernement , à moins qu'il ne soit vrai que Button en produit , ce que je n'ai pu vérifier. L'objet de son établissement

a été de s'assurer d'un passage qui est une des clefs des Moluques, et d'ouvrir avec Célèbes et Borneo un commerce avantageux. Ces deux grandes îles fournissent aux Hollandais de l'or, de la soie, du coton, des bois précieux et même des diamans, en échange pour du fer, des draps et d'autres marchandises de l'Europe ou de l'Inde¹.

Ce détail des différens postes occupés par les Hollandais dans les Moluques est à peu de chose près exact. La police qu'ils y ont établie fait honneur aux lumières de ceux qui étaient alors à la tête de la Compagnie. Lorsqu'ils en eurent chassé les Espagnols et les Portugais, succès qui avaient été le fruit des combinaisons les plus éclairées, du courage et de la patience, ils sentirent bien que ce n'était pas assez, pour rendre le commerce des épiceries exclusif, d'avoir éloigné des Moluques tous les Européens. Le grand nombre de ces îles en rendait la garde presque impossible; il ne l'était pas moins d'empêcher un commerce de contrebande des insulaires avec la Chine, les Philippines, Macassar et tous les vaisseaux interlopes qui voudraient le tenter. La Compagnie avait encore plus à craindre qu'on n'enlevât des plants d'arbres et qu'on ne parvînt à les faire réussir ailleurs. Elle

¹ Toutes ces distributions territoriales sont restées à peu près les mêmes depuis le voyage de Bougainville, et le gouvernement hollandais a conservé la même autorité dans ces parages.

prit donc le parti de détruire, autant qu'il serait possible, les arbres d'épiceries dans toutes ces îles, en ne les laissant subsister que sur quelques-unes qui fussent petites et faciles à garder : alors tout se trouvait réduit à bien fortifier ces dépôts précieux. Il fallut soudoyer les souverains, dont cette denrée faisait le revenu, pour les engager à consentir à ce qu'on en anéantît ainsi la source. Tel est le subside annuel de 20,000 rixdales que la Compagnie hollandaise paie au roi de Ternate et à quelques autres princes des Moluques. Lorsqu'elle ne pouvait déterminer quelqu'un de ces souverains à permettre que l'on brûlât ses plants, elle les brûlait malgré lui, si elle était la plus forte, ou bien elle lui achetait annuellement les feuilles des arbres encore vertes, sachant bien qu'après trois ans de ce dépouillement les arbres périraient, ce qu'igno-
rent sans doute les Indiens.

Par ce moyen, tandis que la cannelle ne se récolte que sur Ceylan¹, les îles Banda ont été seules consacrées à la culture de la muscade; Amboine et Uleafter qui y touche, à la culture du girofle, sans qu'il soit permis d'avoir du girofle à Banda, ni de la muscade à Amboine. Ces dépôts en fournissent au-delà de la consommation du monde entier. Les autres postes des Hollandais dans les

¹ Ceylan, comme nous l'avons dit plus haut, appartenait alors à la Hollande.

Moluques ont pour objet d'empêcher les autres nations de s'y établir, de faire des recherches continuelles pour découvrir et brûler les arbres d'épiceries et de fournir à la subsistance des seules îles où on les cultive. Au reste tous les ingénieurs et marins employés dans cette partie sont obligés, en sortant d'emploi, de remettre leurs cartes et plans, et de prêter serment qu'ils n'en conservent aucun. Il n'y a pas long-temps qu'un habitant de Batavia a été fouetté, marqué et relégué sur une île presque déserte, pour avoir montré à un Anglais un plan des Moluques.

La récolte des épiceries se commence en décembre, et les vaisseaux destinés à s'en charger arrivent dans le courant de janvier à Amboine et Banda, d'où ils repartent pour Batavia en avril et mai. Il va aussi tous les ans deux vaisseaux à Ternate, dont les voyages suivent de même la loi des moussons. De plus il y a quelques sénauts de douze ou quatorze canons destinés à croiser dans ces parages.

Chaque année les gouverneurs d'Amboine et de Banda assemblent, vers la mi-septembre, tous les oraneais ou chefs de leurs départemens. Ils leur donnent d'abord des festins et des fêtes qui durent plusieurs jours, et ensuite ils partent avec eux dans de grands bateaux, nommés *coracores*, pour faire la tournée de leur gouvernement et brûler les plants d'épiceries inutiles. Les résidens des comp-

toirs particuliers sont obligés de se rendre auprès de leurs gouverneurs généraux et de les accompagner dans cette tournée, qui se termine ordinairement à la fin d'octobre ou au commencement de novembre, et dont le retour est célébré par de nouvelles fêtes.

Quoi de plus sage que le plan que nous venons d'exposer ? Quelles mesures pouvaient être mieux concertées pour établir et pour soutenir un commerce exclusif ? Aussi la Compagnie en jouit-elle depuis long-temps, et c'est à cela qu'elle doit cet état de splendeur qui la rend plus semblable à une puissante république qu'à une société de marchands. Mais, ou je me trompe fort, ou le temps n'est pas loin où ce commerce précieux doit recevoir de mortelles atteintes. J'oserai le dire, pour en détruire l'exclusion il n'y a qu'à le vouloir ¹. La meilleure sauvegarde des Hollandais est l'ignorance du reste de l'Europe sur l'état véritable de ces îles, et le nuage mystérieux qui enveloppe ce jardin des Hespérides. Mais il est des difficultés que la force de l'homme ne peut vaincre, et des inconvéniens auxquels toute sa sagesse ne saurait remédier. Les Hollandais peuvent bien construire à

¹ La prophétie s'est bientôt vérifiée, et les Anglais ont depuis éclipsé ou presque annulé le commerce hollandais par leurs propres établissemens à Syngapore, à Ceylan et sur le littoral de l'Inde.

Amboine et Banda des fortifications respectables, ils peuvent les munir de garnisons nombreuses, mais, après quelques années, des tremblemens de terre, presque périodiques, viennent renverser de fond en comble tous ces ouvrages, et chaque année la malignité du climat emporte les deux tiers des soldats, matelots et ouvriers qu'on y envoie. Voilà des maux sans remède. Les forts de Banda, bouleversés ainsi il y a trois ans, sont à peine reconstruits aujourd'hui : ceux d'Amboine ne le sont pas encore. D'ailleurs la Compagnie a pu parvenir à détruire dans quelques îles une partie des épiceries connues; mais il en est qu'elle ne connaît pas, et d'autres même qu'elle connaît et qui se défendent contre ses efforts.

Aujourd'hui les Anglais fréquentent beaucoup les parages des Moluques, et ce n'est assurément pas sans dessein. Il y avait plusieurs années que de petits bâtimens, qui partaient de Bancoul, étaient venus examiner les passages, et prendre les connaissances relatives à cette navigation difficile.

Il n'y avait pas plus de huit ou dix jours que nous étions à Batavia lorsque les maladies commencèrent à s'y déclarer. De la santé, la meilleure en apparence, on passait en trois jours au tombeau. Plusieurs de nous furent attaqués de fièvres violentes, et nos malades n'éprouvaient aucun soulagement à l'hôpital. J'accélérai, autant qu'il

m'était possible, l'expédition de nos besoins; mais notre sabandar étant aussi tombé malade et ne pouvant plus agir, nous essayâmes des difficultés et des lenteurs. Ce ne fut que le 16 octobre 1768 que je pus être en état de sortir, et j'appareillai pour aller me mouiller en dehors de la rade. *L'Étoile* ne devait avoir son biscuit que ce jour-là : elle ne finit de l'embarquer qu'à la nuit, et dès que le vent le lui permit elle vint mouiller près de nous. Presque tous les officiers de mon bord ou étaient déjà malades, ou ressentaient des dispositions à le devenir. Le nombre des dyssenteries n'avait point diminué dans les équipages, et le séjour prolongé à Batavia eût certainement fait plus de ravages parmi nous que n'en avait fait le voyage entier.

§ 9.

Départ de Batavia. Relâche à l'île de France. Retour en France.

Le 16 octobre j'appareillai seul de la rade de Batavia pour mouiller à environ une lieue en dehors. J'étais ainsi à un demi-mille dans l'ouest de la balise qu'on laisse quand on entre à Batavia. L'île d'Edam me restait au nord-est, trois lieues; Onrust au nord-ouest, deux lieues un tiers; Rotterdam au nord-ouest, une lieue et demie. *L'Étoile*, qui ne put avoir son pain que fort tard, appareilla à trois

heures du matin, et, gouvernant sur les feux que je tins allumés toute la nuit, elle vint mouiller auprès de moi. Le 17 nous fûmes sous voiles.

Le 19 après midi nous sortîmes du détroit de la Sonde, passant au nord de l'île du Prince. Nous observâmes à midi 6 degrés 30 minutes de latitude australe, et à quatre heures après midi nous étions à environ quatre lieues de la pointe nord-ouest de l'île du Prince, par 102 degrés de longitude orientale du méridien de Paris.

Le 20 je fis route pour l'île-de-France. Cette route n'eut rien de remarquable que le beau et bon temps qui l'a rendue fort courte. Nous eûmes constamment le vent de sud-est très frais. Nous en avions besoin; car le nombre des malades augmentait chaque jour, les convalescences étaient fort longues, et il se joignit aux flux de sang des fièvres chaudes. Ma mâtüre me causait aussi beaucoup d'inquiétude. Néanmoins, le dix-huitième jour de notre sortie de Batavia nous eûmes la vue de l'île Rodrigue, et le surlendemain celle de l'île de France.

Le 5 novembre, à quatre heures du soir, nous étions nord et sud de la pointe nord-est de l'île Rodrigue.

Nous avions eu connaissance de l'île Ronde le 7 à midi. A cinq heures du soir nous étions nord et sud de son milieu. Nous tirâmes du canon à l'en-

trée de la nuit, espérant qu'on allumerait le feu de la pointe aux Canonnières; mais ce feu, mentionné dans nos instructions, ne s'allumait plus. Je louvoyai, afin de m'entretenir au vent du port, tirant de temps en temps un coup de canon; enfin, entre onze heures et minuit, il vint à bord un des pilotes du port entretenus par le roi. Je me croyais hors de peine, et je lui avais remis la conduite du bâtiment, lorsqu'à trois heures et demie il nous échoua près de la baie des Tombeaux. Par bonheur il n'y avait pas de mer, et la manœuvre que nous fîmes rapidement nous réussit; mais que l'on conçoive quelle douleur mortelle c'eût été pour nous, après tant de dangers nécessaires heureusement évités, de venir échouer au port par la faute d'un ignorant auquel l'ordonnance nous forçait de nous livrer. Nous en fûmes quittes pour quarante-cinq pieds de notre fausse quille qui furent emportés.

Le 8, dans la matinée, nous entrâmes dans le port où nous fûmes amarrés dans la journée. *L'Étoile* parut à six heures du soir et ne put entrer que le lendemain. Nous nous trouvâmes être en arrière d'un jour, et nous y reprîmes la date de tout le monde.

Dès le premier jour j'envoyai tous mes malades à l'hôpital, je donnai l'état de mes besoins en vivres et agrès, et nous travaillâmes sur-le-champ à

disposer la frégate pour être carénée. Je pris tous les ouvriers du port qu'on put me donner et tous ceux de *l'Étoile*, étant déterminé à partir aussitôt que je serais prêt. Le 16 et le 18 on chauffa la frégate.

Nous fûmes obligés de changer ici une partie de notre mâture. Je remis dans les magasins du roi mes vieux vivres, et j'en repris pour cinq mois. Je livrai pareillement à M. Poivre, intendant de l'Ile-de-France, le fer et les clous embarqués à bord de *l'Étoile*, beaucoup de médicamens et quantité d'effets devenus inutiles pour nous, et dont cette colonie avait besoin.

Il n'était pas malheureux, après un aussi long voyage, d'être encore en état d'enrichir cette colonie d'hommes et d'effets nécessaires. La joie que j'en ressentis fut cruellement altérée par la perte que nous y fîmes de plusieurs officiers d'un mérite distingué.

J'admirai à l'Ile-de-France les forges qui y ont été établies. Il en est peu d'aussi belles en Europe, et le fer qu'elles fabriquent est de la première qualité. On ne conçoit pas ce qu'il a fallu de constance et d'habileté pour perfectionner cet établissement, et ce qu'il a coûté de frais.

Pendant notre séjour ici nous avons constamment joui du plus beau temps. Le 5 décembre 1768, le ciel commença à se couvrir de gros nuages, les

montagnes s'embrumèrent, tout annonça la saison des pluies et l'approche de l'ouragan qui se fait sentir dans ces îles presque toutes les années. Le 10 j'étais prêt à mettre à la voile : la pluie et le vent debout ne me le permirent pas. Je ne pus appareiller que le 12 au matin, laissant *l'Étoile* au moment d'être carénée. Ce bâtiment ne pouvait être en état de sortir avant la fin du mois, et notre jonction était dorénavant inutile. Cette flûte, sortie de l'Ile-de-France à la fin du mois de décembre, est arrivée en France un mois après moi. A midi je pris mon point de départ par la latitude australe observée de 20 degrés 22 minutes, et par 54 degrés 40 minutes de longitude à l'est de Paris.

Le temps fut d'abord très couvert, avec des grains et de la pluie. Nous ne pûmes avoir connaissance de l'île Bourbon. A mesure que nous nous éloignâmes, le temps devint plus beau. Le vent était favorable et frais, mais bientôt notre nouveau grand mât nous causa les mêmes inquiétudes que le premier.

Depuis le 22 décembre jusqu'au 8 janvier nous eûmes constamment vent debout, mauvais temps ou calme. Ces vents d'ouest étaient, me disait-on, sans exemple ici dans cette saison. Ils ne nous en molestèrent pas moins quinze jours de suite : nous les passâmes à la cape ou à louvoyer avec une très grosse mer. Nous eûmes connaissance de la

côte d'Afrique avant que d'avoir eu la sonde. Lors de la vue de cette terre que nous prîmes pour le cap des Basses, nous n'avions pas de fond. Le 30 nous rencontrâmes plusieurs navires hollandais de la flotte de Batavia.

Enfin le 8 janvier 1769 au matin, nous eûmes connaissance du cap False, et bientôt après la vue des terres du cap de Bonne-Espérance. J'avais atteint un vaisseau hollandais aperçu le matin, et j'avais diminué de voiles pour ne pas le dépasser, afin de le suivre en cas qu'il voulût entrer de nuit.

Au point du jour les courans nous avaient entraînés de près de neuf lieues dans l'ouest-nord-ouest : le vaisseau hollandais était à plus de quatre lieues sous le vent à nous. Il fallut forcer de voiles pour regagner ce que nous avions perdu. A neuf heures du matin, nous mouillâmes dans la baie du cap, à la tête de la rade. Il y avait ici quatorze grands navires de toutes les nations, et il en arriva plusieurs autres pendant le séjour que nous y fîmes. M. Carteret en était sorti le jour des Rois. Nous saluâmes de quinze coups de canon la ville, qui nous en rendit un pareil nombre.

Nous eûmes tout lieu de nous louer du gouverneur et des habitans du cap de Bonne-Espérance : ils s'empressèrent de nous procurer l'utile et l'a-

gréable. Je ne m'arrêterai point à d'écrire cette place que tout le monde connaît.

Il y a un poste militaire à False-Bay et un à la baie de Saldagna. Cette dernière qui forme un port superbe, à l'abri de tous les vents, n'a pu devenir le chef-lieu, parce qu'il n'y a pas d'eau. On travaille maintenant à augmenter l'établissement de False-Bay : c'est où les vaisseaux mouillent pendant l'hiver, quand la baie du Cap est interdite. On y trouve les mêmes secours et à tout aussi bon compte qu'au Cap. Il y a par terre huit lieues de mauvais chemin d'un de ces lieux à l'autre.

A peu près à moitié chemin des deux est le canton de Constance, qui produit le fameux vin de ce nom. Ce vignoble, où l'on cultive des plants de muscat d'Espagne, est fort petit. On le distingue en Haut-Constance et Petit-Constance, séparés par une haie, et appartenant à deux propriétaires différens. Le vin qui s'y recueille est à peu près égal en qualité, quoique chacun des deux Constance ait ses partisans. Il se fait, année commune, cent vingt à cent trente barriques de ce vin, dont le prix est de trente piastres l'alvrame ou le baril de soixante-dix bouteilles. Mes camarades et moi nous allâmes dîner chez le propriétaire du Haut-Constance. Il nous fit la meilleure chère du monde, et nous y bûmes beaucoup de son vin, soit en dînant,

soit en goûtant des différentes pièces pour faire notre emplette.

Le terroir de Constance, terminé en pente douce, est un sable graveleux. La vigne s'y cultive sans échelas : le cep est taillé à petit bois. Le vin s'y fait en mettant dans la cuve la grappe égrenée. Les fûts pleins se conservent dans un cellier au rez-de-chaussée, dans lequel l'air a une libre circulation. Nous visitâmes, en revenant de Constance, deux maisons de plaisance qui appartiennent au gouverneur. La plus grande, nommée *Newland*, a un jardin beaucoup plus beau que celui de la Compagnie au Cap. Nous avons trouvé ce dernier fort inférieur à sa réputation. De longues allées de charmille très hautes lui donnent l'air d'un jardin de moines : il est planté de chênes qui y viennent très mal.

Les plantations des Hollandais se sont fort étendues sur toute la côte, et l'abondance y est partout le fruit de la culture, parce que le cultivateur, soumis aux lois seules, y est libre et sûr de sa propriété. Il y a des habitans jusqu'à près de cent cinquante lieues de la capitale. Ils n'ont d'ennemis à craindre que les bêtes féroces, car les Hottentots ne les molestent point. Une des plus belles parties de la colonie du cap est celle à laquelle on a donné le nom de *petite Rochelle*. C'est une penplade de Français classés de leur

patrie par la révocation de l'édit de Nantes. Elle surpasse toutes les autres par la fécondité du terrain et l'industrie des colons. Ils ont conservé à cette mère adoptive le nom de leur ancienne patrie, qu'ils aiment toujours, toute rigoureuse qu'elle leur ait été.

Le gouvernement envoie de temps en temps des caravanes visiter l'intérieur du pays. Il s'en est fait une de huit mois en 1763. Le détachement perça dans le nord, et fit, m'a-t-on assuré, des découvertes importantes. Les Hollandais avaient eu connaissance d'une nation jaune, dont les cheveux sont longs, et qui leur a paru très farouche ¹.

C'est dans ce voyage que l'on a trouvé le quadrupède de dix-sept pieds de hauteur, dont j'ai remis le dessin à M. de Buffon : c'était une femelle qui allaitait un faon dont la hauteur n'était encore que de sept pieds. On tua la mère. Le faon fut pris vivant, mais il mourut après quelques jours de marche. M. de Buffon m'a assuré que cet animal est celui que les naturalistes nomment la *girafe* ². On n'en avait pas revu depuis celui qui fut

¹ Le voyageur anglais Burchell, en 1827, a pénétré bien plus avant, et nous a fait connaître les Bouchiniens, ou hommes des broussailles, dont il sera question lorsque nous traiterons de l'Afrique.

² Une girafe a été envoyée vivante, en 1829, au roi de France par le vice-roi d'Égypte, et elle figure au Jardin des Plantes à Paris.

apporté à Rome du temps de César, et montré à l'amphithéâtre. Ce n'est pas sans raison que l'Afrique a été nommée *la mère des monstres*.

Munis de bons vivres, de vins et de rafraîchissemens de toute espèce, nous appareillâmes de la rade du Cap le 17 après midi. Nous passâmes entre l'île Roben et la côte. A six heures du soir le milieu de cette île nous restait au sud-sud-est, environ à quatre lieues de distance : c'est de là que je pris mon point de départ par 33 degrés 40 minutes de latitude sud, et 15 degrés 48 minutes de longitude orientale de Paris. Je désirais rejoindre M. Carteret, sur lequel j'avais certainement un grand avantage de marche, mais qui avait encore onze jours d'avance sur moi.

Je dirigeai ma route pour prendre connaissance de l'île Sainte-Hélène, afin de m'assurer la relâche à l'Ascension, relâche qui devait faire le salut de mon équipage. Effectivement nous en eûmes la vue le 29, à deux heures après midi, et le relèvement que nous en fîmes ne nous donna de différence avec l'estime de notre route que huit ou dix lieues. La nuit du 3 au 4 février 1769, étant par la latitude de l'Ascension, nous vîmes l'île à peu près à neuf lieues de distance, et à onze heures nous mouillâmes dans l'ancre du nord-ouest. Nous étions à ce mouillage par 7 degrés 54 minutes de latitude

sud, et 16 degrés 19 minutes de longitude occidentale de Paris.

A peine eûmes-nous jeté l'ancre que je fis mettre les bateaux à la mer, et partir trois détachemens pour la pêche de la tortue. Tout nous promettait une pêche favorable. Il n'y avait point d'autre navire que le nôtre, la saison était avantageuse, et nous entrions en nouvelle lune.

On m'apporta dans l'après-midi la bouteille qui renferme le papier sur lequel s'inscrivent ordinairement les vaisseaux de toute nation qui relâchent à l'Ascension. Cette bouteille se dépose dans la cavité d'un des rochers de cette baie, où elle est également à l'abri des vagues et de la pluie. J'y trouvai écrit *le Swallow*, ce vaisseau anglais commandé par M. Carteret, que je désirais rejoindre. Il était arrivé ici le 31 janvier, et reparti le 1^{er} février : c'étaient déjà six jours que nous lui avions gagnés depuis le cap de Bonne-Espérance. J'inscrivis *la Boudeuse*, et je renvoyai la bouteille.

La journée du 5 se passa à jumeller nos mâts et à embarquer les tortues : la pêche fut abondante.

Le 6, à trois heures du matin, les tortues et les bateaux étant embarqués, nous commençâmes à lever nos ancres. A cinq heures nous étions sous voiles, enchantés de notre pêche et de l'espoir que notre premier mouillage serait dorénavant dans

notre patrie. Combien nous avons fait de ces mouillages depuis le départ de Brest !

En partant de l'Ascension je tins le vent pour ranger les îles du Cap-Vert d'aussi près qu'il me serait possible. Le 11 au matin nous passâmes la ligne, pour la sixième fois dans ce voyage, par 20 degrés de longitude.

Le 25 au soir on aperçut un navire au vent et de l'avant à nous. Nous le conservâmes pendant la nuit, et le lendemain nous le joignîmes : c'était *le Swallow*. J'offris à M. Carteret tous les services qu'on peut se rendre à la mer. Il n'avait besoin de rien ; mais, sur ce qu'il me dit qu'on lui avait remis au Cap des lettres pour la France, j'envoyai les chercher à son bord. Il me fit présent d'une flèche qu'il avait eue en une des îles rencontrées dans son voyage autour du monde, voyage qu'il fut bien loin de nous soupçonner d'avoir fait. Son navire était fort petit, marchait très mal, et quand nous eûmes pris congé de lui nous le laissâmes comme à l'ancre. Combien il a dû souffrir dans une aussi mauvaise embarcation !

Nous comptions passer dans l'est des îles Açores, lorsque le 4 mars, dans la matinée, nous eûmes connaissance de l'île Tercère, que nous doublâmes dans la journée en la rangeant de fort près.

Je corrigeai ma longitude en quittant Tercère. Nous eûmes fond le 13 après midi, et le 14 au

matin la vue d'Ouessant. Comme les vents étaient courts et la marée contraire pour doubler cette île , nous fûmes forcés de prendre la bordée du large. A quatre heures du soir nous nous retrouvâmes en état de faire de la voile. Nous avions perdu la vue d'Ouessant , et le vent et la mer nous avaient fait dériver dans la Manche.

Déterminé à entrer à Brest , j'avais pris le parti de louvoyer avec des vents variables du sud-ouest au nord-ouest , lorsque le 15 au matin on vint m'avertir que le mât de misaine menaçait de se rompre. La secousse qu'il avait reçue avait augmenté son mal, et nous reconnûmes, après un examen attentif, que ce mât ne résisterait pas long-temps ; d'ailleurs toutes nos manœuvres et poulies étaient pourries, et nous n'avions plus de rechange. Quel moyen , dans un pareil état, de combattre entre deux côtes contre le gros temps de l'équinoxe ? Je pris donc le parti de faire vent arrière , et de conduire la frégate à Saint-Malo. C'était alors le port le plus voisin qui pût nous servir d'asile. J'y entrai le 16 après midi , n'ayant perdu que sept hommes pendant deux ans et quatre mois écoulés depuis notre sortie de Nantes.

Puppibus et læti nautæ imposuere coronas ¹.

VIRG., *Énéide*, liv. IV.

¹ Les matelots joyeux attachèrent des couronnes aux navires.

MARION.

(1771.¹)

M. de Bougainville, dans son voyage autour du monde en 1768 et 1769, avait amené en France un Indien de l'île de Taïti, située dans la mer du Sud. Cet Indien, transplanté à Paris, avait intéressé par sa franchise et par ses excellentes qualités naturelles. Le gouvernement l'avait renvoyé à l'île de France avec ordre aux administrateurs de lui procurer son retour dans sa patrie.

Le voyage du capitaine Marion, alors officier de la Compagnie française des Indes, eut ce motif pour objet ; mais ce marin habile devait en même temps profiter de sa navigation dans des mers encore peu connues, pour y faire de nouvelles découvertes.

Marion eut deux vaisseaux sous ses ordres, *le Mascarin* qu'il montait, et *le marquis de Castries*, commandé par le chevalier du Clesmeur. La cour de France venait d'envoyer à l'Île-de-France M. de Kerguelen, officier également distingué et chargé de même de contribuer aux progrès de l'hydrogra-

¹ Nous comprenons ce voyage dans la période de 1766 à 1769, composant le livre III, parce qu'il se rattache sous quelques rapports à celui de Bougainville, quoiqu'il lui soit de deux ans postérieur.

phie. Les deux bâtimens appareillèrent de l'île de France le 18 octobre 1771. Ils relâchèrent d'abord à l'île Bourbon, où l'Indien fut attaqué de la petite vérole dont il avait emporté le germe de l'Île-de-France. Marion, obligé de s'éloigner de l'île Bourbon par la crainte de communiquer à cette colonie un fléau si dangereux, alla relâcher dans la baie du fort Dauphin, sur l'île de Madagascar, pour donner le temps à la maladie de faire son effet, et pour compléter son approvisionnement. Le Taïtien mourut; mais, quoique le but principal du voyage n'existât plus, le capitaine Marion, toujours plus désireux d'explorer l'océan austral, n'en continua pas moins sa route.

Il fit voile pour le cap de Bonne-Espérance, où il ajouta encore aux provisions des deux vaisseaux. Il partit ensuite, se dirigeant vers le sud, et ne découvrit rien jusqu'au 7 janvier 1772, où la latitude observée lui indiqua qu'il était dans le parallèle des îles de Marse-Veen et Dina de Van Kelen. Le lendemain il vit un grand nombre de goëlettes. La vue de ces oiseaux fit présumer qu'on n'était pas fort éloigné de ces îles, et que c'étaient peut-être les terres découvertes par Gonneville en 1503; mais on n'aperçut rien. La latitude observée était de 45 degrés 43 minutes, et la longitude de 28 degrés 46 minutes à l'est du méridien de Paris.

Quoique le mois de janvier, dans l'hémisphère

austral , réponde au mois de juillet de l'hémisphère boréal, l'équipage ressentit un froid violent, et il tomba beaucoup de neige.

Le 18 janvier on vit des poules mauves, des goëlettes, des loups marins et des goëmons. Le capitaine Marion, poursuivant sa route, fut, le 13 janvier, enveloppé de brouillards, et bientôt il découvrit une terre qui lui parut très élevée et couverte de montagnes. Il la nomma *terre d'Espérance*, parce qu'il espérait trouver le continent austral qu'il cherchait: l'épaisseur du brouillard ne permit pas au capitaine de bien observer cette île, près de laquelle il aperçut trois îlots détachés; cette même île lui parut aride de sept à huit lieues de circonférence, et sans verdure; et comme il se trouvait dans un enfoncement, il la nomma *île de la Caverne*. La latitude était par 46 degrés 45 minutes sud, et la longitude par 34 degrés 31 minutes est.

Le 14 janvier on revint à la terre d'Espérance que le brouillard avait empêché de bien reconnaître; on en approcha davantage : sur leur sommet les montagnes étaient couvertes de neige, et parurent assez hautes pour être vues de douze lieues en mer. On allait aborder, mais un vent violent fit renoncer à ce projet.

On vogua toujours vers le sud. et le 24 janvier on vit de nouvelles terres qui parurent d'abord

former deux îles, et qu'un brouillard déroba ensuite. Leur latitude était par 46 degrés 5 minutes sud, et leur longitude par 42 degrés est. Marion les nomma *les îles Froides*, parce qu'alors il faisait très froid.

On fit route à l'est, et l'on vit une autre île qu'une brume épaisse, qui dura plus de douze heures, empêcha de bien reconnaître; on la revit ensuite à deux lieues de distance, et ces montagnes étaient couvertes de neige.

On découvrit une autre île au sud-est qui parut beaucoup plus élevée et plus montueuse que la première, mais plus petite : Marion la nomma *île Aride*. Elle est à neuf lieues environ de la première dont le capitaine fit prendre possession en lui imposant le nom de *prise de Possession*. La latitude était par 46 degrés 30 minutes, et la longitude par 43 degrés est.

On trouva sur cette île beaucoup de neige dans plusieurs vallées; la terre paraissait aride, couverte d'un petit gramin très fin; le rivage offrait de petits joncs très fins; les rochers étaient couverts de mousse et de lichen. Le goëmon qui bordait la côte était d'une grosseur extraordinaire et portait des feuilles très larges. On ne vit aucun arbre ni arbrisseau. Cette île, exposée aux ravages continuels des vents de l'ouest, parut inhabitable. On n'y trouva que des loups marins, des pingouins, des da-

miers, des cormorans, des plongeurs et autres oiseaux aquatiques, lesquels se laissaient prendre à la main. Les femelles de ces oiseaux couvaient leurs œufs avec tranquillité; d'autres nourrissaient leurs petits; les loups marins continuaient leurs sauts et leurs jeux sans paraître le moins du monde effarouché.

En partant de l'île de la prise de Possession, la route fut constamment par le parallèle de 46 à 47 degrés de latitude sud. On était dans un brouillard continuel si épais qu'il fallait tirer des coups de canon pour que les deux vaisseaux ne s'égarassent point.

Le 2 février on se trouva par 47 degrés 20 minutes latitude sud, et par 62 longitude est, c'est-à-dire un degré 18 minutes au nord des terres australes découvertes plus tard par deux autres navires français.

Le 10 février on observa 45 degrés 30 minutes de latitude sud, et 80 degrés 30 minutes longitude est. On changea de route et l'on atteignit la terre de Van Diémen. On mouilla dans une baie nommée par Abel Tasman *baie de Frédéric Henri*, laquelle, selon ce navigateur, est par 43 degrés 10 minutes latitude sud.

Dès qu'on eut jeté l'ancre on envoya à terre les canots et les chaloupes armées. Les naturels se présentèrent de bonne grâce : ils ramassèrent du bois sec et allumèrent du feu. Ils avaient avec eux leurs

femmes et leurs enfans. Les hommes et les femmes étaient d'une taille ordinaire, avaient les cheveux cotonnés, et tous étaient également nus : quelques femmes portaient leurs enfans sur le dos, attachés avec des cordes de jonc. Les hommes étaient tous armés de bâtons pointus et de quelques pierres tranchantes : plusieurs d'entre eux étaient tatoués sur la poitrine. Ils refusèrent tous les présens de l'équipage. Le chef présenta au capitaine un brandon de chêne pour allumer un petit bûcher. Marion s'imaginant que c'était une cérémonie nécessaire, qu'il venait avec des intentions pacifiques, n'hésita pas d'allumer le bûcher, mais il parut bientôt que c'était tout le contraire. Dès que le bûcher fut allumé, les sauvages se retirèrent sur le monticule, d'où ils lançaient une grêle de pierres dont Marion fut blessé. On riposta sur-le-champ par quelques coups de fusil, et tout le monde se rembarqua.

On avait demeuré six jours dans la baie de Henri, sans avoir pu trouver d'eau douce ni le bois nécessaire à la réparation d'un bâtiment : on fit donc voile pour la Nouvelle-Zélande, où l'on atterra le 24 février, près d'une côte surmontée d'un pic, que Marion appela *le pic Mascarin*, du nom du vaisseau qu'il montait. Ce pic est situé par 39 degrés 6 minutes latitude sud, et 164 degrés longitude est.

Nous laisserons maintenant parler l'auteur de la relation de Marion.

Nous prîmes, dit-il, cette montagne pour le cap qui forme au sud l'entrée de la baie des Assassins, à laquelle il donne quarante lieues de profondeur. Nous approchâmes de la terre à une lieue et demie, pour en bien prendre connaissance. Nous y vîmes des hommes de plusieurs feux. Cette montagne paraît avoir le pied dans la mer : nous l'avons jugée aussi haute que le pic des Açores. Nous cinglâmes vers le nord dans le dessein d'aller chercher les îles des Trois-Rois; et, après une navigation pénible, nous y arrivâmes le 13 avril. Toutes ces îles peuvent avoir ensemble quatre lieues d'étendue. La plus grande présentait de la verdure et paraissait habitée, et les autres, au nombre de six, ne sont que des rochers arides et très escarpés.

Après plusieurs tentatives inutiles pour aborder à la plus grande de ces îles, nous revînmes chercher la grande terre, qui est éloignée de dix à douze lieues, dans la partie méridionale de la Nouvelle-Zélande.

Le mouillage n'étant pas bon nous en cherchâmes un autre, et enfin nous entrâmes dans un port ¹ assez commode, dans la partie septentrionale, nommé par les naturels *Eakenomaoui*.

¹ Ce port a été nommé par Cook *le port des Îles*.

Peu de jours après, dans ce port, le capitaine Marion fit diverses courses le long des côtes, et même dans l'intérieur du pays, pour chercher des arbres propres à faire des mâts pour le vaisseau *le Castris*; des sauvages l'accompagnaient partout. Le 23 mai M. Marion trouva une forêt de cèdres magnifiques, deux lieues dans l'intérieur des terres, et à portée d'une baie éloignée d'environ une lieue et demie de nos vaisseaux.

Nous fîmes aussitôt un établissement en cet endroit : nous y envoyâmes les deux tiers de nos équipages avec les haches, les outils et tous les appareils nécessaires, non seulement pour abattre les arbres et faire les mâts, mais encore pour aplanir les chemins sur trois petites montagnes, et sur un marais qu'il fallait traverser pour amener les mâts au bord de la mer.

Nous établîmes les baraques de correspondance et de communication sur le rivage le plus voisin de l'endroit où était notre atelier. C'était à ce poste que nos vaisseaux envoyaient tous les jours leurs chaloupes, avec les provisions pour les travailleurs qui étaient cabanés à deux lieues dans l'intérieur du pays.

Par ce moyen nous avions trois postes à terre, tant sur l'île Montouaro, et au milieu du port, où étaient nos malades sous des tentes, notre forge où l'on forgeait les cercles de fer destinés à la

nouvelle mâture du vaisseau *le Castries*; enfin toutes nos futailles vides avec nos tonneliers : car c'était sur cette île que nous faisons notre eau. Ce poste était gardé par un officier avec dix hommes armés, et les chirurgiens destinés au service des malades. Un second poste était sur la grande terre, au bord de la mer, à une lieue et demie des vaisseaux, pour servir d'entrepôt et de point de communication avec notre atelier de charpentiers établi à deux lieues plus loin dans le milieu des bois. Ces deux derniers postes étaient également commandés par des officiers ayant sous eux des hommes armés pour la garde de nos effets.

Les sauvages étaient toujours parmi nous dans ces différens postes et sur nos deux vaisseaux; ils nous fournissaient en échange des clous, du poisson, des cailles, des pigeons ramiers, des canards sauvages; ils mangeaient avec nos matelots; ils les aidaient dans leurs travaux, et toutes les fois qu'ils mettaient la main à l'œuvre, on s'en apercevait bien, car ils sont prodigieusement forts, et leur aide soulageait beaucoup nos équipages.

Nos jeunes gens, attirés par les caresses et par la facilité de leurs filles, parcouraient tous les jours les villages, faisaient même des courses dans les terres pour aller à la chasse des canards, emmenant avec eux des sauvages qui les portaient dans les marais et aux passages des rivières avec

la même facilité qu'un homme fort porterait un enfant. Il leur est arrivé quelquefois de s'écarter fort loin , de parvenir chez des sauvages d'un autre canton , d'y trouver des villages beaucoup plus considérables que ceux qui étaient dans notre port. Ils y ont trouvé des hommes plus blancs qui les ont bien reçus , et sont revenus pendant la nuit , au travers des forêts , accompagnés d'une troupe de sauvages qui les portaient lorsqu'ils étaient fatigués.

Malgré ces preuves d'amitié de la part des sauvages , nous étions un peu sur nos gardes , et nos bateaux n'allaient jamais à terre que bien armés : nous ne laissions pas aborder nos vaisseaux par les sauvages avec leurs armes. Mais enfin la confiance s'établit au point que M. Marion ordonna de désarmer les chaloupes et les canots lorsqu'ils iraient à terre. Je fis tout ce qui dépendit de moi (c'est M. Rochon qui parle) pour faire rétracter cet ordre ; et malgré les caresses des sauvages , je n'oubliais jamais que notre devancier , Abel Tasman , avait nommé *baie des Meurtriers* celle où il avait atterré dans la Nouvelle-Zélande. Nous ignorions que M. Cook l'eût visitée et reconnue tout entière ; nous ignorions qu'il y avait trouvé des anthropophages et qu'il avait failli être tué dans le même port où nous étions mouillés.

M. Marion , parvenu à la plus grande sécurité , faisait son bonheur de vivre au milieu de ces sau-

vages. Quand il était dans le vaisseau, la chambre du conseil en était toujours pleine; il les caressait, et à l'aide du vocabulaire de Taïti, il tâchait de se faire entendre d'eux; il les comblait de présens. De leur côté, ils connaissaient parfaitement M. Marion pour le chef des deux vaisseaux; ils savaient qu'il aimait le turbot, et tous les jours ils lui en apportaient de fort beaux. Dès qu'il témoignait désirer quelque chose il les trouvait toujours à ses ordres. Lorsqu'il allait à terre, tous l'accompagnaient avec un air de fête et des démonstrations de joie; les femmes, les filles, les enfans même venaient lui faire des caresses: tous l'appelaient par son nom.

Le nommé Tacoury, chef du village des pays, lui avait amené sur le vaisseau, son fils âgé d'environ quatorze ans, qu'il paraissait aimer beaucoup, et l'avait laissé passer la nuit dans le vaisseau.

Trois esclaves de M. Marion avaient déserté dans une pirogue qui submergea en arrivant à terre. Tacoury fit arrêter ceux qui ne s'étaient pas noyés et les ramena à M. Marion.

Nous étions si familiers avec ces sauvages, que presque tous les officiers avaient parmi eux des amis particuliers qui les servaient et les accompagnaient partout. Si nous étions partis dans ce temps-là, nous eussions apporté en Europe l'idée la plus avantageuse de ces insulaires: nous les eussions

peints dans nos relations comme le peuple le plus affable, le plus humain, le plus hospitalier qui existât sur la terre; mais nous eussions été bien dans l'erreur.

Le 8 juin, M. Marion était descendu à terre, toujours accompagné d'une troupe de sauvages. Il y fut accueilli avec des démonstrations d'amitié plus grandes encore que de coutume; les chefs de sauvages s'assemblèrent, et d'un commun accord, le reconnurent pour le grand chef du pays. Ils lui placèrent, au sommet de la tête, dans les cheveux, les quatre plumes blanches qui distinguaient les chefs. Il revint sur son vaisseau, plus content que jamais de ces bons sauvages.

Dans le même temps, leur jeune sauvage que j'avais pris en affection, qui venait me voir tous les jours et me témoignait beaucoup d'attachement, vint me visiter: c'était un jeune homme beau, bien fait, d'une physionomie douce et toujours riante: il avait ce jour-là un air triste que je ne lui avais pas encore vu. Il m'apporta en présent des armes, des outils et des ornemens que je lui avais témoigné désirer. Je voulus les lui payer par des outils de fer et des mouchoirs rouges que je savais devoir lui faire plaisir: il les refusa. Je voulus lui faire reprendre ses jades; il ne le voulut pas. Je lui offris à manger, il refusa encore et s'en alla fort triste: je ne le revis plus.

Quelques autres sauvages, amis de nos officiers, accoutumés à les venir visiter tous les jours, disparurent de même. Nous ne fîmes pas assez attention à cette singularité. Il y avait trente-trois jours que nous étions dans le port des Iles et que nous vivions dans la meilleure intelligence avec les sauvages, qui nous semblaient un si bon peuple : nous nous répandions tous les jours dans les campagnes, pour reconnaître le pays, étudier les productions et chercher si nous ne découvririons pas quelques métaux ou autres objets de commerce.

M. Marion avait fait des courses très éloignées dans son canot, et avait visité différentes baies habitées par d'autres sauvages, qui tous l'avaient bien accueilli.

Enfin, le 12 juin, à deux heures après midi, M. Marion descendit à terre dans son canot, armé de douze hommes, emmenant avec lui deux jeunes officiers volontaires, et le capitaine d'armes du vaisseau, en tout dix-sept personnes. Le chef Tacoury, un autre chef de cinq ou six sauvages qui étaient sur le vaisseau, accompagnèrent M. Marion, dont le projet était d'aller manger des huîtres et donner un coup de filet au pied du village de Tacoury.

Le soir, M. Marion ne revint point, à son ordinaire, coucher à bord du vaisseau : on ne vit revenir personne du canot. On n'en fut pas inquiet : la

confiance dans l'hospitalité des sauvages était si bien établie parmi nous, qu'on ne se défiait point d'eux.

Le lendemain 13 juin le vaisseau *le Castries* envoya sa chaloupe faire de l'eau et du bois. On aperçut à la mer un homme qui nageait : on lui envoya aussitôt du secours. Cet homme était un des chaloupiers qui s'était sauvé seul du massacre de tous ses camarades assommés par les sauvages ; il avait deux coups de lance dans le côté, et était fort maltraité.

Il raconta que, lorsque la chaloupe allait aborder la terre le matin, les sauvages s'étaient présentés au rivage, sans armes, avec leurs démonstrations ordinaires d'amitié ; qu'ils avaient même, suivant leur coutume, porté sur leurs épaules, de la chaloupe au rivage, les matelots qui avaient craint de se mouiller ; qu'ils s'étaient montrés à l'ordinaire bons camarades ; mais que les matelots s'étaient tous séparés les uns des autres pour ramasser chacun leur paquet de bois ; qu'alors les sauvages, armés de casse-têtes, de massues et de lances, s'étaient jetés avec fureur, par troupes de huit ou dix, sur chaque matelot, et les avaient massacrés ; que lui, n'ayant affaire qu'à deux ou trois sauvages, s'était d'abord défendu, et avait reçu deux coups de lance ; mais que, voyant venir à lui d'autres sauvages, et se trouvant plus près du

bord de la mer, il s'était enfui et caché dans les broussailles ; que là il avait vu tuer ses camarades ; que les sauvages, après les avoir tués , les avaient dépouillés , leur avaient ouvert le ventre , et commençaient à les hacher en morceaux lorsqu'il avait pris le parti de tenter de gagner un des vaisseaux à la nage.

Après un rapport aussi affreux , on ne douta plus que M. Marion et ses seize hommes du canot , dont on n'avait aucune nouvelle, n'eussent éprouvé la même fin que les onze de la chaloupe.

Les officiers qui restaient à bord des deux vaisseaux s'assemblèrent pour aviser aux moyens de sauver les trois postes que nous avions à terre.

On expédia aussitôt la chaloupe du *Mascarin* , bien armée , avec un officier et un détachement de soldats commandés par un sergent. L'officier avait l'ordre d'examiner, le long de la côte , s'il ne découvrirait pas le canot de M. Marion et sa chaloupe ; mais il lui était surtout commandé d'avertir tous les postes , et d'aller d'abord au débarquement le plus voisin de l'atelier des mâts pour porter vite secours à ce poste , le plus nombreux et le plus important, avec l'avis de ce qui venait de se passer. L'officier découvrit en chemin la chaloupe du *Castries* et le canot de M. Marion, échouant ensemble sous le village de Tacoury, et entourés de sauvages armés de haches , sabres et fusils, qu'ils

avaient pris dans les deux bateaux après avoir égorgé nos gens.

L'officier, pour ne rien compromettre, ne s'arrêtait pas à cet endroit, où il aurait pu facilement dissiper les sauvages et reprendre les bateaux; il craignait de ne pas arriver à temps au poste de la mâture, destinée à réparer le vaisseau *le Castries*. Il se conforma à l'ordre qu'il avait reçu d'y porter promptement du secours, avec l'avis des événemens tragiques de la veille et du matin.

Il y arriva vers deux heures. Je compris aussitôt qu'il s'agissait d'un événement fâcheux, et je me portai au-devant du détachement, averti de la catastrophe. Je défendis aux soldats de parler et de retourner avec eux au poste.

Je fis aussitôt cesser les travaux, rassembler les armes; je fis charger les fusils et partager entre les matelots tout ce qu'ils pouvaient emporter; je fis faire un trou dans une de nos baraques pour enterrer le reste; je fis ensuite abattre la baraque, et donner ordre d'y mettre le feu pour cacher sous les cendres le peu d'outils et d'ustensils que j'avais fait enterrer, faute de pouvoir les emporter.

Nos gens ne savaient rien des malheurs arrivés à M. Marion et à leurs camarades: j'avais besoin, pour nous tirer d'embarras, qu'ils conservassent leur tête: j'étais entouré de sauvages armés, et je ne m'en étais aperçu qu'au moment où le détache-

ment m'avait joint et m'eût fait son rapport. Les sauvages, rassemblés par troupes, occupaient toutes les hauteurs.

Je partageai mon détachement , que je renforçai de matelots armés de fusils, partie à la tête, précédée du sergent, et partie à la queue. Les matelots chargés d'outils et d'effets étaient au centre : je faisais l'arrière-garde. Nous partîmes au nombre d'environ soixante hommes. Nous passâmes au travers de plusieurs troupes de sauvages, dont les différens chefs me répétaient souvent ces tristes paroles : *Tacoury maté Marion, c'est-à-dire, Tacoury a tué Marion.*

Nous fîmes près de deux lieues jusqu'au bord de la mer sans être inquiétés par les sauvages. Le lieutenant Crozet, devenu chef depuis la mort du capitaine Marion, donna l'ordre aux matelots qui portaient les effets de s'embarquer les premiers ; puis, s'adressant à un chef, il lui fit signe, d'un air menaçant, de s'asseoir ainsi que ceux qui l'accompagnaient. Quoique les sauvages fussent au nombre de mille, cet ordre fut exécuté avec docilité. Cette précaution n'était pas inutile, car, dès que le lieutenant Crozet se mit dans l'eau pour entrer le dernier dans la chaloupe, les insulaires se levèrent ensemble, jetèrent le cri de guerre, lancèrent sur la chaloupe des pierres et des javelots. Pour repousser les agresseurs, on fit feu sur cet attroupement.

Les sauvages voyaient tomber leurs chefs et leurs camarades avec une stupidité incroyable; ils ne comprenaient pas sans doute comment des armes qui ne les touchaient point, comme leurs cassètes et leurs massues, pouvaient les atteindre à de si grandes distances. A chaque coup de fusil ils redoublaient leurs cris et leurs menaces. Après en avoir tué beaucoup, on rama vers le vaisseau, et les sauvages ne cessèrent pas leurs cris. Dès qu'on fut arrivé à bord du *Mascarin*, on expédia la chaloupe, afin d'aller relever le poste des malades sur l'île de Moutouaro.

Les malades furent heureusement ramenés sur les vaisseaux; les sauvages rôdèrent toute la nuit aux environs du poste; mais, voyant qu'on faisait bonne garde, ils n'osèrent rien entreprendre. Nous n'avions pas encore notre provision de bois et d'eau: J'envoyai, dit Crozet, à l'île de Moutouaro en chercher. Il y avait sur cette île un village d'environ trois cents insulaires: je donnai ordre à l'officier d'attaquer les habitans s'ils paraissaient disposés à commettre des hostilités, de brûler le village et de chasser les sauvages de l'île, afin d'assurer l'aiguade. Mes ordres furent ponctuellement exécutés. Le chef Malou, maître du village, qui était un de ceux avec lesquels nous avions vécu le plus familièrement, était présent avec cinq chefs des villages voisins; il s'agitait et il excitait de la voix les jeunes guerriers

qui l'entouraient à fondre sur le détachement que j'avais envoyé ; mais nos soldats en ordre de combat s'arrêtèrent à la portée du pistolet de la porte d'entrée du village. Là ils commencèrent à faire feu : aussitôt les guerriers prirent la fuite pour gagner leurs pirogues ; le détachement les poursuivit la baïonnette dans les reins , tua cinquante sauvages et mit le feu au village, et par ce moyen les Français restèrent les maîtres de l'île. J'avais recommandé à nos officiers de faire leurs efforts pour nous amener quelques Indiens en vie, et de tâcher de prendre, de préférence, des jeunes gens des deux sexes ou des enfans. J'avais même promis aux soldats et aux matelots cinquante piastres pour chaque insulaire qu'ils pourraient m'amener vivant ; mais ces insulaires avaient eu soin de mettre en sûreté, avant le combat, leurs femmes et leurs enfans. Nos soldats tentèrent d'arrêter et de lier des blessés qui ne pouvaient fuir ; mais ces cannibales étaient enragés : ils mordaient comme des bêtes féroces ; d'autres rompaient, comme des fils, les cordes avec lesquelles on les liait ; il n'y eut pas moyen d'en avoir un seul. Cependant le vaisseau *le Castries* n'avait encore ni mât de beaupré ni mât de misaine ; il n'était plus possible d'aller chercher dans la forêt la belle mâtère de bois de cèdre que l'on avait préparée pour ce vaisseau : il fallut

faire cette mâture de bois d'assemblage que l'on avait dans les vaisseaux.

Depuis le jour où Marion avait disparu, on voyait des vaisseaux les mouvemens perpétuels des sauvages qui s'étaient retirés sur les montagnes. Ils avaient toujours les yeux dirigés sur nous, et nous entendions la voix de leurs sentinelles qui se répondaient les unes aux autres avec des cris d'une force surprenante. La nuit ils faisaient des signaux par le moyen du feu.

Je donnai l'ordre à des officiers de confiance d'aller au village de Tacoury, et d'y prendre des renseignemens sur le massacre de Marion et de ses compagnons d'infortune, afin de pouvoir constater la mort de cet officier par un procès-verbal, et de terminer leur expédition par mettre le feu au village, et d'enlever les grandes pirogues de guerre qui étaient échouées au pied du village, de les amener à la remorque ou de les détruire. Ces ordres furent ponctuellement exécutés. Tacoury s'était enfui : on le vit de loin et hors de la portée du fusil s'éloigner, portant sur les épaules le manteau de Marion, qui était de deux couleurs, écarlate et bleu. Le village était abandonné ; il n'y restait que quelques vieillards assis sur le seuil de leur maison. On voulut les prendre captifs : un d'eux, sans paraître beaucoup s'émouvoir, frappa un soldat avec un javelot qu'il avait à côté de lui. On le tua

et on ne fit aucun mal aux autres qu'on laissa dans le village. On fouilla soigneusement toutes les maisons. On trouva dans la cuisine de Tacoury le crâne d'un homme qui avait été cuit depuis peu de jours, où il restait encore quelques parties charnues, dans lesquelles on voyait les empreintes des dents des anthropophages. On y trouva un morceau de cuisse humaine qui tenait à une broche de bois, et qui était aux trois quarts mangée.

Dans une autre maison on trouva le corps d'une chemise, qu'on reconnut avoir été celle de Marion. Le col en était tout ensanglanté, et on y voyait trois ou quatre trous également tachés de sang sur le côté. Dans d'autres maisons on retrouva des vêtemens et des pistolets appartenant aux compagnons de cet infortuné capitaine; enfin on aperçut des armes du canot et un tas de lambeaux des hardes des matelots égorgés.

Après avoir ainsi rassemblé toutes les preuves de l'assassinat de Marion et de ses camarades, on mit le feu aux maisons des sauvages, dont on réduisit successivement plusieurs villages en cendres.

De retour au vaisseau, on s'apprêta bien vite à quitter ces bords inhospitaliers. Il fut décidé qu'on s'avancerait dans la mer du Sud, en se bornant à reconnaître les îles de Rotterdam et d'Amsterdam, pour ensuite relâcher aux Mariannes, regagner les

Philippines et retourner à l'Ile-de-France : c'est ce qui fut exécuté.

Ajoutons maintenant, pour compléter cette relation, les remarques faites par un des compagnons de voyage de Marion sur les mœurs, coutumes et curiosités naturelles ou autres de la Nouvelle-Zélande.

§ 1.

Description des villages de la baie des Iles ¹.

Les villages de cette partie septentrionale de la Nouvelle-Zélande sont tous placés sur des pointes de terre escarpées et avancées sur la mer. Marion eut de la peine à y monter; les insulaires étaient souvent obligés de lui donner la main et de le soutenir, ainsi que ceux qui l'accompagnaient. Partout où la pente du terrain était douce on l'avait rendue escarpée à main d'hommes. Arrivé au sommet du monticule, on rencontrait une première palissade formée de forts pieux, solidement enfoncés : ces pieux ont six ou sept pieds de haut. La terre est gazonnée au pied de cette palissade, défendue par un fossé large d'une toise et profond de six ou sept pieds; enfin, une seconde palissade semblable à la première sert de clôture au village : les portes d'entrée ne se correspondent point. Dès qu'on a

¹ La baie du port des Iles, située par 35 degrés 10 minutes latitude sud, et 174 degrés longitude est.

passé la première enceinte, il faut, par un chemin resserré, aller chercher l'entrée de la seconde palissade par une porte très étroite. Les habitans des villages ont encore, du côté où ils peuvent être attaqués, une espèce d'ouvrage avancé, également bien palissadé et entouré de fossés. En dedans du village, à côté de la porte d'entrée, ils montent par une pièce de bois taillée en forme d'échelle, sur un cavalier formé par des pièces de bois de vingt-cinq pieds de haut, solidement enfoncées en terre. Ces pièces de bois ont vingt pouces ou deux pieds d'équarrissage : ils soutiennent l'échafaud. Ces forts sont dans tous les temps bien pourvus de javelots et d'amas considérables de pierres. Sur l'indice du moindre danger, les Indiens établissent des sentinelles sur les postes avancés. Les cavaliers peuvent contenir quinze ou vingt guerriers; les ouvrages avancés défendent le fossé et la porte extérieure; on y peut placer quatre ou cinq cents hommes.

L'intérieur du village est composé de deux lignes de maisons, rangées de file des deux côtés des palissades. Chaque maison a de plus un appentis qui lui sert de cuisine : c'est sous cet appentis que les insulaires prennent leur nourriture; ils ne mangent point dans leur habitation. Une place d'armes plus ou moins grande, selon l'étendue du terrain, occupe, dans toute la longueur et dans toute la lar-

geur, l'espace qui sépare les deux files de maisons. Cette place d'armes est plus élevée d'un pied que le sol des habitations.

Les terres rapportées qui ont servi à la former sont tellement tassées et unies, qu'on n'y voit point un brin d'herbe : toute la place est tenue avec une extrême propreté. Près de la porte du village est le magasin d'armes; plus loin est placé le magasin des vivres, et de suite est un hangar où l'on enferme les filets et les instrumens qui servent à la pêche, ainsi que les matières premières nécessaires à leur fabrication. Des poteaux placés de distance en distance sont disposés d'une manière commode pour sécher les provisions avant de les enfermer dans le magasin. Au centre de la place d'armes on remarque une pièce de sculpture en bois fort grossièrement travaillée. Cette pièce sculptée offre une figure hideuse, qui permet à peine d'y voir une tête, des yeux, une bouche semblable à la gueule d'un crapaud, d'où sort une langue d'une longueur démesurée : toutes les autres parties du corps sont encore plus informes. Cette figure grotesque, que l'on prendrait pour un Priape, fait partie d'un gros pieu fixé dans la terre.

Le chef du village conduisit Marion au magasin. Cet arsenal renfermait avec profusion différentes espèces d'armes, telles que des assommoirs ou massues de bois dur, des haches de bois, des casse-

têtes, des lances, des zagaies, des frondes et des javelots, les uns taillés en langue de serpent, les autres affilés en pointe, et faits avec des os de baleine. Dans le même magasin, qui à quatre toises de long sur deux de large, on voit à côté de ces instrumens de destruction des amas d'outils nécessaires à la construction de leurs pirogues et de leurs habitations : ce sont des herminettes et des ciseaux de jade et de basalte. Le magasin des vivres était rempli de sacs de patates, de fagots de racines de fougère, de tronçons de gros poissons cuits, enveloppés de feuilles de fougère, des testacés cuits tirés de leur coquille, enfilés par des brins de junc et suspendus au haut du magasin; enfin d'un grand nombre de grosses calebasses remplies d'eau douce pour l'approvisionnement du village.

Le troisième magasin est destiné à recevoir des pagaies, des pirogues de guerre, et à fabriquer des filets de pêche. On y voit des amas d'hameçons de toute grandeur, des pierres taillées pour tenir lieu de plomb, et des morceaux de bois léger pour suppléer au liège. Dès que les grands filets sont achevés on les porte à l'extrémité du village, où chaque filet placé est en forme de seine et sous des hangars séparés sur la pointe la plus avancée. Du côté de la mer on pratique des lieux communs de propreté. Les maisons particulières sont petites ;

elles n'ont que sept ou huit pieds de long sur cinq ou six de large. Celles des chefs sont plus grandes : l'on y remarque quelques morceaux de bois sculptés. La charpente de ces petites habitations est faite de pièces de bois équarries et bien assemblées par mortaises et tenons chevillés. Au lieu de planches pour former les parois ils emploient des paillassons bien travaillés ; ils en mettent deux ou trois les uns sur les autres , afin d'être garantis du vent et de la pluie. Le toit est également formé de paillassons faits avec une espèce de jone qui croît dans les marécages. Chaque habitation n'a qu'une porte d'environ trois pieds de haut sur deux de large : on la ferme en dedans au moyen d'une bascule de bois, semblable à celle qui sert à fermer les barrières. Au-dessus de la porte est une petite fenêtre de deux pieds carrés ; elle est garnie d'un treillis de jone. Dans chaque habitation on trouve un lit formé de planches bien assemblées , couvertes de feuilles sèches de fougère , de la hauteur de huit pouces : la fumée du feu que l'on fait dans les cases pour en chasser l'humidité ne s'échappe que par la porte ou par la fenêtre.

§ 2.

Nourriture des habitans du nord de la Nouvelle-Zélande.

La base de la nourriture du peuple de la Nouvelle-Zélande est la racine d'une espèce de fou-

gère, absolument semblable à la nôtre, avec la seule différence qu'en quelques endroits celle de cette île a sa racine plus grosse, plus longue et sa palme plus élevée. Il faut la faire sécher pendant quelques jours au soleil, en la tenant suspendue en l'air. Lorsqu'on veut la manger on la présente au feu pour la griller légèrement; on la broie ensuite entre deux pierres pour en obtenir une espèce de farine qui sert aux Indiens de pain sans levain, qu'ils mangent avec les poissons, les coquillages et la viande. Ces Indiens se nourrissent encore de patates et de calebasses; ils paraissent faire cas d'une gomme de couleur verte, extraite d'un arbre dont le nom nous est inconnu. Ils emploient pour cuire leurs alimens un petit four souterrain qui leur sert à faire rougir des pierres plates, sur lesquels ils étendent leurs poissons et leurs viandes; ils les couvrent quelquefois d'une seconde pierre plate. Ces insulaires sont grands mangeurs : on les a vus souvent dévorer le suif dont les plombs de sonde sont garnis. Ce suif est pour eux un mets délicat; ils sont très friands de sucre, de thé et de café, mais ils montrent une grande répugnance pour le vin et les liqueurs fortes. Ils n'aiment pas le sel; ils n'en font aucun usage : ce sont de grands buveurs d'eau. En les voyant ainsi altérés on attribue à la nourriture sè-

che de la racine de fougère cette soif presque inextinguible.

§ 3.

Des vêtemens et costumes des habitans de la partie du nord de la Nouvelle-Zélande.

Les hommes et les femmes de cette partie du monde portent sur les épaules un manteau attaché au cou, au moyen d'une tresse. Ces manteaux sont de toile grossière, sans couture. Ils ne couvrent que les épaules, les reins, et laissent découverts le ventre et la poitrine. Outre ce manteau, ils font usage d'une espèce de pagne qui leur enveloppe les cuisses et leur tombe jusqu'au mollet de la jambe. Ce second vêtement est, comme le premier, commun aux hommes et aux femmes. C'est une ceinture large de quatre doigts qui attache cette pagne autour des reins : plusieurs de ces ceintures sont de junc artistement tressé. Le manteau pour la pluie est d'une étoffe hérissée de longues filasses, qui garantissent de l'humidité.

Les chefs portent des habillemens d'un tissu plus fin. Leurs manteaux sont fabriqués avec des lanières de peaux de chiens, adroitement rapprochées les unes des autres, de façon à ne paraître former qu'une seule peau bariolée avec une symétrie qui ne déplaît pas à l'œil : ils mettent le poil en dehors quand il fait chaud, et dans les temps froids le poil

appliqué sur la peau lui conserve sa chaleur naturelle. Les chefs ont imaginé un moyen bien bizarre de se faire reconnaître : ils se tatouent le visage et les fesses de la manière la plus bizarre. Ils se font sur les joues et jusqu'au nez des dessins par de petites piqûres, dans lesquelles, au moment où le sang coule, ils incrustent dans l'épiderme du poussier de charbon : ce tatouage ne s'efface plus. Ces chefs, selon qu'ils sont plus ou moins guerriers, s'étudient à inventer des dessins qui leur donnent un air plus effrayant. Ces dessins sur le visage sont très variés, mais sur les fesses, c'est toujours une ligne spirale très nette, dont le premier point partant du centre de la partie la plus charnue en embrasse successivement toute la circonférence ; ils ont également à chaque jarret deux petites gravures noires en forme d'un S. Les chefs paraissent fiers et glorieux de porter sur le corps ces diverses décorations ; ils se plaisent à les montrer et à les faire admirer.

Les hommes ont les oreilles percées comme les femmes ; plusieurs les ornent de coquillages brillans et bien dépouillés de la couleur du borgan : d'autres y mettent des plumes et de petits os de chien.

On en rencontre qui portent au cou des morceaux de jade d'un assez beau vert ; plusieurs de ces jades sont gravés, et les femmes ont des colliers en forme de chapelets, composés de mor-

ceaux de dentales blanches et de tuyaux vermiculaires noirs, ou de petits noyaux noirs très durs, d'un fruit inconnu. Les jeunes femmes peignent de noir leurs lèvres, afin sans doute de faire ressortir par-là la blancheur de leurs dents. Les hommes et les femmes font usage d'huile de poisson pour leurs cheveux, qu'ils saupoudrent avec de l'ocre rouge pulvérisé.

§ 4.

Industrie des habitans de la Nouvelle-Zélande.

L'industrie des peuples de la Nouvelle-Zélande se réduit à se procurer une nourriture frugale, un logement qui les met à l'abri des injures du temps, et des vêtemens assez chauds pour supporter la rigueur d'un climat plus froid que la position de cette contrée ne semble le comporter ; mais ils mettent de l'art à se fortifier et à se garantir de leurs voisins.

J'ai dit que la base de la nourriture des insulaires était la racine de fougère. Cette racine s'enfonce très profondément dans la terre ; il faut pour l'arracher une espèce de bêche pointue semblable à un levier, aiguisée par une extrémité, qui entre en terre au moyen d'une traverse de bois servant d'appui au pied. Cette espèce de bêche ressemble assez à une échasse, dont les sous-pieds seraient placés à la hauteur de deux pieds et demi environ.

Deux hommes se réunissent avec ces leviers pour enlever la motte qui renferme la racine. Ces peuples ont un commencement d'agriculture : ces grosses calebasses, qui contiennent jusqu'à douze pintes d'eau, viennent dans le même champ où ils plantent des ignames, des patates et quelques racines bonnes à manger. Ils cultivent encore d'autres racines, et une espèce de roseau qui, étant parvenu à maturité, leur donne, pour la fabrication de leurs vêtements, une filasse propre à faire leur toile et leur corde ; ils battent ces plantes à filasse après le rouissage, pour en détacher les parties ligneuses. Ce sont des coquilles de mer dentelées qui leur servent à peigner la filasse ; ils ont une espèce de rouet pour tordre le fil et un moulinet très simple pour le doubler ; enfin ils ont un métier qui leur sert à faire de la toile d'un tissu serré et d'un bon usage.

On ne saurait calculer la distance infinie qu'il y a entre cette industrie brute des sauvages et celle qui, chez les nations éclairées, sert leurs besoins et leur luxe. On ne peut se figurer la perte de temps que cause aux sauvages l'imperfection de leurs métiers ; il faut peut-être avoir vu l'insuffisance et les efforts fatigans de cette industrie de l'homme, sortant, pour ainsi dire, des mains de la nature, pour sentir ce que nous devons de reconnaissance à ceux

qui, par leurs travaux, ont de siècle en siècle, perfectionné nos arts.

Les sauvages de la Nouvelle-Zélande sont dans un état continuel de guerre; leurs villages palissadés, entourés de fossés, établis sur des lieux escarpés, prouvent qu'ils craignent des ennemis et qu'ils sont au moins sur la défensive. Cet état de guerre a dirigé leur industrie vers la fabrication de plusieurs espèces d'instrumens propres à détruire leurs semblables. Leurs assommoirs sont de basalte, et quelques-uns de jade ou d'os de baleine; leurs javelots et leurs piques se fabriquent avec un bois dur et pesant; leurs trompettes de guerre rendent un son désagréable, à peu près semblable à celui des cornemuses de nos bergers. Tous ces instrumens sont sculptés et travaillés avec soin. Au reste, cet équipage de guerre n'est pas redoutable pour des hommes armés à l'euro péenne. Une compagnie de fusiliers qui ne manqueraient pas de munitions, et qui auraient à se venger de ces peuples, pourraient aisément les soumettre ou les exterminer.

Outre ces instrumens destructeurs, l'industrie des sauvages leur a donné deux ou trois espèces de flûtes, dont ils tirent, par le souffle des narines, des sons assez doux, mais discordans. Ils dansent quelquefois le soir au son de ces flûtes.

Les bateaux ou pirogues de la Nouvelle-Zélande

sont construits d'un bois de cèdre dont le pays est couvert. Le bois est d'une excellente qualité : à peine est-il plus lourd que le sapin de Riga. Indépendamment des bateaux qui appartiennent à des particuliers, chaque village possède en commun deux ou trois grandes pirogues de guerre destinées pour l'attaque. On en a mesuré qui avaient soixante pieds de long sur six de large et quatre de creux ; le fond est d'un seul tronc d'arbre creusé. L'on attache des planches sur chaque bord pour augmenter la capacité de la pirogue ; on calfate les joints, que l'on recouvre d'un enduit résineux. Toutes les pirogues sont peintes à l'huile de poisson. Ces bâtimens de guerre ont leur poupe et leur proue relevées et chargées de sculptures. Les pagaies sont contournées pour ajouter par l'élasticité de la palle à la force du coup qui frappe le fluide.

Ce qui étonne le plus dans l'industrie des sauvages pour la construction de leurs grandes pirogues et dans leurs ouvrages de charpente, c'est qu'ils ne font point usage de fer ni d'acier : ils y suppléent en quelque sorte par des pierres dures, taillées en forme de fer, de haches, de ciseaux, d'herminettes. Les pierres qu'ils emploient à cet usage sont principalement le jade et le basalte. C'est assurément l'enfance de l'art que de remplacer le fer et l'acier par des matières si différentes de ces métaux. Au reste, cette industrie est commune à

tous les sauvages connus dans les différentes parties du globe, et les instrumens des insulaires de la Nouvelle-Zélande sont exactement les mêmes que ceux qui ont été trouvés chez les peuples de la Nouvelle-Hollande, de la Nouvelle-Guinée et des îles de la mer du Sud, enfin chez tous les habitans de l'Amérique lors de la découverte de cette partie du monde. Il paraît qu'avant la découverte du fer, de l'art de le fondre et de l'employer à tous nos usages, les anciens habitans de la terre, les pères de toutes les nations les plus avancées aujourd'hui dans les arts, ont commencé par faire usage des outils de pierre taillée, et ils se sont servis long-temps de ces instrumens grossiers.

Nous avons dit que les habitans de la Nouvelle-Zélande se nourrissent de coquillages : ce sont les femmes et les filles qui vont les ramasser autour des rochers. Pour cette pêche elles s'enveloppent d'un tablier de jone fait en forme de paillason, elles attachent à leur ceinture un panier où elles enferment les coquillages qu'elles portent à leur village. Ce sont elles qui font tous les travaux domestiques, et sans doute les soins pénibles auxquels elles sont assujetties les rendent difformes, puisque les jeunes filles sont bien faites et même d'une figure assez agréable. En général les femmes paraissent bonnes mères; on les voit caresser leurs nourrissons, mâcher la racine de fougère et la dé-

pouiller de ses filamens pour la donner à leurs enfans. Les femmes seules se mêlent de la cuisine : elles vont chercher dans les champs les fagots de racines de fougère ; elles transportent l'eau dans les calebasses, du bas des montagnes au sommet des villages ; elles préparent les mets et les servent aux hommes sans en manger avec eux ; enfin elles sont, dans cet état d'avilissement, les servantes plutôt que les compagnes de leurs maris.

Les hommes ne connaissent d'autre chasse que celle du filet et du lacet coulant : ils y prennent des cailles, des canards sauvages, des pigeons ramiers d'une très grosse espèce, et divers autres oiseaux. Ils sont encore adroits dans l'art de prendre du poisson, et certes dans ce genre d'industrie ils se montrent au moins aussi habiles que les Européens.

§ 5.

Religion des peuples de la Nouvelle-Zélande.

Ces peuples ont dans leur langue un mot qui exprime la divinité ; ils l'appellent *Ea-Touce*, c'est-à-dire le chef invisible qui secoue la terre. Cette dénomination ne doit pas surprendre ceux qui savent que ces contrées sont assises sur des volcans. Les hommes ont des idées plus ou moins grandes de la divinité, à raison de leurs lumières et de leur

moralité, et ce n'est pas chez des nations sauvages et féroces qu'il faut s'attendre à trouver, sur la religion, des idées qui méritent quelque attention. Cependant, lorsqu'on interroge sur ce sujet les Indiens de la Nouvelle-Zélande, ils lèvent les yeux et les mains au ciel avec des démonstrations de respect et de crainte qui indiquent qu'ils reconnaissent un être suprême. On a remarqué que lorsque ces insulaires venaient coucher à bord des vaisseaux, ils avaient l'habitude de se recueillir vers le milieu de la nuit et de réciter quelques prières, en les psalmodiant et en se répondant les uns aux autres : cette prière durait ordinairement huit ou dix minutes. Toutes les fois que l'on faisait à bord la prière aux équipages, ils prenaient l'attitude des matelots et semblaient s'unir à eux dans ce pieux exercice. On a tout lieu de croire que ces figures grotesques que l'on trouve au centre de tous les villages sont des simulacres de leurs démons tutélaires; il en est de même de celles qu'ils ont dans leurs maisons, et qui occupent toujours un lieu distingué. Ces figures sont si hideuses, qu'on serait tenté de les regarder comme des images d'un être malfaisant : et en effet, presque tous les hommes cherchent à fléchir, par des sacrifices et par des supplications, l'auteur des maux qu'ils éprouvent sur la terre, sans penser à témoigner leur gratitude au suprême architecte de cet uni-

vers, dont la grandeur est incommensurable aux yeux des hommes les plus éclairés.

§ 6.

Remarques générales sur les habitans de la Nouvelle-Zélande.

Une terre habitée par des hommes qui sont toujours en guerre et qui n'estiment que l'art de détruire leurs semblables ne saurait être bien peuplée; aussi paraît-il qu'il n'y a à la Nouvelle-Zélande que les bords de la mer où l'on trouve des villages, où la population soit un peu considérable : l'intérieur de ces contrées fertiles et salubres est presque désert. Un peuple qui se bat souvent, et dont le vainqueur mange le vaincu, est le peuple le plus destructeur qui puisse exister. Ces hommes féroces aiment néanmoins la danse, et leur danse est souvent lascive et toujours bruyante : ils s'agitent si lourdement, qu'il semblait que le tillac avait à peine la force de résister sous leurs pas. Leur danse est accompagnée de chants guerriers ou de chansons galantes. Quelques personnes du vaisseau ont cru reconnaître que ces sauvages avaient des goûts qui choquent la nature, même dans l'usage de leurs femmes. Les deux sexes ne connaissent pas la pudeur; et quoiqu'ils soient à demi vêtus pour se garantir du froid, ils se mettent, hommes et femmes, dans l'état de nature, sans y attacher aucune idée impudique.

Les hommes paraissent, en général, d'une grande indifférence pour les femmes ; mais ils montrent pour leurs enfans de l'attachement. Le chef Tacoury amenait quelquefois sur le vaisseau de Marion son fils âgé d'environ quatorze ans, qu'il paraissait aimer tendrement : cet enfant était d'une jolie figure.

Lorsque leurs enfans meurent, ils en portent le deuil pendant plusieurs jours : ce deuil consiste à s'égratigner le visage et toutes les parties du corps pour rendre d'une manière ostensible l'excès de leur douleur ; ils s'assemblent dans la maison du défunt pour pleurer et jeter des cris de désespoir ; ils racontent ses actions et redoublent de hurlemens à la fin de chaque récit. On ne voit pas grand nombre d'enfans parmi ces insulaires ; il faudrait les avoir fréquentés plus long-temps pour connaître leurs lois, leurs usages et leurs mœurs. En les voyant tous, grands, robustes et bien faits, Crozet soupçonne qu'ils ne conservent pas les enfans qui viennent au monde faibles ou difformes. Il remarque encore qu'ils parviennent à une grande vieillesse sans perdre leurs cheveux, et il observe que leurs dents s'usent plus qu'elles ne se gâtent. On ne voit, parmi les deux sexes, aucune trace de mal vénérien. La petite vérole est inconnue dans cette île ; mais ces peuples sont malpropres et se lavent rarement ; cependant on n'aperçoit sur leur peau aucune tache.

Nos voyageurs n'ont pas été surpris de trouver à ces antipodes d'une partie de l'Europe trois espèces d'hommes tout-à-fait distinctes, des blancs, des noirs et des jaunes. On présume que les blancs sont les indigènes, et l'on suppose que les noirs tirent leur origine de la Nouvelle-Guinée : la peau jaune ou cuivrée des derniers les classe dans la race des Chinois. Toutes ces suppositions auraient de la peine à soutenir un examen un peu approfondi. Quoi qu'il en soit, la couleur des blancs de la Nouvelle-Zélande est en général celle des peuples méridionaux de l'Europe. On en rencontre qui ont les cheveux rouges. On y a vu un grand jeune homme bien fait, de cinq pieds onze pouces, qu'on aurait pris pour un Français, par la couleur de son teint et par les traits de son visage ; on y a trouvé encore une fille de quinze ans aussi blanche que les femmes françaises.

On a remarqué que, dans presque toutes les îles qui s'étendent depuis Formose et les Philippines jusqu'à la Nouvelle-Zélande, dans ces vastes archipels qui occupent un espace de plus de quinze cents lieues en longueur entre les mers de la Chine, des Indes, de l'Afrique d'un côté, et celles de l'Amérique de l'autre, on rencontre partout un mélange prodigieux d'hommes de différentes couleurs, des blancs, des nègres et des basanés. Les côtes de Formose sont habitées par des Chinois,

l'intérieur de l'île par des noirs à demi sauvages; les côtes de Luçon et de la plupart des autres îles Philippines, par des colonies Malaises; et l'intérieur de ces contrées était habité par de vrais sauvages indigènes. Il en est de même de Borneo, où l'on trouve des nègres à laine, ainsi qu'aux Moluques, à la Nouvelle-Guinée, à Timor, à la Nouvelle-Hollande et enfin à la Nouvelle-Zélande.

La masse de terre de la Nouvelle-Zélande se présente comme une grande montagne qui aurait fait autrefois partie d'un vaste continent. Les différens pics les plus élevés de cette montagne étaient couverts de neige. La côte occidentale de cette île n'offre à la vue aucune plaine. Elle est escarpée dans toutes ses parties; les terres sont hachées, sans enfoncement, sans havres, sans ports; on n'y découvre de la mer aucune embouchure de rivière, et de ce point de vue cette grande contrée ne paraît pas habitée.

La côte orientale de la Nouvelle-Zélande, qui regarde la mer, est bien plus morcelée : on y voit une multitude d'îles, d'îlots, de rades et de ports; il semble que tous les ruisseaux qui descendent des montagnes ont leur cours de ce côté; plusieurs de ces ruisseaux, en se réunissant, forment des rivières qui ont leurs embouchures dans cette partie orientale. On y voit encore des plaines bien boisées et d'un aspect agréable. Les prairies sont

au fond des vallons : elles sont arrosées par une multitude de ruisseaux qui serpentent selon le mouvement d'un terrain couvert de fleurs , dont l'émail et les couleurs ont plus d'éclat et de variété que celles de nos plus belles prairies. Ces lieux agrestes, semés sans art et sans symétrie, intéressent plus la vue que les pays les mieux cultivés. En parcourant ces contrées vraiment pittoresques, on y rencontre à chaque pas des traces de volcan, de la lave mêlée de scories, du basalte, de la pierre ponce, des blocs de ce verre noir qu'on sait n'être qu'une fusion de matières vitrifiables au feu de volcan, des terres cuites sous forme friable, comme le tripoli qui n'est qu'une ardoise ou schiste calciné.

§ 7.

Productions de la Nouvelle-Zélande.

Je reviens à mon sujet. Dans le voisinage des terres qui environnent le port des îles de la Nouvelle-Zélande on trouve fréquemment des blocs de marbre blanc, du marbre rouge jaspé. Ces productions paraissent prouver qu'il y a des dépôts calcaires de la mer autour du noyau de l'ancienne terre, puisqu'on y trouve du granite, dont la base est du gabre à lames plus ou moins noires, parsemé de feld-spath. On y voit encore du quartz cristallisé, du silex, des agates calcédonieuses et

mamelonnées, des géodes cristallisées, des débris de crabes pétrifiés, de l'ocre d'un très beau rouge, du jade d'un beau vert à demi transparent, plus foncé que les jades connus dans les autres parties du monde; enfin des coquilles nacrées du plus bel orient, telles que l'oreille de mer, que Forster nous a fait connaître. Les fontaines y ont la propriété de former des pétrifications en découlant du rocher.

Les forêts offrent une assez grande variété d'arbres, parmi lesquels on distingue un très beau myrte fort odorant, qui s'élève à trente ou quarante pieds; le gaïac, le sassafras, différens arbres de bois rouge, dont une espèce ressemble au bois de natte à petites feuilles; enfin un beau cèdre à feuilles d'olivier : ce cèdre a plus de cent pieds de tige depuis la terre jusqu'à la naissance de ses branches. Le diamètre de cet arbre si élevé, et qui domine toutes les forêts, est d'environ cinquante-deux pouces. Cette espèce de cèdre est très résineuse, la résine qui en découle est blanche et transparente; elle rend, lorsqu'on la brûle, une odeur analogue à celle de l'encens. Son bois est très propre, par son élasticité, à faire des mâts de vaisseau. Les forêts sont dans beaucoup d'endroits embarrassées d'arbrisseaux épineux et de lianes, dont une très commune s'élève à la hauteur des plus grands arbres. D'autres parties de ces

forêts où les bois sont moins fourrés pourraient plus aisément être soumises à l'étude d'un habile naturaliste ; mais il ne s'en trouvait pas dans cette expédition , et tout ce qu'on a pu recueillir de notions se borne au petit nombre de renseignemens que je viens de donner.

On peut y ajouter qu'en juin et juillet , qui sont les mois les plus froids de cette partie australe du globe, aucun arbre n'avait perdu ses feuilles ; les forêts étaient aussi vertes qu'elles le sont en France au fort de l'été. On éprouvait cependant de temps à autre des gelées, et même l'eau des marais était souvent glacée de l'épaisseur de deux ou trois lignes. La surface de la terre n'offrait de neige que sur le sommet des montagnes les plus élevées. Ce sont les vents d'est et de nord-est qui donnent dans cette île de la pluie : elle tombe parfois avec abondance , à en juger par les mares et les marais dont l'île est couverte dans les bas-fonds. Ces marais sont pleins de jones et de gladioles. On recueille dans le voisinage du cresson d'eau, du céleri de très bon goût, l'alléluia, qui a l'acide de l'oseille, une espèce d'épinards ou de morelle d'un bon goût, une mauve assez haute, dont les sauvages tirent une filasse soyense, très belle, une tithymale à feuilles de cyprès qui ressemble à un arbrisseau, le solanum à pomme jaune et sans épines, différentes sortes de bruyères, une immortelle dorée.

La majeure partie de ces productions se trouve sur les hauteurs et les pentes des coteaux, au milieu des terres pierreuses qui ne sont ni brisées ni labourées. Ces peuples sont de très mauvais cultivateurs; ils témoignent beaucoup de surprise de voir les Européens manger avec plaisir les plantes antiscorbutiques.

Les Français formèrent, pendant leur séjour sur l'île de Moutouaro, un jardin où ils semèrent plusieurs espèces de légumes, des graines apportées du cap de Bonne-Espérance, du blé, du millet et du maïs, ainsi que des noyaux et des pepins, des fruits d'Europe. Tout prospérait dans ces terres vierges, et le blé surtout poussait avec une vigueur incroyable. Dans les lieux où l'on était forcé de remuer la terre pour faire un chemin nécessaire au transport des mâts, on trouvait une terre noire et végétale sans aucun mélange jusqu'à la profondeur de cinq pieds, et au-dessous une terre semblable, mêlée de pierrailles et de petits cailloux transparens. On a appris à ces insulaires à semer le blé et les autres grains nourriciers, et quantité de fruits dont on leur faisait voir les noyaux et l'usage de ces végétaux pour la nourriture de l'homme; mais ces leçons n'ont pas paru leur faire une vive impression. Dans les différentes courses on a rencontré de l'argile propre à faire de la poterie. Le maître canonnier fit monter un tour de potier, sur

lequel il tourna, en présence des insulaires, des vases, des écuelles et des assiettes; il fit plus, il les fit cuire devant eux, et le succès de ces ouvrages pourra dans la suite devenir utile à ce peuple.

Les chiens de ces contrées sont des espèces de renards domestiques, tous noirs ou blancs, très bas sur leurs jambes, ayant les oreilles droites, la queue épaisse, le corps allongé, la gueule très fendue, mais moins aiguë que celle du renard, le même cri, car ils n'aboient pas comme nos chiens : ici ces animaux ne sont nourris qu'avec du poisson. Il paraît que les sauvages ne les élèvent que pour les manger, ainsi que les rats, qui sont de la même espèce que les nôtres.

Des canards sauvages, des sarcelles et des poules bleues, semblables à celles de Madagascar, couvrent la superficie des marais. De très beaux pigeons ramiers de la grosseur d'une jeune poule, dont le plumage d'un bleu changeant et doré est magnifique, habitent les forêts avec des lorises et des perroquets très gros, dont le plumage noir, bariolé de bleu et de rouge, mérite de fixer l'attention du naturaliste. Les terrains déconvertis sont peuplés de grives noires à huppées blanches, d'étourneaux, d'alouettes, de cailles, de merles de différentes couleurs, de lavandières et de culs-blancs.

Sur les bords de la mer on rencontre des corlieux, des bécassines de mer, des cormorans, des

aigrettes blanches et noires, des envergures, des foux-blancs, dont les ailes sont noires, et que les marins nomment *manche-de-velours*, des goëlettes grises et blanches, et un oiseau d'un très beau noir de la grosseur de la bécasse de mer, ayant les pattes et le bec d'un rouge vif. Dans les premiers jours de l'arrivée des vaisseaux de Marion, ces oiseaux se laissaient approcher, au point qu'on pouvait les assommer à coups de pierre, et même à coups de bâton.

En terminant cette relation et ces remarques nous ne devons point cacher au lecteur que les savantes explorations de M. le commandant Dumont-d'Urville pourront bien les faire oublier; mais il nous importait de constater la marche de la science, et sous ce rapport on nous saura gré d'en noter les progrès. Dans le voyage de *l'Astrolabe*, une des observations de M. d'Urville, au sujet de l'infortuné Marion, porte que les nouveaux Zélandais, toujours pleins d'un respect religieux pour la mémoire de ce dernier, reconnaissent lui devoir le cochon, les ognons, les raves, les choux et les navets qu'ils possèdent aujourd'hui.

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LE QUATRIÈME VOLUME.

LIVRE III. — CHAPITRE II. (Suite.)

Pages.

BOUGAINVILLE (1766-1769). 1

PREMIÈRE PARTIE.

Du départ de France à la sortie du détroit de Magellan.

- § 1. Départ de *la Boudeuse* de Nantes. Relâche à Brest. Route de Brest à Monte-Video. Jonction avec les frégates espagnoles pour la remise des îles Malouines. *ib.*
- § 2. Détails sur les établissemens des Espagnols dans la rivière de la Plata. 14
- § 3. Départ de Monte-Video. Navigation jusqu'aux îles Malouines. Leur remise aux Espagnols. Détails historiques sur ces îles. 34
- § 4. Détails sur l'histoire naturelle des îles Malouines. 56
- § 5. Navigation des îles Malouines à Rio-Janeiro. Jonction de *la Boudeuse* avec *l'Étoile*. Hostilités des Portugais contre les Espagnols. 81
- § 6. Départ de Rio-Janeiro. Second voyage à Monte-Video. Avaries qu'y reçoit *l'Étoile*. 94
- § 7. Détails sur les missions du Paraguay et sur l'expulsion des jésuites de cette province. 106
- § 8. Départ de Monte-Video. Navigation jusqu'au cap des Vierges. Entrée dans le détroit. Entrevue avec les Patagons. Navigation jusqu'à l'île Sainte-Élisabeth. 124
- § 9. Navigation depuis l'île Sainte-Élisabeth jusqu'à la sortie du détroit de Magellan. 149

SECONDE PARTIE.

Depuis l'entrée de la mer occidentale jusqu'au retour en France.

§ 1. Navigation depuis le détroit de Magellan jusqu'à l'arrivée à l'île Taïti. Découvertes qui la précèdent.	197
§ 2. Séjour dans l'île Taïti. Détail du bien et du mal qui nous y arrive.	213
§ 3. Description de la nouvelle île. Mœurs et caractère de ses habitans.	232
§ 4. Départ de Taïti. Découverte de nouvelles îles. Navigation jusqu'à la sortie des grandes Cyclades.	257
§ 5. Navigation depuis les grandes Cyclades. Découverte du golfe de la Louisiade. Extrémités où nous y sommes réduits. Découverte de nouvelles îles. Relâche à la Nouvelle-Bretagne.	280
§ 6. Navigation depuis le port Praslin jusqu'aux Moluques. Relâche à Boero.	313
§ 7. Route depuis Boero jusqu'à Batavia.	343
§ 8. Séjour à Batavia, et détail sur les Moluques.	365
§ 9. Départ de Batavia. Relâche à l'Île-de-France. Retour en France.	388
MARION (1771). Historique.	401
§ 1. Description des villages de la baie des Iles.	422
§ 2. Nourriture des habitans du nord de la Nouvelle-Zélande.	426
§ 3. Leurs vêtemens.	428
§ 4. Leur industrie.	430
§ 5. Leur religion.	435
§ 6. Remarques générales.	437
§ 7. Productions.	441



PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

G	Montémont, Albert Etienne de
161	Bibliotheque universelle des
M77	voyages
1833	
t.4	

UTL AT DOWNSVIEW



D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 13 04 24 03 004 7